
3 1761 09373050 5







Sainte Thérèse

DU MÊME AUTEUR

HISTOIRE

Sainte Thérèse . . . . 1 vol.
Torquemada (en préparation).

ROMAN

L'Inféconde . . . . 1 vol.
Le Mormon (en préparation).

ESSAIS, NOUVELLES, CRITIQUES

Voluptés de Guerre . . . . 1 vol.
Joë Rollon, l'autre homme invisible . . . . . . 1 vol.
Les Nuits de l'Alhambra (sous presse). . . . . . 1 vol.
Le Mariage stérile et le Divorce (une brochure) . 1 vol.
Le Prêtre dans le Roman français (en préparation).

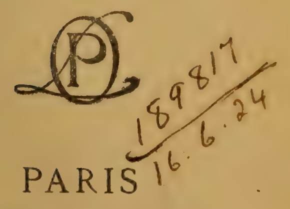
EDMOND CAZAL

Sainte Thérèse

« ... Son corps à mon corps a été uni et son sang a fait l'ornement de mes joues : En l'aimant je suis chaste, en le touchant je suis pure, en le recevant je suis vierge. »

(*Sainte Gertrude*.)

DIXIÈME ÉDITION



PARIS
Société d'Éditions Littéraires et Artistiques
LIBRAIRIE P. OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART .

Cinq cents exemplaires sur papier alfa numérotés de 1 à 500

Cinquante exemplaires sur vergé numérotés de I à L

A

PIERRE LOUŸS

AVERTISSEMENT

La Vie et la Mort extraordinaires de la religieuse Carmélite Thérèse de Jésus — (« sainte Thérèse », « la vierge d'Avila », « la vierge séraphique », « l'épouse de Jésus », « l'hystérique extatique », « la réformatrice du Carmel ») — prêtent beaucoup à la discussion.

Mais je n'ai pas voulu alourdir et diluer par des controverses le récit de cette vie et de cette mort incomparables. J'ai cherché la vérité avec tout le calme qu'il est possible de garder devant une femme aussi passionnante que Thérèse d'Avila. Et je me suis efforcé d'être un biographe exact, complet et, peut-être, impartial.

Toutefois, pour qui s'intéresse aux problèmes historiques, j'ai rassemblé, dans trois chapitres et un appendice faisant suite à la Vie proprement dite, quelques études spéciales, des exposés d'hypothèses, des documents, des discussions de textes, une bibliographie, — en attendant que puisse être publiée, de

cet ouvrage, une grande édition critique abondamment documentée et illustrée. Le prix auquel une telle édition aurait dû être vendue, dans l'état actuel du marché de la librairie, en aurait fait un livre pour nababs. Or, sainte Thérèse mérite d'être connue, en France, par d'autres lecteurs que les bibliophiles riches, Elle de qui le mysticisme s'exaltait surtout dans la pauvreté.

Ed. C.

Sainte Thérèse

LIMINAIRE

LA VIEILLE-CASTILLE, SAINTE THÉRÈSE ET AVILA

Il serait incapable de comprendre et par conséquent d'écrire la vie de sainte Thérèse, le disciple qui n'aurait point, tout d'abord, rêvé sur les bords du Tage, à Tolède, et qui n'aurait point goûté, pendant au moins les quatre saisons, la rudesse et le charme d'Avila. Méditer devant les toiles mystiques du Greco ; s'attarder le soir près du pont d'Alcantara ; éprouver l'ardeur du soleil d'août et la brutalité glaciale des vents de décembre sur les plateaux granitiques de la Vieille-Castille ; entendre des messes chantées par les Carmes de Burgos et le Miserere gémi, à *las Madres* d'Avila, par les invisibles Carmélites ; cueillir les pâquerettes, au printemps, sur les bords de l'Adaja ; en automne, parcourir sous un ciel lourd et noir les étendues désolées qui ondulent largement entre Peñaranda de Bracamonte et Alba de Tormes : — ce sont là les détails typiques, pris au hasard parmi cent autres, d'un indispensable noviciat.

Et surtout, surtout, il faut avoir vécu dans les provinces d'Avila et de Salamanque. Longues randonnées, à dos de mulet, jusqu'à Becedas, Peñaranda, Alba, Medina, par la campagne couverte ici de blocs granitiques blancs et bleus au soleil, ombragée là par les chênes à glands, fleurie plus

loin de genêts énormes, hérissée d'escarpements sauvages, ou bien toute dorée par les blés mouvants, ou bien grise et nue dans le froid de l'hiver, en grandes courbes se poursuivant jusqu'à l'infini sous l'immobile bleu du ciel et sous les nuages qui courent... Une paysanne passe, au châle jaune et vermillon, assise de côté sur son âne à longs poils : « *Vaya usted con Dios* » — « *Gracias, con Dios !* »... Deux bœufs noirs, beaux comme des taureaux jugulés, tirent lentement une charrue. Des gitanos campent au bord d'une mare, et des enfants tout nus courent derrière le voyageur : « *Un perro chico, señor ! una perrita !* (1) ». — A l'étape, c'est la posada pareille à l'auberge du temps de Don Quichotte, c'est le monastère qui n'a pas changé depuis sainte Thérèse ; et derrière les deux grilles de la clôture, entendez la voix puérile et passionnée, parfois très faible, exténuée, comme lointaine, d'une carmélite à qui la Prieure permet de venir au locutorio... Et le son des cloches et le silence et la nuit étoilée, où la terre exhale des odeurs d'Afrique et les murs des parfums d'encens... Les rues désertes que la lune éclaire, sur les dalles desquelles mes pas solitaires retentissent, tandis que le sereno, quelque part, en une sorte de lamento sonore, annonce l'heure et la couleur du temps : « *Alabado sea Dios !... La una... Nublado...* (2) »

Il faut vivre pendant un an cette vie-là, tout en lisant et relisant les œuvres de sainte Thérèse. Et ensuite l'on est apte à rechercher, étudier, corriger, confronter les textes ; on peut se mettre à faire de la psychologie et de l'histoire.

Des apologistes et des compilateurs religieux, des psychologues et des savants, en redingotes de laïcs, en soutanes de Jésuites, en tuniques raisin-sec de Carmes, ou en robes blanches de Dominicains, sont allés — ou ne sont pas allés — à Avila. Ils ont raconté ou commenté la vie de sainte Thérèse, selon une idée, un plan, un but préconçus. Ils l'ont racontée

1. « Un petit sou, monsieur ! un petit sou ».
2. « Loué soit Dieu !... Une heure... Nuageux... »

plutôt mal : ils ne l'ont ni bien connue ni bien comprise, parce qu'ils ne voyaient, à travers elle, que leur superstition ou leur foi, leurs théories, leurs systèmes.

Cette vie exceptionnelle, ils l'ont fait servir à la démonstration étroite et forcée de leurs conceptions sur certains états psychologiques, de leurs doctrines sur les caractères de l'amour divin, de leurs hypothèses scientifiques sur l'hypnose et l'extase. La Carmélite est une sainte, une malade ou une folle, selon qu'ils étaient aliénistes, médecins ou moines.

Ils n'ont méconnu que ceci, qui est capital : c'est que Thérèse fut d'abord une femme, une ardente femme d'amour, une éternelle *lassata sed non satiata*, qui écrivit — et pensa durant toute son existence — cette parole profonde : « *No hallabamos remedio en nada para nuestro deseo!* » « Notre désir est sans remède ! »

Ils ont étiré sa vie en une sorte d'histoire édifiante, troublante un peu, à l'usage des jeunes filles et des séminaristes. Thérèse sort de là édulcorée, toute confite dans l'encens et le vin de messe largement affadi d'eau bénite...

La vérité n'est pas cela. La vérité est que Thérèse, en même temps qu'elle était femme, fut une dominatrice mystique et autoritaire, une organisatrice adroite, de qui le caractère énergique savait se voiler, quand il le fallait, de douceur et de diplomatie. Mais elle faisait marcher ses nonnes, sur le chemin du ciel, à « coups de discipline », à grand renfort de macérations et de jeûnes, autant qu'avec de caressantes paroles.

Son âme, naturellement aimante, la rendait, pour qui pliait devant sa volonté, d'une tendresse à faire pleurer d'émotion, mais elle n'en était pas moins, avec son intelligence supérieure et la finesse de son esprit, la fière descendante d'une lignée de durs caballeros, la contemporaine et la protégée de Philippe II, l'empereur du catholicisme armé, l'homme de l'Inquisition.

Cette Inquisition, toujours, considéra Thérèse comme une rivale, tant la réformatrice du Carmel s'affirmait puissante sur les âmes, de la conduite desquelles les inquisiteurs vou-

laient le monopole ; mais la moniale lutta victorieusement contre les moines dont elle attendait et recevait les attaques avec un sourire de dédain, avec des répliques de fer et de feu. Car la « Vierge d'Avila » vécut en un rude temps et fut une maitresse-femme.

En Avila, nous sommes au centre même de la Vieille-Castille, où plus que partout se vérifie l'exactitude de cette définition du caractère castillan dont sainte Thérèse est le type le plus parfait : « l'exaltation chevaleresque, l'esprit aventureux joint à un bon sens pratique et à une sorte de bonhomie joviale, pleine de finesse et de causticité (1). » En Avila nous retrouvons les aspects tolédans qui ont fait dire : « Les maisons de cette ville tiennent à la fois du couvent, de la prison, de la forteresse et un peu aussi du harem. » Et il n'est pas absolument juste d'affirmer : « Le Greco s'est trouvé le peintre le plus profond des âmes castillanes. C'est lui qui nous fait le mieux comprendre les contemporains de Cervantes et de sainte Thérèse (2) ». Non ! de l'âme castillane, le crétois-italien Greco, devenu tolédan, n'a vu et n'a rendu que la rudesse et le mysticisme qui, même chez un Philippe II et surtout chez une sainte Thérèse, ne sont pas tout l'être. Greco n'a pas distingué que les Castillans les plus possédés d'austères exaltations savent parfaitement reprendre terre et jouir de la vie quotidienne. Et alors, ils se plaisent à sourire, même d'un sourire moqueur, même d'un sourire joyeux. Dans Tolède, la ville de pierre nue, il y a des coins charmants. Ils abondent dans Avila, et ils y sont exquis. Si les filles d'Avila, aujourd'hui, comme jadis, sont bien faites et de noble taille, capables d'austérité dans les passions, avec une âme forte jusqu'à la dureté. elles n'en sont pas moins jolies et très volontiers rieuses. Elles ont, dans leurs grands yeux noirs et sur leurs belles lèvres fièrement dessinées, ce sourire et cette malice castillane que le Greco semble avoir ignorés. Conventuelle et fanatique, Avila n'est ni sombre ni froide :

1. Théophile Gautier. *Voyage en Espagne.*
2. Maurice Barrès. *Greco ou le secret de Tolède.*

elle est grave, avec des éclairs de gaieté ; car ses murs, mordus par les vents de l'hiver et torréfiés par un soleil parfois brutal, se fleurissent au printemps de roses et d'œillets d'un charme et d'un parfum délicieux.

Thérèse est la plus caractéristique des filles d'Avila, et son portrait ne se trouve point dans l'œuvre du Greco.

Et enfin, il est une chose que tous les biographes et commentateurs ont paru ignorer et qui pourtant vaut qu'on en parle. Moniale ardente et mystique, et cependant malicieuse et gaie ; carmélite et réformatrice impitoyable du Carmel ; séduisante créatrice d'une règle suave, féroce et logique ; hystérique tourmentée par d'insatiables désirs et pâmée dans des hallucinations, des suggestions et des extases érotiques d'une violence inouie, *sainte Thérèse n'a jamais eu la vocation religieuse*.

Pour qui tente de raconter sa vie, il y a donc une chose à faire, qui n'a pas été faite : être un homme, simplement.

Si l'on veut tout d'abord s'exciter utilement et se mettre au diapason des harmonies qu'exhale le pays de Thérèse, il faut, sur la route de Salamanque, s'arrêter au monument consacré à la « Vierge d'Avila ». Cette architecture n'a rien qui retienne l'attention (1). Mais elle forme le belvédère d'où l'on peut le mieux contempler l'ensemble d'un spectacle puissamment composé, immuable depuis des siècles.

Au premier plan, dans un profond lit de roches, l'Adaja insinue ses eaux, à peine enflées par la fonte des neiges. Et sur la colline abrupte, aux parois perpendiculaires, la ville fortifiée s'étage, splendide et sévère dans le soleil. Dix, douze, quinze énormes tours arrondies bleuissent de leur ombre les remparts crénelés qui s'alignent de l'une à l'autre (2).

Depuis le XIIe jusqu'au XVIe siècle, jusqu'à nos jours, l'as-

1. Quatre colonnes, une croix au milieu. Ce monument commémore un fait de l'enfance de sainte Thérèse (V. chap. Ier).

2. Le circuit des remparts compte exactement 88 tours, mais du belvédère ci-dessus désigné on n'en voit parfaitement qu'une quinzaine.

pect général d'Avila n'a pas changé, malgré les taches de laideur moderne que jettent hors des murs, au sud-ouest, des cubes de maçonnerie à cent fenêtres ; on peut ne pas les regarder : ils ne s'imposent pas dans le cadre magnifiquement rempli par la vieille cité castillane.

A l'intérieur de l'enceinte se superposent de vieux toits que dominent des clochers, des murs mystérieux et des tours fortes : le campanile à jour d'un ancien couvent des Carmes mitigés, la cathédrale en partie encastrée dans le rempart, le monastère des Carmes déchaux, San-Juan et le Palais épiscopal... Des murailles crénelées, des couvents, des églises pareilles à des forteresses, la vibration des cloches dans le silence : c'est le Moyen-Age.

Il s'est perpétué, là, sous le ciel pur et dans l'air vif, sur la croupe d'un contre-fort de la sierra Guadarrama qui, au sud et à l'est, bloque le regard... Dans l'immense douceur de ce matin de printemps, l'impression est rude et voluptueuse, séduisante et mystique. Il fait si beau ! Il est si bon à respirer cet air subtil parfumé aux flancs des montagnes ! Le soleil brille d'un tel éclat sur toutes les pierres !

Cette ville, où se multiplièrent, en des corps ardents, les âmes pieuses, fut appelée jadis *Avila de los Santos*. Et le sens du panorama que ce sol et ces murs offrent au contemplateur a été mieux précisé encore par le dicton : « *Avila, cantos y Santos* », « Avila, pierres et Saints ». Même aujourd'hui, dans le décor dont les couleurs seules varient suivant les saisons, y vit-on d'autres choses que de prières, de macérations et d'extases ?... Les terres incultes, où saillent partout des vertèbres et des os de granit, la défendent des basses sensualités de la plaine agricole. Et quel silence ! quelle solitude !

Seule une sorcière de Goya passe sur la route avec une stupéfiante lenteur ; et près du pont, là-bas, un mulet endormi debout attend le muletier. Dans le silence, dans l'immobilité de tout, des cloches invisibles s'agitent, et leurs sons différents s'épandent en une harmonie cadencée sur les toits roux, vers les lointains bleuâtres.

Si l'on franchit l'Adaja, et que l'on entre dans Avila par la

porte de Puente, tout de suite la ville se montre plus ancienne encore, mystérieuse et cependant tout intime, enveloppante et si délicieusement calme avec le labyrinthe des rues étroites, avec ses églises et ses chapelles sur toutes les places et à tous les carrefours, où l'herbe pousse entre les pavés et les dalles, où tout être que l'on rencontre a la démarche lente et les gestes mesurés. C'est l'heure d'après-midi, l'heure chaude où le Castillan remue le moins possible et ne parle pas.

Les chansons des filles dans les patios sont pour le matin, et l'égrènement sonore de quelque guitare ne s'entend que le soir.

Dix mille habitants, dit-on, s'éparpillent dans l'enceinte et hors des murs ; il y a évidemment des maisons et des palais pour le triple de cette population. L'on ne voit que quelque homme grave, qui marche lentement comme sans but ; trois ou quatre femmes encapuchonnées glissent sans bruit, ici et là, pour disparaître sous les porches des vieilles demeures seigneuriales et dans le noir mystère des sanctuaires. Portails, colonnes, sculptures sont d'anciennes époques, et les êtres vivants, quel que soit leur costume, ne rompent pas l'harmonie des choses...

Du haut de la tour de la cathédrale, l'on embrasse du regard le quadrilatère irrégulier de l'enceinte et les faubourgs où s'élèvent encore églises, couvents, ermitages, et, vers le sud, la fuite de l'immense plaine, qui s'arrête net au pied des escarpements de la Sierra. La limpide lumière de cet adorable jour dore les pierres et les toits, et fait, des rues, des entrelacs de lignes d'ombre. De temps en temps, un grand souffle de vent accourt du nord-est, et il passe, sec, dur, glacial. Ah ! le singulier contraste de la tiède lumière et du vent froid !

Quand la rafale est passée, des effluves odorants montent de la plaine et du val, où verdissent des arbres au milieu des eaux courantes, et sur la ville se répand alors une atmosphère de langueur. On cherche, sous les larges persiennes des miradors grillés, un visage pâle et de grands yeux noirs...

Tout cela dispose à comprendre une sainte Thérèse, lorsque après l'avoir suivie du berceau à la tombe on la connaîtra par soi-même...

Le parvis ensoleillé de la Cathédrale, une rue qui tourne, la plaza Mayor et San-Juan, le tout de caractère si espagnol des temps légendaires et jusqu'à ce jour perpétué, puis une rue en zigzags, les remparts et enfin une porte. Allez à cette porte fortifiée, franchissez-la. Vous dominez un vaste paysage. C'est celui que voyait tous les jours Thérèse petite fille. Une large vallée verte et rose s'étend, où serpente l'Adaja le long de bosquets et entre des peupliers. Toutes proches à l'est et au sud, puis lointaines en s'enfuyant au sud-ouest, les montagnes sont violettes sur le fond bleu du ciel calme... Un chemin tout blanc court vers le fond, à droite. Il mène à Barco de Avila, et ensuite à Becedas. Le paysage, à cette heure où le soleil commence à décliner, donne une sensation de douceur, et les lointains excitent l'imagination...

Mais retournez-vous, repassez la porte des remparts, qui est la porte Sainte-Thérèse, faites quelques pas à droite, adossez-vous au tronc d'un arbre. Devant vous se carre une petite place.

Des murs à fenêtres grillagées, la façade d'une église de style jésuito-renaissance, à la fois élégant et biscornu. C'est le monastère des Carmes déchaux, c'est l'église qu'en 1630 le comte d'Olivarès fit construire, selon le vœu du jésuite Ribera exprimé en 1598. Elle est dédiée à « la Santa ». Elle est bâtie exactement sur le terrain où s'élevait, en 1515, la noble maison, flanquée d'un jardin, qu'habitaient Don Alphonse de Cepeda et sa seconde femme doña Béatrix de Ahumada, père et mère de l'enfant qui devait être sainte Thérèse.

Sur les traces encore visibles — l'Espagne au fond a si peu changé depuis le XVIe siècle ! — sur les traces de Thérèse j'ai marché, d'Avila et de Medina del Campo à Tolède, à Séville, à Salamanque, et jusqu'à Burgos, pour m'arrêter enfin dans les murs d'Alba de Tormes, où s'accomplit le mystère tragique de sa catalepsie et de sa mort.

J'ai médité sur ses livres et je n'ai point fait que passer dans son mystique château de l'Ame. Je me suis assis devant les grilles du parloir conventuel, où, avec Jean de la Croix, elle se cramponnait des deux mains, soulevée au dessus des dalles par les aspirations inassouvies de tout son être, autant que par la prodigieuse tension de tous ses nerfs. J'ai rêvé dans la cellule où, extatique de volupté, elle s'unissait d'âme et de chair avec le Divin Amant. J'ai visité la plupart des couvents qu'elle fonda ou qu'elle réforma et auxquels elle imposa des règles à la fois terribles et délicieuses.

Et, en toute humilité, devant une si étonnante figure, avec un amour trop rétrospectif pour m'enlever le sang-froid nécessaire à l'historien, maintenant je vais essayer de raconter la vie de Thérèse de Ahumada, qui croyait en Dieu, qui fut nonne et Réformatrice du Carmel, qui très probablement par fierté resta vierge avec un tempérament capable de mettre le feu aux quatre coins de l'Espagne, et qui enfin avait tant de saine raison et un sens si parfait de l'autorité que, si le destin de son enfance eût été autre, elle aurait pu prendre place, dans l'histoire, sur le même rang qu'Élisabeth d'Angleterre et la grande Catherine ! Comme ces deux souveraines, Thérèse était de la lignée des femmes intelligentes, sensuelles et dominatrices. Mais elle est de toutes la plus formidable, car son intelligence la fit évoluer à l'aise dans « l'Absurdum » de saint Augustin, sa sensualité la haussa jusqu'à éprouver que Dieu seul était un amant digne d'elle, et sa domination suave s'étendra, tant que vivra l'espèce humaine, sur des légions innombrables d'âmes éperdues.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

L'ENFANCE ET L'ADOLESCENCE

De sa première femme, Catherine del Peso y Henao, Alphonse de Cepeda eut deux fils, qui sont sans histoire, et une fille, Marie. Sa seconde épouse, Béatrix de Ahumada, lui donna neuf enfants : Ferdinand, Rodrigue, Thérèse, Laurent, Antoine, Pierre, Jérôme, Augustin et Jeanne.

Thérèse naquit le 28 mars 1515. Elle grandit dans un milieu de traditions chevaleresques et de pratiques pieuses, empreintes de mysticité. Dès qu'elle put marcher, parler, vivre de la petite vie imitatrice des enfants, elle se mit à jouer à la religieuse avec d'autres fillettes et à construire des monastères minuscules, dans le jardin de la maison paternelle, avec l'aide très docile de son frère Rodrigue, son aîné de quatre ans et son compagnon préféré.

Quand elle sut lire, ils se complurent ensemble aux Vies des Saints. En voyant les supplices que les Saintes enduraient pour Dieu, Thérèse trouvait déjà qu'elle achèterait à bon compte le bonheur de « jouir de Lui », et

elle aspirait, de toute l'ardeur de ses désirs, à une mort si belle... Elle voulait se voir au plus tôt dans le ciel, en possession de cette ineffable félicité dont les livres lui offraient la peinture. Souvent, le frère et la sœur délibéraient sur les moyens de gagner sans plus tarder le Paradis. Le parti qui leur souriait davantage était de s'en aller, mendiant leur pain, pour l'amour de Dieu, au pays des Mores, dans l'espoir que ces terribles infidèles feraient tomber sous le glaive leurs deux têtes réunies.

Lorsqu'ils se risquaient hors de la maison, jusqu'à la porte des remparts, ils voyaient l'immense vallée et un chemin tout blanc déroulé jusqu'aux montagnes. Là-bas, certainement, se cachaient les Mores infidèles, armés de cimeterres et avides de sang chrétien. Thérèse et Rodrigue rêvaient devant ce chemin, qui était celui du martyre. Cette petite fille de sept ans endoctrina et séduisit le gamin de onze ans, — et ils s'en allèrent. Ils sortirent de la maison, de la ville, longèrent les remparts, à droite, et passèrent le pont. Mais, l'Adaja franchie, les enfants se trompèrent. Au lieu de prendre à gauche, sur le chemin que tant de fois ils avaient contemplé du haut d'Avila, ils prirent à droite et s'engagèrent sur le chemin de Salamanque. A cinq cents mètres du pont, un de leurs oncles, qui revenait à cheval d'une promenade hors les murs, les rencontra (1), les arrêta, les interrogea. Et il les ramena. Sans doute, riait-il sous cape. Dans la maison, l'on se désespérait. N'étaient-ils pas tombés dans le puits du jardin ? Mais les voici, avec l'oncle. Où donc s'en étaient-ils allés ? Ils racontèrent l'aventure et, naturellement, le garçon rejeta la faute

1. Cet endroit est marqué aujourd'hui par quatre colonnes au milieu desquelles s'élève une croix Ce lieu s'appelle « *Los Cuatro Postes* ».

sur la « niña » sa sœur, qui « l'avait incité à prendre ce chemin ».

Dès lors, voyant qu'il leur serait impossible de se faire tuer pour Dieu, ils décidèrent de vivre en ermites. Mais le jardin était un bien pauvre désert ! Et c'est en terminant le récit de cet enfantillage, quelque peu exalté, que Thérèse écrira : « *No hallabamos remedio en nada para nuestro deseo* » ! Oui, déjà rien ne satisfaisait son désir. Car elle commençait de bonne heure à se nourrir de visions extraordinaires. Ce ne fut pas seulement dans les livres pieux qu'elle apprit à lire, mais aussi dans des romans de chevalerie. A cette époque, l'aristocratie castillane ne concevait la vie que conditionnée par ces deux puissances : Dieu avec ses évêchés et ses couvents, Philippe II avec sa cour et ses armées. Et l'âme de Thérèse se partageait entre les Saints du Ciel et les Chevaliers de la Table Ronde. N'ayant pu réussir à prendre rang, par la mort, dans la céleste cohorte, elle eut l'idée avec son frère Rodrigue de composer un roman de chevalerie. Les deux insatiables ne tardèrent pas à se rendre compte que c'était tout aussi difficile que de se faire décapiter par les Mores.

Mais d'où venait à ces enfants le goût de ces lectures, dangereuses pour de si jeunes et vives imaginations ? De leur mère elle-même. Pieuse comme toutes les femmes honnêtes de son temps, Béatrix de Ahumada n'en était pas moins fille et femme de caballeros. Et quoique son mari, Alphonse de Cepeda, approuvât quelques hommes raisonnables des Cortès, qui pétitionnaient auprès de Philippe II pour qu'on fît un auto-dafé de tous les ouvrages héroïco-chevaleresques, Béatrix en cachette se délectait, comme l'avait fait Charles-Quint lui-même, aux extravagantes prouesses de Bélianis de Grèce et des quatre fils Aymon. C'était la mode. Mais

sans doute la mère avait-elle soin de faire alterner, pour ses enfants, manuels d'église et livres de chevalerie. Sans doute encore, prenant de l'âge, elle aurait compris mieux combien les aventures galantes et chevaleresques des prédécesseurs de Don Quichotte pouvaient être un mauvais exemple pour certaines âmes ardentes. Mais elle mourut en novembre 1528.

Thérèse n'était déjà plus une petite fille. Elle avait près de quatorze ans. Elle eut conscience du malheur que peut être la perte d'une mère, Elle pleura, pria, voua un culte filial à la Vierge Marie, mais elle n'en était pas moins une jeune fille qui lit des romans et qui vit au milieu de frères et de cousins formant la jeunesse dorée de la ville. Et rapidement après la mort de la mère, le goût des plaisirs profanes domina, chez Thérèse, les rêveries et les aspirations pieuses.

Elle contracta peu à peu la manie en quelque sorte vicieuse de lire les livres de Chevalerie. Pour s'y adonner, elle et ses frères hâtaient leur travail. Leur père le voyait avec déplaisir et ils devaient avec soin se dérober à ses regards. Ils ne trouvaient point de mal à passer plusieurs heures du jour et de la nuit à ces lectures. Thérèse surtout s'y livrait avec passion et, pour être contente, il lui fallait sans cesse un livre nouveau. Ces livres ne vont pas sans quelques histoires galantes et des toilettes et des falbalas. Aussi Thérèse commença de prendre le goût à la parure. Elle désirait plaire en paraissant bien. Elle s'occupait de ses mains, de ses cheveux ; elle n'épargnait ni les parfums ni aucune de ces industries de la vanité où elle était fort ingénieuse. Et, la coquetterie aidant, Thérèse acquit des habitudes d'élégance et le goût très vif des relations fréquentes et nombreuses. Des cousins germains étaient admis dans la maison des Cepeda. Thérèse aimait leur compa-

gnie, se plaisait à leur conversation et elle ne tarda pas à y briller. Ils apportaient dans la pieuse demeure mille échos tentateurs des vanités mondaines. Et la jeune fille écoutait avec plaisir ce qu'ils lui disaient « de leurs inclinations naissantes et de mille bagatelles qui étaient loin d'être bonnes ». De plus, Thérèse se prit d'une grande amitié pour une parente, qui, avec une amie, étaient reçues dans la maison.

Alphonse de Cepeda et sa fille Marie voyaient le danger, pour Thérèse, de cette fréquentation, la parente et l'amie étant de caractère quelque peu léger ; souvent ils lui reprochaient ses rapports affectueux avec ces visiteuses suspectes. Mais la difficulté d'interdire l'entrée de la maison, et l'ingénieuse malice de la jeune fille rendirent inutiles leurs sages avis. La parente était adonnée à mille divertissements mondains, où Thérèse se plut, — tant et si bien que, dans Avila, les bonnes langues commencèrent à jaser. Certes, Thérèse ne négligeait rien pour assurer le secret de ses frivoles amusements : les servantes de la maison devinrent ses complices. Néanmoins, le père fut mis au fait de manquements à des devoirs sur lesquels il ne transigeait pas : c'était déjà trop que l'on parlât d'une de ses filles sinon pour en célébrer les vertus. Il se résolut à sévir.

Mais quels étaient ces manquements, ces fautes, ces frivolités qu'Alphonse de Cepeda reprochait à Thérèse ? Oh ! rien de bien grave ! Et il faut en croire Thérèse lorsqu'elle écrit : « Je n'avais aucune inclination au mal, parce que j'abhorrais naturellement les choses malhonnêtes ; je ne cherchais que le passe-temps d'agréables conversations. Ce qui me sauva pourtant, ce fut la crainte de tacher mon honneur. Ma résolution de le conserver intact était inébranlable, et aucune

cause, aucune amitié, n'était capable de me faire fléchir. » Donc, coquetteries de jeune fille au sang vif et à l'imagination exaltée, au cœur tendre et aux sens déjà inquiets, peut-être quelques inconséquences de paroles, d'attitudes, avec de gros secrets pour de petites choses, et des ruses malicieuses, des mensonges, des alibis aussi maladroits qu'inutiles...

Le père, Alphonse de Cepeda, prit la détermination de mettre Thérèse au couvent, non qu'il voulût en faire une nonne, mais pour l'écarter de la voie dangereuse où elle s'engageait. Toutefois, il devait agir avec prudence, afin que la retraite de la jeune fille ne fît pas croire à l'existence d'un motif réellement grave. Il attendit donc que Marie, son aînée, se mariât. Elle épousait Don Martin de Guzman y Barrientos.

Dès lors, Thérèse ne pouvait rester, à son âge, sans chaperon ; elle n'avait plus de mère, sa sœur sortait de la maison au bras d'un mari. L'entrée au couvent était donc naturelle et ne pouvait donner lieu à des commentaires dont l'honneur de la famille aurait souffert. Et c'est ainsi que Thérèse devint pensionnaire dans le couvent de Notre-Dame-de-Grâce, hors des murs, où quarante religieuses élevaient les jeunes filles de qualité.

Tout de suite, la « nouvelle » éprouva un cruel ennui, et même une immense répulsion, un éloignement mortel pour la vie monacale. Certaines pratiques l'effrayaient et lui répugnaient. Et pendant les dix-huit mois de cette claustration relative, elle ne parvint pas à s'adapter. Elle regrettait, au fond du cœur, la vie mondaine. Elle y avait laissé de tendres souvenirs, puisque ni les hautes murailles, ni les grilles, ni les sœurs Augustines ne l'empêchèrent de recevoir, du dehors, de galants messages. Il y était parlé d'amour

et de mariage. C'était tentant. Pas assez toutefois, car ces velléités sentimentales se laissaient souvent anéantir par le charme d'entretiens pieux. Ceux-ci ne manquaient pas aux élèves des Augustines. Et Thérèse les goûtait, surtout lorsque son interlocutrice était la sœur Marie Briceño, surveillante du dortoir des pensionnaires.

Marie Briceño avait alors vingt-quatre ans. Fille de Don Gonzalve Briceño et de Doña Brigitte Contreras, de la haute noblesse d'Avila, elle s'était mise en religion à l'âge de seize ans. On racontait à son sujet un merveilleux événement, survenu peu avant l'entrée de Thérèse au pensionnat. Pendant que la communauté était réunie pour l'oraison, une étoile lumineuse brilla dans le sanctuaire, fit le tour du chœur, s'arrêta au dessus de Marie Briceño et disparut dans sa poitrine !... (1)

L on pense quel attrait une telle nonne devait exercer sur la romanesque et ardente jeune fille. Dans les entretiens qu'elles avaient ensemble, Marie Briceño faisait la peinture des béatitudes que réservait le Seigneur à ceux qui abandonnent tout pour son amour. Et comme, chez la religieuse, « la sainteté s'alliait à un jugement exquis et à la grâce de bien dire », Thérèse goûtait fort sa parole, car elle était de ces âmes qui n'aiment point une religion vulgaire, sans logique, sans art, et, disons le mot, sans élégance.

N'importe ! Marie Briceño, qui très certainement aurait voulu transformer en novice la belle pensionnaire, ne triompha pas. Certes, Thérèse croissait en piété, elle commençait à faire beaucoup de prières vocales, elle conjurait toutes les religieuses de la

1 Marie Briceño mourut, en son couvent, en 1592.

recommander à Dieu afin qu'il lui fît embrasser l'état où elle devait le servir à son gré. Mais elle ne s'émouvait guère et ses yeux restaient secs, alors qu'à la lecture de la Passion, plusieurs nonnes, devant elle, fondaient en larmes. Et nettement elle-même demandait à Dieu de ne pas l'appeler à la vie monacale, quoique d'autre part elle redoutât de se marier!... De plus, même si elle se fût décidée à prononcer les vœux, Thérèse ne l'aurait pas fait à Notre-Dame-de-Grâce. Certaines pratiques, qu'elle parvint à connaître, lui paraissaient « extrêmement excessives ». Et quelques-unes des plus jeunes religieuses la confirmaient dans ce jugement. Enfin, une intime amie de Thérèse, Jeanne Suarez, avait fait profession dans un autre monastère, celui des Carmélites de l'Incarnation d'Avila. Et c'en était assez, si Thérèse devait être religieuse, pour ne choisir que l'ordre et la maison où elle vivrait avec Jeanne !

La pensionnaire flottait dans ces tergiversations, aux premiers jours de l'an 1533, lorsqu'elle tomba brusquement malade.

C'était une première attaque de cachexie palustre, les fièvres paludéennes étant fréquentes dans la région d'Avila. Plus tard, l'anémie devait aggraver l'état morbide de la jeune fille et livrer la vierge, incapable de réaction, à la tyrannie des grandes névroses. Heureuse tyrannie, puisque, malgré les pires souffrances, elle ferait goûter à Thérèse des voluptés surhumaines !

Mais cette fois ce ne fut que de la fièvre, un amaigrissement soudain, de courtes syncopes et une longue asthénie générale.

Thérèse revint à la maison de son père. L'absence de Marie Briceño, du calme, du repos dans le sommeil tranquille, une nourriture mieux préparée et plus forti-

fiante que celle du couvent : il n'en fallut pas davantage pour que la malade se rétablît vite.

Pour aider à la convalescence, Alphonse de Cepeda l'envoya à la campagne, chez sa sœur Marie, qui habitait à Castellanos de la Cañada. Don Martin de Guzman fut aux petits soins pour sa belle-sœur. Et peut-être Thérèse aurait-elle acquis définitivement, au spectacle du bonheur conjugal de Marie, le goût du mariage. Mais en retournant à Avila, elle s'arrêta chez son oncle, Sanchez de Cepeda, à Hortigosa. C'était un vieil homme, veuf, confit en pratiques pieuses. Tels les diables sur leur déclin qui se font ermites, il parlait toujours de la vanité du monde. Il lisait des livres de piété. Il en fit lire à Thérèse. Elle n'y trouvait pas grand attrait, mais elle les lisait tout de même, « car, disait-elle, pour faire plaisir, même aux dépens de mes goûts, j'ai porté la complaisance à l'excès ». Et ces lectures pieuses lui donnèrent, tout simplement, la peur de l'enfer. « L'effroi me saisissait, gémit-elle, à la pensée que, si la mort fût venue, je me trouvais sur le chemin de la damnation ! » Elle exagérait...

Et néanmoins, elle ne pouvait se déterminer à la vie religieuse. Mais enfin l'oncle, ses livres et le spectre du Démon aidant et aussi quelque accès de fièvre, Thérèse « se décida à se faire violence ». Elle lut, entre autres, les épîtres de saint Jérôme. Elle jura d'être à Jésus. Et tout de suite elle en fit la déclaration à son père : ce qui équivalait à la prise d'habit, car elle était si jalouse de l'honneur de sa parole qu'après avoir dit une chose elle ne se serait jamais reniée.

Thérèse avait alors dix-huit ans.

CHAPITRE II

LA NOVICE

Il serait difficile de voir dans les tergiversations, les hésitations, les répugnances de Thérèse, et enfin dans sa brusque décision, les signes de sa vocation religieuse. La jeune fille était la victime des mœurs du temps, du milieu dévot où elle vivait, de la situation générale de l'Espagne à cette époque, des conditions particulières où cette situation mettait la jeunesse d'Avila, « ville de chevaliers et de saints ».

L'Espagne, alors, est toute dans le tourbillon des grandes aventures de voyages, de guerres, de conquêtes. Trois des frères de Thérèse, dont le cher Rodrigue, sont partis pour les Indes et l'armée de Pizarre. Les jeunes hidalgos les plus séduisants et les plus riches d'Avila ont suivi ou vont suivre cet exemple. Que reste-t-il qu'une Thérèse puisse épouser? Personne! D'ailleurs, les autres jeunes filles nobles sont tout autant dépourvues de prétendants admissibles. C'est Catherine de Sandoval, qui, à quatorze ans, « repoussait avec dédain tous les partis qu'on lui présentait, trouvait étrange qu'on voulût l'assujettir à de tels hommes et se disait qu'en vérité son père, qui les lui proposait, se contentait de bien peu!.. » Ce sera Casilde de Padilla qui, « fiancée, trouvait les jours si mornes que, le soir, elle était saturée de tristesse ; à la fin, elle rompit ses fian-

çailles terrestres pour épouser Celui qui ne donne pas de déceptions... »

Les garçons bien bâtis et aventureux allaient à l'armée, les malingres mélancoliques se faisaient moines, les filles entraient au couvent : c'était la règle, que confirmaient des exceptions comme celle de Marie de Cepeda épousant Don Martin de Guzman. Certes, Thérèse de Ahumada ne devait pas manquer de soupirants, parmi les hommes qui ne se faisaient ni conquérants ni saints. Mais y en avait-il, dans Avila, qui fussent dignes d'elle, de sa noblesse, de son caractère, de sa beauté?...

Grande, bien faite, méritant l'*incessu patuit dea* de Virgile, Thérèse séduisait par un mélange de dignité souriante et de grâce enjouée. Le P. François de Ribera, jésuite, qui l'a connue et qui fut son premier biographe, dit qu'elle avait un teint d'un blanc mat émouvant, des cheveux noirs et bouclés, un front large, uni et très beau, des yeux noirs, presque toujours vifs et gracieux, avec de la profondeur et de la gravité à certains moments. Sa bouche, très vivante, avait la lèvre supérieure joliment déliée et la lèvre inférieure plus charnue. Ses mains étaient petites et très belles. Et enfin, son visage portait, au côté gauche, près du nez aux narines arquées, trois petits signes, « qui lui donnaient beaucoup de grâce ».

Ardente et fière, d'une intelligence très supérieure, comprenant et goûtant, — qualité rare, surtout à cette époque! — les beautés de la Nature, ne se faisant point illusion sur les hommes et les femmes de son entourage, se sachant elle-même de volonté forte une fois la résolution prise, éprouvant qu'elle était douée d'une immense capacité de jouir et de souffrir, Thérèse fût devenue, à la cour de Philippe II, une grande dame lettrée, agissante, à puissante influence et à belle lignée,

car rien n'empêchait, sans doute, qu'elle pût faire une épouse féconde. Mais confinée dans Avila, elle entra au couvent ; elle redoutait la médiocrité d'une existence attachée à un homme quelconque, faute d'un digne fiancé ; son éducation et les idées du temps l'entraînaient vers Dieu ; enfin, croyante comme une Castillane à tempérament vif, elle avait peur de l'Enfer. Et puis, le couvent où Thérèse voulait aller recélait sa tendre amie la plus intime, Jeanne Suarez !

Mais son père, dans l'immense maison où l'épouse était morte, d'où presque tous les fils et la fille aînée étaient partis, son père eut peur de la solitude. Il s'opposa tout net à l'exécution du projet conçu par Thérèse. « Quand je serai mort, disait-il, tu feras tout ce que tu voudras; jusque là, j'entends que tu restes à mes côtés. »

Il connaissait mal sa fille. Non seulement Thérèse persista dans sa résolution, mais encore elle endoctrina un de ses jeunes frères, Antoine, de santé précaire. Elle le persuada « d'embrasser l'état religieux ». Et le matin du 2 novembre 1533, Thérèse et Antoine s'évadèrent en cachette de la maison paternelle. Sans doute, de peur d'être vus, ils ne traversèrent pas la ville pour aller sortir par la porte del Carmen, qui n'est qu'à un quart d'heure du monastère de l'Incarnation : ç'eût été là le chemin le plus court, mais combien dangereux pour qui redoute les rencontres ! Ils sortirent par la porte qui était devant leur maison, suivirent le pied des remparts, dont ils firent le tour par l'ouest, et coupèrent à travers champs. Arrivée au seuil de l'Incarnation, Thérèse prescrivit à son frère de s'en aller lui-même, tout de suite, frapper à l'huis du monastère dominicain de Saint Thomas d'Avila. Antoine obéit. Et peu de temps après, novice encore, il mourut.

Le monastère de l'Incarnation, où pendant trente

années allait vivre Thérèse, avait été fondé, en 1513, par Elvire de Medina. Bâti à peu de distance au nord de la ville, dans la vallée, en un site très agréable, il était immense avec de beaux jardins aux eaux courantes. Il renfermait cent quatre-vingt-dix religieuses. Très certainement, Thérèse de Ahumada y était annoncée. Jeanne Suarez devait l'attendre derrière la porte d'entrée. Elles traversèrent le cloître, des parloirs, franchirent la porte de la clôture. Quelles larmes, quelles caresses, quelles confidences, dans la cellule préparée avec soin, où les accompagna et les laissa la Prieure ! Et ensuite, ce fut l'action de grâces dans l'église, en un fervent agenouillement sur les dalles du chœur supérieur où se réunissent d'ordinaire les Carmélites.

Si Thérèse souffrit de quitter son père, si sa douleur fut telle qu'il lui semblait, selon sa propre expression, que « tous ses os se détachaient les uns des autres », elle ne le fit pas voir pendant l'année d'épreuve qui précéda ses vœux, ni après sa définitive prise d'habit. Seules, les religieuses ses compagnes — et sans doute son confesseur — savaient qu'elle pleurait en cachette, presque chaque jour. Était-ce de regret ?... Mais elle ne dissimulait à personne sa profonde tristesse. Son père, d'ailleurs, dut lui pardonner sans trop attendre, car il venait la voir souvent, inquiet surtout de sa santé. Cette santé délicate, en effet, ne résista pas au changement de vie et de nourriture.

Depuis des années, Thérèse était en proie aux perturbations que cause assez souvent la puberté, et qui s'aggravent généralement chez les filles qu'on ne marie pas. Ses défaillances augmentèrent dès son entrée à l'Incarnation. Bientôt, il lui prit un mal de cœur tel, qu'il inspirait de l'effroi à ceux qui en étaient témoins; elle eut des palpitations extrêmement douloureuses :

phénomènes morbides consécutifs à un état ordinaire de chloro-anémie, et préludes certains de l'attaque hystérique. Les syncopes devinrent rapidement si fréquentes, que son père et les médecins d'Avila, ne sachant plus à quel saint se vouer, ni quels remèdes expérimenter, décidèrent d'avoir recours aux empiriques.

A Becedas, petit village de la province d'Avila, résidait une femme célèbre par la puissance de ses remèdes dans les cas les plus désespérés. Le monastère de l'Incarnation n'étant pas soumis à la clôture stricte, rien ne s'opposait à ce que Thérèse fût transportée à Becedas.

Mais la cure ne devait s'effectuer qu'au printemps, et l'on était au mois de novembre de cette année 1534, peu après la profession de la jeune nonne. Or, la campagne s'imposait, et le calme et la vie de famille. A Castellanos de la Cañada vivaient Marie de Cepeda et son mari. Thérèse demeura chez sa sœur jusqu'au mois d'avril 1535. Jeanne Suarez avait été autorisée à l'accompagner.

Les deux amies, qui, en passant, s'étaient arrêtées chez l'oncle Sanchez, reçurent du vieux valétudinaire un livre singulier qui devait avoir sur la vie de Thérèse l'influence la plus profonde : c'était le *Troisième Abécédaire* écrit par le P. François de Osuna, de l'ordre des frères Mineurs.

Mais Thérèse n'en était encore qu'à la dure matérialité des souffrances que cause la maladie. Au mois d'avril, son père, sa sœur et Jeanne Suarez la transportèrent à Becedas avec des précautions infinies. Le chemin d'Avila à Becedas se sépare, aussitôt franchi l'Adaja, du chemin de Salamanque et s'en va presque tout droit au sud-ouest. C'est le chemin au bout duquel,

dans sa première enfance, Thérèse imaginait les Mores l'attendant pour lui couper la tête. Après avoir passé non loin de la source de l'Adaja, au puerto de Villatoro, il franchissait la montagne, traversait le cours de plusieurs torrents, puis du rio Tormes et, laissant à gauche Barco de Avila et un contrefort avancé des sierras de Caceres, il filait droit à l'ouest. D'Avila à Becedas, c'est quatre-vingt-cinq kilomètres environ, plaine et montagne, sans un arbre dans la plaine, sans un abri dans la montagne. Au delà du rio Tormes, ce n'était plus qu'une piste tracée par les moutons et les mulets et que ravinaient les carretas, les galeras et les tartanes. Au confluent de deux ruisseaux qui, réunis, forment un des innombrables petits affluents du rio Tormes, les masures et la sorcière de Becedas attendaient les nobles visiteurs.

Tout de suite, on soumit Thérèse au traitement de la rebouteuse. Durant trois mois, la malheureuse se vit condamnée, par la violence des remèdes, à une effrayante torture. Elle-même se demandait comment elle pouvait y résister. La dureté du régime la réduisit à un état de faiblesse extrême. Un feu intérieur ne tarda pas à embraser son corps ; ensuite ses nerfs commencèrent à se contracter, avec des douleurs si insupportables que, ni nuit ni jour, elle ne goûtait aucun instant de repos. A la fin du troisième mois, accablée de tristesse, elle se crut morte ; il ne lui restait plus qu'un souffle de vie. Désespéré, son père la ramena chez lui, dans Avila.

Pendant quatre mois encore, Thérèse fut en proie aux mêmes maux. Et, enfin, inévitable après de tels prodromes, la grande crise éclata. Dans la nuit du 14 au 15 août, une attaque se produisit, qui eut tous les caractères d'une poussée violente d'hystérie, suivie d'une

léthargie qui dura quatre jours. Sauf un souffle à peine perceptible, la jeune fille était comme morte. Sa fosse fut creusée à l'Incarnation et resta ouverte un jour et demi, et dans le Monastère on célébra pour elle un service funèbre. Mais elle reprit ses sens, et se remit, si peu que ce fût d'abord, à penser, à parler, à vivre ! Cette fois, elle était sortie du sommeil cataleptique assez à temps pour ne pas être portée au tombeau !

De ces quatre jours d'effroyable crise il lui resta des tourments « qui ne peuvent être connus que de Dieu ». Sa langue était en lambeaux tant elle l'avait mordue. N'ayant rien pris dans ces intervalles, faible d'ailleurs à ne pouvoir respirer, elle avait le gosier si sec qu'il se refusait à laisser passer même une goutte d'eau. Elle sentait tout son corps comme disloqué et sa tête dans un désordre étrange. Ses nerfs s'étaient tellement contractés qu'elle se voyait en quelque sorte ramassée en peloton. Elle ne pouvait, sans un secours étranger, remuer ni bras, ni pieds, ni mains, ni tête ; elle avait seulement la force de mouvoir un doigt de la main droite. On n'osait en quelque sorte l'approcher, tant son corps était lamentablement meurtri ; il ne pouvait supporter le contact d'aucune main, on devait le remuer à l'aide d'un drap que deux personnes tenaient chacun par un bout.

« Elle resta ainsi jusqu'à Pâques fleuries. Par bonheur, lorsqu'on la laissait tranquille, les douleurs venaient souvent à cesser. Un peu de repos goûté était alors un grand pas de fait vers la guérison. Mais elle craignait que la patience ne vînt à lui échapper. Grande fut donc sa joie quand elle se vit délivrée de douleurs si aiguës et si continuelles. Par intervalles, elle en éprouvait encore néanmoins d'insupportables, c'était quand

une fièvre double-quarte très violente, qui lui était restée, faisait sentir ses frissons. Elle gardait aussi un profond dégoût pour toute sorte d'aliments. »

Ce fut la première des périodes de grande maladie qui devaient jalonner toute l'existence de Thérèse. Mais pendant ces dix-huit mois — de novembre 1534 à Pâques 1536 — dans les intervalles relativement calmes que laissèrent entre elles les crises aiguës, quel était l'état de son âme?... Il passa par les alternatives les plus émouvantes et il fut, en partie, conditionné par des lectures et par des faits mémorables, dont un apparait de caractère bien délicat.

L'état d'âme de Thérèse, pendant les dix-huit mois qui suivirent son entrée à l'Incarnation d'Avila, peut s'exprimer d'une manière brutale mais exacte.

Il n'y a tout simplement qu'à écrire ceci : « *Thérèse n'avait pas la vocation religieuse.* » Parfaitement ! Cette jeune fille n'était pas faite pour la vie conventuelle. Si, à seize ans, elle avait épousé un homme digne d'elle, qui l'eût, ou rendue grosse tout de suite, ou emmenée à la cour de Philippe II, Thérèse serait devenue une très bonne mère de famille, ou une très puissante femme d'État. Elle n'aurait pas été malade. Dans l'un et l'autre cas, elle eût obéi à la logique et à la Nature qui veulent qu'une jeune fille d'imagination et de sang chauds cesse d'être vierge le plus tôt possible, et qui exige qu'une femme intelligente, d'esprit indépendant et curieux de savoir, avide d'autorité, ne soit pas astreinte aux puériles pratiques superstitieuses d'un couvent. Plus tard, beaucoup plus tard, lorsque Thérèse, les sens un peu apaisés par l'âge, deviendra de sa propre initiative réformatrice d'un ordre religieux et fondatrice de maisons conventuelles, cette existence singulière se remettra dans la voie de son Destin, dont

elle s'était détournée, peu après l'âge de la puberté, faute d'un épouseur convenable.

Et en effet, quelle fut la conduite de Thérèse à l'Incarnation? Revenons un peu en arrière, dans le temps, et reprenons la jeune fille au début de son noviciat. Pour entrer au couvent, tout d'abord, après l'imprudent serment qu'elle avait prononcé à une heure de dégoût et d'exaltation, elle dut se « faire une indicible violence ». Dans le cloître, elle s'écartait pour pleurer. Les réprimandes qu'elle recevait, « sans les mériter », disait-elle, jamais elle ne les écoutait qu'avec beaucoup de déplaisir. De sang-froid et perspicace, elle trouvait que ce « monastère n'était pas établi sur les bases d'une perfection très élevée ». Elle s'isolait le plus possible de la communauté. Elle ne s'absorbait pas dans la prière, « encore moins dans la multiplicité des petites pratiques ». « Je ne suis point une faiseuse de signes de croix » dira-t-elle un jour familièrement. Et plus explicitement encore : « Jamais je n'ai aimé, ni pu souffrir certaines dévotions où entrent je ne sais quelles cérémonies dans lesquelles les femmes, en particulier, trouvent un attrait qui les trompe. » Discernant bien que cette manière de penser et d'agir était anormale pour une novice qui se voue à la vie religieuse, elle mettait toute sa force de caractère à s'imposer des tra vaux et des mortifications, et cela même montre que son âme était en de perpétuels combats. Une nonne qui a vraiment la vocation suit la règle avec calme et y trouve tout son plaisir. Mais Thérèse fait moins et, le voyant, veut faire davantage, par fierté, pour se dompter elle-même. « Si à l'examen du soir, dans son oratoire, elle s'apercevait qu'elle n'avait accompli aucun acte de charité dans la journée, elle se rendait au chœur, et là ell raccommodait les manteaux abandonnés par ses sœu

sur les prie-Dieu. D'autres fois, elle s'en allait, une petite lanterne à la main, éclairer l'escalier, afin que les sœurs qui marchaient dans l'obscurité ne tombassent pas, ou pour donner de la lumière à celles qui en cherchaient. » Elle s'astreignit à soigner une carmélite affligée d'une affreuse plaie au ventre, et de qui toutes les nonnes effrayées et dégoûtées se détournaient. Enfin, elle ne se résignait à la vie du cloître « qu'en considérant que les peines de cette vie-là ne pouvaient être plus grandes que celles du purgatoire, et que ce n'était pas trop pour elle, qui croyait avoir mérité l'enfer, de vivre dans un couvent comme en un lieu d'expiation temporaire, pour aller ensuite directement au ciel, but suprême de tous ses désirs. »

Est-ce là une vocation ? Certes non ! Et la Prieure et les vieilles Carmélites le constataient si bien qu'elles crurent indispensable, pour confirmer la novice dans sa résolution de prendre l'habit, de faire appel aux puissances de suggestion dont sont douées les prophéties. Et sans doute à grand renfort de mystère, de chuchotements, d'indiscrétions, en apparence maladroites, mais très habilement calculées, l'on raconta ceci qui est un joli conte : Quelques années auparavant, il était venu au monastère de l'Incarnation d'Avila un de ces chercheurs de trésors auxquels on attribue une vue assez perçante pour apercevoir les choses cachées, même dans les entrailles de la terre. Or, en parcourant l'enceinte du couvent, il avait tout à coup découvert, avec des yeux de prophète, un trésor incomparablement plus précieux que ceux qu'il cherchait avec les yeux de la cupidité humaine, car il annonça qu'il y aurait un jour dans ce monastère une sainte qui porterait le nom de Thérèse !

Ah ! l'opportune prophétie !... Thérèse de Ahumada

aurait-elle pu refuser de se laisser désigner, nommément, comme étant cette sainte qu'annonçait le prophète ?...

Fort polie, et ne voulant pas faire de la peine aux vieilles carmélites, Thérèse parut prendre la chose du bon côté. Mais elle était déjà douée de cette forte et froide raison, qui devait faire d'elle, plus tard, une prieure de qualité rare. Et comme dans le couvent se trouvait une religieuse portant le même nom, Thérèse ne laissait passer aucune occasion de s'écrier : — « Eh bien ! ma sœur, serait-ce l'une de nous, la sainte prédite par le chercheur de trésors ?... »

Elle riait et se moquait, avec une douce malice. Mais au bout de l'an, elle était à l'agonie. « Une indicible peine s'empara de son âme, une telle angoisse l'étreignit que, pour donner une idée du martyre qu'elle endura, elle affirmait plus tard que c'était une des plus grandes souffrances qu'elle eût éprouvées dans toute sa vie, après celle qu'elle avait ressentie lorsqu'elle sortit de la maison paternelle pour être religieuse. »

Elle prononça ses vœux. La violence de ses luttes ne fut connue que d'elle seule. « Au dehors, on ne voyait en moi qu'un inébranlable courage », écrit-elle.

Oui. Mais, si son courage moral était inébranlable, il n'en allait pas de même de ses forces physiques.

Et son père dut, comme on l'a vu, la retirer du couvent, l'arracher à cette atmosphère d'étouffement et à cette existence de volontaire martyre. Que ne le fit-il avant les vœux !... Que ne l'emporta-t-il tout droit chez son gendre Don Martin de Guzman !... Mais le bon Cepeda s'y prit trop tard, et de plus, il s'arrêta chez l'oncle Sanchez, vous en souvient-il ?...

Ah ! ce livre, le *Troisième Abécédaire* du P. François de Osuna, que l'oncle apostolique remit à Thérèse et à

son amie Jeanne Suarez !... De novembre 1534 à l'avril de 1535, il fut le bréviaire des deux jeunes religieuses, à Castellanos de la Cañada, le long de cette accalmie dont jouit Thérèse pendant son séjour dans la paisible maison de sa raisonnable sœur et de son sage beau-frère.

L'hiver est terrible, en cette dépression de la Cañada, qui s'enfonce entre la sierra de Malagon et la Palamera de Avila. Neige persistante et vent glacé. Dans l'oratoire bien clos, que Marie de Cepeda réservait aux deux Carmélites, autour du brasero dont la chaleur monte sous les robes et dont le carbone en combustion sature l'air d'un excitant et subtil acide, Thérèse et Jeanne commençaient d'apprendre, grâce au livre d'Osuna, l'art prodigieux de s'abandonner corps et âme, dans les inexprimables voluptés de l'union mystique, à la personne même de Jésus.

Ce sont des livres à la fois décevants et formidables, les ouvrages de mystiques comme un François de Osuna et un Jean de la Croix. Si l'on est d'imagination pauvre, de nerfs calmes, de sens lourdement endormis, l'on n'y trouve que pathos et l'on s'endort sur les longues phrases.

Mais Thérèse et Jeanne, brasiers ardents déjà, ne pouvaient que brûler davantage aux flammes cachées dans le *Troisième Abécédaire* et que tout de suite elles découvrirent avec la plus vive émotion. Il faut suivre la moniale elle-même dans le récit très réservé qu'elle fit de ses premières tentatives d'oraison : — « J'ignorais, dit-elle, comment je devais faire oraison et me recueillir. Le traité du P. François de Osuna me causa donc la plus grande joie, et je résolus de suivre le chemin qu'il me traçait, avec toute l'application dont je serais capable. Comme déjà le Seigneur m'avait accordé le don des larmes et que la lecture faisait mes délices, je commen-

çai à me ménager des heures de solitude et aussi à purifier mon âme par une confession fréquente. C'est ainsi disposée que j'entrai dans cette voie spirituelle, ayant ce livre pour guide et pour maître. *Mais pendant vingt ans, à dater de ce que je raconte, ce fut en vain que je cherchai un confesseur qui me comprît. Privée d'un tel appui, bien des fois je retournai en arrière, je fus même exposée à me perdre entièrement.* »

Parbleu ! Ils n'abondent pas, même en Castille, même au XVIe siècle, les ecclésiastiques capables de diriger une telle pénitente ! A Castellanos de la Cañada, Thérèse avait probablement affaire à un bon gros desservant de village, une manière de Sancho Pança en soutane, qui n'entendait goutte aux exaltations effarantes de la jeune carmélite. Pour lui, « faire oraison », c'était lire sans y rien comprendre les mots de son bréviaire, et non pas se ravir en une méditation évocatrice, profonde et passionnée, au point de provoquer des hallucinations d'une mystérieuse, incompréhensible, douloureuse et voluptueuse réalité.

« Dieu voulut couronner mes premiers efforts, continue Thérèse dans le récit de sa vie, et, durant les six mois que je passai en cette solitude, il se montra prodigue de faveurs. A la fin, non content des délices qu'il m'avait fait savourer, le Seigneur daigna m'élever à l'oraison de quiétude et quelquefois jusqu'à celle d'union (1). L'une et l'autre m'étaient inconnues, j'ignorais leur nature et leur prix, il m'eût été cependant très utile d'en avoir une connaissance exacte. A la vérité, cette

1. Pour la compréhension parfaite de cette citation, les lecteurs qui ne sont pas au courant de la terminologie mystique, sont priés de vouloir bien patienter un peu jusqu'au chapitre intitulé : « *l'Amante de Jésus* », et de lire ensuite le chapitre intitulé : « *Mysticisme, Hystérie, Auto-érotisme.* »

union ne durait que très peu ; je ne sais même si c'était le temps d'un *Ave Maria;* mais les effets que j'en ressentais étaient étonnants. Je n'avais que vingt ans et je foulais sous mes pieds, ce me semble, le monde vaincu. Et cependant, je n'avais pas encore ce feu de l'amour divin que l'oraison plus tard alluma dans mon âme. »

Elle en était donc à une sorte d'apprentissage mystique, au milieu de troubles et de ravissements et d'aspirations et d'inquiétudes et de voluptés, qu'elle ne s'expliquait pas plus que ne les comprenait sans doute son amie Jeanne Suarez, lorsque les premières tiédeurs du printemps et le soleil d'avril fondirent les neiges et séchèrent quelque peu la terre des chemins. Les Cepeda et leur amie s'en furent à Becedas, où la rebouteuse tortionnaire, avertie, attendait sa victime. L'on sait ce qu'il advint de la maladie de Thérèse. Mais sa vertu courut un danger presque aussi grand que celui auquel succombait sa fragile santé.

A Becedas vivait un ecclésiastique distingué, mais qui à beaucoup d'intelligence ne joignait qu'une science médiocre ; pourtant, comme il n'y en avait pas d'autres et quoiqu'elle préférât de beaucoup des confesseurs savants et lettrés, Thérèse fut obligée de se contenter de celui-là. Si, par la suite, la Carmélite eut plus à dire en confession, à cette époque, comme depuis le commencement de sa vie religieuse, elle n'avait que peu de choses à déclarer. Son confesseur en fut surpris, paraît-il. Et il voua dès lors un extrême attachement à sa pénitente, attachement qui partait d'un bon principe, sans doute, mais dont l'excès devint bientôt répréhensible. Elle dut aller jusqu'à lui faire comprendre que rien au monde ne la résoudrait jamais à offenser Dieu en matière grave ; lui, de son côté, assurait la jeune fille qu'il était dans

les mêmes sentiments. Mais quelle étrangeté qu'ils fussent dans le cas de s'avertir ainsi, à l'avance, des péchés qu'ils voulaient ne pas commettre !... Quoi qu'il en soit, ils eurent de fréquents entretiens ; comme, alors, l'âme de Thérèse goûtait habituellement en Dieu d'enivrantes délices, son plus grand plaisir était de parler de Lui. A un tel langage, dans une personne si jeune encore, le prêtre se sentait couvert de confusion, Enfin, poussé par la confiance que Thérèse lui inspirait, il commença à lui découvrir l'état de son âme, qui était déplorable et des plus dangereux. Depuis près de sept ans, il entretenait un amour et des relations coupables avec une femme du pays, et malgré cela il ne cessait pas de dire quotidiennement sa messe. La chose était si publique qu'il était perdu d'honneur et de réputation ; personne cependant n'osait le blâmer en face. Ces aveux remplirent Thérèse de compassion, car le dévouement qu'il montrait à la malade l'avait rendu cher à la jeune fille, ainsi qu'à son entourage. Victime d'une inexpérience trop naïve et ardente, Thérèse regardait comme vertu de répondre, par reconnaissance et par affection, à l'amitié qu'on avait pour elle.

Cependant, son confesseur l'inquiétait ; elle demanda des renseignements sur lui et sur la femme qui était sa compagne dans le péché. Alors Thérèse connut mieux l'état de cet homme et elle découvrit en même temps une circonstance qui, à ses yeux, le rendait un peu moins coupable. La femme qui l'égarait avait obtenu de lui qu'il porterait au cou, pour l'amour d'elle, une figurine de cuivre où, sans doute, elle avait mis des charmes, et nul n'avait eu le pouvoir de lui faire quitter ce gage perfide.

Avec les croyances et la mentalité de son époque, malgré sa solide raison, Thérèse ne pouvait voir là qu'un

sortilège satanique ; elle résolut de sauver son confesseur. Dans ce but, elle lui témoigna un intérêt plus affectueux. « Mon intention était bonne, écrit-elle, mais ma conduite était blâmable, car l'espérance d'un bien, quelque grand qu'il fût, n'aurait dû jamais me faire commettre même le plus petit mal. Le plus souvent, je lui parlais de Dieu ; mes paroles lui furent inutiles ; seule la grande affection qu'il avait pour moi fut pour lui une plus puissante cause de retour. Pour me faire plaisir, il en vint jusqu'à me livrer la petite figure de cuivre, que je fis aussitôt jeter dans la rivière. Dès qu'il en fut dessaisi, il se réveilla comme d'un profond sommeil ; le spectacle de sa conduite durant ces dernières années se déroulait à ses yeux, il était effrayé de lui-même, il gémissait de sa vie coupable et déjà il en était saisi d'horreur. »

L'influence de Thérèse fut donc excellente, car ce prêtre brisa « ses tristes chaînes » et devint un sacerdote exemplaire ; ce ne fut pas toutefois pour longtemps ; quelques mois plus tard il mourait. Et Thérèse ajoute dans le récit qu'elle fait de cette aventure : « Jamais je ne reconnus rien que d'honnête, dans sa grande affection pour moi, bien qu'elle eût pu être d'une pureté plus élevée ; toutefois, en certaines occasions, si nous n'avions pas eu la pensée de Dieu très présente, nous nous serions trouvés en danger de l'offenser gravement. »

Que conclure de tout cela ?...

En somme, qu'elle échangeât des confidences avec Jeanne Suarez ; qu'elle lût le *Troisième Abécédaire* du P. François de Osuna ou que, se confessant à un ecclésiastique, elle retournât les rôles et fît de ce confesseur son propre pénitent, Thérèse n'avait en elle-même qu'une pensée. Cette pensée prenait des formes diverses et même contradictoires, selon le lieu, le

temps, les circonstances et le caractère des personnages, mais elle n'existait pas moins, unique et triomphante : c'était la pensée de l'amour... Vierge, et privée des satisfactions qui eussent été naturelles et bienfaisantes, Thérèse était dès maintenant, pour l'hystérie, une proie sans défense ; elle en devait souffrir atrocement durant trois longues années consécutives, et ensuite, seulement par intermittences, jusqu'à la fin de sa vie. Mais ces douleurs allaient se confondre et alterner avec des voluptés extraordinaires, tellement inexplicables en ce temps où Charcot n'existait pas, qu'on ne pouvait les attribuer qu'à l'amour de Dieu ou à l'incubat de Satan.

Toutefois, il n'y avait pas en Thérèse que le désir inconscient de l'Amour, il y avait aussi l'appréhension de l'Enfer. Du reste, la peur des flammes, des tortures, de la géhenne éternelles, cette peur domine l'époque ; elle possède l'Espagne, elle ronge jusqu'à l'os les chairs vivantes de cette nation fanatique.

Dans l'Escorial, Philippe II en tremblait. Du plus haut au plus bas de l'échelle sociale, que l'on fût grand seigneur, prélat, moine, bourgeois, artisan ou coureur de routes et même soldat et même bandit, l'on était tributaire de la peur de l'Enfer. L'Inquisition n'avait rien trouvé de mieux, pour dompter les hérétiques, juifs, blasphémateurs et pour réchauffer le zèle des catholiques tièdes, que de donner sur cette terre un avant-goût de l'Enfer : de là les autodafés où l'on vous grillait les corps pour purifier les âmes. Et dans les couvents, où la férocité de certains tortionnaires pouvait s'exercer en toute liberté, avec raffinement, les condamnations à l'*in pace* mortel, souvent précédées d'une séance de flagellation agrémentée de trois ou quatre tortures moins voluptueuses, étaient aggravées infini-

ment par le refus de la confession et de l'absolution, donc par la damnation éternelle. Aussi l'Enfer à cette époque était-il une véritable obsession.

Quand, après quatre jours de crise hystérique et de léthargie, Thérèse recouvra la pensée et la parole, elle ne manqua pas de raconter qu'elle venait d'être transportée en Enfer ; qu'elle avait vu les damnés et les démons ; qu'elle serait elle-même, par la volonté de Dieu, la salvatrice de son propre père et de sa tendre amie Jeanne Suarez. Ainsi la première vision de Thérèse fut une vision de l'Enfer ; la première grâce qu'elle demanda et obtint lors de son premier colloque avec Dieu fut de sauver de l'Enfer les deux êtres humains qu'elle aimait le plus.

Toutefois, malgré sa maladie, ses croyances et ses visions, Thérèse n'en était pas moins la femme de bon sens qu'elle devait toujours être, en dépit de son entourage terrestre et de ses fréquentations célestes ou infernales. Revenue tout à fait à elle et apprenant qu'elle avait relaté « ses visions » devant son père, elle « ressentit beaucoup de honte d'avoir raconté tout cela en présence d'un homme aussi grave »[1] Elle en riait et disait que ce n'avait été que « songe et délire produits par l'excès du mal ». Sincérité de la saine raison, naïveté d'une conscience juvénile ! Plus tard fondatrice et prieure de couvents, Thérèse n'aura pas les mêmes scrupules !...

Quoi qu'il en soit de cette dualité psychique qui, en Thérèse, fait alterner les preuves du plus sagace et solide bon sens, avec des actes impulsifs procédant à la fois d'un sensualisme qui s'ignore et d'une foi religieuse qui aveugle, la vision que la malade eut de l'Enfer l'incita fortement à fuir les occasions d'en encourir les effroyables peines.

Revenue de Becedas, elle passa huit mois à se remettre peu à peu de sa crise du 15 août. Dans la maison paternelle? Non ! Si austère qu'elle fût, elle était dans le monde, cette maison ! Thérèse pensait alors qu'il n'est de défense de l'Enfer que dans l'enceinte d'un couvent. Et c'est encore une des causes tyranniques et violentes, subies et non voulues, qui la poussèrent à la vie religieuse.

« On reçut donc en vie celle que l'on attendait morte, mais avec un corps dont l'aspect aurait inspiré moins de pitié, s'il eût été privé de vie. » Il ne lui restait que les os. Cet état d'extrême faiblesse se prolongea jusqu'à Pâques 1536. Ensuite, pendant près de trois ans, la pitoyable moniale fut frappée d'une paralysie, qui allait, il est vrai, s'améliorant chaque jour. Quand, à l'aide de ses mains, elle commença de se traîner par terre, elle rendit à Dieu des actions de grâces.

Elle était en pleine ascension mystique. « Je désirais guérir, dit-elle, pour pouvoir me livrer à l'oraison dans la solitude de la manière qui m'avait été enseignée, car dans l'infirmerie la chose ne m'était point facile. Je me confessais très souvent. Mon bonheur était de parler à Dieu, toutes les religieuses en étaient édifiées et elles s'étonnaient grandement de la patience que le Seigneur me donnait. Sans le secours de sa main, il eût été impossible de supporter tant de douleurs avec tant de plaisir ! Je sentais alors les puissants effets de cette grâce d'oraison que le Seigneur m'avait accordée. Par elle, je comprenais en quoi consistait son amour. Je conservais le désir de la solitude... »

Trouvant dans l'oraison de mieux en mieux cultivée des satisfactions de plus en plus apaisantes, dispensée des macérations, des jeûnes, des observances trop rigoureuses pour sa faiblesse physique, entourée de

soins câlins, Thérèse sortit enfin de la grande crise de son adolescence. Surtout au printemps de l'an 1539, elle sentit renaître ses forces ; elle se leva, elle marcha, toute paralysie disparut ; son corps reprit sa souplesse et ses formes pleines, harmonieuses ; son visage eut sa grâce, ses nobles lignes, son teint passionné ; ses yeux brillèrent de tout leur éclat. La Carmélite se relevait plus belle que la novice, dans le charme troublant d'une maturité déjà savoureuse, et qui devait persister, avec toute la splendeur de la jeunesse, pendant de nombreuses années et jusqu'au delà du tombeau ! L'on était au printemps de 1539. Thérèse avait donc vingt-quatre ans.

CHAPITRE III

LA FEMME ET LA MONIALE

Mais Satan, s'il se détourne des malades dès qu'ils ont peur de l'Enfer, est enclin à se rapprocher des gens bien portants à qui la santé donne, avec l'optimisme, le goût de jouir quelque peu de la terrestre existence. « Aussi, affirme le P. François de Ribera, le démon n'était pas sans espérance de soumettre de nouveau cette grande âme à son empire, et il se plut à lui tendre des pièges toutes les fois que l'occasion s'en présentait. »

Elle se présenta souvent, l'occasion, dès que Thérèse guérie prit enfin la place qui lui était réservée parmi les Carmélites. Sauf certaines pratiques cultuelles, dont il semble bien, d'ailleurs, que l'on se dispensait volontiers après les initiations diverses du noviciat, les religieuses de l'Incarnation jouaient à leur aise avec les règles conventuelles. Elles recevaient la belle société féminine et masculine d'Avila, et des après-midi entières se passaient en conversations, en caquetages, en échanges de nouvelles, de médisances, de jolis potins et, grâce aux « tours » des parloirs, de friandises, de billets doux. Était-ce toujours à travers les grilles ? Et la clôture ne fut-elle pas plus gravement bafouée ? ... (1)

1. Clôture toute théorique, d'ailleurs. A l'Incarnation comme dans tous les couvents de Carmélites mitigées, le moindre prétexte servait à rompre la clôture, à l'intérieur et hors de l'enceinte.

Il y avait tant de couloirs, de salles obscures, d'escaliers et de recoins dans le monastère ! Le jardin était si touffu et les murs du jardin, quoique hauts, si faciles à escalader !... Les Carmélites d'Avila se trouvaient sous le régime des Carmes mitigés, qui dépassaient toutes les concessions régulièrement obtenues du Saint-Siège et même toutes les tolérances permissibles. Plus tard, lorsque la sage raison prédominerait en elle, Thérèse, carmélite, réformatrice et prieure de Carmélites, Thérèse écrirait cet avertissement formidable : « *Si les parents voulaient suivre mon conseil, je leur dirais de retenir leurs filles auprès d'eux et de les marier moins avantageusement qu'elles ne le désiraient, plutôt que de les engager dans des monastères où elles sont plus exposées à se perdre que dans le monde.* »

A l'Incarnation, cette perdition, en effet, devait être assez facile. Autour des murs du vaste jardin, tout était désert. Qu'un Don Juan osât l'escalade, il ne risquait point d'être vu. A la nonne accourue, au galant empressé, les bosquets offraient de discrets refuges. Quant aux conséquences, pour si redoutables qu'elles soient, quelle amoureuse y pense dans l'entraînement de la passion ?...

Et puis, presque toutes les religieuses sont complices, elles s'entr'aident à cacher la faute. « Dans la maison paternelle, écrit encore Thérèse, si les filles se comportent mal, leur conduite est bientôt découverte ; dans ces monastères, que j'ai connus et que j'ai vus, elles peuvent longtemps se cacher. A la fin, Dieu permet que le secret de leur vie soit connu, mais déjà leur conduite, funeste pour elles-mêmes, l'est devenue pour toutes les autres. Souvent, ce n'est point la faute de ces pauvres filles ; elle ne font que suivre le sentier qu'elles trouvent frayé, et il en est parmi elles un grand nombre qu'on ne

saurait trop plaindre. Quittant le monde pour en éviter le danger et pleines d'espoir qu'elles vont servir le Seigneur, au lieu d'un monde, les infortunées en rencontrent dix ; elles ne savent ni comment vaincre, ni où trouver un appui. La jeunesse, la sensualité, le démon les convient et les inclinent à certains actes..... Effrayant, lamentable mal de ces monastères d'hommes ou de femmes où la règle n'est plus en vigueur !... »

Jusqu'où alla Thérèse, dans ce dérèglement ?... Oh ! pas très loin. Elle fut préservée de la chute par sa fierté, par son appréhension de l'Enfer et par son amour pour l'Amant divin à qui déjà elle s'était donnée. Les entreprenants visiteurs, certainement plus heureux avec d'autres nonnes, n'eurent de Thérèse, qui était particulièrement recherchée, que de menus suffrages de galanterie à l'espagnole : conversations mi-sentimentales mi-narquoises, abandons brefs d'une main tremblante, coquetteries, jalousies, bouderies, brouilles et raccommodements : ce qu'une femme honnête, qui adore son mari, mais qui se plaît à tous les amusements du flirt, accorde aux hommes qui lui font la cour. A ces jeux, Thérèse perdit très certainement sa candeur, mais plus certainement encore elle n'y risqua pas sa virginité, qu'elle garda.

Dans la première griserie de cette existence « dissipée », elle abandonnait quelque peu l'oraison. Mais elle avait l'âme d'une amoureuse inquiète, elle éprouvait des remords, s'exagérait la gravité de ses fautes ; n'était-elle pas infidèle à son divin amant, à qui ne pouvaient que déplaire toutes ces coquetteries mondaines?... Il l'en avertissait, particulièrement lorsqu'elle était en conversation avec un certain gentilhomme « de grand mérite, de qui les assiduités, assurait-on, loin de nuire à l'honneur de la Carmélite, ne pouvaient que lui donner un

nouvel éclat ». Une fois, comme elle s'entretenait avec ce gentilhomme, Jésus apparut à Thérèse avec un visage très sévère. Son image se grava si profondément dans l'esprit de la Carmélite, qu'après plus de vingt-six ans « elle la voyait encore peinte devant ses yeux ». L'effroi et le trouble la saisirent. Elle ne voulut plus recevoir le galant. Mais tout le couvent se moqua d'elle, et après une brouille passagère, les conversations reprirent. Ce fut alors un autre avertissement plus étrange que le premier. « Comme nous causions, raconte Thérèse, nous vîmes venir vers nous (et d'autres personnes qui étaient présentes le virent aussi) une espèce de monstre semblable à un crapaud, mais d'une grandeur plus qu'ordinaire et beaucoup plus rapide dans sa course. Il m'a été impossible de m'expliquer comment, au lieu d'où il vint, il pouvait y avoir en plein jour un animal de ce genre ; et jamais, réellement, on n'en avait vu là. L'impression que j'en reçus ne me semblait pas sans mystère. C'est un des avertissements dont je n'ai jamais perdu le souvenir (1). »

Ces avertissements avaient des conséquences immédiates : Thérèse pleurait de repentir, revenait à l'oraison. Mais ce n'était que pour peu de temps ; et rien n'est plus émouvant que le spectacle que donne la Carmélite pendant cette période de sa vie conventuelle, période qui dura près de vingt ans ! Thérèse elle-même devait peindre, avec une force et une grâce incomparables, quoique avec une discrétion obligée, les tourments et les délices de ses fluctuations.

« La vie que je menais était très pénible, confesse-t-elle, parce qu'à la lumière de l'oraison je voyais mieux mes

1. Dans le parloir de l'Incarnation où Thérèse eut cette vision prémonitoire, une mauvaise peinture est suspendue qui rappelle cette scène.

fautes. D'un côté, Dieu m'appelait et de l'autre je suivais le monde. Je trouvais dans les choses de Dieu de grandes délices, mais les chaînes du monde me tenaient captive. » Alliance des deux courants : foi et sensualité. Bientôt ils se fondront sans rien sacrifier l'un à l'autre. — « J'avais à soutenir dans l'oraison, dit-elle encore, une lutte cruelle parce que l'esprit, au lieu de rester le maître, était esclave. Aussi je ne pouvais, selon ma manière de prier, m'enfermer au dedans de moi sans y enfermer mille pensées vaines. Plusieurs années s'écoulèrent de la sorte, et je m'étonne maintenant d'avoir pu y résister sans abandonner l'un ou l'autre. Je sais néanmoins qu'il n'était pas en mon pouvoir d'abandonner l'oraison : une main puissante me retenait, la main de Celui dont l'amour me réservait de plus grandes faveurs.

« O Ciel ! pourrais-je raconter comment, durant ces années, Dieu m'éloignait des occasions et comment je m'y engageais de nouveau ! De quels dangers n'a-t-il pas sauvé ma réputation ! Moi, par des actes, je trahissais au dehors le secret de ma misère. Lui, jetant un voile sur toutes mes fautes, se plaisait à découvrir une petite vertu qui venait à peine de germer dans mon âme, et il la faisait paraître grande à tous les yeux. Ainsi, je me voyais constamment entourée d'une estime profonde. En vain de temps en temps ma faiblesse perçait-elle au dehors, on n'y croyait pas : le bien que je faisais frappait seul les regards. Celui dont la sagesse embrasse toutes choses avait vu qu'il en devait être ainsi, afin que, plus tard, lorsqu'il s'agirait de son service, on donnât quelque crédit à mes paroles. Sa souveraine munificence, sans s'arrêter à la grandeur de mes péchés, ne considérait que mon ardent désir de lui plaire et la peine de me sentir trop faible pour y parvenir.

« O Seigneur de mon âme! où trouver des termes pour retracer les grâces dont vous me comblâtes durant ces années, pour dire comment, dans le temps où je vous offensais le plus, vous me disposiez soudainement, par un si vif repentir, à goûter vos douceurs et vos divines caresses? A la vérité, ô mon Roi, vous n'auriez pu inventer, pour me punir, un châtiment plus délicat, ni plus cruel : vous saviez ce qui ferait à mon cœur une plus vive blessure, et pour vous venger de mes fautes, vous m'inondiez de délices! (1) »

Thérèse n'était que depuis deux ans dans ces alternatives de dissipation mondaine et de repentances mystiques, lorsqu'elle fut appelée auprès de son père malade. Il se plaignait d'une douleur aux épaules, incessante et très vive. Pendant quinze jours on crut sans doute à quelque névralgie, que la chaleur et le repos atténueraient d'abord et feraient ensuite disparaître. Mais soudain, il perdit connaissance et il ne s'éveilla que pour peu de temps, après trois jours d'une sorte de léthargie. Bien entendu, il trépassa saintement, guidé, confessé et oint par le P. Vincent Baron, Dominicain.

Il ne sembla pas que la mort édifiante d'Alphonse de Cepeda ait fait sur sa fille une profonde impression. Elle prit bien comme confesseur ce P. Vincent Baron qui, paraît-il, à « un profond savoir joignait une vertu

1. Toutes les fois qu'il m'a été utile d'emprunter littéralement quelque passage au texte espagnol des Œuvres de sainte Thérèse ou du livre écrit par le P. François de Ribera, Jésuite castillan du XVIe siècle, principal apologiste de la Carmélite, ma traduction a suivi d'aussi près que possible celle du P. Marcel Bouix, Jésuite français du XIXe siècle. *Traduttore, traditore*, dit-on : c'est pourquoi je n'ai pas été fâché, moi, laïc, historien d'une religieuse canonisée, d'avoir parfois comme collaborateur, comme guide et comme répondant, un éminent érudit thérésien, clerc, et appartenant à la Compagnie de Jésus.

éminente » ; elle reprit bien, sur ses instances, la pratique plus fréquente de l'oraison, elle en arriva même à communier régulièrement tous les quinze jours. Mais le parloir n'avait rien perdu de ses attraits ; et le Dominicain, malgré son savoir et sa vertu, ne se montra pas capable de les faire mépriser à l'ardente Carmélite.

Imagine-t-on que près de dix-huit années s'écoulèrent ainsi dans le Monastère de l'Incarnation, sans qu'aucun événement d'importance rompît l'uniformité des jours?... L'histoire de la jeunesse de Thérèse tient en vingt lignes, qu'elle a écrites elle-même : « Je flottais sur une mer pleine d'orages, dit-elle. Je tombais, je me relevais, faiblement sans doute, puisque je retombais encore. Me traînant dans les plus bas sentiers de la perfection, je ne m'inquiétais pas des péchés véniels; et quant aux mortels je n'en avais pas une assez profonde horreur, puisque j'en courais le risque ! Je puis le dire, c'est là une des vies les plus pénibles ! Je ne jouissais point de Dieu et je ne trouvais point de bonheur hors de Lui. Quand j'étais au milieu des vains plaisirs du monde, le souvenir de ce que je devais à Dieu venait répandre l'amertume dans mon âme ; et quand j'étais avec Dieu, les affections du monde portaient le trouble dans mon cœur. C'est une guerre si cruelle que je ne sais comment j'ai pu la soutenir. »

Mais enfin, la femme de quarante ans sentit tout le vide d'une existence indécise, incomplète, tourmentée de vagues désirs jamais satisfaits, de remords jamais efficaces, où les heures moroses succèdent brusquement, sans raison apparente, à des heures de joie factice, à travers des plaisirs superficiels et des frivolités qui se répètent trop dans des conditions identiques pour n'être pas, à la longue, d'une exaspérante monotonie.

Une crise violente ne pouvait se produire qu'avec

l'évolution qu'au cours des années subit un tempérament de femme sensuelle restée vierge, au milieu d'excitations contradictoires.

L'âme de Thérèse aspirait à la sérénité que donne l'amour satisfait... La Carmélite avait la certitude qu'elle ne connaîtrait ce bonheur que par Dieu, par un Dieu physiquement imaginable, visible, tangible, ayant forme et personnalité humaines : non le Père, qui est un triangle ou un œil rayonnant ; non l'Esprit, qui est une colombe ou une flamme ; mais le Fils, qui fut un homme et qui peut, s'il plaît à sa toute-puissance, le redevenir.

Jésus se montrerait-il pour affirmer enfin son emprise ? Et, afin qu'il se montrât, par qui le faire supplier, qu'il entendrait avec indulgence ? N'existait-il donc pas, au paradis des élus, quelque sainte particulièrement apte à intercéder en faveur d'une pécheresse, d'ailleurs rebutée par la fade saveur et la mesquinerie du péché ?

Mais oui ! Marie de Magdala était au ciel, depuis longtemps canonisée. Comment Thérèse n'aurait-elle pas usé d'un si puissant secours ? Elle n'y manqua pas. Elle conçut « pour la glorieuse sainte Madeleine la dévotion la plus tendre ». « Très souvent, dit-elle, ma pensée s'occupait avec bonheur de la conversion de Madeleine, surtout lorsque je venais de communier. Certaine alors que le Divin Maître était présent en moi, je me tenais à ses pieds, je les arrosais de larmes qui, ce me semble, ne devaient point lui déplaire. Je ne savais ce que je disais... Et je me recommandais à cette glorieuse sainte et je la conjurais d'obtenir mon pardon... »

Marie de Magdala se montra propice à la prière d'une Thérèse repentante et avide d'un amour qui participât à l'infini de la Divinité. Jésus enfin se montra. A la vérité, pour cette fois, ce ne fut qu'en peinture. Mais, aux yeux extasiés de la Carmélite, cette peinture s'anima, prit du

relief, du mouvement et vécut, pendant quelques instants inoubliables, d'une vie réelle, matérielle et si profondément émouvante !... Dans un des oratoires du couvent de l'Incarnation, on avait placé une image qui devait être exposée au cours d'une fête prochaine. C'était Jésus-Christ couvert de plaies. Thérèse entra dans l'oratoire. Elle vit cette image. Et elle fut atterrée ! Le sang des plaies n'était-il pas du vrai sang tout vif ? Les traits pitoyables de ce visage émacié, l'expression douloureuse de ces pauvres yeux meurtris... Elle le vit, le Christ, attaché à la colonne, où les valets de Pilate le flagellèrent, le bafouèrent, le couronnèrent d'épines... O Jésus !... Et la nonne de tomber à genoux, de sangloter, de supplier...

« Et c'est pour moi, ô mon Seigneur, que tu souffres ainsi !... De quelle ingratitude j'ai payé tant d'amour ! Mon cœur se fend de douleur... Non ! non ! je ne t'offenserai plus désormais (1) ».

Voilà ce qu'obtint pour Thérèse repentante l'intercession de Madeleine repentie. Saint Augustin pécheur aussi pendant sa jeunesse, paracheva cette cure d'âme. Le livre de ses « *Confessions* », « par un dessein particulier du Seigneur », arriva aux mains de la Carmélite. Elle les lut. Il lui sembla s'y voir elle-même dépeinte. Lorsqu'elle fut à la page où Augustin relate le fait même de sa conversion, une émotion inexprimable l'agita.

Depuis longtemps torturé par les doutes les plus cruels, Augustin, un jour, étant à Rome, causait de ses tourments avec un ami nommé Alypius. Et soudain, éprouvant l'irrésistible besoin de pleurer, il passa dans le jardin de la maison, suivi à distance par Alypius inquiet.

1. Cette sorte de vision est commémorée, dans plusieurs sanctuaires et couvents, notamment à la « Santa » d'Avila, par des sculptures et des peintures d'un violent réalisme.

Après quelques instants d'angoisse, Augustin courut jusqu'à l'extrémité du jardin, s'arrêta près du figuier, s'affaissa sur les deux genoux et, sanglotant et gémissant, il interrogeait l'inconnu : « Jusqu'à quand les hésitations ?... Jusqu'à quand mes doutes ?... Jusqu'à quand mes turpitudes ?... Quand donc en sortirai-je ?... » Mais alors il entendit une voix. Elle paraissait venir de la maison voisine. C'était la voix d'un petit enfant qui chantait : « Prends et lis ! Prends et lis ! » et qui répéta cela plusieurs fois. Or, à la place où Augustin était assis quelque temps auparavant, se trouvaient les épitres de saint Paul. Qui pouvait animer cette voix, formuler cet ordre, sinon Dieu ? Augustin, bouleversé, se releva, courut, saisit le livre et il lut les lignes qui tout d'abord s'offraient à ses yeux, le verset qui, comme par miracle, se détachait des autres : « *Revêtez-vous du Christ et ne tentez pas de satisfaire les désirs déréglés de votre chair !* »

Ah ! les indécisions, les doutes, les réflexions épuisantes, les angoisses, comme ils furent chassés !... Ainsi le soleil, aux radieux matins, de ses rayons de feu perce, déchire, dissipe les ténèbres !...

Pour Thérèse comme pour Augustin, à cette lecture, tout fut consommé. Elle vit bien qu'elle aimait Jésus, exclusivement. Elle ne devait savoir que plus tard « en quoi consiste le véritable amour ». Mais dès cet instant prodigieux, la moniale extatique s'abandonnait au divin holocauste.

C'était en 1555. Thérèse avait quarante ans. Et maintenant elle allait vivre ! Par ses amours, par ses œuvres, par ses actes elle devait étonner, effrayer, séduire, subjuguer ses contemporains et s'imposer immortellement à la mémoire des hommes.

CHAPITRE IV

L'AMANTE DE JÉSUS

A vingt ans Thérèse avait commencé d'entrevoir, confusément, mais avec une irrésistible confiance, que l'amour de Dieu et la vie mystique auraient pour elle de bien plus puissantes réalisations que la vie mondaine et l'amour des hommes. Cette énigmatique impression lui vint du *Troisième Abécédaire* du P. François de Osuna, que lui donna, l'on s'en souvient, son vieil oncle Sanchez, alors qu'elle allait à Castellanos et à Becedas pour se faire soigner.

Ce livre apprit à la Carmélite non seulement l'existence de ce que les mystiques appellent « l'oraison », mais encore la manière d'entrer en oraison et les diverses manifestations « surnaturelles » dont l'oraison est la cause et le moyen. Or, Thérèse devait dépasser son modèle et devenir, en l'espèce, plus savante que son initiateur. Vingt-sept ans plus tard, elle écrirait dans le livre de sa Vie : « *D'après moi l'oraison n'est qu'un intime commerce d'amour, où l'âme s'entretient seule à seule avec Dieu et ne se prive pas d'exprimer sa tendresse à celui dont elle se sait aimée.* » Et faisant une analyse rigoureuse, elle distinguait quatre degrés dans l'oraison : aspiration et prière, douceur et quiétude, voluptueux abandon, union mystique, dans laquelle on connaît enfin les transports, les ravissements, les extases,

les enlèvements, les visions et toutes les merveilles de la possession divine.

Sed non licet omnibus adire Corinthum ! N'est pas admis qui veut à l'oraison surnaturelle, à l'oraison parfaite. Les croyants ordinaires, d'une sensualité médiocre, ne franchissent même pas toute la hauteur du premier degré ; ils s'en tiennent à la prière simple, faite avec foi certes ! mais sans exaltation d'aucune sorte. Pour arriver à l'oraison surnaturelle, il faut des conditions rarement et difficilement réunies dans un seul être : une chasteté physique absolue, une sensualité puissante, une imagination capable d'auto-suggestions irrésistibles et enfin quelques-unes, tout au moins, de ces dispositions morbides qui, trois siècles après Thérèse, devaient être étudiées et classées sous la dénomination générale d'hystérie.

Dès sa puberté — que l'on peut sans crainte d'erreur placer en 1527 ou 1528, c'est à dire à la douzième ou treizième année de sa vie — Thérèse fut troublée par les aspirations inexprimables et les vagues désirs que connaissent toutes les jeunes filles à tempérament vif. Tant qu'elle fut dans le monde, les distractions et les menues intrigues sentimentales, parfaitement innocentes d'ailleurs, contribuèrent à son équilibre et à sa santé. Mais lorsque son père prit la précaution — tout aussi dangereuse que prudente — d'enfermer son ardente fille au couvent de Sainte-Marie-la-Gracieuse, les soupapes furent closes et la machine éclata. Thérèse devint malade : cachexie palustre, anémie, puis asthénie générale qui, coïncidant avec les excitations du mysticisme religieux, livra le corps sans défense à l'emprise de la plus prodigieuse des névroses, tandis que l'âme parfaitement pure, ignorante des phénomènes physiques autant que des mystiques théories, s'exalte-

rait de plus en plus dans les transports de l'insatiable amour divin.

A Castellanos et à Becedas, le corps torturé d'un étrange mal auquel personne ne comprenait rien, l'âme tourmentée d'aspirations indécises, qu'elle n'arrivait même pas à expliquer à son amie Jeanne Suarez attristée, Thérèse, à vingt ans, trouva d'étranges voluptés et même des moments de bien-être et de guérison apparente dans la pratique de l'oraison, dont le livre de François de Osuna lui apprit le mécanisme. Tout de suite, la Carmélite s'éleva à l'oraison de quiétude, puis d'abandon, et même quelquefois jusqu'à l'oraison d'union ! Tout de suite, les yeux ruisselants de larmes, elle jura de n'avoir d'autre amant que Jésus. Elle l'appela, l'évoqua, le contreignit à se montrer, à s'unir à elle. A la vérité, cette union ne durait encore que très peu : « A peine le temps d'un *Ave Maria* ». Mais les effets ressentis n'en étaient pas moins étonnants.

Dès lors, ce que Thérèse appelle *l'Oraison* ne sera pour elle autre chose que l'acte d'amour sous sa double espèce : le don et la possession. Dans l'acte d'amour, chacun des amants se donne et possède, prend et est possédé. Cet acte, en plus des extases spirituelles, produit une jouissance corporelle dont la profondeur, l'acuité, l'intensité varient suivant les qualités physiques des amants.

Certes, Thérèse était et ne cessa jamais d'être vierge. Avait-elle quelque connaissance des rapports physiques de l'homme et de la femme ? ... Pouvait-elle assimiler certaines voluptés qu'elle éprouvait dans l'oraison aux plaisirs que reçoit une femme des caresses, du contact, de la pénétration de l'homme ? ... Nous ne le savons pas et nous ne pouvons pas le savoir. Mais, d'après son propre récit de sa vie et les descriptions brûlantes que

ce récit contient, il est incontestable que Thérèse les ressentit, ces plaisirs charnels. Et avec quelle force, quelle durée, quels merveilleux retentissements dans tout son être sensible ! ... Elle les ressentait jusqu'au point — et au delà ! — où ils deviennent cette voluptueuse douleur, cette torture exquise, connues des seules femmes exceptionnellement ardentes qui s'évanouissent réellement pendant l'acte d'amour, tordues, cambrées, soulevées, abattues enfin par la violence de leurs sensations.

Dans l'oraison, Thérèse se donnait à Jésus et le possédait matériellement, charnellement ; elle évoquait son « humanité » ; elle le sentait pénétrer et se fondre en elle exactement ; elle se pâmait, s'évanouissait, s'anéantissait en lui, atteignant ainsi à un absolu de jouissance physique et d'exaltation morale que peu d'hommes sont capables de provoquer. Et c'est en quoi Thérèse eût couru le risque d'amères déceptions, si elle avait trahi son amant imaginaire et divin en ouvrant ses bras à quelque humaine réalité. D'ailleurs, par son amour, Thérèse possédait Jésus « fait homme ». Pour tous les sens de son corps instinctivement avides, Jésus était une réalité tangible, visible, odorante, parlante et bruissante, qui avait au baiser un goût délectable et précis ; une réalité aux formes vivantes qu'elle serrait sur son sein, qu'elle étreignait et sur la poitrine de qui, souriante et les yeux fermés, elle s'abandonnait. Quelles sensations ! quelles extases ! Thérèse elle-même les a décrites, tantôt avec une virginale pudeur, tantôt avec une passion concentrée, violente, plus troublante dans son mysticisme pieux que l'impudeur blasphématoire d'une fille à sabbat.

Mais ces voluptés extraordinaires, Thérèse n'en jouit pleinement que tard dans sa vie. A Castellanos et à Becedas, en 1534 et 1535, elles ne furent pas très fré-

quentes et ne durèrent que le temps d'un *Ave Maria*. Puis, pendant la période de grandes souffrances physiques et de légère atonie morale, qui va de 1535 à 1538, ni son corps ni son âme ne purent supporter beaucoup les extrêmes malaxations de l'oraison parfaite. Elle priait, elle se confessait, elle lisait, étouffant et adoucissant ses tortures dans l'ouate et les huiles de l'oraison de quiétude. Ensuite, vint brusquement la guérison soudaine, apparemment complète en quelques jours, comme il arrive dans toutes les affections morbides ressortissant à l'hystérie. Et alors, de 1538 à 1555, c'est-à-dire pendant dix-sept années, ce fut l'abandon total de l'oraison. Toutefois, Thérèse, à Becedas, avait aimé Jésus si complètement, si passionnément, avec le don si absolu de tout son être, corps et âme, que, pendant cette période de refroidissement, elle n'oublia jamais le divin jaloux. Parfois, lorsqu'elle sentait tout le vide et le superficiel de ses dissipations, elle se frappait la poitrine et se reprochait de bien innocentes peccadilles comme de graves infidélités à l'amour de son amant céleste. Elle était déchirée de remords. Elle ne comprenait pas que sa solide raison et son corps splendide, faits pour toutes les libertés de la vie, allaient d'instinct à ce qui était hors du couvent, hors du cloître, de la virginité des cellules, de la fadeur des amitiés conventuelles, et que c'étaient l'Homme et la Nature qui, de leur attraction logique, la sollicitaient !... Elle avait été touchée une fois par l'incomparable Époux du Cantique des Cantiques, elle lui appartenait à jamais. Et après dix-sept années de luttes quotidiennes, elle lui revint toute et sans partage...

C'était, nous l'avons vu, en 1555. Thérèse avait quarante ans. Age critique ! Au seuil de son automne, avec un frisson de peur et des soupirs de regret pour sa jeu-

nesse enfuie, la nature humaine pressent les jours sombres et froids, annonciateurs du néant. Car il n'en est pas pour l'homme comme pour l'arbre ; le printemps et l'été ne reviennent jamais et les quatre saisons ne recommencent pas : après l'hiver c'est la mort ! Thérèse de Ahumada, épouse de quelque solide et bon seigneur d'Avila ou de Salamanque, et mère de cinq ou six enfants, aurait célébré les débuts de son automne par une nouvelle grossesse. Thérèse, femme de quelque Grand d'Espagne, aurait enflammé l'Escorial lui-même du regain de toutes ses ardeurs, en un défi à la fois joyeux et désespéré. Mais Thérèse était nonne et vouée à Dieu. Son printemps avait eu la brièveté d'un matin d'avril, son été s'était perdu dans les vaines coquetteries du parloir et le superficiel prurit des galanteries non pas même à fleur de peau mais à fleur de guimpe ! Au seuil de l'automne, elle eut l'irrésistible besoin, certainement inconscient de sa cause physique et de ses effets matériels, de vivre enfin une vie d'amour, où se confondraient les candeurs et les languides attentes de mai, les flamboiements torrides de juillet et d'août, les enivrements de septembre, les voluptés cachées, intimes, un peu mélancoliques et si pénétrantes de l'octobre enveloppant ! Et n'hésitant plus, éclairée par le cri passionné de saint Augustin, la Carmélite se jeta, d'un élan que rien au monde n'atténuait, dans l'ineffable amour de son Dieu.

Jadis, pour entrer en oraison efficace, elle avait besoin de soumettre son cœur et son esprit à un exercice : lecture suivie de méditation volontaire, énergiquement concentrée sur un seul objet. Après un certain temps, le sentiment de la divine présence la saisissait tout à coup ; impossible de douter que Jésus ne fût au dedans d'elle qui était toute en Lui. Elle commençait à être

esclave de l'amour. Esclavage intermittent, d'où elle sortait en larmes, mais insatisfaite. Et parfois, quelle fatigue, quelle tristesse, après cette oraison trop volontaire ! La bouche est saturée d'amertume et l'esprit morne d'une désillusion qui s'appesantit et fait les heures noires, lourdes... Ainsi en avait-il été à Becedas, puis dans ce même couvent de l'Incarnation pendant les vingt années de dissipations vaines...

Mais à présent ! C'est à peine si Thérèse passa par l'étape intermédiaire de l'oraison de quiétude. Ce ne fut qu'une étincelle, par laquelle Dieu recommença de lui embraser l'âme de son véritable amour, dont il voulut lui donner une connaissance préalable par les délices dont il l'inonda. Abandonnée sans réserve entre les bras de l'amant inexprimable, elle fut emportée tout de suite dans les prodigieux mystères d'amour que recèle et que dispense le quatrième degré d'oraison...

Or, de quoi s'agit-il ? Quel est ce langage ? A ceux qui l'interrogent, Thérèse elle-même répond : « *Quant à la nature et au mode de cette oraison qu'on appelle union, je ne saurais les faire comprendre.* L'explication s'en trouve dans la théologie mystique, et moi, j'ignore jusqu'aux termes de cette science... » Oui, Thérèse ignore les abracadabrantes éjaculations cervicales des théologiens mystiques, ou du moins elle croit les ignorer. A-t-elle oublié le *Troisième Abécédaire ?* Oui, certes ! et ce que femme oublie n'existe plus ! En outre, elle est vierge de corps, pure d'esprit, et Charcot ne professait pas encore, qui eût pu dissiper son ignorance. Toutefois, elle sait « *que l'union est l'état de deux choses qui, auparavant séparées, n'en font plus qu'une* ».

Eh bien ! Thérèse n'hésitera pas, et avec une audace qui ne peut appartenir qu'à la candeur même, l'amante de Jésus décrira, en 1562, les phénomènes dont elle était

le prodigieux sujet depuis cette bienheureuse année 1555, et qui devaient se continuer et se renouveler jusqu'en 1582, jusqu'à ce que la Carmélite atteignît l'âge de soixante-sept ans, jusqu'à l'heure de sa mort apparente, et enfin, dans le tombeau, jusqu'à l'instant shakespearien de sa mort réelle !

Et maintenant voici, non l'explication de l'oraison d'union, mais la suggestive peinture de ses effets :

— « Tandis que je cherche ainsi mon Dieu avec une ardente et suave volupté, je me sens défaillir presque tout entière, je tombe dans une sorte de pâmoison qui, peu à peu, prive mon corps de sa respiration et de toutes ses forces. Si je veux remuer les mains, je ne peux le faire qu'avec de pénibles efforts. Mes yeux se ferment, sans que je veuille les fermer, et s'ils sont ouverts, je ne vois presque rien. Je suis incapable de lire, en eussé-je le désir ; j'aperçois bien les lettres, mais comme l'esprit n'agit pas, je ne puis ni les distinguer ni les assembler. Si l'on me parle, j'entends le son de la voix, mais je ne comprends pas. Je ne reçois donc aucun service de mes sens, qui sont plutôt un obstacle à ma pleine jouissance. En vain je voudrais parler : je ne saurais ni former ni émettre une parole. Toutes les forces extérieures m'abandonnent, mais j'éprouve un immense plaisir, qui se manifeste d'une manière très visible.

« Il est à remarquer que cette suspension de toutes les puissances ne dure pas longtemps, c'est beaucoup quand elle va jusqu'à une demi-heure. Mais, il faut l'avouer, il est difficile d'en juger, puisqu'on est privé de sentiment... Je veux simplement constater ceci : toutes les fois que cette suspension générale a lieu, il ne se passe guère de temps sans que quelqu'une des puissances revienne à elle. La volonté est celle qui se maintient le mieux dans l'union divine, mais la vue et

l'ouïe recommencent bientôt à l'importuner. La volonté les ramène et les suspend de nouveau ; elles demeurent ainsi tranquilles quelques moments et reprennent ensuite leur vie naturelle...

« Avec ces alternatives, l'oraison d'union peut se prolonger et se prolonge de fait pendant quelques heures. Une fois enivrées de ce vin céleste qu'elles ont goûté, la vue et l'ouïe font volontiers le sacrifice de leur activité normale pour savourer un bonheur beaucoup plus grand ; dans ce but, elles s'unissent à la volonté, et les trois puissances jouissent alors de concert...

« Et l'âme, quels sont ses sentiments, en cet état ?... Que celui qui le connaît me le dise, car mon intelligence ne pouvant les comprendre, comment aurait-elle pu les exprimer ?... Une fois, sortant de l'oraison, et me préparant à écrire sur ce sujet, je cherchais dans ma pensée ce que l'âme pouvait faire pendant ce temps. Et mon Seigneur me dit ces paroles : « *Elle se perd tout entière, ma fille, pour entrer plus intimement en moi ; ce n'est plus elle qui vit, c'est moi qui vis en elle : comme elle ne peut comprendre ce qu'elle entend, c'est ne pas entendre, tout en entendant.* » — Ceux que Dieu a élevés à cet état auront quelque intelligence de ce langage. Ce qui se passe alors est si caché, qu'on ne saurait en parler plus clairement... La volonté est sans doute occupée profondément à aimer, mais elle ne comprend pas comme elle aime... Et c'est là un mystère où je me perds... »

Quel romancier psychologue, confident des amoureuses et amoureux lui-même, a jamais décrit avec autant de profondeur, d'exactitude, de délicatesse, de pénétration, de candide innocence et de voluptueuse pudeur l'état tout abandonné, ravi et délicieusement

anéanti de la femme à demi pâmée dans l'étreinte de l'homme ? Et par la force effrayante de son imagination, par la puissance de ses inconscients appétits physiques, par l'ardeur évocatrice de ses insatiables désirs d'amour, Thérèse toute vêtue, Thérèse seule dans sa cellule, dans un oratoire, ou en présence d'autres religieuses dans un lieu quelconque du couvent, Thérèse tombait dans cet état de jouissance !... Qui ne l'envierait ?... Quelle femme n'aspirerait à de telles amours ?...

Mais lisez encore ! Thérèse est une analyste de premier ordre. Et bien des cliniciens admireront ses facultés d'observation autant que son talent de description écrite... Lisez !

— « Quelque temps que dure l'oraison d'union, jamais elle ne nuit à la santé ; il en a été ainsi du moins pour moi et je ne me souviens pas d'avoir reçu de Dieu une telle faveur, même au plus fort de mes maladies, sans en éprouver un mieux très sensible. Et comment un si grand bien pourrait-il causer du mal ?... Si, d'abord, l'excès du plaisir enlève des forces au corps, ce n'est que pour lui en laisser ensuite de plus grandes... »

Dans ce degré d'oraison, il arrivait à Thérèse de se trouver tellement hors d'elle-même, qu'elle ignorait si l'émoi dont elle vivait était une réalité ou un songe... Elle aurait voulu mourir non de peine, mais de la douceur même des larmes qu'elle répandait. Elle se trouvait baignée de ces larmes, mais elle ne les sentait pas couler, elle ignorait quand et comment elle les avait répandues. Elle éprouvait un indicible plaisir à voir cette eau, tout en calmant l'impétuosité du feu dont elle se sentait dévorée, « augmenter encore ce feu au lieu de l'éteindre ». Et Thérèse dans son récit ajoute

naïvement : « Cela peut paraître de l'arabe, mais cela se passe néanmoins de la sorte. »

La Carmélite ne s'en tint pas à ces premiers stades de l'union mystique. Elle connut vite le ravissement, qu'on appelle aussi élévation, vol, enlèvement de l'esprit, extase.

— « Dans le ravissement, dit-elle, l'âme semble ne plus animer le corps. On s'aperçoit d'une manière très sensible que la chaleur naturelle va s'affaiblissant et que le corps se refroidit peu à peu, mais avec une suavité et un plaisir inexprimables... Alors, mon âme était enlevée, ma tête suivait presque toujours ce mouvement sans que je pusse la retenir, et quelquefois même tout mon corps était attiré de telle sorte qu'il ne touchait plus à la terre.

« Cela m'est arrivé un jour que j'étais au chœur avec toutes les religieuses, agenouillée et prête à communier. Ma peine fut extrême, dans la pensée qu'une chose si extraordinaire ne pouvait manquer de causer une grande sensation. Je défendis aux religieuses d'en parler.

« D'autres fois, m'apercevant que Dieu allait renouveler cette faveur (et un jour, en particulier, tandis que j'assistais à un sermon devant des dames de qualité), je me jetai soudain à terre ; mes sœurs accoururent pour me retenir ; malgré cela, le ravissement ne pouvait échapper aux regards. Je suppliai instamment mon Seigneur de vouloir bien m'accorder les mêmes grâces sans que l'on n'en sût rien. Au commencement, je l'avoue, j'étais saisie d'une excessive frayeur en voyant ainsi mon corps enlevé de terre... Mais cette crainte était mêlée d'un ardent amour... »

Ravissement, extase, amour : tout cela n'allait pas sans une peine étrange, profonde... Thérèse voyait

Jésus, mais cette vue accroissait son tourment en augmentant davantage ses désirs. Alors, au milieu des voluptés, c'était « comme les angoisses de la mort ». « Mais, ajoute-t-elle aussitôt, il y a dans cette souffrance un si grand bonheur, que je ne sais à quoi le comparer. C'est un martyre de douleur et de délices... » Elle y perdait le pouls et elle demeurait convulsée, les bras très ouverts, les mains si raides, que parfois elle ne pouvait les joindre... Il lui en restait jusqu'au jour suivant, dans les artères et dans les membres, une douleur aussi violente que si tout son corps eût été disloqué...

Très bien ! Elle voyait donc Jésus, la merveilleuse Carmélite, et elle s'anéantissait en lui qui se fondait tout en elle Mais cet amant, sous quelle forme lui apparaissait-il? Nuage, fantôme indécis, colombe immaculée nimbée de lumière, triangle fulgurant, œil mystique?... Eh ! certes, quelques-uns des livres traitant de l'oraison recommandaient à la nonne « d'éloigner de soi toute image corporelle », sous prétexte que le corps humain, même adopté par Dieu pour une sorte de déguisement passager, est chose vulgaire et le contraire même de la radieuse divinité. Mais Thérèse n'y consentit pas ; elle s'écriait : « M'éloigner entièrement de Jésus, assimiler son corps divin à nos misères, le mettre au rang des autres créatures, c'est ce que je ne puis souffrir !... » Et c'est Jésus-Homme qu'elle voyait dans ses transports, c'est l'humanité de Jésus qui lui servait de moyen pour parvenir à l'union mystique et au ravissement. Elle le « considérait comme homme », elle le voyait parfois avec les infirmités de l'homme. Mais le plus souvent, elle le matérialisait dans une splendeur adorable. Par l'amour « de la très sainte humanité de Jésus » son oraison s'affermissait « *comme un édifice qui repose sur un solide fondement* ».

Un jour, tandis que la moniale était en oraison, Jésus lui montra seulement ses mains : « La beauté en était si ravissante qu'il n'y a point de termes pour la peindre. » Peu de jours après, elle vit sa divine figure, et elle « demeura entièrement ravie ». Une autre fois, pendant la messe, Jésus daigna lui apparaître « dans toute sa très sainte humanité, tel qu'on le peint ressuscité, avec une beauté et une majesté ineffables ». Et Thérèse écrit, avec sa plume de feu : « Si dans l'exil de la terre, où Jésus ne nous montre que ce que notre misère peut en supporter, cette adorable vue nous jette dans de tels transports, que sera-ce dans le ciel, où l'on jouit pleinement d'un si grand bien ? D'ailleurs, on ne pourrait, sur la terre, supporter longtemps une telle splendeur. La vision agit avec une force telle qu'il serait impossible de la soutenir, si l'on n'entrait presque aussitôt dans le ravissement et l'extase, car alors la vision de cette divine présence se perd dans la jouissance !... »

Et ces visions n'étaient point muettes, impassibles, froidement picturales. Elles vivaient, se mouvaient, parlaient. « Pendant que Jésus me parlait, nous confie Thérèse, je contemplais cette beauté souveraine. Les paroles que proférait cette bouche, si belle, avaient une douceur infinie, mais quelquefois aussi de la rigueur. J'aurais eu le plus ardent plaisir à remarquer la couleur et la grandeur de ses yeux ; tous mes efforts n'ont alors servi qu'à faire entièrement disparaître la vision. Assez souvent, il est vrai, je m'aperçois qu'il me regarde avec tendresse ; mais ce regard a tant de force que mon âme ne peut le soutenir ; elle entre dans un ravissement qui, pour la faire jouir plus entièrement de l'objet de son amour, lui enlève la vue de sa beauté divine... »

Quelle est la femme qui ne voudrait posséder le portrait de son amant, surtout quand cet amant ne vit

pas continuellement avec elle?... Thérèse voulut avoir le portrait de son Bien-Aimé. Elle appela un peintre, lui décrivit Jésus telle qu'elle le voyait, lui donna les indications les plus précises et surveilla de près son travail. Ce tableau, tout petit, qui tenait sans doute de la miniature, Thérèse le portait toujours avec elle. Il était d'une ravissante beauté, comme bien on pense!... (1)

Vivant ainsi avec Jésus, grâce aux visions et au portrait, Thérèse en vint à se mettre en oraison d'une manière si continue, que le sommeil n'en interrompit pas le cours et que son amour allait toujours croissant. Elle se plaignit même à Jésus, disant qu'elle ne pouvait plus supporter un état si violent! Elle mourait de volupté. L'amour de Jésus la poursuivait sans relâche, lui faisait « goûter une mort si délicieuse qu'elle eût voulu n'en jamais sortir ». « Pour pouvoir comprendre quelle est l'impétuosité de ces transports, dit-elle, il faut les avoir éprouvés. » Thérèse en était tout entière embrasée. Elle gémissait : « Comme le cerf soupire après une source d'eau vive, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu ! »

Et parfois Jésus lui apparaissait tout sanglant et meurtri, tel qu'à la montée du Calvaire. Alors Thérèse voulait souffrir autant qu'avait souffert son amant. En extase et délirante, les mains crispées et les yeux en larmes, elle se flagellait durement, frappait sa chair nue avec des trousseaux de clefs, des chaînes, des fagots d'orties, elle se roulait dans des ronces à longues épines... Mais elle ne sentait pas la douleur, et faire

1. D'après Ribera, cette peinture, après la mort de Thérèse, fut dans les mains de Doña Maria de Toledo, duchesse d'Albe. Je n'ai pu savoir ce qu'elle est, depuis, devenue. C'est dommage.

couler le sang de ses membres lui était aussi indifférent que si son corps eût été privé de vie. Elle tombait à genoux, puis s'affaissait toute, pouvant à peine respirer, ne laissant échapper que quelques soupirs très faibles parce que la force lui manquait, mais très vifs par l'intensité de la douleur qu'éprouvait son âme à se voir incapable de faire partager au corps les souffrances de Jésus flagellé, de Jésus couronné d'épines, de Jésus crucifié, de Jésus abreuvé de vinaigre et percé de la lance, de Jésus agonisant !

Et ce fut enfin la sublime blessure d'amour !

Thérèse, au couvent de l'Incarnation, était en oraison dans un petit oratoire qui se trouvait au dessus du grand parloir. Elle venait d'être ravie en extase, et, pantelante, elle défaillait sur ses genoux, les mains crispées sur son cœur douloureux, lorsqu'elle vit s'avancer, à sa gauche, un ange. Petit, très beau, le visage radieux, incontestablement matérialisé, puisqu'elle le voyait « sous une forme corporelle », le divin messager s'arrêta près de Thérèse. Ses mains tenaient un long dard, qui était d'or et dont la pointe en fer avait à l'extrémité un peu de feu... Et soudain il brandit l'arme acérée et la plongea dans le cœur de Thérèse, qui la sentit « s'enfoncer jusqu'aux entrailles ». Et le transpercement fut plusieurs fois répété ; le dard brûlant plongeait et ressortait, causant une douleur si vive que Thérèse en pleurait et gémissait, éperdue. Mais si excessive, par contre, était la suavité de cette extrême douleur, qu'elle n'en désirait pas la fin !... Lorsque l'ange disparut, emportant son dard et laissant le cœur transpercé, Thérèse, pâmée, s'écroulait sur les dalles, expirant presque de souffrance et de volupté... (1).

1. C'est la Transverbération, que l'Église catholique commémore,

Mais de tels phénomènes, surtout lorsqu'ils ont fréquemment pour spectatrices une centaine de nonnes, et, pour confidents, des prêtres et des moines, ne sont pas dépourvus d'inconvénients vulgaires, d'inconvénients terrestres et mondains. Thérèse elle-même en éprouvait quelque pudeur et, bientôt, elle eut lieu de ressentir des craintes auxquelles n'étaient pas étrangères l'existence de l'Inquisition et la menace de l'Enfer.

Il déplaisait à la Carmélite que ses ravissements fussent connus du public. « A cette pensée, dit-elle, je suis restée plusieurs jours dans une peine et un trouble excessifs. Aussi, lorsque Mon Seigneur m'envoyait ces grands ravissements, auxquels, même en compagnie, je ne pouvais résister, j'en demeurais si confuse, que je n'aurais plus voulu paraître devant qui que ce fût au monde. D'autre part, comme, dans ce même temps, on avait vu des femmes, victimes de grandes illusions, tomber dans les pièges tendus par l'Esprit des Ténèbres, je commençai à concevoir des craintes sur le plaisir si doux, et souvent irrésistible, que je goûtais dans mes relations avec Dieu. »

C'est qu'en effet l'Inquisition ne plaisantait pas, avec les nonnes, les moines et les laïcs de l'un et l'autre sexe qui, par de suspects phénomènes, donnaient à croire qu'ils accueillaient les Incubes et les Succubes des sentines infernales. Il n'y avait pas longtemps qu'une Madeleine de la Croix, extatique tout d'abord fort admirée à Cordoue et dans toute l'Espagne, avait été enfin déclarée sacrilège, impure, possédée par on

par une fête particulière, dite de « la Transverbération du Cœur de sainte Thérèse », et dont la célébration est fixée, par bref pontifical, au 27 août de chaque année.

ne sait combien de démons. Pour que son âme, autant qu'il était possible, fût sauvée de la damnation éternelle, les Inquisiteurs firent torréfier son corps tout vif.

Thérèse de Ahumada ne redoutait pas beaucoup l'Inquisition. Elle était de noble et fière race, et l'on ne brûlerait pas si facilement la fille et la sœur des plus distingués caballeros d'Avila. Mais tout de même le fait qu'on pouvait échapper aux foudres inquisitoriales n'empêchait pas que l'on fût possédée, si les démons s'en mêlaient. Quelle horreur ! Quelle abomination ! Se croire ravie en Jésus, puis soudain constater que l'on est, en réalité, la proie d'un immonde Astaroth quelconque !...

Et au milieu des unions mystiques, des ravissements et des extases, malgré l'assurance intérieure très grande que ses délices venaient de Dieu et non de Satan, Thérèse sentait croître ses alarmes. Son confesseur ordinaire, banal prêtre demeuré inconnu, n'était capable, sans doute, ni de la comprendre, ni de la rassurer pleinement. Elle se détermina donc à chercher avec soin des hommes versés dans les voies spirituelles pour conférer avec eux. Elle s'adressa d'abord à un gentilhomme de ses parents, François de Salcedo, d'Avila. C'était un grand homme de bien et qui, quoique engagé dans le mariage, s'adonnait à la vie intérieure. Thérèse lui exposa l'état de son âme, lui raconta les singularités de sa vie, et le pria de conférer sur ses incertitudes avec un fameux Directeur spirituel, habitant, lui aussi, Avila, et qui s'appelait Gaspard Daza. Bon théologien, cet ecclésiastique était connu « par ses lumières » autant que par sa sainteté. Les deux augures examinèrent mûrement toute cette affaire et, après l'avoir bien approfondie, hochant la

tête avec une gravité attristée, ils opinèrent « que ce qui se passait en Thérèse venait du démon ».

Grand effroi de la Carmélite ! Mais n'importe ! elle ne fut pas convaincue. D'abord, elle se désespéra et pleura beaucoup. Mais ensuite, étant dans son oratoire, très affligée, très indécise, « ne sachant que devenir », elle lut dans un livre ces paroles de saint Paul : « Dieu est fidèle, jamais il ne permet que ceux qui l'aiment soient trompés par le démon. » Cela lui fit du bien. Elle revit ses deux juges. Elle ébranla leur propre conviction. Après avoir de nouveau réfléchi, François de Salcedo et Gaspard Daza conseillèrent à la Carmélite de s'adresser à quelqu'un des Pères de la Compagnie de Jésus, très expérimentés sur les voies intérieures et nouvellement établis dans Avila.

Les Jésuites venaient de fonder dans la pieuse et chevaleresque cité le Collège de Saint-Gilles. Pour cette fondation, François de Borgia, alors commissaire de la Compagnie en Espagne, avait délégué le P. Jean de Padranos et le P. Ferdinand Alvarez del Aguila. Averti qu'une religieuse de l'Incarnation demandait le secours de sa science spirituelle, le P. Jean de Padranos se rendit au couvent et fit appeler la sœur Thérèse. Elle avait quarante-deux ans, il était, lui, beaucoup plus jeune. Mais il savait déjà comme on dirige les âmes. Il écouta la nonne, reçut le papier où elle avait écrit sa confession générale et promit de revenir. Il revint, tôt, et cette fois en qualité de confesseur officiel.

Il se garda bien de heurter de front la passion de Thérèse. D'abord, il la rassura. Non ! le démon n'est pour rien dans les ravissements et les extases. Mais, à travers ces hautes régions où s'ouvrent parfois des précipices, il convient d'être prudent. Pesons le pour et

le contre. Abandonnons-nous à l'amour divin, sans cependant nous y trop complaire... Et si Jésus veut absolument que les transports d'amour de sa créature se renouvellent fréquemment et, sans répit, croissent en intensité, eh bien ! puisque Dieu le veut, obéissons à Dieu.

Thérèse ne demandait pas autre chose. Elle fut heureuse. Le P. Ferdinand Alvarez del Aguila, qui parfois remplaçait son collègue au confessionnal, était en tout du même avis. Le P. François de Borgia, qui vint en ce temps à Avila, vit Thérèse, la confessa, approuva les deux pères. Il alla même plus loin qu'eux, car il engagea la Carmélite à ne faire aucune résistance à l'emprise divine. Thérèse ne pensa plus à l'Inquisition et n'eut plus aucune peur de Satan.

Mais voilà qu'on envoya dans une autre ville le P. Jean de Padranos. Sans cet adroit et encourageant directeur, la Carmélite s'affola, Elle tremblait de retomber dans le triste état d'incertitude d'où ce Jésuite l'avait si heureusement tirée. Elle ne savait que devenir. Elle pleurait, ne se nourrissait plus, exagérait les macérations et les jeûnes. Elle allait retomber malade. Par bonheur, une de ses parentes obtint de l'emmener pour quelques jours hors du couvent. Mais chez cette parente, Thérèse se lia d'amitié avec une veuve « de grande naissance, très adonnée à l'oraison et qui fréquentait beaucoup les pères Jésuites ». Doña Guiomar de Ulloa s'empressa d'engager la Carmélite à prendre son propre confesseur. La maison de la veuve « se trouvait tout près de celles des Pères », et l'on communiquait facilement avec eux. Ce fut ainsi que, des mains d'une femme qui devait toujours rester son amie la plus tendre et la plus dévouée, Thérèse reçut l'homme pieux qui allait être son confesseur et

son bourreau pendant près de trois ans. Il s'appelait Balthazar Alvarez ; né en 1533 il entrait dans sa vingt-sixième année. Il était trop jeune, trop timide, trop indécis, trop peu intelligent, trop froid encore et trop comprimé par les *Exercices d'Ignace de Loyola,* pour comprendre Thérèse qui avait quarante-trois ans et qui, depuis des mois et des mois de passion ardente, vivait presque jour et nuit ravie, inquiète, extatique et pâmée dans les bras de Jésus. Il en revint au démon, lui aussi, ce Balthazar Alvarez. Il fit renaître et il aggrava les doutes et les craintes dans l'esprit torturé de Thérèse. Au point que, terrifiée, elle eut plusieurs visions de l'enfer !... Et il l'aurait tuée, cet inepte Jésuite, si enfin Thérèse, dans sa saine raison et sa forte logique, n'avait définitivement conclu que Dieu seul est capable de donner à la créature les indicibles joies qu'elle éprouvait. A cette époque elle n'avait pas eu encore la vision de l'humanité de Jésus. Mais elle l'entendait parler, son divin Amant. Et un jour, elle recueillit, avec un soulagement ineffable, ces lumineuses paroles :

— « N'aie point de peur, ma fille, car c'est moi. Je ne t'abandonnerai point, bannis toute crainte !... »

Ah ! qu'il pesa peu dans la balance, le P. Balthazar Alvarez ! Thérèse s'écria triomphalement : « Daigne le Seigneur m'accorder la grâce de toujours regarder comme repos ce qui est repos, comme honneur ce qui est honneur, comme plaisir ce qui est plaisir, et de ne point faire le contraire ! Alors je me moquerai de tous les démons et ce seront eux qui auront peur de moi. Je ne comprends pas ces craintes qui nous font dire : le démon ! le démon ! quand nous pouvons dire : Dieu ! Dieu ! et faire ainsi trembler notre ennemi. Eh ! ne savons-nous pas qu'il ne peut faire le moindre mouve-

ment si le Seigneur ne le lui permet? Que signifient donc toutes ces terreurs?... Quant à moi, c'est certain, je redoute bien plus ceux qui craignent tant le démon, que le démon lui-même. Car, pour lui, il ne saurait me faire de mal, tandis que les autres, *surtout s'ils sont confesseurs,* jettent mon âme dans de cruelles inquiétudes. J'ai tant souffert pour ma part pendant quelques années que je m'étonne maintenant d'avoir pu y résister. Béni soit le Seigneur qui m'a tendu une main si secourable! »

Et dès lors, elle s'abandonna tout entière. De plus, si un Jésuite avait failli la perdre, un Franciscain la sauva pour toujours. Il s'appelait Pierre d'Alcantara. Il était alors commissaire des Franciscains déchaussés et célèbre dans toute l'Espagne. Comme il se trouvait depuis quelques jours à Avila, doña Guiomar de Ulloa, voulant réparer le mal qu'elle avait fait en donnant le P. Balthazar Alvarez comme confesseur à son amie, obtint du provincial des Carmes que Thérèse revînt pour huit jours dans sa maison. Son dessein était de la mettre en rapport avec le Franciscain. Et naturellement elle y réussit. Thérèse eut plusieurs entretiens avec le frère Pierre d'Alcantara, soit dans la maison de la veuve, soit dans les églises. Elle put lui parler à loisir et lui rendre compte de tout ce qui se passait en elle. Il avait de la finesse, de l'autorité, de l'expérience et du génie. Il la comprit. Et il affirma énergiquement que tout ce que ressentait l'exceptionnelle Carmélite ne venait et ne pouvait venir que de Dieu...

De telles paroles humaines, après la rassurante parole divine, eurent bientôt leur résultat. Quelques jours plus tard, l'ange transperçait le cœur passionné de Thérèse. Éperdue de bonheur, comblée de voluptés, et pourtant insatiable, confondue avec son Jésus enfin

matérialisé pour elle en un corps splendide, mais trouvant cette union insuffisante encore, puisqu'elle n'était pas éternelle et absolue, la Carmélite dut exhaler alors, à toutes les minutes de sa vie, l'essentiel du prodigieux cantique qu'elle ne devait écrire que plus tard :

Vivo sin vivir en mi
Y tan alta vida espero
Que muero porque no muero !...

Ah ! la brûlante glose, où la passion crie avec une sorte de voluptueuse fureur, avec un amour à la fois rieur d'espérance et râlant de désespoir :

Mas causa en mi tal pasion
Ver a dios mi prisionero
Que muero porque no muero !...

Et l'appel à la mort, qui seule peut la mettre en la possession absolue de son Divin amant :

Muerte no me seas esquiva,
Vivo muriendo primero
Que muero porque no muero !...

Et enfin, la supplication à l'Amant lui-même :

Mira que muero por verte
Y vivir sin ti no puedo
Que muero porque no muero !...
O mi Dios, quando sera
Quando yo diga de vero :
Que muero porque no muero !...

Parvenue à ce degré d'exaltation amoureuse, Thérèse, dans son humilité de créature humaine aimée par Dieu, devait ne jamais se croire assez digne de son incomparable Amant. Aussi commença-t-elle de faire

alors tout ce qui lui était possible pour atténuer sa propre indignité. D'abord, elle rompit progressivement les quelques liens qui l'attachaient encore aux frivolités mondaines. Ses relations de parloir, elle les écarta l'une après l'autre. Le P. Balthazar Alvarez n'était pas le confesseur idéal : elle le garda par mortification. Mais surtout elle voulait souffrir dans sa chair, puisque Jésus avait souffert dans son humanité. La pratique de l'oraison raffermissant, comme par miracle, sa santé, elle ne craignit pas d'aggraver les macérations et les jeûnes. Elle fit un plus fréquent usage de la discipline, se flagellant avec une impitoyable rudesse, s'astreignant au raboteur cilice.

Un jour, Jésus lui dit : « — Redouble de ferveur désormais, tu devras me servir plus que tu ne l'as fait jusqu'à présent » — « Je sentais alors, ajoute Thérèse, le désir de mériter l'amour de mon Bien-Aimé, et je pris la détermination énergique de souffrir. Mourir ou souffrir, telle doit être notre volonté. Loin de rencontrer de la difficulté dans la pénitence corporelle, j'y trouve parfois et même presque toujours une jouissance particulière (1). » Cette jouissance la remplissait de confusion. Eh ! quoi ! ne pourrait-elle donc pas souffrir ? Elle redoublait de coups, substituant à la discipline des faisceaux de verges épineuses et des bouquets d'orties. Mais les traits acérés de l'amour divin, renouvelant les transpercements, la transfixion, la transverbération de l'Ange, lui faisaient des blessures bien plus profondes. Et là encore, la douleur se transformait en jouissance. Si bien que Thérèse, à bout d'imagination et de forces, ne savait et ne pou-

1. Au sujet des rapports de la flagellation avec l'auto-érotisme voir le chapitre I de la *Deuxième Partie*.

vait plus que s'écrier dans le sourire de l'extase : « O véritable Amant, avec quelle tendresse, par quel plaisir versé au plus intime du cœur vous guérissez les blessures que font les flèches de votre amour !... »

Mais enfin, la Carmélite eut une idée qui, en la rendant, pensait-elle, un peu moins indigne de Jésus, la rapprocherait encore de Lui, jusqu'à ce qu'il Lui plût, ne pouvant la faire souffrir, de la faire mourir pour que par la mort elle fût bien toute à Lui et qu'Il résidât éternellement en elle.

L'exécution de cette idée allait modifier gravement la vie extérieure de Thérèse et faire connaître en cette femme passionnée un caractère et des qualités jusqu'à présent insoupçonnables. Cette idée se résumait principalement en ceci : quitter le couvent de l'Incarnation et fonder une petite communauté à clôture sévère, à la règle strictement observée, où l'on ne vivrait que d'amour divin.

Quand cette pensée naquit dans son esprit et fit battre son cœur, — allégresse de l'amoureuse à la perspective de se retirer hors du monde, avec son amant, en compagnie de quelques humbles servantes ! — Thérèse ne pressentait sans doute pas qu'elle serait amenée à réformer l'ordre même du Carmel et à continuer, au prix de combien de tribulations et de luttes, un grand nombre de fondations conventuelles. Dans la suite des temps, sous la puissante et suave impulsion donnée par Thérèse de Jésus, ces fondations devaient se multiplier, passer en France, en Italie, dans toutes les nations chrétiennes. Elles seraient, ces mystérieuses retraites, comme des sérails de vierges extatiques, vouées à l'amour de l'unique et universel Amant.

CHAPITRE V

LA RÉFORMATRICE DU CARMEL

Lorsque Jean Soreth, en 1451, fonda l'ordre des Carmélites, il ne leur donna pas la règle primitive des « frères de l'ordre de la Bienheureuse Marie du Mont-Carmel », mais la règle très adoucie qui, en 1431, s'était substituée à la première dans presque tous les monastères de Carmes, et qui avait valu à ces moines mendiants le nom de Mitigés.

Or, même mitigée, la règle conventuelle avait paru trop sévère encore aux religieuses de l'Incarnation d'Avila. En 1560, quarante-sept ans après la fondation de ce monastère, cette règle n'y était en vérité presque pas du tout observée. La clôture ? Un mot. Les Carmélites, avec la permission, jamais refusée, de la Prieure, allaient en ville, passaient des semaines en voyage ou dans leur famille ou chez des amis ; chaque jour, elles recevaient au parloir les visites les plus frivoles ; et ce n'était un secret pour personne que, la nuit, plus d'un manteau blanc de nonne s'entrevoyait parmi les arbres du jardin, à moins qu'il ne fût tout entier recouvert d'une cape noire de cavalier : les portes avaient des serrures complaisantes et les murs se laissaient franchir, par ci par là, très obligeamment. Quant aux cérémonies religieuses, l'horaire en était généralement assez fantaisiste. Nulle de ces femmes « cloîtrées »

n'observait le silence monastique. Et si les jours d'abstinence et de jeûne étaient fréquents, cette austérité provenait moins d'un sentiment de piété que de la pénurie où se trouvait le couvent, fort mal administré, car les dots apportées par les novices fondaient comme beurre au soleil. Certes, en saccades et toquades, parfois soufflait un vent de macération ! C'était alors toute la gamme des rudes observances conventuelles. Mais une telle vertu ne durait guère. Et bientôt, le cilice gisait dans un coin, la discipline s'immobilisait à son clou, la cloche sonnait à des heures indéterminées, les parloirs retentissaient de conversations et de rires, le jardin nocturne s'alanguissait de soupirs.

A ces dérèglements, Thérèse de Ahumada n'avait pris, en somme, qu'une très faible part. Mais quand elle fut exclusivement et tout entière à Dieu, elle se scandalisa et s'effraya très fort de l'abominable danger que couraient avec tant de légèreté les âmes de ses sœurs en Jésus-Christ. Elle les vit damnées. Et pour qu'elle eût une idée précise de ce qu'était la damnation, Dieu la favorisa d'une vision terrible et si minutieusement exacte que c'en était incroyable !

A plusieurs reprises, déjà, Thérèse avait vu l'Enfer, mais en aperçus rapides, fragmentaires, lointains, comme une toile panoramique à demi effacée qui se déroulerait à quelque distance, dans la brume.

Mais cette fois, — ce fut à la fin de l'an 1560 — Thérèse ne fit pas que voir l'Enfer, elle y entra, elle y passa, elle y accomplit, si l'on peut dire, une sorte de reportage.

N'est-il pas curieux de savoir quelle idée une Castillane intelligente et lettrée du XVI[e] siècle se faisait de la géhenne infernale et des tourments que l'on y endure ?... Voici donc le récit que Thérèse a écrit après que Dieu,

par grâce spéciale, l'eût transportée en Enfer, au cours d'une des brèves léthargies mystiques dont étaient généralement suivies les extases amoureuses de l'Amante de Jésus :

— « Un jour, étant en oraison, je me trouvai en un instant, sans savoir de quelle manière, transportée en Enfer. Cela dura très peu, mais quand je vivrais encore de longues années, il me serait impossible d'en perdre le souvenir :

« L'entrée de ce lieu de tourments me parut semblable à une de ces petites rues très étroites et longues ou, pour mieux dire, à un four extrêmement bas, obscur, resserré. Le sol me semblait être une eau fangeuse, très sale, d'une odeur pestilentielle, et remplie de reptiles venimeux. A l'extrémité s'élevait une muraille où l'on avait creusé un réduit très étroit, où je me vis enfermer (1). Tout ce qui, jusqu'à ce moment, avait frappé ma vue et dont je n'ai tracé qu'une faible peinture, était délicieux en comparaison de ce que je sentis dans ce cachot. Nulle parole ne peut donner idée d'un tel tourment, il est incompréhensible. Je sentis dans mon âme un feu dont, faute de termes, je ne puis décrire la nature, et mon corps était en même temps en proie à d'intolérables douleurs. J'avais enduré de cruelles souffrances dans ma vie, et, de l'aveu des médecins, les plus grandes que l'on puisse endurer ici-bas : j'avais vu tous mes nerfs se contracter, à l'époque où je perdis l'usage de mes membres ; en outre, j'avais

1. Notons que ce « réduit très étroit » creusé dans une muraille est exactement à l'image des tombes espagnoles, qui sont des cases alignées et superposées du bas en haut et d'un bout à l'autre d'un mur. Tant il est vrai que l'imagination humaine ne peut rien créer qui n'ait d'abord été perçu, dans la vie de tous les jours, par nos sens.

été assaillie par divers maux dont quelques-uns provenaient du démon. Tout cela néanmoins n'est rien, en comparaison des douleurs que je ressentis alors. Et ce qui y mettait le comble, c'était la vue qu'elles seraient sans interruption et sans fin.

« Mais ces tortures du corps ne sont rien à leur tour auprès de l'agonie de l'âme. C'est une étreinte, une angoisse, une douleur si sensibles, c'est en même temps une si désespérée et une si amère tristesse, que j'essaierais en vain de les dépeindre. Si je dis qu'on se sent continuellement arracher l'âme, c'est peu, car dans ce cas c'est une puissance étrangère qui semble ôter la vie ; mais ici c'est l'âme qui se déchire elle-même. Non ! jamais je ne pourrai trouver d'expressions pour donner une idée de ce feu intérieur et de ce désespoir, qui sont comme le comble de tant de douleurs et de tourments. Je ne voyais pas qui me les faisait endurer, mais je me sentais comme hacher en mille morceaux ; je ne crains pas de le dire : le supplice des supplices, c'est ce feu intérieur et ce désespoir dans l'âme.

« Toute espérance de consolation est éteinte dans ce pestilentiel séjour ; on ne peut ni s'asseoir, ni se coucher, car l'espace manque dans cette sorte de trou pratiqué dans la muraille ; et les parois elles-mêmes, effroi de vos yeux, vous pressent de leur poids. Là, tout vous étouffe ; point de lumière, ce ne sont que ténèbres épaisses ; et cependant, ô mystère ! on aperçoit, sans qu'aucune clarté brille, tout ce qui peut être pénible à la vue !...

« Dans cette vision, mon Divin Maître voulut que j'éprouvasse véritablement ces tourments et cette peine, comme si mon corps les eût soufferts. J'ignore la manière dont cela se passa, mais je compris bien que c'était une grâce insigne, et que le Seigneur avait voulu

me faire voir, de mes propres yeux, de quels supplices sa miséricorde m'avait délivrée. Car, tout ce qu'on peut entendre dire de l'Enfer, tout ce que j'en avais lu ou appris dans mes propres méditations (quoique j'aie assez rarement approfondi ce sujet, la voie de la crainte ne convenant pas à mon âme), tout ce que les livres nous disent des déchirements et des supplices divers que les démons font subir aux damnés, tout cela n'est rien auprès de la peine d'un tout autre genre, dont j'ai parlé ; il y a entre l'un et l'autre la même différence qu'entre un portrait inanimé et une personne vivante, et brûler en ce monde est très peu de chose en comparaison de ce feu où l'on brûle dans l'autre. »

A la suite d'une telle excursion, Thérèse jugea qu'elle devait comprendre une fois pour toutes l'avertissement qui lui était si généreusement consenti. N'aimer que Jésus est le bon moyen de ne pas aller en Enfer. L'on n'en connaît pas de plus efficace et, aussi, de plus délicieusement enchanteur. Aimer Jésus, donc souffrir pour Lui. Et combien c'est facile, quand l'on n'est pas aveuglé par le démon, puisque les souffrances mêmes, si elles ont pour cause et pour fin l'amour de Jésus, deviennent d'ineffables jouissances !... Mais comment aimer Jésus d'une tendresse exclusive lorsqu'on vit dans un monastère ouvert à tous les vents des tentations mondaines ?... Il faudrait un couvent où la règle primitive serait observée dans toute sa rigueur : clôture absolue, horaire strict, jeûne et abstinence impitoyables, macérations et pénitences corporelles soigneusement dosées, appliquées, renouvelées. Ce serait divin, comme résultat. Par de tels mérites, les âmes de ce couvent nouveau rachèteraient d'innombrables âmes pécheresses, conformément à la loi catholique des

compensations expiatrices ; et, d'autre part, au milieu de ces vierges qu'elle formerait et qu'elle offrirait, en une sorte d'holocauste d'amour, à l'insatiable Bien-Aimé Thérèse elle-même serait dans les conditions les meilleures pour ne vivre, ne souffrir, ne jouir et ne mourir qu'en Dieu !

L'idée nouvelle, une fois surgie dans le cerveau de Thérèse, ne pouvait rester longtemps cachée, car une idée ne prend une existence réelle et n'a de chance de mener à l'acte que si on la communique à qui peut assurer sa réalisation. Seule, Thérèse était impuissante, mais si l'on se mettait à cinq ou six...

D'abord, Thérèse parla de son projet à Jeanne Suarez, cette Carmélite, qui, depuis l'enfance, était sa plus tendre amie. Bien entendu Jeanne approuva. Peut-être n'avait-elle pas toutes les pieuses aspirations de Thérèse, certainement elle lui était inférieure en mysticisme, mais elle n'en restait pas moins sa confidente privilégiée (1).

Quelques jours plus tard, Thérèse avait rassemblé, avec Jeanne Suarez, quelques unes de ses parentes : Eléonore de Cepeda, Marie de Ocampo, Isabelle de la Peña, ses nièces, Agnès et Anne de Tapia, ses cousines germaines. Elle leur raconta son effrayant passage en Enfer. Puis elle leur dit ses inquiétudes, son besoin de réformer la vie qu'elle menait à l'Incarnation.

— Il nous faudrait donc vivre comme des religieuses déchaussées, précisa vivement Marie de Ocampo. Si nous y sommes résolues, fondons un Monastère ; est-ce donc impossible ?

1. Il m'a été impossible de savoir ce qu'est devenue par la suite cette Jeanne Suarez. Ribera n'en parle pas. Et les commentateurs font sur elle le silence. Elle n'est point sur la liste des religieuses qui, de l'Incarnation, passèrent au nouveau couvent.

Impossible, non ! Rien n'est impossible, si Dieu le veut. Mais difficile, oui. Il faut de l'argent et l'autorisation des autorités ecclésiastiques. D'abord l'argent. Thérèse, Jeanne et ces jeunes filles n'en avaient guère. Pourtant Marie de Ocampo croyait pouvoir disposer de mille ducats, sa dot. C'était d'ailleurs insuffisant. A qui s'adresser ? Toutes pensèrent à la dame Guiomar de Ulloa, cette pieuse veuve avec qui Thérèse entretenait des relations de profonde amitié. Consultée, Guiomar de Ulloa s'écria que le projet de fonder un couvent de Carmélites déchaussées, soumises à l'ancienne règle, était une inspiration du ciel. Elle promit les fonds nécessaires.

Bon ! Le premier jalon était planté ! Ce fut une grande joie dans le petit troupeau des chastes et ardentes brebis. Et Thérèse eut des visions divines qui, par leurs paroles, transformèrent son projet facultatif en une mission obligatoire, sacrée. La moniale ne pouvait agir sans paraître consulter son confesseur. C'était encore ce maladroit, cet incompréhensif Balthasar Alvarez, qui vraiment ne possédait aucune des qualités dont savent si bien user les fils de Loyola. Il s'effara, fit la moue, hésita, ne sut ni n'osa prendre un parti. Et, nouveau Ponce Pilate, se lavant les mains de ce qui pourrait advenir, il engagea la pénitente à s'adresser à son supérieur à elle, c'est à dire au P. Ange de Salazar, Carme, provincial de Castille. Cette fois ce fut Thérèse qui fit la moue ; elle ne « s'entendait pas très bien » avec le P. Ange de Salazar ; jamais elle ne lui fit confidence de ses accointances passionnées avec Jésus. Elle recula devant la corvée et sut persuader Guiomar de Ulloa de parler au Provincial. Il était alors difficile, même à un Carme, d'envoyer promener une veuve très noble, très pieuse et que l'on croyait riche. Il sourit,

approuva, s'engagea à faciliter la fondation du nouveau monastère et à le prendre sous sa juridiction. Le revenu nécessaire à l'établissement fut fixé d'un commun accord. Et l'on convint en principe que les religieuses seraient au nombre de treize.

Entre temps, Thérèse avait écrit au « saint frère Pierre d'Alcantara », le grand Franciscain. Il répondit par une chaude approbation, suivie d'excellents conseils, en une lettre dont la suscription était ainsi libellée : « A la très magnifique et religieuse dame dona Thérèse de Ahumada, à Avila : que Notre-Seigneur fasse d'elle une sainte ! » Adresse flatteuse, comme on le voit, et qui dut contribuer à augmenter encore le pieux enthousiasme des catéchumènes anxieuses autour de Thérèse.

Mais l'adroite moniale ne s'en tint pas là. Il y avait alors, à Valence, un Dominicain dont la science et les vertus rayonnaient sur toute l'Espagne. Il s'appelait Louis Bertrand et il exerçait la charge difficile de Maître des Novices. Thérèse lui écrivit. Il médita pendant quatre-vingt-dix jours. Et il fit cette réponse aussi courte que péremptoire :

« — Mère Thérèse, j'ai reçu votre lettre. L'affaire pour laquelle vous me demandez mon avis est de si haute importance pour le service de Notre-Seigneur, que j'ai voulu la lui recommander dans mes humbles prières et au Saint-Sacrifice ; c'est pourquoi j'ai tardé à vous répondre. Maintenant, je vous dis, au nom de Notre-Seigneur, de vous armer de courage pour exécuter une si grande entreprise ; Dieu vous aidera et vous favorisera. Et de sa part, je vous certifie qu'avant cinquante ans votre ordre sera un des plus illustres de l'Église de Dieu, lequel vous ait en sa sainte garde.

« Frère Louis Bertrand. »

Une telle approbation, appuyée d'une prophétie ! Thérèse sourit, heureuse. Elle était de plus en plus certaine du succès.

D'ailleurs, de son côté Guiomar de Ulloa ne restait pas inactive. Elle connaissait un autre Dominicain, qui devait devenir une des gloires de son ordre, le P. Pierre Ibañez. Elle le consulta. Thérèse se joignit à la veuve et apporta au moine, savant surtout en théologie, une sorte de rapport où elle consignait, non ses visions, mais seulement les raisons naturelles qui la faisaient agir. Il demanda une semaine d'examen. Et le septième jour il donna, lui aussi, approbation et conseils.

On avait donc l'argent, l'autorisation du Provincial des Carmes, les encouragements les plus saintement distingués. Il ne manquait plus que le local. Thérèse voulait que la maison fût dans un site agréable. On se mit à la chercher.

Mais la Carmélite et la veuve avaient compté sans l'opinion publique, qui toujours se mêle de ce qui ne la regarde pas. « Notre projet fut à peine connu dans la ville, raconte Thérèse, qu'il s'éleva contre nous une persécution qui serait bien longue à raconter. Que de mots piquants, que de railleries ! On disait de moi que j'étais folle de songer à sortir d'un monastère où je me trouvais si bien ; on se déchaînait aussi avec violence contre ma compagne. Elle avait peine à le supporter et je ne savais que devenir. L'âme navrée de douleurs, je me recommandai au Divin Maître ; il daigna me consoler et relever mon courage, disant que je verrais par là ce que souffrirent les saints qui avaient fondé des ordres religieux ; il me restait encore beaucoup plus de persécutions à essuyer que je ne pouvais penser, mais nous ne devions point nous en mettre en peine. Il ajouta quelques paroles particulières pour ma compagne,

m'ordonnant de les lui transmettre. A notre grand étonnement, nous nous trouvâmes soudain consolées de tout le passé et pleines de courage pour résister à nos adversaires. Il faut le dire, presque tout le monde, dans la ville, même parmi les personnes d'oraison, nous était contraire, et regardait notre projet comme une très grande folie.

« Cette affaire fit tant de bruit et causa tant de trouble dans mon propre monastère, qu'il parut ardu au Provincial de lutter seul contre tous; il changea donc d'avis et ne voulut plus consentir à cette nouvelle fondation. Il nous dit que les revenus proposés n'étaient ni sûrs ni suffisants et que l'opposition à notre projet était trop grande. Enfin il rétracta sa promesse et le consentement qu'il avait d'abord donné. Comme nous croyions être venues à bout des plus grandes difficultés, notre peine fut bien vive. J'en eus surtout beaucoup de voir que le Provincial nous était contraire, car son approbation n'aurait suffi pour me justifier aux yeux de tout le monde. Quant à ma compagne, on ne voulait plus lui donner l'absolution, si elle ne renonçait pas à son dessein ; c'était à elle, disait-on, à faire cesser le scandale.

« Notre Supérieur n'eut pas plus tôt retiré son consentement, que mon confesseur m'ordonna de ne plus penser à cette affaire ; et Dieu sait avec quelle peine et au prix de quelles souffrances je l'avais conduite jusqu'à ce point ! Dès qu'on apprit dans la ville que nous l'avions abandonnée, on se confirma dans la pensée que ce n'était qu'une rêverie de femme, et les murmures redoublèrent contre moi, quoique je n'eusse rien fait que de l'avis du Provincial.

« J'étais très mal vue de tout mon monastère, pour avoir entrepris d'en établir un où la clôture serait mieux

gardée. Les sœurs disaient que c'était leur faire affront, que rien ne m'empêchait de bien servir Dieu dans mon couvent comme tant d'autres meilleures que moi, que je n'étais pas affectionnée à la maison et que j'aurais mieux fait de lui procurer du revenu que de vouloir le porter ailleurs. Quelques unes étaient d'avis qu'on me mît en prison ; d'autres, en petit nombre, prenaient faiblement ma défense.

« Le démon parvint, de son côté, à faire savoir que j'avais eu quelque révélation ; ce bruit se communiquant d'une personne à l'autre, on vint me dire avec grand effroi que les temps étaient fâcheux, qu'on pourrait bien intenter une accusation contre moi et me dénoncer aux Inquisiteurs. L'avis me parut plaisant et je ne pus m'empêcher de rire, car j'étais sûre de mes dispositions intérieures en tout ce qui concerne la foi et je me sentais prête à donner mille fois ma vie. Ma réponse fut donc que, sur ce point, on pouvait être sans crainte ; mon âme serait en bien mauvais état si j'avais quelque chose à redouter de l'Inquisition ; si j'en avais le moindre soupçon j'irais moi-même me présenter pour être examinée ; mais si l'on m'accusait faussement, Notre-Seigneur saurait me justifier et faire tourner l'accusation à mon avantage. »

Elle avait bien raison de ne rien craindre, la vaillante femme. Jésus la soutenait. Pendant les tribulations, elle fut consolée par des extases, des ravissements, des transports d'amour comme jamais encore elle n'en avait connus. Et cela lui donnait la force de ne pas renoncer. Elle ne pouvait heurter de front les rivalités, les jalousies, les puissances vaniteuses de leur autorité, qui lui barraient la route. Elle tenta de tourner l'obstacle. Et tandis que Thérèse s'inclinait en apparence devant le veto de son confesseur, son amie Guiomar de Ulloa,

aidée par le P. Ibañez, agissait énergiquement. L'on écrivit à Rome. Et six mois s'écoulèrent dans une apparente inaction.

Or brusquement, le recteur du Collège des Jésuites d'Avila, le P. Denys Vasquez, fut remplacé par le P. Gaspard de Salazar. A ce dernier on avait parlé de Thérèse et de toute la dispute. Il devenait le supérieur direct du P. Balthazar Alvarez, le confesseur de la moniale. Il vit Thérèse qui s'ouvrit à lui. Elle n'eut pas de peine à le convaincre ; il ordonna au P. Balthazar de ne plus contrecarrer les projets de sa pénitente. Et pour que cette volonté humaine fût appuyée par la volonté divine, Thérèse eut l'intelligente et très ironique inspiration d'écrire aussitôt à son confesseur le billet que voici : — « Notre Seigneur m'ordonne de vous dire, qu'il vous faut, demain, faire votre méditation sur ce verset du psalmiste : « *Quam magnifica sunt opera tua, Domine, nimis profondœ factœ sunt cogitationes tuæ* » — Que vos œuvres sont grandes et magnifiques, ô mon Dieu, et que vos pensées sont profondes ! »

Il aurait fallu être bien sot pour ne pas comprendre. Le P. Balthazar Alvarez ne s'obstina plus. Il mit bas sa pauvre dialectique et autorisa ce qu'il n'avait plus le pouvoir de défendre. Mais comme le Provincial des Carmes avait retiré son adhésion, et que l'on ne pensait pas pouvoir l'amener à se contredire une fois de plus tant que l'on n'aurait pas la réponse de Rome, Thérèse obtint des deux Jésuites, du P. Pierre Ibañez, de Guiomar de Ulloa et des quatre novices déjà choisies, l'engagement que le secret serait strictement gardé.

Et l'on chercha l'argent nécessaire. Les mille ducats de la petite Marie de Ocampo furent-ils touchés ? Guiomar de Ulloa donna-t-elle la forte somme ?... Il

semble que non. La jeune fille, probablement, ne put disposer d'un bien, dont ses parents avaient tout au moins l'administration ; et la veuve — s'était-elle vantée en parlant de sa fortune? — la veuve n'apporta, on ne sait pourquoi, que de maigres subsides. Mais Thérèse, prévoyante, avait écrit à son frère, Laurent de Cepeda, qui était au Pérou. Elle reçut de lui, au bon moment, l'or indispensable. Et comme il lui était impossible de se mettre en avant, comme les deux Jésuites ne voulaient naturellement pas se compromettre publiquement dans une affaire qui risquait de mal tourner, comme Guiomar elle-même n'était aux yeux du monde, en cette entreprise, que la doublure de l'agissante Carmélite, Thérèse eut l'idée de faire tout mener par sa plus jeune sœur, à qui elle avait servi de mère et qui lui était absolument dévouée, Jeanne de Ahumada. Elle avait épousé Jean de Ovalle Godinez, gentilhomme de Salamanque. Le couple habitait Alba de Tormès. A l'appel de Thérèse, Jean de Ovalle vint à Avila. Il prit en secret les ordres de sa belle-sœur ; quelques jours plus tard, il achetait la maison qui devait être le berceau de la réforme thérésienne.

Cette maison se trouverait hors d'Avila, dans le faubourg oriental, à quelque trois cents mètres de la porte del Cuartel. Le 10 août de cette année 1561, Jeanne vint y rejoindre son mari. Pauvre demeure qu'il fallut transformer pour qu'elle fût à peu près idoine au rôle qu'on lui réservait. Jean de Ovalle y mit les maçons et les menuisiers. De la grande salle commune, on fit une chapelle. Il y avait, tout à côté de cette salle, une chambre. Dans le mur de séparation, l'on perça une baie que l'on garnit d'une double grille en bois, et cette chambre fut le chœur des religieuses. Le reste, disposé en cellules, cuisine, réfectoire et parloir, en vestibules et en couloirs

d'accès, n'avait d'autre commodité que d'assurer la clôture et de dérober sévèrement les nonnes aux contacts extérieurs. « Je fis, dit Thérèse, arranger cette maison sommairement et sans recherche, me contentant qu'on y pût vivre et qu'elle ne fût pas malsaine, ce à quoi il faut toujours prendre garde. »

Cependant Jean de Ovalle et sa femme laissaient entendre qu'ils faisaient emménager pour eux, qui se fixeraient à Avila, cette maison qu'ils avaient achetée. Ainsi Thérèse et son amie Guiomar pouvaient, sans trop provoquer les soupçons, aller au faubourg. Ce n'était que visites de parenté et d'affection. Mais, en réalité, Thérèse voulait suivre de près les travaux et stimuler l'ardeur des ouvriers. Il y eut des malencontres. Un mur de soutènement s'abattit ; il avait coûté cher, on dut le refaire plus solide, l'argent manquait. Heureusement doña Guiomar de Ulloa put se faire envoyer trente ducats par sa mère. Un prédicateur mal embouché, voyant un jour Thérèse et sa sœur Jeanne dans l'église de Saint-Thomas, où il vociférait en chaire, tourna sa sainte fureur contre la Carmélite et, à mots couverts, l'accusa des plus abominables turpitudes. Mais il avait affaire à forte partie. Avec sa diplomatique humilité, Thérèse courba les épaules et laissa crever cet orage inattendu. En réalité, peu lui importaient les intrigues plus ou moins perfides qui agitaient la société d'Avila et les religieuses de l'Incarnation. Elle ne redoutait qu'une chose : que le Provincial des Carmes, le P. Ange, apprît toute l'affaire de la maison, des travaux, de l'exprès envoyé à Rome, de l'entente avec le Recteur des Jésuites. Voilà qui eût été grave. Car le Provincial aurait pu taxer la Carmélite de désobéissance obstinée... Et de ce grief, pour passer à celui, plus dangereux, d'entêtement et d'orgueil diaboliques, il n'y

avait que la longueur d'une période latine éloquemmen indignée...

Le P. Gaspard de Salazar, Recteur des Jésuites appréhendait tout cela au moins autant que le redoutait Thérèse. Très énergiquement, très adroitement, il aidait la réformatrice. Il avait compris le génie de l'extraordinaire moniale et il brûlait d'enlever aux Carmes, d'attribuer aux Jésuites les avantages spirituels et temporels qui découleraient d'une alliance étroite avec cette femme d'essence supérieure.

Est-ce sur les conseils directs ou insidieux de l'intel ligent recteur que Thérèse résolut de faire tout possible pour ne pas mettre le monastère sous la juri diction du Provincial des Carmes, le P. Ange, qui n'avait pas su rester ferme dans sa première résolu tion ?... Toujours est-il que Thérèse écrivit et fit écrire à Rome, par le Dominicain Pierre Ibanez, le Franciscain Pierre d'Alcantara et par le Provincial des Jésuites, afin que les Carmélites réformées fussent soumises à l'obéissance de l'évêque d'Avila et non du Provincial des Carmes.

Mais, avec tout cela, Thérèse allait-elle réussir enfin à fonder un couvent ?... Il semblait bien que non, un mot du Provincial des Carmes devant suffire encore pour tout démolir.

Alors fut échafaudée la plus adroite des intrigues pour triompher, dans les plus brefs délais possibles, des difficultés accumulées contre la fondation.

Il faut, de cette intrigue, suivre rapidement les péripéties successives ou simultanées : elles sont comme les diverses parties d'un roman bien construit et où l'intérêt se trouve gradué de telle sorte que l'on s'y passionne violemment.

La souplesse, la finesse, l'énergie d'une femme et

d'un Jésuite en lutte contre la puissance légitime, mais balourde, de quelques Carmes et d'une foule de nonnes envieuses, y emploient toutes les ressources avec impeccabilité.

Mieux encore que Pierre d'Alcantara, qui suivait l'affaire à distance, le recteur Gaspard de Salazar fut amené à penser que la présence de Thérèse et de doña Guiomar à Avila, pendant la construction du couvent et les négociations secrètes avec Rome, risquait fort de devenir dangereuse. En effet, Thérèse avait le caractère indépendant et fougueux, mais aussi des accès d'humilité profonde. Énervées par la lenteur des travaux, par les difficultés morales, par les attaques dont elle était l'objet, la moniale et son amie risquaient de tout compromettre un jour d'exaltation, soit en renonçant brusquement dans une crise d'humble obéissance, soit au contraire en se jetant ouvertement dans une violente révolte. Le Franciscain et le Jésuite redoutaient l'une et l'autre éventualités. Il fallait donc que Thérèse et Guiomar s'éloignassent momentanément d'Avila, où leurs trop fréquentes visites à la maison, que l'on aménageait, commençaient, d'ailleurs, à faire naître des soupçons. Thérèse était trop intelligente pour ne pas admettre à ce sujet l'avis de ses conseillers, avis qu'au surplus elle avait probablement suggéré elle-même, car elle eut bien toute l'initiative réelle, en cette affaire!

Pour la dame Guiomar de Ulloa, la chose était facile. Veuve laïque, la béate était libre. Elle s'en fut auprès de sa mère, à Toro. Elle ne reviendrait à Avila que quand on la rappellerait.

Mais pour Thérèse, religieuse, en ce moment suspecte de coupable séparatisme, comment faire? On chercha. On ne tarda pas à trouver. Et voici le chef-d'œuvre, le nœud de la vaste intrigue qui déjà s'éten-

dait jusqu'à Rome et qui devait par ses ramifications pénétrer jusque dans l'Escorial.

Il y avait alors, à Tolède, une femme qui venait de perdre son mari, le noble Antoine Arias Pardo, seigneur de Malagon et autres lieux, l'un des plus puissants gentilshommes de Castille. Cette veuve était Louise de la Cerda, fille du second duc de Medina-Cœli, qui comptait parmi ses ancêtres Fernand, roi de Castille et de Léon, et Louis IX, roi de France !... La douleur qu'éprouvait la comtesse était si profonde que l'on craignait pour sa vie. Comment le P. Gaspard de Salazar parvint-il à faire parler à Louise de la Cerda ?... C'est l'énigme d'une histoire parcimonieuse en documents. Toujours est-il qu'il sut inspirer à la veuve le désir d'avoir quelque temps auprès d'elle cette Thérèse de Ahumada, Carmélite de l'Incarnation d'Avila, de qui la mystique réputation était grande ; certainement l'éplorée recevrait de la religieuse des consolations à nulle autre pareilles. Et ce fut en quelque sorte du machiavélisme obligatoire que d'engager Louise à s'adresser au P. Ange, provincial des Carmes. En effet, ce moine était le supérieur de la Prieure de l'Incarnation ; et, comme tel, il pouvait seul ordonner à cette prieure d'envoyer Thérèse à Tolède. Ainsi — et le tour est joli — le fait qui devait servir les projets de la Réformatrice était commandé par ce même Provincial, opposé à ces projets. Et, de plus, l'ordre du voyage venant de ce Carme, nul ne pourrait soupçonner que l'éloignement de Thérèse n'avait d'autre but que de permettre à ses amis de mener tranquillement à bonne fin une affaire que ce Carme n'autorisait pas !..

Laissons Thérèse, en ce janvier 1562, aller à Tolède et consoler Louise de la Cerda. Ce qu'elle fait dans cette ville et auprès de cette dame ne nous apprendrait

rien de plus sur son caractère et sur son existence. Notons que, par sa pratique de l'oraison, elle étonna, séduisit, subjugua non seulement son hôtesse, mais tous les habitants de la noble demeure ; notons encore qu'elle se fit des relations nouvelles que nous trouverons en temps voulu. Et ne quittons pas Avila, où se joue le principal d'une pièce qui, comme on le verra, tient du drame autant que de la comédie.

Tranquille sur Thérèse, certain qu'à Rome le bref pontifical serait signé, — (la demande était appuyée par le Général des Jésuites, le savant, ambitieux et puissant Jacques Laynez, digne successeur d'Ignace de Loyola) —, avisé par le P. Gaspard que les travaux allaient grand train sous la surveillance de Jean de Ovalle, le prudent Pierre d'Alcantara, sur les indications de Thérèse, jugea que c'était le moment de découvrir le jeu au grand allié prévu : don Alvaro de Mendoza, évêque d'Avila. Et il lui écrivit la magnifique lettre que voici :

A l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur
Évêque d'Avila

« Que Notre-Seigneur rende Saint !

« Que l'Esprit de Jésus-Christ remplisse l'âme de « Votre Grandeur !

« Je reçois en esprit votre Sainte Bénédiction.

« Ma maladie s'est tellement aggravée, qu'elle m'a « empêché de traiter une affaire de très grande impor- « tance pour le service de Notre-Seigneur. La croyant « telle, et ne voulant rien omettre de ce qui peut en « déterminer le succès, j'ai voulu, en peu de paroles, la « porter à la connaissance de Votre Grandeur. Voici de « quoi il est question : une personne, très spirituelle et

« animée d'un vrai zèle, a déjà depuis quelque temps « formé le dessein de fonder, à Avila, un couvent vrai- « ment exemplaire pour l'observance et la perfection « des religieuses de la règle primitive de l'ordre de « Notre-Dame-du-Mont-Carmel. Dans ce but, et pour « assurer dans ce nouveau monastère l'observance de « cette règle primitive, elle s'est déterminée à se mettre « sous l'obéissance de l'évêque du lieu. Se confiant dans « la Sainteté et dans la bonté extrême qu'elle découvre « en Votre Grandeur depuis que, par la disposition de « la Providence, vous êtes évêque d'Avila, elle n'a pas « balancé à faire des dépenses considérables pour la « fondation du monastère et elle a déjà obtenu un bref « de Rome à cet effet. L'entreprise est telle, que je ne « puis m'empêcher de lui donner mon approbation. « C'est pourquoi je vous prie, pour l'amour de Notre- « Seigneur, de vouloir la favoriser et de vouloir rece- « voir l'obéissance du monastère, car si j'en juge d'après « les lumières que Dieu me donne, ce Monastère con- « tribuera à l'augmentation du culte divin et au bien « des habitants d'Avila. Ne pouvant me rendre auprès « de vous pour aller recevoir votre sainte bénédiction « et traiter de cette affaire, je regarderai comme une « grande charité que vous m'envoyiez Maître Daza, ou « telle autre personne qui vous sera agréable, afin que « je puisse en traiter avec elle. Mais, à mon jugement, « on peut avoir toute confiance en Maître Daza pour « cette affaire ; et si c'est lui que Votre Grandeur dai- « gne m'envoyer, elle me consolera beaucoup par cet « acte de charité. J'ajoute que Votre Grandeur peut « très bien conférer de cette affaire non seulement avec « Maître Daza, mais encore avec Don Gonsalve d'Aranda « et avec Don François de Salcedo, qui sont si par- « ticulièrement connus de vous et qui pourront vous

« donner de meilleurs renseignements que moi. Pour « ce qui me concerne, je suis satisfait des personnes « qui doivent être les pierres fondamentales de cet édi- « fice : ce sont des âmes d'élite et d'une vertu éprouvée ; « mais quant à celle qui est à leur tête, je suis ferme- « ment convaincu que l'esprit de Notre-Seigneur de- « meure en elle. Que ce même esprit habite dans votre « âme et qu'il plaise au Divin Maître de l'y conserver « pour sa plus grande gloire et pour le bien universel « de son Église.

« Amen, amen !

« L'indigne Serviteur de
Votre Grandeur
Frère Pierre d'ALCANTARA. »

Pour bien comprendre la portée de cette lettre, il ne faut pas oublier que le frère Pierre d'Alcantara, alors âgé de soixante-trois ans, avait dans le monde catholique une réputation universelle, qu'en Espagne on le révérait comme un saint et que l'Empereur-roi Philippe II le tenait en grande estime et vénération.

Aussitôt la lettre reçue, Mgr de Mendoza s'empressa d'entrer en rapports avec Maître Gaspard Daza, don Gonsalve d'Aranda et don François de Salcedo. C'étaient depuis longtemps les amis de Thérèse. L'on pense bien que le recteur des Jésuites, animateur thérésien de tous ces fils d'intrigue, se joignit à eux. Les conspirateurs d'avance étaient d'accord. Il n'y avait plus qu'à attendre que la maison fût prête et que le bref arrivât de Rome.

Pensait-on quelle serait l'attitude du Provincial des Carmes quand, par la force des choses, tout se découvrirait ?...

Deux mois s'écoulèrent. Les aménagements du futur

monastère parurent terminés. Jeanne de Ovalle était retournée à Alba. Son mari voulut l'y rejoindre. Probablement sans avertir le recteur, il s'en alla jusqu'à Tolède pour faire part à Thérèse de l'achèvement des travaux. Et, Thérèse informée, il s'en retourna pour Alba. Il passa par Avila.

— Malheureux ! lui dit le P. Gaspard, qui guettait son passage ; vous allez tout compromettre. Pensez donc ! la maison a été achetée par vous sous prétexte qu'avec votre femme vous vouliez habiter Avila. Et l'on vous verrait retourner à Alba, abandonner la maison après y avoir ordonné et surveillé des aménagements qui, à bon droit, semblaient suspects ! ... On devinerait tout, le Provincial serait immédiatement averti, Thérèse rappelée, blâmée, punie ... Quel scandale ! Nous la défendrions, certes, et à Rome ! Mais l'affaire serait enterrée pour des ans et des ans...

— C'est juste ! fit le digne beau-frère confus ; mais que faire ici, sans ma femme ? ...

— Hé ! tombez malade, par le Christ ! ...

Excellente idée. Jean de Ovalle tomba malade et se coucha dans la maison.

Et peu après, le bref arriva de Rome, en juillet. Daté du 15 février 1562, il était adressé à doña Aldonce de Guzman, mère de doña Guiomar de Ulloa. Ainsi aucune personne religieuse n'était compromise : doña Guiomar, laïque, pouvait solliciter pour qui que ce fût la permission de fonder un couvent sans que l'on eût à s'en mêler, s'il ne lui plaisait pas qu'on s'en mêlât. Décidément, pas une faute, dans cette intrigue. Le bref portait, en substance, l'autorisation d'établir dans la ville même d'Avila ou hors de ses murs, et sous l'autorité de l'évêque diocésain, un couvent de religieuses de l'ordre du Mont-Carmel, suivant la rigoureuse règle

primitive. On accordait aux religieuses tous les droits et toutes les exceptions dont jouissaient les autres maisons de l'ordre, avec défense à qui que ce fût de les troubler en rien. On commettait à l'exécution du bref, c'est-à-dire au contrôle de toute l'affaire, le prieur du couvent de Magacela, qui ne relevait d'aucun diocèse, le grand chapelain de l'église de Tolède et l'archidiacre du diocèse de Ségovie.

Dès lors, tout était prêt. Thérèse pouvait revenir. Le Provincial des Carmes fut avisé — par qui? c'est le mystère de cette intrigue, — que Louise de la Cerda n'avait plus besoin des soins pieux de la Carmélite. Il signifia donc à Thérèse qu'elle devait retourner à Avila. Mais, comme la fille et sœur des Medina Cœli était à ménager, la signification portait que la moniale avait le choix : ou partir tout de suite de Tolède ou rester encore quelque temps pour habituer la noble veuve à une séparation qui la désolait. Thérèse, évidemment avertie de l'arrivée du bref pontifical, n'avait qu'un désir : entrer enfin publiquement dans l'action d'où elle était, *en apparence*, exclue depuis six mois. Elle ne céda pas aux supplications de Louise et, le cœur plein de joie, elle reprit sans délai le chemin d'Avila.

Toutefois, cette joie n'était pas bonne à montrer. La Réformatrice avait l'occasion de la cacher sous de feintes appréhensions : précisément à cette époque, on devait procéder à l'élection d'une nouvelle prieure au Monastère de l'Incarnation d'Avila. Et comme plusieurs religieuses manifestaient la velléité d'élire la mère Thérèse, celle-ci affecta de redouter un si terrible honneur. Cela lui donnait l'air humble et désolé qui convenait.

Avec quelle impatience elle était attendue!

Le frère Pierre d'Alcantara, malgré son grand âge et

sa fatigue, était venu à Avila se joindre à ses alliés : l'évêque Alvaro de Mendoza, le recteur des Jésuites Gaspard de Salazar, le théologien Daza, les nobles François de Salcedo et Gonzalve d'Aranda. L'exaltation un un peu brouillonne de doña Guiomar de Ulloa ayant paru dangereuse en la circonstance, on l'avait priée de rester à Toro, auprès de sa mère. Mais elles étaient averties, les quatre vierges que Thérèse avait choisies pour être les premières brebis du troupeau qu'elle destinait à Jésus : Antoinette de Henao, qui devait s'appeler en religion Antoinette du Saint-Esprit, Marie de Paz ou Marie de la Croix, Ursule de Révilla ou Ursule des Saints, Marie d'Avila ou Marie de Saint-Joseph. Les autres postulantes, dont Marie de Ocampo, ne devaient être accueillies que plus tard. Thérèse elle-même prendrait officiellement le nom de Thérèse de Jésus, qu'elle s'était donné jusqu'à présent dans l'intimité. Cette abdication du nom de famille, qui éteint jusqu'au dernier souvenir du siècle, devint dès lors, dans tout le Carmel, une loi qui n'a jamais cessé d'être observée. Et enfin, il fut décidé que le nouveau monastère porterait le nom de Saint-Joseph.

— « Tout se fit dans le plus grand secret, raconte Thérèse. Si l'on ne s'y fût pris de la sorte, je ne sais si on aurait pu rien exécuter, tant la ville était opposée à mon dessein, comme la suite le fit voir. »

Or, n'oublions pas que Jean de Ovalle, malade par la grâce de Dieu et la volonté des Jésuites, montait toujours la garde dans la petite maison du faubourg. Sa maladie — le pauvre garçon ! il était si seul, si abandonné, sans sa femme ! — servit de prétexte à Thérèse pour visiter le futur couvent et y faire exécuter les ultimes aménagements jugés par elle indispensables. Ainsi pouvait-elle sortir, autant qu'il le fallait, du monastère

de l'Incarnation, où elle était rentrée à son retour de Tolède. Ces va-et-vient, avec les conciliabules préventifs, ne durèrent d'ailleurs que quelques jours. La cérémonie de la consécration du couvent de Saint-Joseph avait été fixée entre les conjurés et dans le plus grand secret au 24 août de cette année 1562. Et voyez comme tout s'arrange bien quand on sait pratiquer le précepte : « Aide-toi, le Ciel t'aidera ». Le 23 août, Jean de Ovalle se déclara guéri. Mais oui ! tout à fait guéri ! « Chose admirable ! » s'écrie Thérèse, avec cette profonde ironie qui se glisse, dans tant de pages de son autobiographie, entre les formules pieuses que sa situation lui impose, — « Chose admirable ! la maladie de mon beau-frère ne dura que le temps nécessaire à notre affaire, et lorsqu'il fut besoin qu'il retrouvât la santé, pour que je pusse reprendre ma liberté et que lui-même pût quitter la maison, Notre-Seigneur la lui rendit si soudainement qu'il en était émerveillé ! »

En vérité, cette femme était faite pour s'asseoir sur un grand trône, inspirer les diplomates et gouverner les peuples !

Ce jour du 23 août, son trône était une chaise de bois et ses sujets quatre jeunes novices. Mais ses amis, moines, séculiers et laïques formaient autour d'elle un conseil diplomatique de premier ordre. Et sans que l'éveil fût donné en ville ; sans qu'on se doutât à l'Incarnation de ce qui s'accomplissait à une portée de son de cloche ; surtout sans que le P. Ange, Provincial des Carmes, eût le moindre soupçon de l'énorme tour qu'on lui jouait, le premier acte de la réforme du Carmel reçut son exécution. Porté sous le manteau dans la Chapelle du minuscule couvent, le Saint Sacrement fut découvert et exposé. Maître Gaspard Daza, officiellement délégué par l'évêque, dit la première messe de consécration et

d'inauguration. Et devant les heureux conjurés ; devant Jean de Ovalle guéri et Jeanne sa femme, accourue d'Alba pour la circonstance ; devant Thérèse de Jésus, assistée par Agnès et Anne de Tapia, deux Carmélites alors absentes, par congé, du monastère de l'Incarnation, la prise d'habit des quatre novices fut célébrée dans toutes les règles. Le déjà saint Pierre d'Alcantara donna sa bénédiction à tous. On chanta triomphalement, quoique de voix discrètes, les louanges de Jésus dont la divine protection en toute cette affaire avait été aussi évidente que la lumière du soleil d'août. L'œuvre immense de la Réforme du Carmel était désormais effectivement entreprise. Le Provincial des Carmes et les ennemis de Thérèse allaient se trouver devant le fait accompli (1).

1. Bien entendu, ni sainte Thérèse dans son autobiographie, ni ses pieux apologistes-historiographes dans leurs divers ouvrages, ne racontent les faits avec cette précise netteté. Loin de donner à chaque personnage la part d'activité qui lui est légitimement et très exactement due, leurs récits font intervenir à tout instant l'action divine. A chaque péripétie, on lit : « Dieu lui révéla », Dieu lui fit connaitre... « Par une voie que Notre-Seigneur lui indiqua... » Sauf par la lettre de Pierre d'Alcantara à l'évêque, lettre que Ribera, le plus documenté des apologistes thérésiens, cite tout entière, Thérèse et ses amis semblent ne rien faire eux-mêmes : ils se bornent à profiter, avec admiration et gratitude, des conséquences successives de l'activité divine. Je n'ai pas la sotte irrévérence de nier que Dieu, en effet, ne fût très occupé à la réussite d'un dessein qui devait être tout à sa Gloire. Mais mon devoir d'historien laïque m'interdit de partager l'humilité chrétienne, la sainte modestie de Thérèse et de ses amis. Et la logique des faits, autant que la concordance des documents, m'impose l'obligation de préciser comment et jusqu'où, en cette affaire, Thérèse et ses amis furent, dans cette vallée de tribulations et de peines, les coadjuteurs de la volonté divine. Je rétablis chacun dans le rôle qu'il joua réellement. La fondation du premier couvent de la Réforme Thérésienne parait ainsi moins miraculeuse : je jure que je le regretterais si — dans ce cas comme dans bien d'autres que l'on a pu entrevoir déjà ou que l'on verra par la suite — la simple vérité humaine n'avait tant de saveur !

Mais avant d'assister à la violente et courte lutte des Mitigés contre la Réformatrice, avant de dénombrer les ennemis de Thérèse et de noter succinctement les motifs de leur animosité, ne serait-il pas intéressant, et utile même à la compréhension des faits, de voir en quoi consistait cette fameuse réforme? Certes! car c'est là le nœud de la question, — et voici :

Premièrement, *la pauvreté*. La pauvreté totale, absolue. Les Carmélites mitigées devaient apporter une dot au couvent qu'elles choisissaient : l'ensemble de ces dots constituait le revenu global sur lequel vivait la communauté. Thérèse supprima l'obligation de la dot. Elle estimait que la fortune ne va pas toujours avec le mérite. Telle jeune fille, disait-elle, qui ferait une religieuse parfaite, serait donc écartée du Carmel faute de dot, alors qu'une autre, fortunée, mais sans vertus monacales, pourrait être accueillie? Non! Non! et puis la pauvreté est un mérite de plus aux yeux de Jésus. En outre, être une pauvre nonne, vivant de la charité d'autrui, rien de plus efficace pour se détacher complètement de toutes choses mondaines et n'être qu'à Dieu seul, source exquise des richesses éternelles. Donc, les couvents de la réforme thérésienne n'auront aucun revenu assuré. Dieu saura bien pourvoir à l'existence matérielle de ses amoureuses servantes.

Aucune Carmélite ne possédera rien en propre. Tout sera commun et l'on donnera à chacune, conformément à ses besoins, ce qui lui sera nécessaire, l'habit et tout le reste, en sorte que, sous ce rapport, elle n'ait à s'occuper de rien ni à rien demander hors du couvent. Dans les cellules il n'y aura ni coffre ni armoire. Si la prieure découvre qu'une religieuse s'attache spécialement à un objet quelconque, cet objet lui sera enlevé ; si c'est à sa

cellule, on lui en imposera une autre moins agréable. L'habit sera fait de bure, de couleur naturelle, la mante blanche, de serge très ordinaire, avec un bouton de bois servant d'agrafe, la tunique d'étamine, le couvre-chef de toile de chanvre, le voile noir d'étoffe grossière (voile non porté par les novices et les converses, réservé aux professes) ; comme chaussures, des alpargates laissant nu tout le dessus du pied. Les cellules n'auront d'autres meubles que le prie-Dieu en bois et le lit : quelques planches, une paillasse, draps et coussin d'étamine, couverture de serge. Rien de plus, ne serait-ce qu'un petit ruban. Pas de manteau fourré. Seulement pour les malades et les vieilles, la mante ou la robe pourra être de gros drap.

Deuxièmement, *la clôture*. La clôture stricte, rigoureuse, derrière de doubles grilles et un rideau noir, clôture que pourrait atténuer parfois, et seulement pour des motifs d'une exceptionnelle gravité, une autorisation expresse de la prieure.

Troisièmement, *l'observance régulière d'un ordre immuable d'exercices quotidiens*. Et cet ordre serait celui-ci :

« *Lever* à cinq heures depuis Pâques jusqu'à mi-septembre, et à six dans les autres temps. Une heure d'oraison mentale. Lecture « des petites heures » et messe. Retraite individuelle en cellule ou dans le lieu de l'emploi dont on a la charge : *travail*. Puis, quelques minutes avant le repas, à un signal donné, examen de conscience.

« *Repas* du matin : A 11 heures les jours de jeûne de l'ordre ; à 11 heures et demie les jours de jeûne de l'Église ; à 10 heures dans les autres temps. Le jeûne de l'ordre commence le 14 septembre et dure jusqu'à Pâques.

« Après le repas, pendant lequel a lieu une pieuse lecture, récréation en commun, libre causerie, mais au cours de laquelle les mains doivent être occupées à quelque travail. Les jours de fête, cette récréation peut s'accompagner de musique, avec la pandera, le flutiau.

« A 2 heures, vêpres dans le chœur. Ensuite, lecture spirituelle. A 4 heures, retraite en cellule ou dans le lieu de l'emploi dont on a la charge : travail. A 6 heures, complies. A 7 heures, oraison mentale. A 8 heures, repas du soir. A 8 heures et demie, récréation avec travail des mains. A 9 heures, signal du grand *silence,* qui doit s'observer jusqu'au lendemain, après la récitation de prime. A 9 heures et quelques minutes, réunion dans le chœur pour dire matines et laudes. Après cet office, examen de conscience. Puis lecture des points de la méditation du lendemain. A 11 heures, retraite en cellule et repos. »

Cette simple énumération ne saurait aller sans quelques précisions de détail.

Le travail consiste en une occupation manuelle, facile, simple et utile : filer la laine, ourler des draps, ravauder, tricoter, ou autres « choses semblables » qui n'occupent point l'esprit et ne l'empêchent pas de s'élever à Dieu. Thérèse ne voulait pas qu'on fixât à aucune religieuse une tâche déterminée, de crainte qu'elle ne s'y livrât avec une ardeur excessive et qu'elle ne vînt ainsi à se distraire de l'oraison. Enfin le travail ne doit pas se faire dans une salle commune, mais plutôt individuellement en cellule, afin de ne pas manquer au silence et de n'être empêchée par aucun obstacle d'élever son cœur à Dieu. Quant aux offices de cuisine et bas travaux, ils seraient la part des sœurs converses, car de tels labeurs corporels « étouffent l'esprit ». Mais au début, lorsqu'on n'aurait pas encore de sœurs converses, les religieuses, professes

et novices, s'acquitteraient à tour de rôle de ces labeurs inévitables.

Les repas se composeraient, le plus souvent, de potages maigres, de légumes bouillis, d'herbes cuites à l'eau, de salades crues, de poisson grossier sec, fumé ou bouilli, parfois d'œufs cuits à la coque. Les portions seraient modestes et ne comprendraient jamais plus de deux mets : par exemple, potage et œuf, ou poisson et salade, ou légume et poisson. Cela, en temps ordinaire. Les jours de jeûne, les repas ne consisteraient qu'en une brève collation prise debout. Jamais de viande, sauf en cas d'absolue nécessité, pour cause de maladie.

Le silence, total depuis complies jusqu'à prime, serait gardé le plus possible pendant les autres heures du jour ; les religieuses ne devraient parler et très brièvement que si un échange de paroles devenait indispensable. Toutefois, après les repas, au cours de la récréation, la prieure pouvait, si elle était satisfaite de ses nonnes, autoriser les conversations, les rires modérés et quelques jeux.

Dans un autre ordre d'idées, Thérèse voulut que le nombre des religieuses fût petit, afin qu'il y eût entre elles plus d'union et de charité, et moins de confusion. Ainsi pour Saint-Joseph d'Avila, qui fut son premier monastère, elle ne voulut point que le nombre des religieuses allât au delà de treize ou de quatorze. Mais dans la suite, quand on l'obligea à accepter des revenus pour ses communautés, elle consentit que ce nombre fût de vingt et une, y compris les sœurs converses (1).

Elle ne voulut point que l'on reçût dans ses monastères

1. Ce nombre est, en l'an 1920, de *treize* pour le couvent de *las-Madres* de Saint-Joseph d'Avila, de *vingt et une* pour tous les autres monastères de Carmélites déchaussées.

de religieuses d'un autre ordre, pas même de celui du Carmel mitigé.

Mais par contre, Thérèse ne voulut point non plus que ses Carmélites fussent soumises aux religieux de l'Ordre, de manière que ces derniers eussent seuls la charge de les prêcher et de les confesser; elle voulut que ses filles eussent la liberté, pour leur direction particulière, d'avoir les confesseurs qui conviendraient le plus pour leurs âmes, sans tiers qui les écoutât. Et cela, parce qu'elle jugeait que des personnes qui, étrangères aux consolations de ce monde, marchaient dans le chemin de l'oraison et de la mortification, chemin où il y a tant de difficultés et de tentations, avaient besoin de traiter avec des hommes auxquels elles pussent entièrement s'ouvrir et de qui elles pussent recevoir lumière et conseil, pour ne pas s'égarer ni se tromper. Ainsi elle leur recommanda, à différentes reprises, qu'elles eussent toujours des confesseurs doctes et spirituels, parce qu'elle savait, par expérience, le grand bien qu'il y avait en cela pour leurs âmes, et les grands dommages qui résultaient d'une conduite contraire (1).

Enfin Thérèse institua un très sévère régime des pénitences spirituelles et corporelles. Macérations, mortifications, jeûnes supplémentaires, port du cilice, usage fréquent — trois fois par semaine sauf en cas de maladie ou de grande faiblesse — de la flagellation simple au moyen de la « discipline », ou compliquée par l'adjonction de ronces épineuses, d'orties, de verges cinglantes. Ces pénitences seraient publiques ou secrètes, selon les cas, c'est à dire devant la communauté assem-

1. Que l'on ne s'y méprenne pas : le confesseur, quel qu'il soit, ne franchit pas la clôture. Il ne voit pas sa pénitente. Il l'entend au confessionnal conventuel, à travers la grille serrée d'un minuscule guichet.

blée ou dans les cellules individuelles. Et une fois par semaine, la confession en communauté serait obligatoire, confession rendue plus humiliante encore du fait que, si quelque nonne oubliait d'avouer une faute dont une autre religieuse se serait aperçue, celle-ci déclarerait ce qu'omettait celle-là.

Telles étaient les institutions qu'établit Thérèse et qu'elle devait plus tard faire prescrire par le Pape à tous les Couvents de la Réforme. Elles constituaient une rude aggravation de la règle primitive de Notre-Dame du Mont Carmel, telle qu'elle avait été rédigée par le frère Hugues, cardinal de Saint Sabine, et approuvée en l'an 1248 par le pape Innocent IV (1).

Mais quelles étaient les raisons qui avaient poussé la Réformatrice à tant de sévérité? Elles se résument toutes en deux formules : souffrir au monde pour mieux jouir en Jésus, souffrir pour compenser les coupables jouissances profanes des pécheurs répandus sur la terre. C'est la pure doctrine mystique. Mais sa pratique n'est fructueuse qu'avec le concours de l'hystérie. Hystérique — quoique son temps ignorât la chose autant que le mot — Thérèse l'était à un degré que peu de névrosées ont atteint. Toute Carmélite qui ne le serait ni le deviendrait se trouvait donc condamnée à ne compter que parmi les nonnes apathiques, de vertu quasi stupide, qui s'arrangeaient instinctivement pour souffrir le moins possible, qui se disciplineraient, se macèreraient sans ardeur, et qui, molles et dociles

1. Cette règle sévère ne s'est point affaiblie depuis sainte Thérèse. Du moins en Espagne, elle est encore rigoureusement observée, sauf que la nourriture est moins élémentaire et que l'usage de la discipline est plus facultatif, les corps d'aujourd'hui n'ayant pas la vigueur et l'endurance des corps d'autrefois.

servantes de Dieu, ne jouiraient jamais des ineffables voluptés que Jésus dispense à ses amantes. Certes, elles feraient œuvre pie, ces humbles moniales ! elles auraient, pour le rachat des pécheurs, leur utilité d'expiatrices, ne fût-ce qu'en vivant dans la clôture et en subissant toutes les conséquences de la pauvreté conventuelle. Mais elles n'atteindraient jamais à ces mérites sublimes qui sont l'ambition et la récompense des natures exceptionnelles. Et c'est pour cela qu'il est infime, le nombre des moniales que l'on peut — de loin ! — comparer à sainte Thérèse, en proportion de l'incalculable multitude des nonnes qui ont vécu ou vivront sans éclat dans la règle thérésienne ou dans toute autre règle monacale d'un équivalent esprit mystique et d'une égale sévérité.

Donc, telle est la Règle qu'allait imposer Thérèse dans ce petit couvent de Saint-Joseph où, le 24 août 1562, elle s'enfermait en compagnie de quatre vierges assoiffées d'amour.

Qu'allait-il advenir? Approuvée par Rome, protégée par Pierre d'Alcantara, soutenue par les Jésuites et un Dominicain le Père Ibanez, aidée par quelques prêtres et de nobles laïques, couverte par l'évêque diocésain, Thérèse n'en avait pas moins agi en secret, contre la « sainte obéissance » qu'elle devait à ses supérieurs de l'ordre du Mont-Carmel, contre son devoir qui l'attachait au monastère de l'Incarnation dont elle était transfuge, contre la majorité de l'opinion publique.

L'opinion publique ? Cela comptait donc en cette affaire toute religieuse ? Certes ! Et Thérèse l'allait bien voir. D'ailleurs elle prévoyait le vacarme, et sans trembler elle l'attendait.

Pour la population d'Avila — pour la population qui

en ce temps comptait seule, c'est à dire le clergé, la noblesse, les familiers et les domestiques de celle-ci, les obligés et les fidèles de celui-là, au dessus du bas-peuple qui toujours suivait le plus fort des partis, s'il y avait des partis contraires — donc pour la population d'Avila, l'existence des couvents de la ville et de sa banlieue était un sujet de continuelle occupation (1). Ils abondaient, ces couvents d'hommes et de femmes, carmes, jésuites, franciscains, dominicains, carmélites, clarisses, augustines s'y trouvaient en grand nombre, remplissant de vastes monastères, régentant des collèges ou se groupant en petites communautés contemplatives. Dans Avila, avec les nouvelles assez rares des Indes, de la Flandre et de la Cour, ce qui se passait dans les couvents ou à leur propos était le pain bénit des conversations et des intrigues. Imaginez une petite ville cancanière de quelque province française à mœurs figées ; deux ou trois salons existent, fréquentés par la bonne société ; or, soudain, une des muses, des étoiles, des reines du salon le plus en vue, s'avise de préparer en secret un salon nouveau, dissident, rival des autres : quelles levées de fureur et de joie féminines et de masculines passions, le jour où toute la ville apprend brusquement le fait !... Imaginez ! et enflammez de fanatisme religieux les passions allumées par l'audace inattendue de la fondatrice...

Ce fut comme une traînée de poudre, dans la ville des chevaliers et des saints Castillans ! Quatre heures après l'inauguration, à bureaux fermés, du couvent de Saint-

1. Il en est encore ainsi aujourd'hui. D'une heure de conversation, dans un salon bourgeois ou aristocratique d'Avila, d'Alba, de Tolède, de Burgos, quarante minutes au moins sont consacrées à la vie monacale, aux noviciats, prises d'habits, maladies de nonnes, œuvres de moines, etc., etc...

Joseph, la nouvelle stupéfiante du monacal coup d'État courait les rues, tournoyait dans les patios, escaladait les escaliers, s'affolait en exagérations dans les appartements. Et les fervents des Carmélites mitigées se précipitèrent à l'Incarnation.

— La mère Thérèse a fondé le couvent dont on parlait il y a huit mois !...

— Eh quoi ! n'y avait-elle pas renoncé ?

— Le Père Provincial ne le lui avait-il pas défendn ?

— Oui, mais c'est fait !

— Quand ? où ? Comment ?

Ah ! l'affaire ne traîna pas. Une prieure qui commande à deux cents nonnes se doit d'avoir de l'énergie. La prieure de l'Incarnation n'y manqua pas. Sur l'heure et rudement, elle fit signifier à Thérèse, en la maison de Jean de Ovalle, l'ordre de rentrer tout de suite au couvent de l Incarnation, d'où elle était partie perfidement, pour un acte de la plus flagrante désobéissance.

Que faisait Thérèse de Jésus, pendant cette petite émeute ? Elle sortait d'une violente crise morale. Si forte qu'elle fût, elle venait de succomber un instant à la détente nerveuse, à la faiblesse animale, rançons d'un triomphe longtemps disputé.

Après que ses adjuvants, la cérémonie de la consécration et de la prise d'habit terminée, l'eurent laissée seule avec ses quatre filles anéanties dans leur bonheur, Thérèse avait glissé à une sorte d'agonie. Les doutes les plus cruels l'assaillirent. Agenouillée, les coudes sur le prie-Dieu et la face dans ses mains, le cœur écrasé d'angoisse, défaillante de douleur, elle se disait :

— J'ai manqué à l'obéissance en fondant ce monastère contre l'ordre formel de mon Provincial. N'est-ce pas un acte de révolte qu'avoir mis ce couvent sous la juridiction de l'évêque ? Et mes religieuses, vivront-elles

contentes dans une si étroite clôture ? Le nécessaire ne leur manquera-t-il point ? N'ai-je pas fait une folie ? Je pouvais tout aussi bien, personnellement, servir Dieu à l'Incarnation ! Et ma santé s'accommodera-t-elle d'une maison si humble, d'une existence si austère, après que j'ai vécu vingt ans dans un monastère agréable et spacieux ?... J'y avais des amies... Le cœur de mes religieuses, ici, me sera-t-il aussi tendre ?...

Ah ! les doutes, les craintes, les répulsions des heures mauvaises ! Qui ne les connait, même au milieu du succès, de la fortune, du bonheur ?... Mais pour les âmes fortes, ce n'est qu'une épreuve dont l'esprit triomphe. Presque désespérée, Thérèse pleura. Et ses nerfs rafraichis se bandèrent de nouveau ; et il se volatisa, le poids qui écrasait son cœur ; elle releva la tête, regarda ses novices extasiées, elle pensa au bref du Pape, à Pierre d'Alcantara, aux Jésuites, à d'autres moines, et surtout elle se revit elle-même, telle que son Dieu l'avait faite. Et souriante, prête de nouveau à la lutte, mais ayant besoin de repos physique, tant elle avait peu dormi et beaucoup agi depuis une semaine, elle se leva pour se rendre dans la cellule et s'y étendre, se livrer au sommeil réparateur. En passant elle caressa de sa main douce le front des vierges.

Mais des coups retentirent sur la porte extérieure de la maison. Une rumeur emplissait la rue. Thérèse marcha dans le couloir, ouvrit la porte. Et rien ne la surprit, car elle s'attendait à tout. Un messager de la Prieure lui remit l'ordre de rappel. Thérèse sourit, s'inclina :

— J'obéis à l'instant ! dit elle avec cette feinte humilité des forts, qui savent ne rien perdre à une soumission provisoire.

Elle embrassa ses filles éplorées, nomma sur le champ

l'une d'elles, Ursule des Saints, prieure intérimaire de Saint-Joseph, les rassura par quelques mots rapides au sujet de son retour qui ne tarderait pas. Elle sortit, et la porte se referma aussitôt sur ses talons.

Allait-on la mettre en *in-pace ?* tui infliger des pénitences désagréables ? Elle en eut un instant l'appréhension. Mais sa supérieure n'avait pas l'impitoyable énergie que Thérèse eût montrée à sa place (1). Devant la « coupable », la Prieure se sentit moins décidée aux solutions extrêmes : elle balbutia son étonnement, son indignation, sa douleur. Mais la transfuge se défendit, parla (sans doute à mots couverts) de volontés plus hautes que celles qui s'opposaient à ses actes, et la Prieure prit la tangente qui permet d'éviter à la fois l'enclume et le marteau.

— Nous en référerons, dit-elle, au Père Provincial, notre supérieur. En attendant qu'il prononce, vous reprendrez, ma fille, votre place parmi nous.

Ainsi se convertit en bonace le souffle de la tempête. Et Thérèse tranquille attendit.

On envoya un courrier au Père Provincial pour lui apprendre ce que Thérèse avait fait. Il vint aussitôt et la fit appeler. Elle repassait dans son esprit les « innocents » artifices dont elle s'était servie pour lui cacher la négociation et, à cette idée, elle ne pouvait s'empêcher de rire quand elle parut devant lui.

« Le Provincial la réprimanda sévèrement et les religieuses mal intentionnées exagérèrent beaucoup les défauts de sa conduite. Thérèse à tout cela ne répondait

1. Il est cependant de tradition, à l'Incarnation d'Avila, que Thérèse fut enfermée pendant quelques heures dans la « prison » du couvent. Rien ne confirme ni n'infirme cette tradition.

rien, suivant la résolution qu'elle avait prise. Mais enfin le Provincial l'obligea de parler, et elle fit le récit de toute cette affaire si ingénument et si franchement que ni le Père ni les religieuses n'eurent plus rien à lui objecter (1).

« Cependant, ayant cherché l'occasion dans la suite d'entretenir le Provincial en particulier, elle lui fit un ample détail de toutes choses, qui l'éclaircit parfaitement. Il lui témoigna beaucoup d'affection, lui fit bien des honnêtetés et lui promit qu'il contribuerait aux avantages du nouveau monastère dès que l'émotion de la populace serait apaisée.

« La ville fut durant trois jours dans une aussi grande agitation que si elle eût été assiégée par les ennemis. L'artisan quittait la boutique, le bourgeois sa maison, les fainéants couraient de rue en rue. Il faisait beau voir une pauvre fille, livrée à la contradiction d'une ville entière et de tous les corps qui la composaient, contrariée par les ecclésiastiques et par le peuple, devenue la fable du public et la risée de tout le monde, sans compter ce qu'elle souffrait de la part de ses compagnes : « Je ne comprends pas, dit-elle, comment on pouvait s'imaginer que trois ou quatre religieuses enfermées pussent porter un si grand tort à toute une ville. »

« Le Gouverneur, le maire et les échevins, les principaux habitants, les théologiens, les jurisconsultes, s'assemblèrent pour conférer sur cet événement, qu'ils regardaient comme des plus importantes affaires. Les chefs de chaque communauté, les Députés du chapitre de la Cathédrale, deux Religieux de chaque couvent se

1. Ce paragraphe et les suivants, jusqu'à la fin des guillemets, sont empruntés au récit de M. de Villefore, du XVIII[e] siècle, dont la naïveté est si charmante qu'elle vaut toutes les ironies.

trouvèrent à la conférence. Ils résolurent dans leur délibération que, pour le salut de la ville, il fallait renverser ce monastère après en avoir enlevé l'Eucharistie. Et ils auraient sur l'heure exécuté leur jugement, si le père Bañez, l'un des plus graves religieux de l'ordre de Saint-Dominique, et qui ne connaissait point alors Thérèse, ne se fût levé au milieu de l'assemblée, où il harangua après le Gouverneur pour s'opposer à leur décision et leur faire entendre qu'il ne fallait pas tant se presser, qu'on devait réfléchir prudemment à ce qu'on ferait, qu'on avait tout le temps d'attendre et que cela regardait la juridiction de l'évêque. Il apporta plusieurs raisons qu'il exposa avec beaucoup de sagesse et tant de douceur, que le dessein d'abattre ce monastère ne fut pas exécuté.

« Cependant durant tout l'orage Thérèse n'avait d'autre liberté que celle de lever les mains au Ciel, et elle disait à Dieu :

— « Seigneur, cette maison n'est pas à moi, c'est
« pour vous qu'elle a été faite ! Maintenant qu'il n'y a
« personne qui en prenne soin, c'est à vous de le faire ! »

« La ville était toujours fort émue : Thérèse et ceux qui l'avaient servie dans cette œuvre étaient chargés de malédictions. L'esprit de discorde se répandait dans tous les quartiers, pour y exciter de nouveaux troubles, et la sainte, au milieu de ces soulèvements populaires, s'affermissait si bien dans la ferveur de l'oraison, que, quoiqu'elle sût tous les traits de calomnie qu'on lançait sur elle, son âme était aussi tranquille que si rien de tout cela ne l'eût regardée. L'on n'en peut avoir de meilleure preuve que la lettre enjouée qu'elle écrivit à Mme Guiomar qui était à Tore, en ce temps-là, pour la prier de lui acheter une cloche et quelques missels, et de les lui envoyer. Ce n'est pas que, de temps en temps, elle

n'eût quelques alarmes que le monastère ne fût détruit, mais Dieu la rassurait aussitôt dans sa prière.

« Le peuple était toujours ardent à aigrir le Gouverneur qui, croyant que tout lui serait ouvert, vint au monastère où il commanda aux quatre jeunes novices d'en sortir ou qu'il ferait enfoncer les portes. Ces filles, que la sainte avait instruites à ne pas trembler, répondirent honnêtement que ce n'était point au Gouverneur, mais à l'Évêque à donner un tel ordre, et que dès que le Prélat leur commanderait, elles partiraient aussitôt.

« Cette réponse eut son effet et calma le Gouverneur. Il se retira, fit écarter la populace, apaisa le tumulte et renvoya l'affaire à une justice réglée. Cependant il n'y avait personne qui voulût se charger des intérêts de ce monastère. Mais Julien d'Avila, très saint prêtre et très éclairé, se déclara son défenseur ; et comme on avait appelé à Madrid pour les religieuses, on envoya un commissaire du Conseil royal sur les lieux pour s'instruire des raisons des deux parties.

« Tandis que toute la ville se déchaînait contre cet établissement, sans que personne eût le crédit de le protéger, Thérèse, du fond de sa solitude, poussait des gémissements vers le ciel ; et au sortir de la prière elle demeurait aussi tranquille que si elle eût eu la protection de tout l'univers.

« Cette tempête dura six mois avec beaucoup de fureur. De crainte néanmoins que les quatre religieuses de Saint-Joseph ne manquassent de quelque chose dans leur monastère, le Docteur Dace (Daza) soutenu de l'Évêque, en fit prendre soin hardiment. Elles furent pourvues de confesseurs et d'exhortations pour les animer et les instruire.

« Le P. Ibañez, dominicain, revint à Avila, où il était en grande réputation. Il employa son autorité pour

ramener à la raison quantité de personnes prévenues et leur inspira de meilleures intentions. Dès qu'il fut reparti, on sollicita fortement l'Évêque de faire avoir à Thérèse la permission de son Provincial pour retourner au monastère de Saint-Joseph. Cela paraissait alors bien difficile ; néanmoins, cette permission lui fut accordée. Ainsi, vers la fin de l'année 1562, elle revint au couvent de la Réforme et amena même avec elle quatre autres religieuses de l'Incarnation, dont il y en avait une qui fut Prieure : car Thérèse ne voulait pas l'être. On peut juger de la joie que cette petite troupe répandit dans cette maison naissante.

« Le Prélat ayant remarqué ensuite combien Thérèse était propre au Gouvernement, et quelle était l'étendue de sa prudence, l'obligea à se mettre à la tête de ses sœurs. Dieu lui fit dans cette charge mille grâces nouvelles, qui témoignaient assez avec quelle complaisance il la voyait. Ce fut alors qu'on eut l'occasion de reconnaître sa profonde sagesse. Elle donna à ses filles la forme de vie qu'elles devaient mener et ne fit rien sans la participation de l'Évêque. Elle mit pour fondement de sa règle l'exercice de l'Oraison et la mortification des sens. Elle établit la clôture exacte, ferma les parloirs, défendit les entretiens et les communications du dehors et rendit les conversations du dedans fort courtes et fort rares. Elle ne permit à ses religieuses, pour se soulager de leurs peines, que le recours aux consolations divines, qui ne leur manquèrent pas. Elle créa la pratique de vivre d'aumônes et sans revenus. Elle réforma l'habillement, changea l'étamine en grosse serge, les souliers en sandales, les matelas en paillasses et les délicatesses des aliments en grossière nourriture.

« Lorsque les choses eurent été réglées de la sorte et avec tant de succès, la ville commença à se désister de

ses poursuites et l'on s'aperçut que le procès tombait de lui-même. Ceux qui s'étaient élevés contre cette fondation avec plus d'emportement y devinrent les plus affectionnés ; et chacun avoua que la victoire de tant de traverses et tant d'obstacles ne pouvait être que l'ouvrage de Dieu... »

Chose étrange ! dans tout ce récit, aucun Jésuite n'apparait. Ils furent pourtant les principaux ouvriers. Manœuvrés par Thérèse, ils croyaient la dominer en la servant ; ils agissaient à Madrid, à Rome, à Tolède, à Ségovie. Ils montrèrent discrètement le bref du Pape. L'évêque Alvaro de Mendoza, sans bruit, écouta leurs suggestions. Mort en octobre de cette année 1562, le saint Pierre d'Alcantara n'abandonna pas sa protégée : il apparut à Thérèse et parla si haut qu'elle ne pouvait pas ne pas publier ces paroles d'outre-tombe. Dieu lui-même s'en mêla ; du moins Thérèse eut des inspirations à la suite desquelles, à intelligible voix, elle répétait l'essentiel des paroles divines. Contre le Dieu éternel ; contre un Saint mort ; contre le Pape et le Général de la Compagnie de Jésus bien vivants ; contre un Évêque, des Dominicains, des Jésuites, des Prêtres séculiers, des Gentilshommes puissants qui ne se montraient pas toujours, mais dont on sentait l'infatigable action ; contre toutes ces forces du Ciel et de la Terre conjuguées, que pouvaient le Provincial des Carmes, la Prieure de l'Incarnation, quelques centaines de Carmes et de Carmélites effrayés par la Réforme dont ils prévoyaient la généralisation, enfin une douzaine d'hidalgos et leur clientèle ?... Rien que se déclarer vaincus, et congratuler au lieu de maudire, et reconnaître, in petto, qu'ils avaient été supérieurement joués ; quitte à essayer, à quelque tournant du chemin, de prendre un jour

leur revanche, avec l'appui public de la Sainte Inquisition !

Ainsi s'affirmèrent, une fois pour toutes, les qualités de Thérèse : inflexible volonté intérieure, souplesse et humilité apparente, irrésistible force de séduction, diplomatie à « double détente » qui fait marcher les amis autant qu'elle déconcerte et désarme les ennemis ; et quelle ironie, quelle certitude de vaincre, quelle condescendance un peu méprisante, mais aussi quelle grâce féminine dans les regards, les sourires, les gestes, les attitudes, parmi les évolutions de toute cette pieuse intrigue !...

Il a manqué un peintre à Thérèse de Jésus, Réformatrice du Carmel et Fondatrice de son premier couvent : c'est Léonard de Vinci.

CHAPITRE VI

QUATRE ANS DE BONHEUR

Au Couvent de Saint-Joseph, la vie qu'avait d'avance réglée Thérèse de Jésus ne commença qu'en février 1563. Alors la communauté se trouva constituée. Elle comptait, en plus de la prieure, neuf Carmélites : d'abord les quatre vierges des temps héroïques du début : Antoinette du Saint-Esprit, Marie de la Croix, Ursule des Saints, Marie de Saint-Joseph ; puis trois religieuses de l'Incarnation, que l'on avait permis à Thérèse d'amener au nouveau couvent : Anne de Saint-Jean, Anne des Anges et Marie Isabelle ; enfin, comme novices : Marie de Ocampo et Isabelle de la Peña, qui ne devaient faire profession que le 31 octobre de l'année suivante, et prendre, la première le nom de Marie-Baptiste, la seconde celui d'Isabelle de Saint-Paul. Dix mois plus tard, Marie de Avila, nièce de Thérèse, entra aussi au couvent. Avec l'habit de la pauvreté, elle prit le nom de Marie de Saint-Jérôme. Puis une onzième postulante fut acceptée : Isabelle de Saint-Dominique. Puis les douzième et treizième Carmélites vinrent compléter le virginal troupeau. Car Thérèse voulait que chacun de ses couvents ne comptât que treize religieuses. On désignait déjà ses filles sous le nom de « las Trece » les « Treize ». Cependant, elle devait juger plus tard que ce nombre était insuffisant et le porter à vingt et une

pour les couvents ayant des revenus : règle générale ensuite pour tous les monastères. Les dernières Carmélites reçues à Saint-Joseph pendant ce premier lustre furent Inès et Anne de Tapia, qui prirent les noms de Inès de Jésus et Anne de l'Incarnation.

Matériellement, comment pouvaient-elles vivre, ces treize femmes, quatorze en comptant la Prieure ? Pour toute fortune, Thérèse avait emporté du couvent de l'Incarnation une natte de paille, un cilice en mailles de fer, une discipline et un vieil habit rapiécé. Ses premières compagnes n'étaient pas plus riches. Mais les aumônes abondèrent. La Prieure du couvent des Clarisses, tout voisin, fut particulièrement généreuse. Et le zèle des habitants d'Avila, maintenant conquis par l'austère « nouveauté », ne se ralentit qu'à de rares intermittences. D'ailleurs, il leur fallait si peu de choses, aux Carmélites réformées ! Des légumes, du pain, du poisson, des œufs, et en bien petite quantité !

L'on s'éclairait parcimonieusement avec des bouts de chandelles et des mèches trempant dans l'huile. Un habit durait des années. Les cilices étaient inusables, quoiqu'on en usât beaucoup. L'or et l'argent monnayé, quand on en eut, ne furent jamais employés aux besoins de l'existence quotidienne. Lorsque Marie de Ocampo fit profession, elle apporta quelque pécule, probablement les mille ducats dont elle avait parlé, naguère. Qu'en fit Thérèse ? Une partie de la somme servit à éteindre une hypothèque dont le monastère était grevé. Quant au reste, il fut consacré à la construction de quelques ermitages retirés, « où l'on pût s'entretenir seule à seule avec Dieu ». Thérèse fit embellir ces retraites de peintures propres à inspirer des pensées pieuses et à faciliter l'élan d'amour vers Jésus.

Car là était le principal de ces existences jalousement

cloîtrées. Vivre en Jésus ! Qu'importait que l'on vînt à manquer de tout ? Sent-on le froid et la faim, lorsqu'on est ravie en extase et que le corps, comme tendu d'amour, est saturé, est brûlé par la seule haleine du Divin Amant ?... Puis, si les aumônes manquaient un jour, ne possédait-on pas une riche provision de glands ? de ces glands énormes, fruits du chêne, qu'on appelle *bellotas*, si savoureux et si nourrissants qu'un anachorète les aurait repoussés comme flattant un peu trop la sensualité de la bouche et comme satisfaisant à l'excès les besoins de l'estomac !

Les religieuses nommaient Thérèse, « La Mère ». A son exemple les filles vivaient tout embrasées de l'amour de Dieu et désireuses de faire pour lui de grandes choses. En attendant qu'elles en fussent dignes, la Mère les formait corporellement et spirituellement. Pour le corps, privations de toutes sortes, cilice, application énergique de la discipline ; les séances de flagellation avaient lieu les lundi, mercredi et vendredi, soit en commun dans le chœur, soit individuellement dans les cellules. Thérèse donnait l'exemple. Agenouillées, nues des épaules aux cuisses, les Carmélites gémissantes brandissaient, abattaient les verges et les fouets à sept lanières, le sang perlait, puis ruisselait sur les peaux délicates; mais les bouches exhalaient des cris de passion, les yeux levés se révulsaient, les visages émaciés exprimaient l'incomparable volupté de la douleur éprouvée par amour, et c'étaient des convulsions et des extases d'où les vierges qui en avaient été privilégiées sortaient lentement, épuisées, chancelantes et défaillantes de bonheur...

D'autre part, Thérèse s'attachait particulièrement à la formation de l'esprit de ses filles. Surtout, elle les dressait à une obéissance totale, absolue, proscrivant

avec une rigueur impitoyable la moindre réflexion, le plus léger commentaire, la plus timide initiative dans la pensée, le jugement, l'exécution de l'acte. Pourquoi ? Parce que l'on ne joue bien d'un instrument que si les cordes, lès touches, les mécanismes ne sont doués d'aucun mouvement qui leur soit propre. Et Thérèse, pour son exaltation, Thérèse voulait pouvoir jouer de ses Carmélites comme un musicien joue des cordes d'une guitare... Quand elles auraient la docilité d'un instrument bien construit, elles seraient propres à constituer, chairs vivantes et sensibles, âmes dégagées de toute pensée personnelle, l'holocauste parfait, la gerbe offerte de vies amoureuses, sacrifiées avec joie, — et de cette offrande éperdue, Thérèse exalterait plus encore son propre amour, sa propre offrande, sa propre exaltation...

Veut-on des exemples de cette culture de l'obéissance ? Un jour, à table, fut servi un concombre très mince et pourri au dedans. Thérèse appela une des religieuses les plus distinguées du couvent par son esprit et ses qualités, dans le dessein d'éprouver son obéissance : c'était Marie-Baptiste, sa nièce. D'un ton sérieux, elle lui dit d'aller planter ce concombre dans le petit jardin du monastère. La jeune nonne, sans penser à autre chose, demanda à la Mère si elle devait le planter droit ou renversé ; Thérèse lui repondit de le planter renversé. Sur cette réponse, Marie-Baptiste se rendit à l'instant au jardin et mit le concombre en terre, sans qu'il lui vînt à l'imagination s'il devait se dessécher ou non, mais uniquement occupée de soumettre son jugement aux règles de l'obéissance Elle dit ensuite elle-même qu'elle fut si loin de concevoir le moindre doute sur ce qui lui était commandé, que toujours elle persévérerait dans la même simplicité et dans la même pensée. Un

autre jour, la Mère prescrivit à une religieuse l'accomplissement de six ou sept offices différents et tels qu'ils étaient incompatibles les uns avec les autres; la religieuse les accepta sans dire un seul mot, jugeant que, puisque l'obéissance les lui donnait, il ne lui serait pas impossible de les remplir tous.

Après quelques mois de telles expériences, une seule volonté vivait dans le couvent de Saint-Joseph. C'était la volonté de la Prieure, de la Mère, de Thérèse. Alors, l'atmosphère était définitivement créée, l'atmosphère favorable au développement sans limites d'un mysticisme alimenté par le seul amour de Jésus. Plus d'obstacles ni de distractions Les nonnes dont Thérèse était entourée vibraient à la moindre vibration de ses nerfs; qu'elle entrât en oraison, elles s'écroulaient, gémissantes à chacun de ses gémissements; si l'extase la raidissait, elles la soutenaient, tremblantes, raidies, formant un faisceau d'âmes éperdues... Elles sont portées d'un coup à leur millième puissance, l'exaltation morale, la surexcitation et la jouissance physiques d'une femme en proie au mysticisme et à l'hystérie lorsque l'entourent, la pressent, l'étreignent dix vierges hystéro-mystiques qu'elle-même a suggestionnées, qui se suggestionnent entre elles et qui font, de névroses individuelles inégalement intenses, une formidable névrose collective !... Ce sont les violons et les violoncelles d'un orchestre dont les vibrations, unies en crescendo, se poussent, se soutiennent, s'exaspèrent, éclatent en une tempête harmonieuse et puissante; ou bien c'est « le bouillon de culture » où toutes les germinations s'entr'aident, où elles croissent d'autant plus vite et fort qu'elles sont plus nombreuses et virulentes; ou encore c'est l'alambic de vingt liquides amalgamés formant un gaz unique d'une énergie sans limites...

L'alambic mystique !... C'était bien cela, le couvent de Saint-Joseph. Pendant quatre ans, Thérèse y macéra, heureuse, dans les macérations de ses Carmélites. Quelles visions ! quels transports ! quelles extases ! quels ravissements ! quelles unions d'amour, où l'âme et le corps, sans cesse renaissants, étaient sans cesse près de s'anéantir ! Les extases de Thérèse furent alors d'une durée, d'une intensité, d'une puissance émotive et d'une sensibilité physique qu'elle n'avait jamais connues, sauf, peut-être, lors du transpercement de son cœur par le dard enflammé de l'Ange. Heureuse femme qui, pendant quatre ans de quotidienne passion, ne connut ni les espoirs vains, ni les désillusions, ni les déceptions, ni les lassitudes, ni les fatigues, ni les rancœurs de l'amour ! Son Amant n'était jamais semblable à lui-même, et chaque jour il se surpassait en beauté, en force, en douceur... L'impétuosité de ses transports était si violente, que Thérèse, ne pouvant demeurer assise ni à genoux, se laissait tomber sur les dalles ; et elle criait, elle criait, appelant de tout son être la mort subite qui rendrait éternelle la jouissance !... Ce fut alors qu'elle vit la beauté de Jésus si ravissante, que nul mortel n'offrit plus rien qui pût la toucher ou seulement occuper sa pensée.

Et les apparitions divines prirent bientôt des formes diverses. Un jour, comme Thérèse se trouvait dans l'ermitage de Nazareth, l'un de ceux qu'elle avait fait construire et orner, elle fut saisie d'un « véhément transport » dont elle raconte ainsi les phases :

« Mon âme paraissait vouloir sortir du corps, tant elle était hors d'elle-même et se sentait incapable d'attendre davantage le bien qu'elle entrevoyait. Ce transport était si excessif que je ne pouvais y résister ; il agissait sur moi, semblait-il, d'une manière toute nou-

velle. Mon âme était si profondément saisie que je ne savais ni ce qu'elle avait, ni ce qu'elle voulait. Sentant toutes les forces naturelles m'abandonner et ne pouvant me soutenir, quoique je fusse assise, je m'appuyai contre la muraille; à ce moment, je vis au dessus de ma tête une colombe bien différente de celles d'ici-bas, car elle n'avait point de plumes, et ses ailes semblaient former de petites écailles qui jetaient une vive splendeur, elle était aussi plus grande qu'une colombe ordinaire. Il me semble que j'entendais le bruit qu'elle faisait avec ses ailes, agitées à peu près l'espace d'un « *ave Maria* ». Mon âme, se perdant alors dans le ravissement, perdit aussi de vue cette divine colombe. L'esprit s'apaisa avec la présence d'un hôte si excellent, tandis que, selon ma manière de voir, une telle faveur aurait dû le remplir de trouble et d'effroi. Mais dès que je commençai à jouir, la crainte fit place au repos et je restai en extase. »

Un autre jour, c'est la Vierge Marie qui lui apparaît, vêtue d'un manteau d'une éblouissante blancheur. Le surlendemain ce fut Jésus en croix; puis la « très sainte humanité dans un incomparable excès de gloire » : et cette vision produisit en Thérèse une commotion si formidable que la Carmélite passa plusieurs jours dans une sorte de pâmoison ; — puis Jésus sous diverses apparences dans l'Hostie ; puis Jésus lui montrant, dans un Ciel qu'il est impossible de décrire, des religieux morts ou vivants : Pierre d'Alcantara, Pierre Ibañès et surtout, avec le Père Gaspard de Salazar en tête, plusieurs Pères de la Compagnie de Jésus pour lesquels Thérèse avait une grande vénération, « parce que, dit-elle, ayant eu beaucoup de rapports avec les membres de cette Compagnie, je reconnais que leur vie se conforme à ce que mon Seigneur m'a dit d'eux » ; puis, très

souvent, Jésus flottant dans l'air, descendant jusque dans ses bras et lui disant : « *Ya eres mia, y yo soy tuyo* » — « Maintenant tu es mienne et je suis tien » ; à quoi elle répondait fort pertinemment : « *Que se me da a mi de mi sino de vos ?* « Que suis-je en moi qui ne soit vous ! » ; — puis c'était le trône divin, dont il est impossible encore de faire la description, mais que soutenaient certains animaux rappelant ceux des évangélistes et qu'environnaient des anges en multitude, tout enflammés ; — puis encore, Thérèse vit sa propre âme, sous la forme « d'un clair miroir, sans revers, sans côtés, sans haut ni bas, mais resplendissant de toutes parts et au centre duquel Jésus vivait ! » : elle voyait Jésus dans toutes les parties de son âme-miroir comme s'il s'y réfléchissait, et cette âme-miroir à son tour, « je ne puis dire comment » affirme Thérèse, se gravait entière dans le Seigneur par une communication ineffable, toute saturée d'amour !...

Bref, toutes les joies, tous les orgueils, toutes les voluptés, toute la science, toute la splendeur, toute la puissance ; toutes les satisfactions des modes les plus divers, toute la perfection morale, intellectuelle et physique, naturelle et surnaturelle qu'aucune amoureuse — fût-elle la plus puissante des femmes — n'oserait demander pendant une seule minute à son amant — fût-il le plus beau, le plus riche, le plus puissant des hommes, — *Tout*, Thérèse *réellement* le trouvait en *Jésus* Et cela, chaque jour et chaque nuit, pendant quatre années !... Que dis-je ? quatre années !... Pendant encore six autres années, Thérèse connaîtra la montée vertigineuse, au milieu des ravissements et des extases et des incessants transports du plus ardent amour, vers le mariage divin... Alors, en 1572, ce sera la plénitude du bonheur, une sorte de calme serein, une volupté

définitivement parfaite qui la possédera corps et âme, jusqu'au delà du tombeau !...

Mais pour que cette ascension fût possible, malgré les agitations d'une vie extravagante de luttes et de multiples difficultés, il fallait d'abord à Thérèse cette retraite de quatre années hors du monde, dans la serre chaude du petit couvent de Saint-Joseph d'Avila, au milieu de ces cassolettes, exhalant mille parfums d'amour, qu'étaient ses premières Carmélites...

D'ailleurs, rien ne manqua au bonheur de cette vie. Les miracles eux-mêmes y fleurirent. Comment n'en eût-il pas été ainsi lorsque la réputation de sainteté du nouveau monastère commençait à se répandre déjà dans toute la province ? Car, pour si sévère et si stricte que fût la clôture, les nonnes causaient tout de même avec des Jésuites confesseurs, des ecclésiastiques de toute robe prédicateurs ou visiteurs et même avec quelques laïcs des deux sexes, qui, au principe, avaient été favorables à la fondation et étaient restés des amis de Thérèse. Des malades envoyaient ou venaient, suppliants : et les prières des saintes filles leur valaient une prompte guérison. Des âmes torturées imploraient, verbalement ou par écrit : et l'intercession des vierges obligeait la grâce à pacifier leurs âmes. Il arrivait parfois que l'on n'avait pas de quoi manger. Qu'importe ! Ces Carmélites, affamées seulement de l'amour de Jésus, ne faisaient qu'en rire. Et le lendemain la pénurie continuant, l'on jeûnait encore. Mais les oraisons n'en étaient que plus ardentes, plus délicieux les ravissements, plus profondes les extases, plus pénétrantes les ineffables jouissances qui venaient de Jésus. L'une ou l'autre des moniales, plus faible, laissait-elle échapper l'expression instinctive du besoin, de la nécessité d'une nourriture terrestre quelconque, et voilà que la naïve

prière était exaucée : la cloche extérieure se faisait entendre, le tour se mettait en mouvement, et sur la plate-forme apparaissait quelque provision de bouche, suffisante pour un, deux, trois jours. N'était-ce pas miraculeux ? Aux exclamations de ses filles, Thérèse souriait, convenait en effet du miracle et retournait toute en Jésus.

Et puis, que ne peut la foi ? Moïse dut frapper de son bâton le roc, pour en faire jaillir les eaux vives. A l'une des filles de Thérèse, il suffit d'une pensée spontanément exprimée pour que l'eau fraîche et claire et savoureuse montât des abîmes. Voyez comment raconte la chose le Jésuite Ribera, qui connut Thérèse et qui tient ce récit de la bouche véridique de plusieurs témoins oculaires :

« Dans un terrain qu'elles avaient acheté près de leur maison, se trouvait un puits si malpropre et dont l'eau était si mauvaise qu'elle n'était pas même convenable pour les animaux. La Mère conçut la pensée de faire venir cette eau, au moyen d'un canal ou d'un conduit, à une petite cour de la maison, disant que, dès que l'eau serait mise en mouvement, elle serait peut-être bonne à boire. Mais le puits était si profond qu'il semblait impossible d'établir ce conduit. Elle fit venir des fontainiers experts dans la partie et leur fit part de son projet. Ils se mirent à rire et déclarèrent sans détour que ce serait dépenser de l'argent inutilement. Tant valait-il le jeter dans le puits ! L'argent en ce moment était loin d'abonder dans la maison. Là-dessus, la Mère demanda aux sœurs leur avis. L'une d'elles, Marie-Baptiste, répondit qu'il fallait établir le conduit, et elle en donna cette raison : « Notre Seigneur est tenu de nous donner une personne qui nous porte l'eau et, de plus, de quoi faire vivre cette personne : le Divin

Maître s'en tirera à bien meilleur marché s'il nous donne l'eau dans la maison, et donc, il ne manquera pas de nous la donner. »

« Cette raison aurait fait rire les prudents du siècle, mais la Mère, qui était pleine de foi, et qui jugeait les choses par des principes plus hauts, la trouva si convaincante, que sur le champ elle tint la chose pour certaine et donna l'ordre de mettre la main à l'œuvre. En vain un fontainier fort habile réclama contre, disant que c'était temps perdu que d'établir ce conduit, d'un côté, à cause de la mauvaise qualité de l'eau, et de l'autre, parce que le filet d'eau qu'on pourrait avoir serait si petit, qu'il ne servirait de rien. Malgré ces représentations, la Mère maintint sa volonté. L'entreprise réussit si bien, le filet d'eau obtenu fut si abondant et l'eau si excellente que tout le monde en était dans le dernier étonnement, on disait qu'elle était de beaucoup meilleure que celle des fontaines, et ainsi tous en buvaient avec plaisir. L'évêque, qui avait vu auparavant le puits, ne revenait pas de sa surprise, quand il vit le conduit qu'on avait fait; il amena plusieurs personnes pour les rendre témoins d'un fait si merveilleux et leur faire goûter de cette eau. On appela cette fontaine, la « Fontaine Marie-Baptiste ». Les religieuses burent de cette eau environ huit années, et quand elle commença à diminuer, ce ne fut pas non plus sans des circonstances merveilleuses. Au bout de ces huit années, la ville, voyant que la fontaine Marie-Baptiste, située dans une petite cour, ne pouvait servir que pour les usages de la maison, donna au couvent un très bon puits pour arroser le jardin. Quand elles eurent cette nouvelle eau, la merveille de l'eau ancienne cessa, mais non pas entièrement, car jusqu'à nos jours un petit filet d'eau a continué de couler : c'est précisément la quan-

tité que l'on jugeait pouvoir obtenir dans le principe.

« Alors il se passa une autre chose dont bien des personnes furent émerveillées. Les religieuses étaient fort à l'étroit dans leur maison, et il ne leur était possible de s'agrandir qu'en achetant une maison contiguë à la leur. Mais le propriétaire était intraitable et il disait que de ses jours il ne la vendrait et que des religieuses ne s'y verraient point. Il tenait beaucoup à sa maison parce qu'elle avait un jardin très agréable ; il l'arrosait et en entretenait la fraîcheur à l'aide d'un courant secrètement détourné de l'eau qui appartenait à la ville. Il y avait plusieurs années qu'il jouissait ainsi de cette eau détournée, sans que personne s'en fût aperçu. Mais à l'époque où l'on traitait avec lui de la vente de sa maison, l'artifice fut découvert. La ville sur le champ lui enleva l'eau et avec l'eau l'amour de son jardin, parce que sans eau il ne pouvait plus l'entretenir. S'étant dégoûté dès lors de sa maison, il la vendit sans peine au monastère, qui agrandit ainsi ses bâtiments. »

N'est-ce pas exquis, cette anecdote ?

Il ne faut pas croire que l'activité de Thérèse se bornait à ces jeux hydrauliques. Elle en amusait ses naïves et saintes filles. Mais elle, chaque jour, passait quelques heures à un travail qui, tout imposé qu'il lui fût, était cependant pour elle la source de mille joies : joies intellectuelles de l'esprit supérieur qui crée une œuvre d'art, joies sentimentales de l'amoureuse qui revit, en les racontant, les commentant et tâchant de les expliquer, les péripéties souvent énigmatiques de la plus insondable passion. Thérèse écrivait le récit de sa vie intérieure, des grâces merveilleuses, des faveurs extraordinaires qu'elle reçut de Dieu depuis ses premiers pas sur la terre, et aussi le récit des fautes qu'elle

commit et des terreurs que le démon lui avait infligées. Cette relation, cette sorte d'autobiographie justificative lui était demandée par ses amis les Jésuites et les Dominicains, pour qu'elle leur servît à dissiper les préventions de quelques réfractaires liés aux Carmes rancuneux et aux soupçonneux Inquisiteurs... Ce récit terminé, remis à ceux qui l'avaient sollicité, puis transcrit après leur approbation par Thérèse elle-même, l'écrivain mystique voulut travailler pour ses filles spirituelles, et elle fit un petit livre délicieux, une sorte de causerie à la fois autobiographique, psychologique et mystique, entremêlée de pieux conseils, de sages avis, de réflexions en apparence naïves, mais d'une savante profondeur qui décèle la puissante éducatrice d'âmes. On en faisait la lecture en commun. C'était utile et charmant. Cela n'avait pas de titre. A quoi bon? Mais plus tard, quand il fut nécessaire de répandre cette œuvre, Thérèse la retoucha, la fit moins intime, plus didactique et lui donna le nom de « *Chemin de la Perfection* ».

Mais, pour les âmes ardentes, il n'y pas de repos, pas de satiété béate. L'amour ne peut, en elles, que grandir sans cesse. Et toujours, comme à une flamme dévoratrice, il lui faut de nouveaux aliments. Thérèse s'était donnée toute à Jésus et lui avait constitué un pieux sérail de vierges définitivement éperdues d'amour. Allait-elle s'en tenir là? Pouvait-elle penser que le Divin Amant était satisfait et jugeait-elle avoir acquis elle-même assez de mérites?... Ah! certes non! Et l'idée lui vint d'étendre et de multiplier son œuvre, d'allumer par toute l'Espagne, d'où ils jetteraient sur le monde entier leurs vivifiantes étincelles, des foyers mystiques analogues à celui de Saint-Joseph d'Avila. Oui! les faire innombrables, les vierges immolées aux

pieds de Jésus ! Que toutes les contrées de cette terre, pour laquelle le Christ a souffert, saigné, agonisé, vissent s'élever des monastères où des corps de femmes, sublimisés par l'amour, souffriraient, saigneraient, agoniseraient pour Jésus ! Thérèse caressa ce grandiose projet ; et dans sa froide et saine raison qui s'alliait si bien avec son tempérament passionné autant qu'avec sa foi religieuse, la géniale Carmélite traça, de son œuvre future, les grandes lignes.

Puis elle en parla à ses amis. Ces pieux zélateurs approuvèrent avec enthousiasme. Ils étaient Espagnols, catholiques et admirateurs fervents de Thérèse : pouvaient-ils rester insensibles à des idées d'où Thérèse, le catholicisme et l'Espagne recevraient tant de mérites célestes et tant de terrestre gloire ? Et il fut décidé qu'on profiterait de la première bonne occasion pour commencer les démarches officielles indispensables.

Elle ne devait pas tarder à se présenter. Mais auparavant, Thérèse reçut une visite qui allait augmenter et légitimer davantage encore son ardeur de moissonneuse d'âmes virginales dignes d'être offertes, en holocauste, à l'incomparable amant.

Au commencement de l'année 1567, la cinquième après la fondation de Saint-Joseph, l'on vit à Avila le P. Alonso Maldonado, religieux déchaussé de Saint-François, récemment revenu des Indes. Il raconta à la Mère quelle multitude d'âmes se perdaient dans ces contrées, faute d'instruction chrétienne. Il parla avec l'accent apostolique d'un homme qui brûle de travailler au salut des âmes. Thérèse, qui se sentait consumée des mêmes désirs, eut une grande joie de l'entendre. Par ce tableau pathétique de la perte des âmes qu'il venait de mettre sous les yeux de la Mère, l'homme de Dieu lui avait fait au cœur la plus profonde blessure.

Elle en éprouva une douleur si vive qu'elle ne pouvait en contenir les transports. Sur le champ elle s'en fut à un ermitage du jardin afin de s'y recueillir dans une plus grande solitude. Là, donnant libre cours à ses larmes, elle élevait du plus intime de son cœur des cris vers le souverain Créateur, le conjurant de lui donner le moyen de gagner quelques âmes, puisque le démon en ravissait un si grand nombre. Le moyen se présenta peu après.

En effet, un beau jour, le P. Jean-Baptiste Rubeo de Ravenne, général des Carmes, fut en la cité d'Avila, « chose qui ne s'était point vue jusqu'alors, racontent les biographes, et dont on n'a pas eu d'exemple depuis... » Tombait-il du ciel où est Dieu, qui exauçait sa bien-aimée Carmélite ? Peut-être ! Mais très certainement ce puissant moine venait de Rome où était le général des Jésuites, avec qui l'on sait que Thérèse entretenait en secret des rapports assidus.

Rien n'est plus amusant que la malicieuse hypocrisie avec laquelle le P. Ribera, Jésuite, raconte cet événement gros de conséquences. Tout est à savourer, dans ce texte où le transparent mensonge et la restriction mentale s'enchevêtrent insidieusement — avec esprit d'ailleurs — autour de la vérité, comme les serpents du caducée autour de la verge au miroir !...

— « La Mère, qui ne savait point alors ce que l'éternelle sagesse avait déterminé, affirme Ribera, la Mère eût volontiers et sans regret dispensé le général de son voyage en Espagne, parce qu'ayant placé son monastère non sous la juridiction de l'Ordre, mais sous celle de l'évêque d'Avila, elle craignait que le général ne lui en montrât du mécontentement et ne lui ordonnât de retourner à l'Incarnation. Un tel ordre l'aurait profondément contristée, à ne considérer que la peine qu'elle

eût ressentie de ne pouvoir garder la rigueur de la règle primitive, la pénitence, la pauvreté et la clôture qu'elle avait commencé à observer avec une si grande consolation de son âme. Sa sérénité ne fut cependant pas troublée par l'arrivée du Père général à Avila. Forte du témoignage de sa conscience, *n'ayant point failli à l'obéissance due à ses supérieurs,* ni prétendu autre chose que la gloire de Notre-Seigneur et de sa Très Sainte Mère, elle ne voulut point éviter les rapports avec le chef de l'Ordre. Loin de se cacher de lui, elle l'invita à venir la voir au monastère de Saint-Joseph.

« Dès la première entrevue, elle lui rendit compte non seulement de la fondation du monastère, mais encore de presque toute sa vie, avec autant d'ouverture et de vérité que si elle eût parlé à Notre-Seigneur, dont il lui tenait place. La cause était juste, elle était entre bonnes mains, le juge était homme de sens, ami de l'observance religieuse et de la piété, Dieu était dans le cœur et sur les lèvres de celle qui parlait, aussi défendit-elle sa cause avec tant de grâce et une telle force de raison que le Père général, loin de lui témoigner le moindre mécontentement, la consola, l'encouragea beaucoup et lui donna l'assurance qu'il ne lui commanderait jamais de sortir de son monastère. Saint-Joseph d'Avila offrait au Père général un grand spectacle : il y voyait une vive image des commencements de son Ordre, la règle primitive observée sans aucune mitigation, ce qui n'avait lieu dans aucun autre monastère ; dans la fondatrice il trouvait les désirs les plus embrasés de s'employer au bien spirituel des âmes ; son cœur de chef de l'Ordre en tressaillit d'un indicible bonheur. Animé lui-même du désir de voir cette réforme naissante se développer, il donna à la Mère

des lettres patentes pour fonder d'autres monastères, avec précepte de faire tout ce qui serait en son pouvoir pour cela, et avec des censures contre tout Provincial qui voudrait s'opposer à ces fondations.

« La Mère commençait dès lors à voir les grandes choses que le Seigneur lui avait annoncées. Car jusque-là son but unique avait été de vivre en paix dans son monastère ; et pour ce qui est de demander l'autorisation d'en fonder d'autres, elle n'en avait jamais eu la pensée.

« Elle ne laissait pas de voir, en même temps, combien il lui faudrait d'argent et de faveurs pour fonder ses monastères, et tout lui manquait. Mais, comme elle avait un indicible courage pour entreprendre des choses grandes et difficiles, comme elle avait, en outre, un si ardent désir de la gloire de Dieu et du salut des âmes, et enfin une foi si vive, dès qu'elle vit dans le général un bon vouloir si prononcé pour la fondation de nouveaux monastères, elle les regarda comme déjà fondés.

« Le Père général la protégeait en tout et lui accordait beaucoup de faveurs. Toutes les fois qu'il pouvait se dérober à ses occupations, il allait la voir ; il s'entretenait avec elle sur des sujets spirituels ; il lui communiquait les affaires les plus importantes de l'Ordre et il lui portait tant d'affection, qu'en parlant d'elle il l'appelait *La mia figlia, Ma fille :* rapports d'estime et de confiance qui durèrent jusqu'au moment où il se vit contraint de reprendre le chemin de l'Italie. »

Et Thérèse, âgée de cinquante-deux ans, allait se lancer dans une existence prodigieuse, voyager presque incessamment à travers l'Espagne où les chemins n'étaient que des pistes muletières, braver les éléments, la maladie, la misère et les Inquisiteurs !...

Mais quelles récompenses, au jour le jour ! Élevée à l'union mystique, transpercée en plein cœur par le dard de l'Ange messager de l'Amant, ravie mille fois en des transports de volupté où elle perdait le sens des choses de la terre, Thérèse allait enfin monter plus haut et pénétrer plus profondément dans le paradis de toutes les extases : elle allait connaître en de prodigieux ravissements des jouissances bien supérieures à celles que son être sensible avait déjà éprouvées et, enfin, elle allait devenir, en un mariage dont elle relatera elle-même les inimaginables péripéties, l'épouse unique de Jésus !...

CHAPITRE VII

LA FONDATRICE ET SES VOYAGES

Il ne suffisait pourtant pas à Thérèse d'être autorisée à fonder des couvents de Carmélites sur le modèle de Saint-Joseph d'Avila. En cette femme extraordinaire, jamais le mysticisme, si exalté fût-il, n'annulait le sens des réalités humaines, le besoin inné de la logique et de l'ordre, le goût de construire grandement et harmonieusement qui est propre aux vastes esprits dominateurs. Surgiraient-ils du sol par centaines, les monastères de Carmélites réformées, déchaussées, ne seraient qu'une floraison disparate, isolée, de vie précaire, si autour d'eux et contre eux subsistaient non seulement les puissantes communautés de Carmélites comme celle de l'Incarnation d'Avila, mais surtout les maisons antiques et solides des Carmes mitigés, ennemis naturels de la réforme thérésienne.

— « Mon œuvre ne sera telle qu'il le faut pour qu'elle soit digne du Dieu unique, éternel et tout puissant, se disait Thérèse, que si la mitigation du Carmel, masculine et féminine, disparait de toute la surface de la terre. Alors, les Carmes et Carmélites réformés, déchaussés, stricts observateurs d'une règle conventuelle logique, seront en exemple à tous les Ordres contemplatifs et mendiants. Et bientôt il n'y aura plus dans l'Église catholique de ces abus, de ces relâchements

coupables qui donnent parfois raison aux railleries des athées, aux mépris des infidèles et aux accusations furieuses des luthériens... »

Et tranquille sur le fait des Carmélites, puisqu'elle avait les autorisations nécessaires, Thérèse s'occupa aussitôt des Carmes ; il lui fallait obtenir les pouvoirs propres à la réforme de ces hommes et à la fondation de monastères qui se peupleraient de Carmes de nouveau déchaussés.

Par elle-même, Thérèse de Jésus avait déjà beaucoup obtenu du Père Jean-Baptiste Rubeo de Ravenne, Général de l'Ordre. Pouvait-elle tout de suite demander davantage ? Non... Mais elle catéchisa son grand ami, l'évêque d'Avila, Don Alvaro de Mendoza. Et immédiatement après que le P. Général, devant enfin partir d'Avila, eut fait ses adieux à Thérèse, celle-ci mit l'évêque en campagne. Don Alvaro vit donc le Père avant son départ et lui demanda, en conséquence de réflexions et de projets personnels, de vouloir bien permettre qu'il se fondât dans son diocèse d'Avila quelques monastères de Carmes de la règle primitive. Et d'autres personnes, c'est à dire les plus influents amis de Thérèse, appuyèrent la requête. Le Père Général, définitivement subjugué par l'incomparable Carmélite, eût accordé volontiers ; mais sachant combien de fureurs dans son ordre étàient latentes contre la Réformatrice, il déclara que la chose lui semblait prématurée. Ce n'était ni oui ni non. Thérèse se prévalut de ce demi-succès. Elle écrivit personnellement au Père Général déjà en route pour Rome. Cette lettre exposait les grands avantages qui résulteraient de la fondation de monastères des Carmes déchaussés et démontrait que les objections que l'on pouvait opposer n'étaient pas assez graves ponr que l'on renonçât à une œuvre qui devait

tant servir à la gloire de Dieu. Cette missive rejoignit le Père Général à Valence.

« La Mère, dit Ribera, avait tant de grâce et de force dans ses paroles, que son plaidoyer fut pleinement victorieux. » Elle reçut, de Valence, l'autorisation de fonder deux monastères d'hommes ; toutefois était nécessaire le consentement du Provincial en charge et de son prédécesseur. Difficile à réaliser, cette condition. L'évêque d'Avila y réussit cependant. Que n'aurait-il pas obtenu pour l'amour de Thérèse ? Car il l'aimait et il devait en donner des preuves jusqu'au delà de la mort !

Et voilà maintenant Thérèse armée de pied en cap. Remettant à plus tard, — il lui fallait des hommes dignes de son choix et propres à réaliser son dessein, — la fondation du premier monastère de Carmes déchaussés, elle décida de fonder le deuxième couvent de Carmélites.

Où aller ? Quelle ville choisir ?

Thérèse chercha. Et bientôt elle eut l'impression qu'elle ne pouvait mieux commencer que par Medina del Campo (1).

C'était une ville riche et à peu de distance d'Avila. Ce qui dut influer sur le choix de la moniale, c'est qu'à

1. Il faudrait un gros volume pour contenir l'histoire *détaillée* de toutes les fondations conventuelles de Thérèse. Dans une biographie comme est celle-ci, une telle minutie de détails, pour des actes de même essence et de fin analogue, est inutile et par conséquent serait fastidieuse. Je ne ferai donc pas la chronique complète et circonstanciée des fondations.

Toutefois, pour la connaissance du caractère de Thérèse, il est bon de savoir quelles difficultés l'accueillirent généralement et à quelles besognes — vulgaires, mais indispensables — cette femme sut s'astreindre pour n'être vaincue ni par les hommes ni par les choses. C'est pourquoi je raconte dans ses plus humbles détails la première fondation hors d'Avila : celle de Medina del Campo.

cette époque son ancien confesseur, le P. Balthazar Alvarez, se trouvait recteur du collège de la Compagnie en cette ville. Ce Jésuite, jadis incompréhensif et récalcitrant, était complètement acquis et maté. Elle lui écrivit, l'informant de ce que son Général lui avait « ordonné », et le priant de lui obtenir de l'autorité ecclésiastique la permission de fonder un monastère à Medina del Campo ; car aux termes des patentes qu'elle tenait de son Général, elle n'avait besoin, pour fonder un couvent, que du consentement de l'ordinaire.

Afin de négocier cette affaire avec le recteur de la Compagnie, elle fit partir pour Medina le prêtre Julien d'Avila, chapelain du Monastère de Saint-Joseph. L'autorisation que l'on demandait éprouvait des difficultés, parce que le nouveau couvent devait être fondé sans revenus. Mais Julien d'Avila s'acquitta si bien de son office et le P. Balthazar Alvarez se démena de telle sorte que le succès de la négociation demeura comme assuré.

L'on exigea qu'il se fît une information juridique sur les avantages qui pouvaient échoir d'un tel monastère à la ville. Cette information fut rédigée d'une manière fort ample par Julien d'Avila et corroborée par les dépositions de plusieurs témoins de grande autorité. Parmi les ecclésiastiques qui appuyaient la fondation, se trouvaient les principaux Jésuites de Medina del Campo ; comme ils connaissaient et aimaient Thérèse, ils déposèrent de grand cœur en faveur de la Fondatrice. Parmi les séculiers favorables à son dessein, figuraient des magistrats et quelques-uns des plus notables habitants de la ville. Au bout de quinze jours de démarches, Julien d'Avila obtint l'autorisation voulue. Par ordre de Thérèse il loua une des meilleures maisons de la ville afin de la transformer sans retard en monastère : elle

était attenante au couvent de Saint-Augustin et coûtait de loyer cent trente-deux écus par an.

Mais Thérèse avait eu soin de prendre une autre mesure très importante. A cette époque, le P. Antoine de Heredia était prieur du monastère des Carmes de Medina, qui s'appelle Sainte-Anne. La Carmélite lui écrivit pour le prier de lui acheter une maison. Il s'adressa, dans ce but, à une dame qui lui était très dévouée et cette dame céda la maison sans exiger d'autre garantie que la parole du Père. L'immeuble se trouvait rue Saint Jacques, très bien situé dans un excellent quartier ; mais la plus grande partie de l'édifice tombait en ruine, et c'est pourquoi Julien d'Avila loua une autre maison pour recevoir les religieuses jusqu'à ce qu'on eût fait à celle-ci les réparations nécessaires.

Thérèse fut satisfaite de l'achat et de la location. A la vérité, pour faire face à cette double dépense, elle ne comptait pas un maravedis en bourse. Mais elle avait un grand courage et toute confiance en Jésus. Définitivement résolue, elle ne craignait pas que, faute d'argent, l'on se vît forcé de renoncer à cette œuvre. Il fallait donc que Celui qui avait donné le plus donnât aussi le moins, c'est à dire l'argent nécessaire. Thérèse n'en possédait même pas pour le voyage. Mais que l'on se rassure ! Une jeune fille se présenta, qui n'avait pu être reçue à Saint-Joseph, parce que le nombre de treize était rempli ; cette demoiselle, qui venait d'apprendre que l'on allait fonder une nouvelle maison, conjura la Mère de l'y recevoir, et offrit, en même temps, pour la fondation, une petite somme, tout son avoir. Sa demande accueillie, elle prit le nom d'Isabelle de Jésus. La somme offerte par elle était si modeste que, loin de suffire à payer la maison achetée, elle servirait

tout au plus à payer la location de l'autre. N'importe ! sans autre ressource que ce peu d'argent, Thérèse décida de se mettre en route ; ayant avec elle six nonnes, qu'elle devait nourrir, elle partait aussi confiante que si elle emportait de grandes richesses.

Elle avait choisi pour compagnes quatre religieuses de Saint-Joseph et deux de l'Incarnation, car, en vertu des pouvoirs qui lui avaient été accordés, les religieuses de ce dernier couvent étaient libres de passer aux monastères nouveaux.

Les quatre religieuses de Saint-Joseph étaient Marie-Baptiste, Anne des Anges, Inès de Jésus et sa sœur Anne de l'Incarnation, cousines germaines de Thérèse. Les deux autres étaient doña Thérèse de Quesada et doña Isabelle Arias, qui portaient encore l'habit de l'Incarnation.

Les religieuses qui restèrent à Saint-Joseph d'Avila sentirent très vivement le départ de la Mère, parce que l'amour qu'elles lui portaient était immense. Il n'y en avait pas une parmi elles qui n'eût tenu à grand honneur d'être emmenée. Avant de se séparer de ses filles, elle voulut les consoler, en les laissant dans une maison commode et avec un bon jardin : ce qui leur était bien nécessaire. Dans ce but, malgré sa pauvreté, la confiante Thérèse contracta une dette de neuf mille réaux, espérant que le Seigneur inspirerait à quelque âme généreuse de la payer. L'on pense que le Seigneur n'y manqua pas. Son occulte volonté dirigea bientôt vers ce monastère des jeunes filles riches, désireuses de servir Dieu. Ce qui, de toute évidence, ne fut pas une petite faveur d'en haut, au temps où l'on pensait que l'absence de la Fondatrice allait amener la ruine du couvent !

La dernière heure qui précéda son départ, Thérèse se rendit à l'un des ermitages qu'elle avait bâtis : celui

où elle avait fait peindre sur le mur le Christ à la colonne (1). Elle conjura le Divin Maître de lui accorder la grâce de retrouver à son retour le monastère dans le même état où elle le laissait en partant. Sa station terminée à l'ermitage, elle prit congé de ses filles, sentant vivement la séparation, mais cachant sa peine avec courage pour ne pas les affliger. Celles qui avaient le bonheur de l'accompagner partaient avec la résolution et un grand désir de souffrir ; grâce à l'invincible Prieure qui marchait à leur tête, il leur semblait qu'il n'y avait point de difficulté au monde qu'il ne leur fût facile de vaincre.

La petite colonie se distribua dans trois ou quatre chariots ; elle emportait avec elle le modeste mobilier que la pauvreté de Saint-Joseph avait pu lui céder. Outre les muletiers, Julien d'Avila accompagnait les religieuses. Elles sortirent de la ville cinq ans après la fondation de Saint-Joseph, le 19 août 1567. Ce départ ne put être secret, et l'on ne prit, d'ailleurs, aucune mesure pour qu'il le fût. Mais dès que le bruit s'en fut répandu dans la ville, il y causa une grande émotion. Les uns disaient que Thérèse de Jésus était folle ; d'autres, qu'on verrait bien l'issue de ce projet insensé ! L'évêque avait aussi trouvé le projet peu fondé en raison, mais il ne voulut point le dire à la Mère, ni

1. Cette peinture représentait le Christ attaché à la colonne contre laquelle il fut flagellé, à Jérusalem. C'est ainsi qu'il était apparu à Thérèse au couvent de l'Incarnation, un jour qu'elle entretenait une conversation frivole, dans le parloir. Jésus s'était alors fait voir couvert de plaies ; d'un de ses bras, à l'endroit du coude, pendait un lambeau de chair déchirée. Thérèse avait voulu dans l'un des ermitages de Saint-Joseph le tableau de cette mémorable vision. Elle en donna le schéma au peintre Yepès. L'un des biographes de la Carmélite parle de l'impression à la fois terrifiante et pieuse que lui fit cette peinture dont on voit diverses répliques, actuellement, au couvent des Carmes d'Avila.

opposer le moindre obstacle, de crainte de lui faire de la peine. En réalité, il était navré qu'elle quittât Avila, ne fût-ce que pour peu de temps. Mais elle avait voulu : il s'inclinait.

Au crépuscule, les nonnes arrivèrent à Arevalo, très fatiguées à cause de la chaleur du jour et des secousses des chariots. A un quart de lieue avant d'entrer dans le village, elles virent venir à elles un ecclésiastique, Alonso Etienne, qui leur avait préparé un logement chez quelques femmes recommandables par leur piété.

Il remit à Julien d'Avila une lettre du propriétaire de la maison louée à Medina del Campo. Dans cettre lettre, le propriétaire disait qu'on ne partît pas d'Avila jusqu'à ce que les difficultés soulevées par les religieux de Saint-Augustin fussent aplanies : sa maison étant voisine de leur couvent, ils s'opposaient à ce que l'on fît un monastère si proche du leur ; il ajoutait que, ces religieux étant ses amis, il ne voulait pas leur causer du déplaisir, et qu'il ne donnerait la maison que lorsqu'ils y consentiraient.

Loin de s'émouvoir de ce contretemps, le courage de Thérèse ne fit que s'accroître. Elle pria néanmoins Alonso Etienne de garder le silence, de peur de troubler ses compagnes, surtout les deux qui sortaient du monastère de l'Incarnation, Isabelle Arias et Thérèse de Quesada. Pour les autres, la précaution eût été superfétatoire : point de peines qui ne leur parussent douces si elles les supportaient pour « la Mère ». Mais les deux religieuses de l'Incarnation avaient eu les plus grands obstacles à surmonter pour suivre Thérèse ; elles appartenaient à de très nobles et puissantes familles ; l'une d'elles était déjà sous-prieure ; enfin elles étaient parties contre la volonté de leurs parents. C'est

pourquoi Thérèse de Jésus était plus en peine pour elles que pour les autres.

En arrivant à Arevalo, dans la maison où elle devait loger, Thérèse apprit que le P. Dominique Bañez se trouvait dans le village. Elle en éprouva une vive satisfaction, parce qu'elle ne doutait pas qu'avec les lumières et les conseils d'un homme si sage, tout n'allât très bien. Elle l'envoya chercher aussitôt et lui fit part de ce qui se passait : il jugea que les difficultés soulevées par les religieux de Saint-Augustin seraient bientôt abattues ; mais cette négociation eût demandé du temps, et Thérèse ne pouvait se résoudre au moindre délai, à cause des religieuses qui l'accompagnaient.

Elle voyait combien la promptitude d'exécution était nécessaire ; l'expérience de la fondation précédente lui montrait que, si l'on ne prenait pas possession avant que le projet fût connu de la population, il pourrait survenir bien des inconvénients. Elle n'était donc pas rassurée, elle passa une grande partie de la nuit à chercher les moyens de réaliser ce qu'elle désirait avec tant d'ardeur.

Au petit jour survint, à Arevalo, le P. Antoine de Heredia, prieur des Carmes de Medina del Campo : il assura que la maison qu'il avait achetée offrirait le logement nécessaire, qu'elle avait un vestibule dont on pourrait faire une petite église en l'arrangeant avec des tapisseries.

— Bien, partons ! fit Thérèse.

Mais, prudente, elle allégea son escorte : Inès de Jésus et Anne de l'Incarnation, Thérèse de Quesada et Isabelle d'Arias attendraient à un village voisin, appelé Villeneuve-de-l'Azeral, où Vincent de Ahumada, frère d'Inès et d'Anne, était curé. Elles y furent conduites par Alonso Etienne et elles devaient y rester quinze jours.

Thérèse ne garda avec elle que Marie-Baptiste et Anne des Anges. Elles se déterminèrent à passer par Olmedo, siège d'un évêché. Elles rencontrèrent sur leur chemin l'endroit où habitait la dame qui avait vendu la maison qu'elles allaient occuper. La Mère eut un entretien avec cette zélatrice et reçut d'elle une lettre ; ordre y était signifié au majordome, occupant la maison, à Medina, d'en sortir et de la laisser libre. On enjoignait aussi à ce serviteur de donner, s'il en était besoin, des tapisseries et un lit de damas bleu, mesure très sagement prise, ainsi qu'on le verra.

Ce même soir, Thérèse et ses compagnes arrivèrent à Olmedo. L'évêque leur fit le plus paternel accueil, les priant de recevoir l'hospitalité jusqu'au lendemain ; mais la Mère ne voulut point s'arrêter. Ne pouvant la retenir, l'évêque fit atteler une tartane où elle fût plus décemment avec ses religieuses, et désigna un chapelain pour les accompagner. Enfin, à la nuit, elles entraient dans Medina del Campo.

Le P. Julien d'Avila avait pris les devants, pour avertir les Pères Carmes du Couvent de Sainte-Anne. Ils préparèrent donc les ornements destinés à la messe du lendemain et tout ce qui était nécessaire pour l'autel.

Arrivée à Medina del Campo, Thérèse alla droit au couvent des Carmes ; aussitôt le Prieur avec deux religieux, la Mère avec ses compagnes et les deux prêtres de la suite se chargèrent de ce qu'il fallait porter, et l'on se dirigea vers la maison qui allait devenir le Monastère. La Fondatrice les pressait de se hâter, marchant en tête « avec cette résolution et ce courage d'un grand capitaine qui conduit ses soldats à une action décisive, et qui remporte la victoire avant qu'ils aient vu les difficultés du combat ».

On suivait le chemin qui est hors de la ville ; c'était le moment où l'on enfermait les taureaux qui devaient courir le lendemain, jour de l'Assomption ; il y avait partout beaucoup de monde. Combien la sainte troupe dut être contrariée de trouver tant de gens sur son passage ! Mais c'eût été bien autre chose si elle eût rencontré des alguazils ! Car ces nonnes et ces clercs, chargés comme ils l'étaient, semblaient avoir dévalisé quelque église. Sans esclandre, on arrive à la maison. Le majordome dormait. On dut frapper à la porte à coups redoublés ; la crainte que sa présence à Medina ne fût connue du public faisait désirer à Thérèse d'entrer au plus tôt.

Enfin, le majordome se leva, il ouvrit la porte et fit tout ce que sa maîtresse lui avait recommandé. Mais en visitant la cour intérieure, Thérèse s'aperçut que les murailles tombaient en ruines ; le vestibule où l'on devait placer l'autel était rempli de terre, les brèches du toit laissaient voir les étoiles. On ne pouvait y mettre le Saint Sacrement ! Les murailles n'étaient point crépies et l'on n'avait pas de quoi les couvrir, car l'on ne possédait que trois tapis ou couvertures pour tapisser tout le vestibule. Heureusement le majordome s'offrit à donner des tapisseries et le lit de damas bleu, comme sa maîtresse le lui ordonnait. Ce fut une grande joie pour Thérèse et pour tous. Quand on eut les tapisseries, il fallut des clous pour les fixer. Ce n'était pas l'heure d'aller en acheter, et le temps manquait. Thérèse se mit à chercher des clous dans les murailles ; elle finit par en trouver quelques uns qu'on arracha. Vite, les religieux et les deux ecclésiastiques tendirent les tapis, les religieuses déblayèrent le sol. Enfin de part et d'autre l'on fit telle diligence, qu'à l'aube du jour les tentures étaient placées, l'autel

dressé et la clochette rituelle suspendue dans le corridor.

Mais il y avait encore une importante formalité à accomplir : un notaire devait constater que le monastère était érigé avec la permission de l'autorité ecclésiastique. On va chez le vicaire général, un notaire est mandé, il se rend au couvent, l'acte est dressé et tout ainsi est terminé de la manière la plus heureuse. Au lever du soleil, on sonnait enfin la petite cloche pour la première messe.

Grande fut l'émotion chez tous les voisins et les passants ! Du soir au lendemain, ils trouvaient un monastère de plus dans Medina del Campo ; ils ne savaient que dire ; dans leur étonnement ces gens éberlués se regardaient les uns les autres.

En peu de temps, la petite église improvisée fut remplie à ne pouvoir contenir le monde qui accourait. Pendant la messe et lorsqu'on plaçait le Saint Sacrement dans le Tabernacle, les religieuses se virent forcées de quitter le couloir qu'elles occupaient. Où se mettre ? Le reste de la maison était à terre et peu s'en fallait que le Saint Sacrement ne fût dans la rue. Mais Thérèse vainquit, comme d'habitude, la difficulté : il y avait en face du tabernacle un escalier par lequel on montait à une galerie qui, seule, était restée debout : les nonnes fermèrent la porte de l'escalier et de cet abri improvisé elles entendirent la messe. Pendant tout le temps qu'elles restèrent dans cette masure, cet escalier leur servit de chœur, de parloir et de confessionnal. La messe étant dite, le Saint Sacrement mis dans le tabernacle, la possession était prise. Ainsi le monastère de Saint-Joseph de Medina del Campo se trouva fondé, le 15 août 1567.

Mais ce fut alors que commencèrent les véritables tourments.

Après avoir entendu la messe, Thérèse alla examiner par une fenêtre la cour de la maison. Elle vit les murs à demi écroulés, il faudrait plusieurs jours pour les relever ; elle s'aperçut ensuite que le Saint Sacrement était en quelque sorte dans la rue. Ce spectacle lui causa une affliction sans mesure. « Elle craignit que, dans ces temps dangereux où les luthériens avaient levé l'étendard de la révolte contre l'Église, il ne se rencontrât parmi les étrangers qui étaient à Medina del Campo quelques hérétiques cachés, qui vinssent furtivement enlever la Sainte Eucharistie pour l'outrager ensuite par toutes sortes de profanations. » Et puis, vraiment, le lieu était inhabitable. C'eût été folie que de ne pas chercher à en sortir le plus vite possible.

Thérèse fit travailler pendant toute la journée aux aménagements les plus indispensables. L'après-midi, le P. Balthasar Alvarez lui ayant envoyé un Père de son collège pour la visiter, elle chargea ce religieux de prier les Jésuites de lui trouver, à quelque prix que ce fût, une maison où elles pussent habiter ; car dans celle qu'elles occupaient, elles étaient en quelque sorte à la belle étoile. Même en août, cela n'est guère décent pour des nonnes cloîtrées !...

Les Pères firent aussitôt les recherches les plus actives ; mais la ville de Medina del Campo, alors dans toute sa prospérité, était si peuplée, qu'il fut impossible de trouver une maison, quelque somme qu'on en offrît. Pendant ce temps, Thérèse passait de tristes jours et des nuits plus tristes encore. Car, dès le coucher du soleil, il fallait placer des hommes pour garder le Saint Sacrement. Malgré cette précaution, Thérèse ne pouvait être tranquille... Ces hommes ne s'endormiraient-ils pas ? Les Carmélites éplorées en avaient grand peur : aussi à tout instant Thérèse se levait, allait à une

fenêtre d'où, à la faveur du clair de lune, elle avait vue sur eux, et elle regardait s'ils étaient à leur poste.

Huit jours s'écoulèrent de la sorte lorsqu'un commerçant nommé Blaise de Medina, qui possédait une très belle maison près de la grande église, offrit aux religieuses de partager sa demeure avec elles ; il se retirerait avec sa famille à l'étage inférieur, il leur cédait l'étage supérieur avec une magnifique salle dorée, qui pouvait servir de chapelle. Elles auraient la liberté de disposer tout à leur gré et de prolonger leur séjour jusqu'à ce qu'on eût fait dans leur maison les réparations nécessaires. Thérèse enfin respira. Dans cette nouvelle demeure, elle jouissait avec ses filles de tous les avantages de la clôture ; elles commencèrent à chanter les Heures.

Dans cette même rue Saint-Jacques où se trouvait leur maison que l'on allait réparer, vivait une noble veuve, doña Hélène de Quiroga, issue d'une des plus grandes familles du pays. C'était une femme d'une piété éminente et d'une charité inépuisable. A peine fut-elle instruite des événements, qu'elle alla parler à la fondatrice, et s'offrit tout d'abord à ériger sans délai une église où l'on pût mettre avec décence le Saint Sacrement, ensuite à faire arranger la maison en ruines de manière que les Carmélites y fussent dans une exacte clôture. Naturellement Thérèse accepta. On mit sur le champ la main à l'œuvre ; le Prieur des Carmes de Sainte-Anne, le P. Antoine de Heredia, activa les travaux avec tant de zèle, qu'en deux mois la maison fut en état de recevoir les religieuses. Plusieurs personnes les aidaient à vivre par des aumônes, mais doña Hélène de Quiroga était leur principal soutien. Cette généreuse bienfaitrice ne tarda pas à recevoir le digne salaire des secours qu'elle avait donnés aux servantes de Dieu :

Thérèse accueillit au Carmel une de ses filles qui y porta le nom d'Hiéronyme de l'Incarnation. Plus tard, doña Hélène elle-même fit profession. Son nom d'Hélène de Quiroga fut changé en celui d'Hélène de Jésus; et quelque temps après, Thérèse fondant un nouveau couvent à Tolède, Hélène de Jésus et sa fille Hiéronyme y furent appelées, la première en qualité de prieure.

Ce ne fut pas seulement dans ces premiers temps que Jésus veilla sur ses servantes avec la tendresse qu'elles méritaient bien, et leur procura des secours, il les envoya ensuite en si grande abondance qu'elles purent payer le prix de la maison et agrandir les bâtiments de telle sorte que le monastère leur coûta plusieurs milliers de ducats. La fondatrice ordonnait d'avance, et chaque fois survenaient quelques personnes prêtes à payer. Le Divin Amant pourvoyait aussi au recrutement des nonnes : les postulantes abondaient. Thérèse faisait un choix judicieux. Et tout de suite novices et professes étaient comblées de tant de grâces que la fondatrice elle-même s'étonnait des trésors qu'elle découvrait dans ces âmes virginales : à la vérité les exemples des premières religieuses contribuaient puissamment à les soutenir. Elles vivaient comme leurs sœurs d'Avila et jouissaient d'une grande estime dans la ville. Mais si le Divin Tyran se montra prodigue de faveurs dans cette fondation de Medina del Campo, il voulut sans doute la consolider par la douleur ; car Thérèse et les religieuses qu'elle avait amenées de Saint-Joseph y furent pendant plusieurs jours très durement malades. Cela n'avait rien d'étonnant, certes, après tant de tribulations et de fatigues...

L'impulsion était donnée. D'année en année, parfois

de mois en mois, l'œuvre des fondations allait se poursuivre, avec des fortunes diverses, et mille incidents contraires, mais avec les succès définitifs toujours conformes à la volonté première de Thérèse, volonté que personne ni rien ne pouvait fléchir. Cette œuvre des fondations ne fut pourtant pas continue. Elle se divisa en trois périodes : de 1567 à 1571, la fondatrice érigea les monastères de Medina del Campo, Malagon, Valladolid, Tolède, Pastrana, Salamanque et Alba de Tormes. Là, repos, ou plutôt arrêt de deux ans, dont on verra les causes et résultats (1). La deuxième période va de 1574 à 1576, avec l'institution des couvents de Ségovie, Veas, Séville et Caravaca. Nouvelle interruption, de quatre ans cette fois, remplie par la lutte féroce entre les déchaussés et les mitigés, lutte qui menaça d'anéantir toute l'œuvre de Thérèse. Et la troisième période, de 1580 à 1582, comprend les fondations de Villeneuve de la Xara, Palencia, Seria, Grenade et Burgos.

« Y eut-il un plan d'ensemble ? » se demande un biographe français, M. Henry Joly, qui a très adroitement résumé toute cette histoire des fondations conventuelles de Thérèse. Et il répond judicieusement : « Non ! » Elle ne prit l'initiative, en effet, que pour Avila et Medina del Campo. Pour toutes les autres fondations, Thérèse alla dans les villes où elle fut sollicitée, car sa renommée était de jour en jour plus grande, et zélateurs et zélatrices ne rêvaient que de Carmélites déchaussées. « C'était un évêque, c'était une princesse généreuse ou de pieuses demoiselles, c'étaient d'honnêtes marchands liés par un vœu, c'était un curé, c'était un conseil municipal qui appelaient Thérèse. » Elle se

1. Chapitre VIII : *Attachements passionnés, Haines ardentes.*

mettait alors en route, ayant rarement le premier maravedis nécessaire. Elle arrivait, se casait tant bien que mal et restait jusqu'à ce que la maison pût se passer d'elle. Les pieuses personnes qui prenaient l'initiative d'appeler Thérèse possédaient parfois si peu de sens pratique, et même de simple bon sens, que par leur sotte imprévoyance elles exposaient la Fondatrice à des échecs qui auraient été préjudiciables à l'ensemble de l'œuvre. Mais par son intelligence, son énergie, sa vision prompte et nette des contingences, sa rapidité de décision et d'action, non seulement Thérèse renversait les obstacles, mais d'un caractère et d'un charme qui imposaient et subjuguaient, souvent elle utilisait les obstacles renversés pour en faire les assises mêmes de la nouvelle fondation.

C'est ainsi qu'à Malagon, le soir même de l'arrivée de Thérèse, les ouvriers lui déclarèrent qu'il y avait encore au moins pour six mois de travail, avant qu'on pût habiter la maison dans laquelle devaient être transférées les Carmélites du monastère fondé peu avant dans la même ville. La Mère était alors brisée des fatigues du voyage par de mauvais chemins ; elle endurait de telles souffrances dans son corps qu'il semblait impossible qu'elle pût quitter le lit. Malgré tout cela, le lendemain elle se leva au petit jour et se rendit au monastère pour examiner elle-même l'état des choses. Elle reconnut la vérité de ce qui lui avait été dit, mais elle n'en persista pas moins dans sa résolution ; elle déclara qu'il fallait conduire les travaux de telle sorte, qu'en treize ou quatorze jours tout fût terminé. Les ouvriers furent stupéfaits à ces paroles et ils jugèrent la chose impossible. La religieuse qui accompagnait la Mère n'était pas moins surprise en la voyant sur pied de si grand matin et avec un tel courage, après l'avoir vue la veille au

soir à demi morte de fatigue et de souffrance. Enfin, tout se fit comme Thérèse l'avait dit. Chaque jour, elle se rendait au monastère, activait et dirigeait les travaux ; elle était la première à donner l'exemple, on la voyait tantôt le balai à la main, tantôt chargée du panier d'un manœuvre. Elle ne rentrait qu'à onze heures pour réciter le reste de l'office. Au terme fixé tout fut fini, et le jour voulu les religieuses passaient dans le nouveau monastère.

Mais si l'obstacle venait des hommes et non des choses, comment se conduisait Thérèse?... A Tolède, le licencié Gomez Tello Giron, vicaire général, administrateur par intérim du diocèse, se refusait à donner l'autorisation indispensable, en dépit des hautes interventions qui s'employaient en faveur des Carmélites (1). A bout de patience, Thérèse mit de côté les officieux, alla droit à l'irréductible dignitaire, et lui parla ainsi, très exactement :

— « Monsieur, il y a plus de deux mois que je suis à Tolède, non pour voir cette ville, et m'y donner du bon temps, mais pour chercher la gloire de Dieu et le bien des âmes, et pour rendre à sa Divine Majesté, dans une ville si fameuse, les services que je lui ai rendus dans quelques autres, en y fondant un monastère de religieuses déchaussées, qui observent la règle primitive de Notre-Dame du Mont Carmel ; c'est dans ce but que j'ai amené des religieuses avec moi. Il eût été digne de votre science, de votre vertu et de l'autorité dont vous

1. L'archevêque titulaire de Tolède, récemment sorti des cachots de l'Inquisition, où on l'avait tenu huit ans, était alors à Rome « en détention préventive ». Cette « détention » devait durer jusqu'à sa mort ou à peu près, puisqu'il mourut quinze jours après sa mise en liberté. Il s'appelait Barthélémy de Carranza. Et Thérèse montra d'autant plus de courage en parlant à son « remplaçant » comme on va le voir.

êtes investi, de favoriser de pauvres femmes dans une si sainte entreprise et de les encourager, puisque Dieu vous a mis en position de le faire. Ce n'est pas, cependant, ce que j'ai vu jusqu'ici. Car, dans un si long intervalle de temps, ni l'autorité de ceux qui vous ont demandé la permission de fonder un monastère, ni la justice si claire et si manifeste de notre cause, n'ont suffi pour que vous accédiez à notre demande. Certes, c'est chose dure qu'il ne se trouve personne qui veuille seconder de pauvres religieuses, dont l'unique prétention est de vivre pour l'amour de Dieu, dans une si grande retraite, avec tant de rigueur et de perfectionnement ! Et c'est chose étrange, que ceux qui ne s'astreignent à rien de tout cela, mais qui vivent à leur aise et au gré de leur volonté, veuillent empêcher une œuvre qui doit tant contribuer à la gloire de Dieu ! Sans doute, nous avons d'autres maisons où nous pourrions vivre et nous ne risquerions pas grand'chose en y retournant, puisque nous n'avons rien à perdre en ce monde. Mais, pour vous, considérez, s'il vous plait, la perte que cette ville de Tolède pourrait faire, et la responsabilité qui pèserait sur vous ; cherchez, je vous prie, l'excuse que vous pourriez alléguer quand vous serez au tribunal de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, pour l'amour et par la volonté duquel nous sommes venues. Quant à moi, je ne vois aucune raison que vous puissiez apporter à votre décharge, si vous empêchez une chose agréable à Notre-Seigneur, vous qui, par vos fonctions, êtes strictement tenu de seconder de tout votre pouvoir tout ce qui regarde son service. »

Le licencié Gomez Tello Giron en fut éberlué et il donna la permission de fonder le monastére.

Et que de misères joyeusement supportées, à cette fondation de Tolède! Pendant quelque temps il n'y eut,

dans la maison monacale, d'autre literie que des paillasses et une couverture. Le premier jour, l'on n'eut pas même une brindille de bois pour griller une sardine. Une nuit, qu'il faisait grand froid, Thérèse demanda à Isabelle de Saint-Dominique de la couvrir un peu, parce qu'elle était glacée. Isabelle lui répondit en riant qu'elle avait sur elle toutes les couvertures du monastère, c'est à dire les deux manteaux de ses compagnes. Et Thérèse ne put s'empêcher elle aussi de rire de bon cœur. On prit à crédit chez un marchand deux paillasses, deux couvertures de bure et un morceau de boucassin, qui était une toile de couleur fort usitée à cette époque. De ces ressources il fallut sacrifier une partie, afin de boucher les fentes des portes et rendre les pièces moins inhabitables. Pour faire cuire un œuf ou autre chose, on empruntait une poêle, on écrasait le sel avec un caillou. Les ornements qui servirent pour la première messe avaient été prêtés par les Carmes chaussés de Tolède. Quatre jours après, une dame envoyait une chasuble de taffetas rouge et deux corporaux : première aumône que recevait la sacristie. D'autres personnes envoyèrent des *tarinas*, avec quelques couvertures de bure (1). Bientôt, la maison fut grossièrement aménagée au prix modique de cent réaux prêtés par la femme du majordome de doña de la Cerda !... (2)

1. La *Tarina*, formée de planches fixées à des pieds courts de bois ou de fer, servait à dresser un lit pour la nuit, à former une sorte de banc pour le jour.

2. Thérèse conserva toujours une affection particulière pour ce couvent de Tolède, inauguré en si complet dénuement. En 1576, alors qu'elle se vit condamnée à une sorte de réclusion — peut-être pour son bien, car elle aurait couru grand danger de mort par les routes où l'auraient traquée ses ennemis — par le chapitre général de son ordre, elle choisit ce couvent pour séjour et y demeura plus d'un an. C'était sa cinquième fondation (*quinta fundacion*). Jouant avec esprit sur les mots, elle l'appelait « *su quinta de*

Et l'organisation des voyages de Salamanque à Séville, de Séville à Burgos, à travers les régions les plus sauvages de l'Espagne, par des froids sibériens ou des chaleurs tropicales!... Et ces voyages eux-mêmes, faits par une femme de cinquante ans, conduisant un troupeau plus ou moins nombreux de jeunes filles, la plupart de riches et nobles familles et habituées à toutes les délicatesses! Mais au fait, comment s'accomplissaient-ils, ces voyages aventureux? Dans quelles conditions? Avec quelles précautions spéciales? Car enfin, c'était un couvent de nonnes cloîtrées qui se déplaçait chaque fois sur des routes affreuses, tantôt désertes, tantôt encombrées de gens des plus basses et grossières classes populaires. Il est intéressant, en effet, de faire le tableau d'ensemble de ces étranges randonnées.

Thérèse n'emmenait généralement avec elle que les religieuses qui manifestaient le plus vif désir de la suivre. Elle leur témoignait par des paroles gracieuses le plaisir qu'elle ressentait de leurs bonnes dispositions. Le jour du départ, toutes communiaient: la Mère tenait beaucoup à commencer ainsi le voyage. Afin d'être plus recueillies et hors de la vue du public, elle voulait qu'elles allassent toujours en coche ou en litière, si l'on en pouvait trouver. De plus, afin que par les chemins ou dans les *posadas*, on ne tînt pas ses religieuses pour des personnes de peu de considération et qu'on ne se hasardât pas à leur adresser des paroles malséantes, telles qu'on a coutume d'en dire à d'autres femmes qu'on voit pauvres et de peu d'autorité, Thérèse exigeait que, pour l'extérieur, elles fussent comme des femmes de qualité.

recreo », « sa villa de délassement ». Au carmel de Tolède l'on ne manque pas de répéter le mot aux visiteurs qui obtiennent la faveur d'une conversation au parloir.

Lorsque Thérèse voyageait seule ou avec une compagne, elle faisait de longs trajets à dos de mule ou d'âne. Mais le plus souvent elle se renfermait, avec cinq ou six de ses sœurs, dans un de ces lourds véhicules à roues immenses, non suspendus, recouverts d'une toile que soutient une carcasse de jonc ; l'attelage se composait généralement de plusieurs mules. Les formes de ces charrettes variaient autant que leurs noms ; c'étaient des carros, des galeras, des tartanas ; mais toutes offraient le moins de confortable qu'il est possible d'imaginer (1). Sous les ardeurs dévorantes du soleil d'Andalousie, ces chars se transformaient en véritales fournaises. En hiver ils sont insuffisants à préserver du froid. Il fallait les diriger, ces chars, au milieu des roches fantastiques de la Sierra Morena ; ou bien, placés sur des bacs, les guider sur les ondes rapides du Guadalquivir ou du Guadalimar ; ou encore, au prix d'incroyables efforts, leur laire passer les précipices de la Sierra de Guadarrama. Souvent la Madre et ses filles mettaient pied à terre et marchaient longtemps sous les rayons brûlants du soleil ou par la boue, la pluie, la neige, d'épais brouillards. Et c'était avec une santé toujours exposée aux crises d'hystérie à mille formes morbides que Thérèse bravait tant de fatigues.

Et quels chemins à peine tracés, pistes capricieuses escaladant les monts et dégringolant dans les vallées, empruntant le lit des rivières à sec pendant l'été, torrentueuses à la fonte des neiges !... Et quelles auberges

1. A Saint-Joseph d'Avila, on conserve la selle-coussin dont Thérèse se servait lorsqu'elle allait à dos de mule ou d'âne. Au couvent des Carmes d'Avila se trouve la haute canne sur laquelle elle s'appuyait. Quant aux carros, galeras et tartanas, il suffit de faire dix kilomètres sur la route de Salamanque pour les rencontrer, tels qu'ils étaient au XVIe siècle.

que ces *ventas*, où la pieuse troupe se voyait contrainte de demander abri ! Selon la spirituelle remarque de Julien d'Avila, pareilles hôtelleries avaient au moins l'avantage d'arrêter peu les voyageurs : à peine en avait-on franchi le seuil qu'on ne songeait qu'à en sortir. Celle qu'on trouvait entre Avila et Salamanque était si remplie de muletiers étendus à terre qu'on avait peine à poser le pied ailleurs que sur un bât ou un homme. Force fut un jour aux religieuses de rester debout. Une autre *posada*, un peu avant Cordoue, ne put offrir aux nonnes voyageuses qu'une petite chambre à simple toit sans plafond ; il ne s'y trouvait pas de fenêtre, et si l'on ouvrait la porte, un soleil de feu rendait le lieu inhabitable. Thérèse était alors en proie à une fièvre ardente. On la mit dans le seul lit qu'il y eût là : il était si haut d'un côté et si bas de l'autre qu'elle ne savait quelle position prendre, et si dur qu'elle se croyait sur des pierres pointues. Finalement, elle crut plus sage de se lever et de se remettre en route avec ses compagnes, le soleil du dehors lui paraissant plus tolérable que celui de ce galetas, qui, en outre, retentissait du vacarme que faisaient les habitués du logis, criant, jurant, chantant, dansant, accompagnés par les tam-tam et les cliquetis des panderos.

Dans certaines parties de l'Andalousie, l'eau est si rare qu'on la paie plus cher que le vin. Par une chaleur torride la Venta de Albino, entre Cordoue et Séville, n'en eut pas une goutte à donner aux voyageurs. En revanche, les religieuses y trouvèrent une infernale compagnie : muletiers, alguazils, bandits de grand chemin. Surexcités à l'excès par la soif, autant que par la bouillante ardeur andalouse, ces hôtes redoutables firent frémir les Carmélites par leurs imprécations et leurs blasphèmes ; bientôt ils dégainèrent les uns contre

les autres et l'on vit briller quarante épées, sans compter les coups d'arquebuse. Les compagnes de Thérèse se croyaient à leur dernier jour.

En hiver même dénûment et nouvelles souffrances. Telle venta n'avait pas de lit à offrir, alors que le froid sévissait avec rigueur. Dans telle autre, pas de feu, pas de bois. La nourriture faisait complètement défaut, et, pour tout abri, une masure dont le toît laisse voir le ciel et où la pluie entre comme dans un bassin...

Mais Thérèse animait ses compagnes et ses compagnons d'un courage et d'une bonne humeur qui, en elle, ne faiblissaient jamais. Les compagnes étaient des novices, des religieuses jeunes et vieilles, souvent de noble race et habituées à toutes les aises de la vie fortunée. Les compagnons variaient davantage : d'abord des prêtres séculiers, comme Julien d'Avila le premier chapelain de Saint-Joseph, qui entend bien se prévaloir de ses droits pour se dévouer plus que nul autre à la Madre et à ses filles, comme Gonzalve de Aranda et Pierre de Ribera, rivaux en dévouement; ensuite des Carmes déchaussés, tels que Jean de la Croix et Antoine de Jésus les premiers réformés, Grégoire de Nazianze si distingué, Nicolas de Jésus-Marie qui deviendra un jour le célèbre Doria, Jérôme Gratien, directeur et fils de prédilection de Thérèse, avec Pierre de la Purification, son secrétaire ; enfin des séculiers comme Augustin de Vitoria, zélateur de Valladolid, Antoine Gaytan, gentilhomme contemplatif, vrai Carme laïc, Bernardin de Mendoza le généreux, et tant d'autres ! La mère avait toujours avec elle, dans ses voyages, un ou plusieurs de ces dévoués gardiens, qui, montés sur leurs mules ou leurs chevaux, escortaient les véhicules des religieuses. Auprès d'eux il y avait les *mozos de camino,* jeunes gens de service, qui allaient à pied. Leur office était de tirer les carros

des ornières trop profondes, de les désensabler, de les relever quand ils versaient. ce qui arrivait souvent. Mais parfois le passage était-il trop difficile? Alors tout le monde sautait à terre et poussait aux roues : séculiers, prêtres, religieux, Carmélites. *Anda !... Cuidao ! anda, anda, hombres !...* Il y avait aussi les carretos ou conducteurs, souvent maladroits et toujours négligents. Enfin, l'on devait quelquefois, dans les montagnes, engager des guides, individus suspects qui ne se privaient point de disparaître juste au moment ou ils auraient été utiles, après avoir subrepticement chapardé quelque objet à leur convenance.

Mais rien ne pouvait troubler la sérénité, souvent joyeuse, de Thérèse, pas plus que les incidents du voyage n'empêchaient la Mère de veiller à l'observation aussi exacte que possible des règles conventuelles.

En route, la manière de se conduire était la même qu'au monastère. Si une nonne oubliait de baisser son voile toutes les fois qu'elle pouvait être vue, la Mère la réprimandait sévèrement ; elle leur donnait l'exemple, car même en parlant à une femme, elle baissait son voile, à moins qu'il n'y eût un motif légitime de le lever. L'on emportait toujours une clochette que l'on sonnait pour l'oraison et les heures de silence, comme au monastère, et l'on avait un sablier pour mesurer le temps. Dès que la clochette avait donné le signal du silence, tous ceux qui accompagnaient la Mère et ses filles, religieux, prêtres séculiers, domestiques même, devaient être muets.

Quand on sonnait pour la fin du silence, c'était un curieux spectacle de voir l'allégresse de ces domestiques, et combien ils étaient heureux de pouvoir parler. Lorsqu'ils avaient été bien attentifs à garder bouche close,

la Mère les en récompensait en leur faisant donner quelque chose de plus aux repas.

Dans les litières et chariots où elle n'était pas avec les religieuses, Thérèse en désignait une à laquelle les autres devaient obéir comme à elle-même. Elle agissait de la sorte, non seulement pour l'exercice de l'obéissance, mais encore afin de voir quel était, dans la monitrice qu'elle avait choisie, le talent de gouverner.

Dès qu'on arrivait à une *posada*, la Mère prenait pour elle et ses filles un appartement où elles s'enfermaient ; elle désignait une tourière qui, seule communiquant avec les gens de la maison, demandait et recevait ce qui était nécessaire. Si l'auberge ou la maison où l'on devait s'arrêter était tellement pauvre qu'il n'y eût point d'appartement séparé, Thérèse faisait tendre des couvertures de telle sorte que les religieuses occupassent une partie de la maison sans être vues, et là on leur portait ce dont elles avaient besoin. Le matin, étant la première éveillée, la Mère éveillait ses filles ; le soir elle se couchait la dernière. La petite colonie avait toujours avec elle un prêtre qui confessait et disait la messe. La journée commençait par l'oblation du Saint Sacrifice toutes les fois que le prêtre pouvait l'offrir ; la Mère ne manquait jamais d'y recevoir la communion.

Elle portait quelquefois une statuette ou une image de Jésus, qu'elle tenait dans ses mains. De cette manière, le voyage ne lui causait point de distractions. Pendant qu'elle était en route, Dieu se plaisait à l'inonder de tant de sentiments et de sensations que, pour en supporter l'excès, elle était forcée de chercher un peu de distraction dans les embarras matériels et les contretemps imprévus qui survenaient de jour et de nuit. Elle était constamment dans une si profonde oraison,

en communion intime avec le Divin Amant, que presque jamais elle ne le perdait de vue. Elle eût voulu n'avoir point à parler, afin de jouir sans interruption de l'invisible et douce compagnie ; néanmoins, quand le devoir l'obligeait à prendre la parole, c'était avec une telle allégresse qu'on eût dit qu'elle en avait grande envie ; elle agissait de la sorte pour rassurer les personnes qui l'accompagnaient et qui s'attristaient de la voir parfois si loin d'elles !... Et les Carmélites étaient si heureuses de voyager avec « la Mère », qu'elles comptaient pour rien les fatigues et ne pouvaient se rassasier de la grâce et de la séduction de ses paroles, qui respiraient, en effet, une paix et une sérénité célestes. Des incidents du voyage, comme des objets qui frappaient la vue, elle tirait d'admirables sujets de conversation ; elle captivait ainsi et charmait toutes les personnes de sa suite. Parmi les conducteurs de mules, s'en rencontrait-il quelques uns qui eussent l'habitude de jurer ou de s'émanciper, ils s'en abstenaient par respect pour la Mère, et ils avaient plus « de bonheur à l'entendre qu'à goûter tous les plaisirs qu'ils auraient pu avoir sur la terre », ainsi qu'ils l'affirmaient eux-mêmes.

Souvent, l'arrivée au but du voyage était exempte de tribulations. A Pastrana, Salamanque, Alba de Tormes. Ségovie, Veas, Caravaca, Villeneuve-de-la-Xara, les fondations se firent sans incidents facheux et sans grandes difficultés matérielles. Parfois même, Thérèse et ses compagnes furent reçues avec un grand concours de peuple et de vives démonstrations d'enthousiasme. Il en fut particulièrement ainsi à la fondation de la Villeneuve-de-la-Xara. A chaque village où l'on arrivait, la Mère était entourée d'une immense multitude accourue de tous côtés pour la voir. Elle ne savait que faire pour se dérober à cette curiosité. Dans un village

appelé Robledo, elle reçut l'hospitalité chez une pieuse femme. La maison se vit aussitôt cernée par tant de monde, que l'alcade dut placer deux hommes à la porte afin que les nonnes pussent prendre tranquillement leur repas. Mesure impuissante : on escaladait les murailles, on entrait par les fenêtres et l'on contemplait enfin la « Santa Madre ». Ce bonheur n'était accordé qu'à un petit nombre. Mais au sortir du village cette multitude, qui voulait au moins voir la Mère puisqu'elle ne pouvait lui parler, se précipitait tellement sur ses pas, que l'alcade ne put venir à bout de lui frayer un passage qu'en envoyant en prison quelques uns de ces braves gens.

A l'entrée d'un autre village, voisin de celui de Robledo, Thérèse trouva encore un monde immense accouru pour la voir ; l'expédient qu'elle imagina pour se soustraire à cette importunité fut de partir trois heures avant le lever du jour. A peine était-on sorti du village que le coche où était la Mère se rompit ; mais à cause des ténèbres, on ne s'aperçut pas de l'accident ; l'on fit ainsi trois lieues avant d'arriver à un autre village. Là, quand on s'aperçut de l'état du coche on en fut épouvanté : on ne pouvait comprendre comment on avait parcouru un si long trajet, et le conducteur disait que cela n'avait pu se faire sans miracle. La dévotion qu'on avait pour Thérèse dans tous ces villages était extraordinaire. Un riche laboureur, ayant appris qu'elle devait passer sur le chemin de sa demeure, lui prépara dans sa maison un bon repas : il réunit ses fils, ses gendres qu'il fit venir des villages voisins, afin que toute la famille pût voir la Mère et recevoir sa bénédiction ; il réunit même ses troupeaux, afin qu'elle les bénît ; mais, arrivée devant la ferme, la Mère ne voulut pas mettre pied à terre, quelques instances qu'on lui en

fît ; le dévot laboureur lui présenta donc toute sa famille, qui eut le bonheur de lui parler et de recevoir sa bénédiction.

Elle arriva enfin à Villeneuve-de-la-Xara, le premier dimanche de carême de l'année 1580, quelque temps avant l'heure de la grand'messe. Elle était encore à une certaine distance de la ville lorsque toutes les cloches sonnèrent. Les petits enfants allèrent au devant d'elle en procession ; quand ils furent arrivés près du chariot de la Mère, ils se mirent à genoux pour être bénis de sa main ; s'étant ensuite relevés et ôtant par respect leurs petits bonnets en forme de capuchon, ils marchèrent devant elle, tête découverte, jusqu'à l'église. Le conseil municipal en corps, le curé avec tous les membres du clergé et beaucoup d'autres notables l'attendaient aux portes de la ville. Ils l'accompagnèrent jusqu'à l'église principale. Là, avec ses compagnes, Thérèse mit pied à terre. Tout le peuple était transporté de joie. Dès qu'on eut franchi le seuil de l'église, le clergé entonna le chant du *Te Deum* qui fut alternativement exécuté par l'orgue et par un chœur de musiciens. Le *Te Deum* fini, on plaça le Saint Sacrement sur un brancard et la statue de Notre Dame sur une autre. La procession se mit alors en marche avec beaucoup de pompe ; on voyait en tête les croix et les bannières. La Mère et ses religieuses marchaient immédiatement après le Saint Sacrement ; elles avaient leurs manteaux blancs et leurs grands voiles baissés devant la figure. Sur le chemin, on avait dressé des autels, où l'on s'arrêtait et où l'on chantait quelques versets en l'honneur de Notre Dame du Mont-Carmel. Enfin l'on arriva à l'église de Sainte-Anne, l'on chanta une grand'-messe et le Saint Sacrement fut mis dans le tabernacle avec beaucoup de solennité. L'on prit aussitôt posses-

sion du nouveau monastère. La cérémonie terminée, la Mère et ses filles trouvèrent les nouvelles servantes de Dieu au seuil de la porte intérieure, où elles attendaient, et qui manifestèrent une indicible allégresse ; la Mère mit le comble à leurs vœux en leur donnant sur le champ le saint habit. Après les avoir vues de près et causé avec elles, Thérèse et ses compagnes les trouvèrent si saintes et si flexibles, si promptes pour l'obéissance, qu'elles en furent très satisfaites, et elles étaient chaque jour plus contentes d'être venues.

Et alors, ayant pourvu aux besoins matériels, établi le fonctionnement régulier des exercices et des emplois, fondé sur des bases solides l'esprit d'oraison, de mortification, d'oubli des choses d'ici-bas, Thérèse se préoccupait de la joie de ses filles ou plutôt elle n'avait pas attendu jusque là pour y songer. Toute sa conduite, en voyage et au milieu de ses travaux et même dans le secret d'une clôture régulièrement établie, était pénétrée de la maxime du psalmiste : « *Servite Domino in laetitia,* servez le Seigneur dans la joie. » Elle se préoccupait de procurer aux nonnes des instruments de musique, tambourins, guitares et flageolets ; elle leur faisait avoir des poupées en bois, qu'elles s'amuseraient à habiller en « Enfant Jésus ».

Et puis, ayant fait ses dernières recommandations à la prieure du jeune couvent, Thérèse s'en allait soit vers un court repos en Avila ou à Tolède, soit vers une nouvelle fondation, — vers la joie et la tristesse, les respects et les persécutions, les grâces heureuses et les difficultés rebutantes, — d'une âme égale, d'un esprit résolu, d'un cœur vaillant.

CHAPITRE VIII

ATTACHEMENTS PASSIONNÉS — HAINES ARDENTES

En août 1567, venant de Saint-Joseph d'Avila, sa première fondation, Thérèse de Jésus avait terminé à Medina del Campo l'organisation de son second monastère de Carmélites déchaussées, lorsqu'elle fit la connaissance d'un homme dont toute l'existence allait être, de minute en minute, suspendue à ses yeux, à ses lèvres, à sa volonté de moniale mystique.

En même temps qu'elle concevait et commençait d'exécuter la réforme du Carmel féminin, Thérèse projetait la réforme du Carmel masculin. Avec son bon sens, sa nette vision des choses, elle jugeait que la réforme des Carmélites ne pourrait être totale ni même durable tant qu'existeraient les grands monastères des Carmes mitigés.

— Il me faut déchausser tous ces moines, disait-elle, sinon leur exemple corrompra de nouveau les nonnes.

Elle avait fait accomplir, au préalable, les formalités nécessaires. Elle possédait l'autorisation écrite du Père Général des Carmes, Jean-Baptiste Rubeo de Ravenne, et elle s'était assuré, également par écrit, l'approbation du Provincial en charge et celle de son prédécesseur. Elle n'avait donc plus qu'à fonder un monastère de Carmes déchaussés, à règle stricte sans la moindre mitigation, et qui servirait d'étalon pour la réforme

générale de tout le Carmel masculin. Vaste et difficile entreprise !

Ce qui manquait le plus à Thérèse, c'était un homme. Eh, oui ! un homme qui eût la volonté, l'énergie morale et le courage physique d'être le premier Carme déchaussé ! Un homme qui fût capable de constituer le pivot de la rude action grosse de conséquences périlleuses ! Ces conséquences, Thérèse ne se les dissimulait pas. Les monastères des Carmes mitigés ou chaussés, « calzados » comme l'on disait alors, étaient en Espagne nombreux, riches, très peuplés et puissants ; ils avaient des amis chez les Inquisiteurs ; ils tenaient à leurs privilèges, à leur fortune, à leur douce vie, à leurs grasses prébendes. — « Si des filles, pour le moins folles d'esprit, voulaient renoncer aux mollesses du Carmel mitigé pour s'exténuer aux macérations et pénitences thérésiennes, libre à elles ! disaient les moines. Mais que la mère Thérèse nous laisse en paix, nous, les hommes. Sinon, gare ! Tout n'est pas des plus orthodoxes, dans son cloître modèle de Saint-Joseph d'Avila. Et ses propres oraisons, ses extases, ses ravissements ne laissent pas d'être sujets à caution. Tout le monde sait que « el Señor Satanas » excelle à se donner d'angéliques apparences !... »

Ainsi raisonnaient les Carmes « chaussés », et la plupart étaient sincères dans leur défiance horrifiée des phénomènes thérésiens. En effet, les transports d'amour de Thérèse présentaient aux confesseurs, aux confidents, aux observateurs, tous les caractères des volupté humainement charnelles. Cela se disait, sous cape, avec des mines à la fois scandalisées et confites en dévotion. Et beaucoup de gens, clercs et laïcs, hommes et femmes, ne voyaient dans les jubilations diversement multiples de Thérèse qu'œuvres infâmes de Satan,

qu'immondices forcenées d'une légion d'incubes venant tout droit de l'Enfer. Pour tous, et avec raison, la virginité de la moniale ne faisait aucun doute. Que, vierge, elle éprouvât de telles sensations et avec une si violente intensité, il y avait là de quoi stupéfier, scandaliser et terrifier des hommes plus savants en scholastique religieuse qu'en physiologie, et à qui personne encore n'avait enseigné que le « démon ou l'ange de l'hystérie » n'a rien de commun avec le ciel et l'enfer catholiques. — « Tant que ces choses n'ont d'autres conséquences que de rendre tout à fait folles et possédées quelques filles en mal d'amant, passe encore! ajoutaient les plus paillards des Carmes. Mais si Thérèse se mêle de vouloir nous jeter, par des sentiers si raboteux, dans de si suspectes aventures... attention ! »

Tel était, généralement, l'état d'esprit du Carmel masculin. Thérèse ne l'ignorait pas. Peut-être même soupçonnait-elle que si les deux Provinciaux s'étaient inclinés devant l'autorisation conditionnelle de leur Général, c'était dans le machiavélique espoir qu'en voulant tout bouleverser dans l'Ordre du Carmel, Thérèse se perdrait elle-même. Aussi avait-elle besoin d'un homme de sa propre trempe, ou qui serait assez son esclave pour qu'elle le galvanisât de son souffle et le sublimisât jusqu'à le rendre capable de braver tous les *in pace* des Carmels et jusqu'à l'autodafé des Inquisiteurs.

Thérèse avait sous la main, il est vrai, le Prieur du petit monastère des Carmes de Medina del Campo, le P. Antoine de Heredia. Il professait pour la Mère une admiration, un respect, une affection sans bornes. Elle l'avait subjugué, comme elle subjuguait tous les hommes et les femmes à qui elle parlait et que ses beaux yeux profonds regardaient un seul instant. Si elle

avait pu tenir sous le feu de ses prunelles tous les moines espagnols et leur parler, elle n'aurait pas mis cinq minutes à courber leurs fronts jusqu'à terre : mais c'était là chose impossible. Il lui fallait donc procéder par étapes ; la première : un homme ; la deuxième : quelques amis de cet homme ; la troisième : un cloître. Et il n'y aurait plus ensuite qu'à marcher, fût-ce en combattant. Certes, Antoine de Heredia serait docile. Mais il n'avait ni la solidité ni l'envergure nécessaires. — En tous cas, jugea-t-elle, il sera discret. Parlons-lui. Peut-être parmi les hommes qu'il connaît...

Et Thérèse confia son dessein au P. Antoine de Heredia

A cette communication inattendue, un transport d'allégresse s'empara du moine.

— Je serai donc, s'écria-t-il, le premier Carme déchaussé !...

Thérèse s'attendait à cet enthousiasme. Elle sourit et, de cette voix enveloppante et autoritaire, imposante et persuasive, qui faisait d'un ordre une caresse, elle répondit :

— Hé ! là ! mon ami, ne précipitons rien. Oui, je sais, vous êtes un Carme recueilli, studieux, ami de la cellule. Mais pour supporter l'austérité du genre de vie que je réserve aux déchaussés, je vous trouve trop délicat et trop peu fait à la pénitence.

Il insista, supplia ; depuis longtemps, le Seigneur l'appelait à une vie plus austère ; n'avait-il pas résolu naguère de passer chez les Chartreux ?...

— Oui ! oui ! je sais ! Mais il faut à tout un commencement. L'intention, là, ne suffit point. Il faut que la base de la réforme soit inébranlable. Vous persistez? Soit ! Dès maintenant, je vous mets en probation. Vous voilà novice, sous ma férule, monsieur le Prieur. Je ne vous

perdrai pas de vue. Quant à vous déchausser, nous en parlerons dans un an.

Très bien ! Mais Thérèse soupira. C'est tout de suite qu'elle aurait voulu l'homme. Il ne tarda pas à lui arriver, et sa conversation secrète avec le P. Antoine de Heredia eut le résultat qu'elle avait escompté.

Quatre années auparavant, un gentilhomme nommé Jean de Yepez (dont le père, quoique de noble extraction, était devenu simple tisserand par amour pour une fille du peuple qu'il épousa) avait pris l'habit de Notre Dame du Mont Carmel et le nom de Jean de Saint-Mathias, au monastère de Medina del Campo. Devenu profès, on l'envoya comme étudiant à l'Université de Salamanque. Aux vacances de l'été 1567, il réintégra son cloître de Medina, où il fut ordonné prêtre. C'était peu de jours après la conversation de Thérèse avec le Père Antoine de Heredia. Celui-ci, revoyant le jeune P. de Saint-Mathias, fut illuminé d'une pensée.

— Voici l'homme qu'il faut à la Mère Thérèse !

Petit, maigre, excessivement nerveux, avec des lèvres sensuelles, d'immenses yeux noirs où passaient alternativement des flammes et des langueurs, violent et passionné, mais d'une douceur de petit enfant quand une fois il avait souri, déjà remarquable par sa propension à l'ascétisme, ayant projeté, lui aussi, de sortir du matérialiste Carmel pour devenir un disciple de Saint-Bruno, enfin savant en toutes choses sacrées et en quelques unes profanes, intelligent, discret, énergique, ni naïf ni outrecuidant, mais peu circonspect et vibrant d'un légitime orgueil : tel était, en sa vingt-cinquième année, le P. Jean de Saint-Mathias, lorsque son Prieur le présenta, hors de la clôture, à la Carmélite Thérèse de Jésus, qui avait, elle, cinquante-deux ans.

De part et d'autre, ce fut le coup de foudre. Il ne fallut qu'un regard et qu'un geste à Thérèse pour capturer à tout jamais cette âme ardente ; il ne fallut que quelques paroles au jeune moine pour exercer, à son tour, dans le don même de tout son être, une emprise puissante et déjà chérie. Les plus intimes confidences furent échangées. L'entente se fit immédiatement. Sans que ce fût un jeu de mots, cette fois, Thérèse aurait pu dire : « Tu es la pierre sur laquelle j'édifierai ma réforme ! » Et le dialogue à la fois sombre et passionné dut se terminer ainsi :

— Quand, ô ma Mère ?

— Aussitôt que j'aurai la maison et les quatre murs indispensables à l'érection d'un monastère d'hommes.

— M'appellerai-je alors comme aujourd'hui ?

— Non ! tout en vous sera renouvelé. Vous serez Jean de la Croix.

Sublime intelligence de l'amour dont vivait Thérèse ! Reconnaisant en ce jeune homme le disciple élu, elle lui impose le nom le plus propre à faire de lui l'évocation vivante de Jésus le Bien-Aimé ! Et le disciple, palpitant d'amour et d'adoration, loin d'être jaloux, sera émerveillé de se voir continuellement jeté en holocauste, par l'intangible Carmélite, aux pieds de l'Amant divin. Et cet Amant lui-même, — miracle du mysticisme ! — sera aimé par le disciple, aimé jusqu'à l'exténuation !...

Après cette entrevue, d'où datait sa véritable existence, celui qui devait être « saint Jean de la Croix » rentra dans son monastère où tous les jours, avec son prieur Antoine de Heredia, il se macérait en Thérèse et attendait l'aube de la réforme.

Tout cela s'était passé en octobre. Au début de novembre, Thérèse quitta Medina del Campo pour se rendre à Alcala de Henares. Doña Marie de Mendoza

et don Bernardin l'accompagnaient. C'étaient le frère et la sœur de Don Alvaro de Mendoza, l'évêque d'Avila, le grand ami de Thérèse. Passant par Medina del Campo, ils n'avaient pas manqué de faire visite à la Carmélite, et comme Alcala de Henares est sur le Chemin de Ubeda, où se rendaient le frère et la sœur, ils obtinrent d'accompagner Thérèse. Celle-ci était appelée à Alcala par Doña Léonor Mascareñas, qui occupait à la cour de Philippe II un rang très élevé. Cette noble et vertueuse femme avait prié l'illustre « Madre » de visiter un couvent de Carmélites déchaussées fondé récemment à Alcala par une béate, Marie de Jésus, et de donner à ce couvent la règle et l'esprit qui convenaient.

Or, pendant ce voyage, Don Bernardin de Mendoza offrit à Thérèse, en don total et définitif, une belle propriété, dite de Rio d'Olmos, qu'il possédait aux environs de Valladolid. Thérèse accepta joyeusement, dans la pensée que ce pourrait bien être là le berceau de la réforme masculine.

Mais pendant un an, ce furent des allées et venues incessantes, qui permirent à Thérèse de ne revoir qu'en passant Jean de la Croix et Antoine de Heredia.

Quittant don Bernardin et sa sœur, enchantés que leur propriété de Rio d'Olmos fût consacrée à une œuvre pie, Thérèse s'arrêta quelques jours à Madrid, d'abord chez doña Leonor Mascareñas, au couvent de *las Descalzas Reales,* auprès de l'abbesse, princesse Jeanne de Borgia, sœur de François de Borgia, Provincial, puis Général des Jésuites. De Madrid, elle se rendit à Alcala où elle resta jusqu'en février 1568. En mars elle passait à Tolède, afin de traiter avec doña Louise de la Cerda de la fondation du Monastère des Carmélites de Malagon, dont cette grande dame voulait faire les frais.

En avril, elle est à Malagon et, après la fondation, elle retourne à Tolède ; en mai elle passe à Escalona, où elle s'arrête chez la marquise de Villena ; puis elle se repose pendant le mois de juin à Saint-Joseph d'Avila, court ensuite à Duruelo, à Medina, Alba de Tormes et se trouve en août à Valladolid, pour y fonder provisoirement, à Rio d'Olmos, un monastère de Carmélites qui sera bientôt transféré en ville. Cette fondation hâtive était motivée par la nécessité où fut soudain Thérèse de tirer le donateur, Bernardin de Mendoza, du Purgatoire. En effet, ce bon jeune homme était mort en janvier, sans doute dans un état de grâce mitigé, car Thérèse eut la révélation qu'il grillait en purgatoire et qu'il sortirait de cette relative géhenne lorsque de saintes filles prieraient pour lui entre les murs de Rio d'Olmos. L'on pense bien que Thérèse ne perdit pas un instant ! Quelques jours après la révélation, le monastère de Rio-les-Valladolid était fondé ; sur quoi le prudent Bernardin fut saisi par son ange gardien exultant, et transporté, en moins d'un clin d'œil, dans les rafraîchissantes délices du Paradis. Thérèse vit l'âme monter au ciel. Tranquille de ce côté, elle se remit exclusivement aux choses de la terre, dont elle n'avait d'ailleurs pas cessé de s'occuper.

Les hommes — particulièrement les Carmes mitigés — se montraient beaucoup moins faciles à gouverner que Dieu, la Vierge et tous les Saints. Pendant cette année de pérégrinations, les ennemis de la réformatrice avaient mis, à Medina del Campo, son absence à profit. Et, ne pouvant s'en prendre à elle, ils montèrent une furieuse cabale contre ses disciples bien-aimés, les PP. Antoine de Heredia et Jean de la Croix. A la vérité, Thérèse en fut involontairement la cause initiale.

L'affaire était d'importance. A Madrid, Thérèse avait

mis en jeu ses hautes relations pour intéresser activement à ses volontés réformatrices le roi Philippe II en personne. Tout accroissement d'autorité, toute aggravation de sévérité, en matière religieuse et militaire, convenaient fort au caractère du monarque. Grâce surtout à François de Borgia, il connaissait l'œuvre solidement ébauchée de l'illustre Carmélite. Il en élargit le plan et médita de rénover tous les ordres monastiques implantés en Espagne. Il se fit indiquer, par des personnes sûres, les religieux édifiants et, dans chaque ordre, capables de travailler en chefs à cette rénovation. Naturellement, pour le Carmel ce fut le P. de Heredia, ami et disciple de Thérèse, prieur des Carmes chaussés de Medina del Campo. Obéissant aux suggestions indirectes de Thérèse, alors en rapports quotidiens avec les personnalités les plus influentes de la cour, Philippe II alla jusqu'à écrire au P. Antoine de Heredia que son attention royale était sur lui et qu'à l'heure propice il le verrait avec faveur travailler à la réforme de l'ordre. Le corregidor de Medina, qui devait transmettre l'auguste missive, fut-il indélicat au point de ne pas respecter le sceau ?... peut-être ! En tous cas, qu'il sût la chose par lui-même ou par les bavardages du messager informé, le corregidor fut indiscret ; et tous les moines et tous les agités du pays connurent le sens de la lettre royale aussitôt que le destinataire. Ce fut un beau tapage ! Eh quoi ! un Prieur des Carmes allait maintenant se mêler du déchaussement de ses propres moines ! Il voulait les réformer, les plier aux rudesses thérésiennes ! Ce projet seul déshonorait l'Ordre. Le Carmel mitigé était-il donc si corrompu ? Et l'on chercha, l'on s'informa, l'on clabauda. L'on sut que le P. Antoine avait naguère traité avec les Chartreux pour prendre leur robe ; l'on sut que toutes ses entrevues, l'année

précédente, avec la « Madre », n'étaient que les étapes d'un vaste complot où il s'agissait uniquement de la Réforme des Carmes. Les moines n'allèrent pas jusqu'à l'assassinat, car l'ombre de Philippe II et le rayonnement de Thérèse protégeaient le P. Antoine. Mais on lui fit, ainsi qu'à Jean de la Croix, mille avanies quotidiennes et telles qu'en savent inventer les dévots. Or, ces deux hommes avaient en eux l'esprit de la Réformatrice. Ils furent fermes, constants, résignés, en attendant que Thérèse les tirât du bourbier...

Dès juin de cette année 1568, elle travaillait effectivement pour eux. Et voici comment : tandis qu'elle se reposait à Saint-Joseph d'Avila, avant de se rendre à Valladolid, elle reçut la visite d'un gentilhomme de cette ville, don Raphaël de Avila Media.

Ayant appris qu'elle voulait fonder un monastère de Carmes déchaussés, ce cabellero offrit dans ce but une maison qu'il avait à Duruelo, petit hameau d'environ vingt feux, à quelque distance d'Avila. Cette maison était occupée par un fermier chargé de récolter le blé que produisaient les terres de l'enclave. Comme Duruelo se trouvait sur la route de Medina del Campo, la fondatrice pourrait voir cette maison en allant à Valladolid.

Thérèse partit d'Avila aux derniers jours de juin, accompagnée par la sœur Antoinette du Saint-Esprit, l'une des quatre premières Carmélites de Saint-Joseph d'Avila, et par le P. Julien d'Avila, son assistant dans tous les voyages.

« Nous nous étions mis en route de grand matin, raconte Thérèse, mais ne sachant pas le chemin, nous nous égarâmes ; ce hameau était si ignoré qu'on ne savait nous l'indiquer. La journée fut donc très pénible, car il faisait un soleil des plus ardents; nous avancions,

croyant que nous touchions au terme, et voilà qu'il y avait toujours autant de chemin à faire. J'avoue que je n'ai pas pu perdre le souvenir de la fatigue extrême et des ennuis que nous eûmes à supporter ce jour-là. Enfin, nous arrivâmes un peu avant la nuit, et nous vîmes la maison : elle nous offrit un tel aspect de malpropreté et elle était encombrée de tant de gens qui faisaient la moisson, que nous ne pûmes nous résoudre d'y coucher. Un porche passable, une chambre, un galetas et une petite cuisine : voilà le bel édifice dont il fallait tirer tout un monastère ! Après quelques moments d'examen, j'en arrêtai ainsi la distribution : il me sembla que l'on pouvait faire du porche une église, du galetas un chœur, de la chambre un dortoir. Ma compagne, bien qu'elle fût très amie de la mortification, ne pouvait souffrir que l'on songeât à établir là un monastère. Aussi elle objecta : « Ma Mère, quelque fervent que l'on puisse être, on trouvera ceci intolérable : aussi, je vous en conjure, renoncez à votre dessein. » Le P Julien d'Avila était d'abord du même avis, mais il s'en désista dès que je lui eus déclaré mes intentions. Nous nous rendîmes ensuite à l'église et nous y passâmes la nuit ; il faut néanmoins en convenir, nous aurions plutôt eu besoin de dormir que de veiller.

« Dès notre arrivée à Medina del Campo, je fis au P. Antoine de Heredia une peinture exacte du lieu que j'avais visité, je lui demandai s'il se sentait le courage d'y aller passer quelque temps, j'ajoutai qu'il pouvait regarder comme certain que Dieu ne tarderait pas à nous venir en aide, que l'important était de commencer. Le P. Antoine de Heredia me fit cette réponse : « Non seulement je suis prêt à aller m'établir dans cette chétive habitation, mais encore dans l'étable la plus vile qui se puisse rencontrer au monde. » Le P. Jean

de la Croix partageait les mêmes résolutions. Alors, je priai le P. Antoine de faire ce qu'il pourrait afin de recueillir quelques aumônes destinées à réparer la maison. Je partis ensuite pour la fondation de Valladolid et j'emmenai le P. Jean de la Croix. Je voulais qu'il eût une connaissance profonde de ce qui regarde la règle primitive, des mortifications en vigueur parmi nous, du caractère de l'affection qui nous unit et de la manière dont nous passons le temps de récréations. Ces récréations, où nous nous trouvons toutes réunies, sont réglées de telle sorte et il y règne tant de mesure, qu'elles servent à nous faire connaitre nos défauts et aussi à prendre un peu de délassement, afin d'observer ensuite la règle dans toute sa rigueur. »

L'érection du monastère des Carmélites de Valladolid eut lieu le 16 août. Jusqu'au 30 septembre, Jean de la Croix vécut tout près de Thérèse, qu'il voyait plusieurs fois par jour dans un coin de la maison de campagne de Rio d'Olmos. Elle était assez vaste pour que des invités pussent y vivre sans violer la clôture des nonnes. Située à un quart de lieue des murs de la ville, par la route de Madrid, sur la rive gauche du pittoresque Pisuerga qui la baignait de ses ondes claires, la propriété était tranquille, ombragée, très agréable.

Ces quarante-cinq jours d'initiation furent, pour Thérèse de Jésus et Jean de la Croix, la lune de miel de leur alliance mystique. On les voit aller, le long de la rivière, à l'ombre des arbres, la monitrice ardente et le passionné catéchumène ! Quels dialogues de feu ! Quel don et quelle possession dans le seul échange d'un regard ! Certes, il lui jura d'observer sévèrement la règle de douleur et de volupté. Souffrir comme elle qui souffrait d'amour ; faire couler à grands coups de discipline ce sang qui bouillait dans ses veines de vingt-

cinq ans et qui cependant était moins jeune et moins bouillant que celui qu'elle versait, elle, pour Jésus ; ne pas dormir, ne pas manger, s'exténuer dans des agenouillements de quarante-huit heures : qu'était cela, en vérité, puisqu'en plaisant à ce Jésus qu'elle aimait, il lui plairait, à elle !... Il crierait, il balbutierait, dans ses extases : « Jésus ! Jésus ! » mais c'est « Thérèse ! Thérèse ! » que gémirait passionnément son cœur.

Il avait étudié beaucoup, ce Jean de la Croix. Il savait qu'en Italie, au XIVe siècle, un disciple de Catherine de Sienne, jeune moine nommé Pietro de Maestro Lando, éperdu d'amour pour sa monitrice mystique, se retira dans un château perdu, s'y traîna quelque temps dans un profond désespoir et, ne pouvant plus vivre sans Catherine, se pendit à un arbre de la forêt ! Il savait qu'un autre disciple de la même Catherine avait suivi l'exemple de Pietro de Maestro Lando : mais le nom de ce désespéré est resté le secret de la « Mamma » de Sienne. Il savait enfin que beaucoup de ceux qui avaient regardé, écouté, suivi la séduisante stigmatisée râlèrent d'amour à ses pieds, en mordant le bas de sa robe, les malheureux !... Et il songeait à cela, Jean de la Croix, en regardant, en écoutant, en suivant Thérèse. Mais il souriait bien vite car il pensait que Catherine, si elle excitait les passions des hommes, n'avait pas comme Thérèse cet art exquis de les captiver, de les consumer, de les rassasier d'amour, de leur donner une soif toujours plus inextinguible de vivre et de souffrir comme elle, — tout cela rien qu'en reposant sur eux le velours profond de ses yeux !

N'est-ce pas alors, en ce merveilleux été de son noviciat thérésien, que Jean de la Croix composa d'un élan de tout son être ses Cantiques spirituels, où « l'âme

chante l'heureuse aventure qu'elle eut de s'unir avec le Bien-Aimé ». Après avoir été :

A l'ombre d'une obscure nuit
D'angoisseux amour embrayée,

l'âme cherche son époux, « par monts et rivages » et lui crie :

Montrez-vous présent à mes yeux
Et que votre regard me tue :
Un mal d'amour tant ennuyeux
Ne peut guérir que par la vue
De Celui duquel la beauté
Fait cette aimable cruauté.

Elle le trouve enfin. Il l'accueille. Et elle chante :

Là donc il me donna son sein,
Là il m'apprit une science
Savoureuse, et sur son dessein
Me livrant toute en confiance
Promis le servir désormais
Comme l'épousant pour jamais !

Et c'est ensuite le dialogue caressant de l'épouse et de l'époux réunis. Et Jean de la Croix, avec cette fiction habituelle aux mystiques de ne faire parler que leur âme et de s'adresser à l'Époux, exhale son amour en des termes qu'une légère transposition rendrait tout à fait adéquats à l'expression des sentiments d'un amoureux parlant à la femme adorée...

Aussitôt, nous nous en irons
Gagner les grottes de la pierre,
Les plus hautes des environs
Les plus secrètes de la terre...

En ce lieu vous me montrerez
Tout ce que prétendait mon âme.
O vie ! vous me donnerez
Ce pourquoi mon cœur vous réclame,
Et que déjà d'un pur amour
Vous me donnâtes l'autre jour !... (1)

En vérité, pour Thérèse et Jean, ces six semaines d'août et de septembre durent être un acompte que Jésus leur accorda sur leur part de Paradis !

Mais Thérèse n'en avait pas moins le sens des réalités. Antoine de Heredia, moins favorisé que Jean de la Croix, se morfondait au milieu de ses moines rétifs de Medina del Campo ; Thérèse jugea qu'il avait assez attendu.

Et elle fit partir Jean de la Croix le 30 septembre, pour qu'il allât, à Duruelo, mettre en état la maison de Don Raphaël. Elle lui donna pour compagnon de voyage un ouvrier maçon et menuisier, qui serait grandement utile à Duruelo. Jean de la Croix emportait un trésor inestimable : son habit de Carme déchaussé, taillé, assemblé, cousu par Thérèse elle-même ! La robe à manches étroites était de serge grossière et descendait à peine jusqu'à la cheville; par dessus se mettait un manteau blanc sans plis, serré aux épaules et qui tombait jusqu'au genou ; le scapulaire arrivait à mi-jambe ; un capuchon de serge rude ou de bure et une très vulgaire ceinture de cuir complètent cet uniforme de la nouvelle observance.

Tandis que Jean de la Croix et l'ouvrier travaillaient à Duruelo, Antoine de Heredia, en son couvent de Medina del Campo, mettait de côté le plus de choses

1. Traduction du R. P. Cyprien de la Nativité de la Vierge, Carme déchaussé. (A Paris, Librairie de l'Art Catholique.)

utiles qu'il pouvait tirer de droite et de gauche. En novembre, informé que la masure de Duruelo était habitable, il s'en fut à Valladolid pour voir Thérèse. Il jubilait. Il lui fit le détail de tout ce qu'il possédait. Ce n'était presque rien, et la Mère, sans doute, allait en faire la remarque, lorsque le brave homme s'écria le plus sérieusement du monde :

— Quant aux *ampolletas,* j'en ai cinq, pas une de moins.

L'ampolleta, ou reloj de arena, c'est tout bonnement un sablier, une horloge de sable, pour mesurer le temps.

Thérèse éclata de rire.

— Jésus-Marie-Joseph ! cinq sabliers !

— Je tiens, fit l'autre sans se troubler, je tiens essentiellement à ce que les heures soient bien réglées. Avec cinq ampolletas, je ne risque pas d'être pris au dépourvu.

— C'est juste, mon Père, mais je crois que, par contre, vous n'aurez même pas de quoi coucher.

— On dort très bien n'importe où ! répliqua cet homme de cinquante-huit ans ; mais un retard ou une confusion dans les heures est irréparable.

Conventuellement, l'ascète avait raison. Thérèse admira, approuva et donna un second habit : mais celui-là sortait des mains de ses religieuses de Rio d'Olmos.

Le 27 novembre, le P. Antoine de Hérédia, s'étant démis de sa charge de Prieur de Sainte-Anne à Medina del Campo, rejoignit Jean de la Croix à Duruelo. Il déclara prendre le nom d'Antoine de Jésus. Et le lendemain, 28, les deux premiers Carmes déchaussés de l'observance thérésienne disaient la messe dans leur monastère.

Cette messe fut servie par un jeune religieux venu avec Antoine, de Medina del Campo ; il fit profession de

la règle primitive sous le nom de Joseph du Christ ; mais il n'avait pas le feu sacré et il ne persévéra pas.

Quant à Antoine de Jésus et Jean de la Croix, mal nourris, mal logés, claquant des dents à cause du froid, mais se réchauffant à grands coups de discipline, ils connurent enfin le bonheur qu'ils avaient jusqu'alors vainement cherché. Ils recevaient des lettres de Thérèse et ils suivaient exactement ses instructions. Ils eurent même sa visite, en février de l'année suivante, alors qu'elle se rendait de Valladolid à Tolède, où elle allait fonder un couvent de Carmélites. Quand elle arriva, de bon matin, le P. Antoine était occupé à balayer le devant de la chapelle.

— Qu'est-ce que cela, mon père ! s'exclama-t-elle malicieusement. Et qu'est devenu le point d'honneur ?

— Maudit soit le temps où j'en faisais cas ! répondit-il.

Et dans l'humble retraite tout fut à la joie qu'apportait la présence de la Mère. Elle visita les moindres coins, demanda mille détails, exprima son édification et sa joie ; et elle partit, laissant pour longtemps le soleil de ses yeux dans le cœur de ses deux premiers moines. Ah ! la neige pouvait bien s'entasser sur leur dos pendant qu'ils étaient en oraison devant le porche leur servant de chapelle ! la glace et les cailloux pouvaient déchirer leurs pieds nus, dont souvent ils ne protégeaient même pas la plante avec la semelle de leurs *alpargatas abiertos* lorsqu'ils allaient prêcher dans les villages ! ils étaient, en imitation de Thérèse et en intime union avec elle, les premiers protagonistes d'une œuvre de foi, de sacrifice et d'amour : le martyre le plus atroce leur aurait valu d'incomparables voluptés !

Dès lors, Thérèse court l'Espagne, fondant des couvents de Carmélites, recrutant des hommes qui peupleront peu à peu les monastères de la nouvelle observance.

En 1569, elle fonde à Tolède, à Pastrana ; en 1570, à Salamanque et à Alcala de Henares ; en 1571, à Alba de Tormes, à Altomira.

Mais en cette dernière année, la Réformatrice fut momentanément victime des haines qu'elle avait soulevées dans le monde des Carmes mitigés. Après la fondation d'Alba et un bref séjour à Salamanque, elle se rendit à Medina del Campo. La Carmélite Inès de Jésus l'accompagnait dans ce voyage qui avait pour but de connaître d'un différend survenu entre une novice et sa famille.

La cause de ce différend venait de ce que la novice voulait donner à la maison conventuelle, qui était pauvre, une partie de sa fortune, et que les parents la revendiquaient pour eux.

Pour bien entendre ceci, il est nécessaire de savoir que, seul, le monastère de Saint-Joseph d'Avila vivait sous l'autorité de l'évêque de cette ville, et que les autres fondations de Thérèse étaient sous l'obéissance des Carmes mitigés. C'était là une anomalie pour la cessation de laquelle Thérèse avait récemment écrit à Philippe II et fait agir à Rome. La Mère et sa compagne prirent la défense de la novice, comme elles devaient ; les Carmes mitigés étaient du côté des parents. Pour venir à bout de leur dessein, ils crurent que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était d'éloigner du monastère de Medina la Mère et sa compagne. Outre ce dissentiment, ils étaient encore offensés de ce que Thérèse avait tiré Inès de Jésus du couvent de Medina, dont elle était prieure, pour l'emmener à la fondation d'Alba. Thérèse n'avait pas fait attention à cela ; toujours dans ses voyages elle choisissait pour compagnes les nonnes qui lui semblaient convenir le mieux à ce qu'elle allait faire.

Au moment où elles n'y pensaient pas le moins du

monde, les deux femmes reçurent du Provincial un ordre qui leur enjoignit, sous de graves censures, de sortir le jour même de Medina del Campo, et qui établissait doña Thérèse de Quesada Prieure de la maison. La fondatrice et sa compagne, obéissant avec prudence à l'ordre du Provincial, ne se donnèrent que le temps de chercher un moyen de transport et partirent le soir même pour Alba. Thérèse laissa là Inès de Jésus et se réfugia elle-même en son cher couvent de Saint-Joseph d'Avila.

A cette époque, le Pape Pie V venait de nommer les visiteurs apostoliques pour les ordres religieux. Pour celui de Notre Dame du Mont Carmel, que les monastères fussent mitigés ou réformés, il avait désigné le P. Pierre Hernandez, de l'ordre de Saint-Dominique, homme de courage et de prudence.

Ce père devint bientôt l'ami de Thérèse de Jésus et voici comment. Quelque peu incrédule d'abord sur ce qu'on disait d'elle, il pensait que l'on exagérait son mérite. Bien que ceux qui lui en parlaient fussent des personnages d'autorité, entre autres le P. Dominique Bañez qui en pouvait parler avec connaissance de cause, il voulut néanmoins s'en convaincre par lui-même. Il la vit donc et se mit au courant de ce qui la regardait; il demeura si satisfait d'elle qu'il ne se lassait pas de vanter ses vertus; et quoi qu'il fût très réservé pour les éloges, il dit au P. Bañez ces paroles: « L'on m'avait raconté que c'était une femme! Mais non! c'est un homme et des plus virils que j'aie jamais vus. » Il tenait Thérèse en si haute estime qu'un jour, entendant des personnes graves mal parler d'elle, il leur dit du ton le plus sérieux: « Je ne saurais souffrir qu'on dise du mal d'une femme si vertueuse; si la conversation doit se prolonger, je sors! »

La Mère étant donc à Saint-Joseph d'Avila, le visiteur apostolique, le P. Pierre Hernandez, vint la trouver, lui dit qu'elle n'était pas nécessaire dans cette maison et qu'ailleurs l'on avait plus besoin de ses qualités. Sur ce principe, il lui ordonna de partir pour Medina del Campo.

Doña Thérèse de Quesada. installée là comme Prieure par les mitigés, n'avait pas voulu y rester et avait regagné l'Incarnation, sa maison d'origine. Le troupeau se trouvait donc sans bergère à Medina et par conséquent le monastère était dans le trouble et la souffrance. Pour remédier au mal, le Visiteur fit élire Thérèse Prieure par les religieuses de Medina et il la mit à leur tête. Elle ne gouverna ce couvent que deux ou trois mois. Le P. Pierre Hernandez, pendant la visite du monastère de l'Incarnation d'Avila, jugea qu'il convenait de faire venir la Mère Thérèse de Jésus pour lui en donner le gouvernement afin que, par sa présence et l'exemple de sa vie, elle opérât un renouvellement entier dans cette maison.

En effet, dans le couvent de l'Incarnation, c'était l'anarchie, donc le gaspillage et la misère. Plus de cent cinquante religieuses, malgré les dots qu'elles avaient apportées, malgré les revenus que procuraieut des jeunes filles qui étaient censées recevoir là quelque instruction, se trouvaient parfois au réfectoire devant des assiettes vides, tant l'économat était mal tenu. A tout moment, des nonnes partaient et revenaient après un séjour réconfortant et calmant dans leurs familles. Les relâchements des mœurs étaient, en conséquence, scandaleux. Il apparut avec raison au P. Pierre Hernandez que Thérèse seule saurait rendre à ce monastère l'ordre, la discipline, la prospérité, une tenue monacale.

Mais lorsque la volonté du Visiteur fut connue, quelle

stupeur parmi les moins sages ou bien les plus folles de ces Carmélites trop mitigées ! Elles ne pouvaient y croire. Elles durent bien se rendre à l'évidence, lorsque le chapitre des Carmes chaussés convoqué par le Visiteur apostolique, qui dut parler avec énergie et ordonner au nom du Pape, décida que la Mère Thérèse de Jésus serait Prieure de l'Incarnation. Alors ce fut un beau tapage ! En grande majorité, les nonnes se préparèrent à la résistance et à la révolte. Elles voulaient jouir de leur liberté, de leurs aises, fût-ce au prix d'incommodités passagères ; car leur pauvreté, ne provenant que d'une mauvaise administration de leurs biens, était souvent compensée par des bombances dues à des dons ou à l'apport d'une nouvelle professe. Bref elles voulaient rester mitigées.

Aussi, lorsque le Provincial, le P. Ange de Salazar, avec quelques uns de ses Carmes, se présenta, flanqué de Thérèse, dans le cloître, le cortège fut reçu par des apostrophes véhémentes, des cris de colère, des injures, des gestes furibonds, dans le tourbillon des mantes et l'envol des scapulaires. Il y eut bien, parbleu ! une contre-manifestation. Quelques bonnes Carmélites, croix en tête et chantant le *Te Deum,* voulurent recevoir processionnellement la nouvelle Prieure. Elles furent arrêtées, houspillées. Redoublement de cris, pleurs, sanglots, évanouissements, rien ne manqua au pittoresque de cette scène scandaleuse. Ah ! les ennemis de Thérèse — et sans doute s'en trouvait-il perfidement parmi les assesseurs du Provincial — avaient chauffé à blanc leurs sœurs de l'Observance. Mais ils avaient compté sans Thérèse elle-même, ce en quoi ils eurent tort, et elle le leur fit bien voir.

Calme, souriante même, à peine plus pâle que d'habitude, veloutant à force de volonté le feu de ses grands

yeux noirs, elle saisit le moment où la fatigue des révoltées causa une accalmie. et, les enveloppant toutes du geste et du regard, droite dans les rigides plis de sa robe et de son manteau, elle parla.

Ulysse dut se boucher les oreilles pour ne pas entendre les sirènes et fermer les yeux pour ne pas les voir. Les jeunes et vieilles évaporées de l'Incarnation regardèrent, écoutèrent : dès lors elles étaient vaincues.

— Mesdames, mes mères et mes sœurs... J'obéis à Notre-Seigneur Jésus, qui m'envoie dans cette maison pour y remplir un office auquel j'étais bien loin de penser et dont je suis très indigne, disait Thérèse. Le choix que l'on a fait de moi me cause un vif chagrin, car on me confie une charge que je redoute ; et cela même vous prive d'élire une Prieure selon votre goût... Ah ! telle que je suis, j'estimerais avoir beaucoup fait si je parvenais à imiter les vertus de la dernière d'entre vous ! Aussi, je ne viens que pour vous servir, autant qu'il dépendra de moi. Ne suis-je pas fille de cette maison et votre sœur ? Ne me sont-ils pas connus les besoins et le caractère de la plupart d'entre vous ? Il n'y a donc pas de raison pour vous écarter de moi, qui vous touche de si près... Que mon autorité ne vous effraye pas ! Précisément parce que j'ai commandé à des Carmélites déchaussées, je sais comment il faut conduire celles qui ne le sont pas... »

Thérèse dit tout cela et d'autres choses, que l'on a retenues et que l'on peut répéter ! Mais les inflexions de sa voix nuancée d'énergie et de douceur, mais la caresse et l'enveloppement de son geste, mais la séduction de son regard et le charme irrésistible de son sourire, bref, l'emprise puissante de tout son être, d'où émanait en ondes continues le fluide ensorceleur : tout cela, comment le peindre ?

Et c'est cela, pourtant, bien plus que le sens des paroles, qui subjugua ce troupeau de brebis enragées. Quand Thérèse se tut, une nonne avisée reprit le *Te Deum,* cent voix s'unirent, le cortège se reforma, et les plus furieuses des Carmélites ne purent que continuer à la muette leur protestation. Et même cette attitude céda le lendemain, devant une spirituelle et diplomatique malice de Thérèse. Comme tout le couvent entrait au chœur, on vit que la stalle de la Prieure était occupée par une statue de la Vierge Marie tenant dans ses mains les clefs du monastère ; aux pieds de l'image sacrée, Thérèse de Jésus était assise humblement sur un petit escabeau. Comment penser, parler et agir contre la Reine du Ciel, à qui Thérèse, prieure par procuration céleste, remettait les clefs, insigne de la souveraine puissance monacale? Qui eût osé un tel sacrilège? Les dernières insurgées courbèrent le front.

— La Sainte Vierge, ma Prieure, a vraiment fait des merveilles! écrivait Thérèse en racontant cette finesse de son imagination si réaliste et clairvoyante (1).

Et vivement l'Incarnation se trouva sinon déchaussée, du moins très démitigée. Les visites fréquentes furent interdites, ce dont les galants caballeros d'Avila se montrèrent inutilement irrités; les sorties furent soumises à de sévères restrictions; les exercices conventuels retrouvèrent l'indispensable régularité. Mais aussi, grâce à une administration que Thérèse sut réformer avec promptitude, l'ordre s'établit dans les finances de la communauté, qui put de nouveau se suffire comme il convenait.

Une fois de plus, les ennemis de Thérèse étaient

1. Cette statue dont usa ingénieusement Thérèse se conserve dans le Couvent de Saint-Joseph d'Avila. Thérèse la tenait, en don de doña Marie de Valesco y Aragon, comtesse d'Orseno.

vaincus. Pour un temps, ils rentrèrent dans l'ombre, d'où ils n'étaient d'ailleurs sortis qu'avec de machiavéliques précautions.

Et bientôt, de son triomphe, Thérèse usa selon les affections de son cœur, comme on va le voir.

Le monastère des Carmes déchaussés de Duruelo avait été transféré à Mancera, grâce aux générosités en biens meubles et immeubles de don Louis de Toledo, seigneur de Mancera *y de las cinco Villas*. Les moines y devenaient nombreux avec le priorat du P. Antoine de Jésus, avec Jean de la Croix comme sous-prieur. Puis se fondèrent les communautés masculines d'Alcala et de Pastrana, où Jean de la Croix passa comme recteur et subsidiairement maître des novices.

Lorsque Thérèse se vit bien affermie dans son gouvernement de l'Incarnation, elle demanda et obtint deux Carmes déchaussés pour être les chapelains et les confesseurs de ce monastère ; l'un fut le P. Germain, ce qui est sans importance, mais l'autre fut Jean de la Croix ! car Thérèse ne se contentait pas de décontenancer et de battre ses ennemis ; elle voulait encore, et avec raison, jouir de ses amis.

C'était aux premiers jours de mai de l'an 1572. Les jardins de l'Incarnation se paraient de toutes les fleurs du printemps ; les jeunes noisetiers (1) devenaient des buissons d'un vert tendre où se poursuivaient les oiseaux; à l'écart des cyprès ornementaux et mystiques, l'herbe grasse poussait dru dans les terres plus abandonnées, plus sauvages, que n'englobait pas la clôture conventuelle, mais qui appartenaient quand même au monas-

1. La plupart de ces noisetiers existent encore ; les visiteurs de l'Incarnation reçoivent de nos jours, en don gracieux, une petite bourse en papier plissé contenant quelques fruits des noisetiers de sainte Thérèse.

tère et se trouvaient dans l'enclos. Là-bas, à l'extrémité occidentale de ces jardins et prairies, il y avait une petite maison occupée peut-être par un jardinier ou quelque serviteur, Thérèse la fit évacuer et nettoyer ; elle veilla soigneusement à ce que les meubles, en restant humbles et rares, fussent propres et bien placés. Elle y installa le moine qu'elle appelait « mon petit Senèque », celui qu'elle qualifiait « petit de corps et d'esprit fort étendu », celui enfin dont elle disait avec une sorte de voluptueuse malice que l'on comprendra bientôt : « il faut beaucoup se méfier de lui, aux grilles des parloirs », — bref, Jean de la Croix.

Thérèse et son disciple préféré allaient passer, à l'Incarnation, dix mois d'un bonheur absolu, dix mois pendant lesquels la prieure ne sortit pas de son couvent, dix mois qu'elle donna tout entiers à l'amour de Jésus, en collaboration mystique avec le jeune Carme.

Tous les jours, Jean de la Croix venait dire la messe à la chapelle du couvent. Dans le chœur, derrière la grande grille de clôture, les Carmélites assistaient au saint sacrifice. Le moment venu de la communion, elles allaient, l'une après l'autre, s'agenouiller devant une sorte de tabernacle construit au milieu de la grande grille. A hauteur voulue, ce tabernacle est muni de deux portillons, l'un du côté de l'église où officie le prêtre, l'autre du côté du chœur où se tiennent les religieuses. Entre ces deux petites portes, le tabernacle s'arrondit, sur la tablette duquel Jean de la Croix posait d'abord le ciboire. En passant la main dans l'une et l'autre porte, il donnait l'hostie aux Carmélites agenouillées, tendues, la tête levée, la bouche ouverte comme pour une aspiration d'amour. Or après six mois d'oraisons, de macérations, de flagellations, de transports, de ravissements, d'extases... après six mois de scènes comme celle-ci :

« — Thérèse de Jésus et Jean de la Croix sont dans le grand parloir, lui assis d'un côté de la grille de clôture elle agenouillée de l'autre côté. Ils se regardent et ils s'entretiennent de l'amour de Jésus. Leur cœur s'échauffe, leurs voix alternées s'animent, leur âme s'élève au plus haut degré du ravissement, tandis que leur corps tremble et frémit en toutes ses fibres. Une religieuse, Béatrix de Jésus, qui vient en ce moment porter un message à la prieure, s'arrête court et tombe à genoux, à la fois terrifiée et ravie. Que voit-elle ? Thérèse et Jean de la Croix sont en extase ! Cramponnés aux barreaux de la grille, face à face, la bouche entr'ouverte, les pau pières mi-closes, les yeux révulsés, ils se tendent l'un vers l'autre, et leur ardeur est si violente, leur attiranc mutuelle est tellement irrésistible que leurs genoux ne touchent plus le sol!... Mais enfin un cri gémissant s'ex hala de leurs êtres et ils retombèrent, soupirants, épuisés, revenant de si loin ! Croit-on que Thérèse fut confuse et embarrassée d'être surprise en de si merveilleux ébats? Elle souriait, et sentencieuse avec grâce, peut-être mêm avec cette ironie que l'on entrevoit dans presque tous ses mots, elle disait :

— « C'est très prudemment qu'il faut parler de Dieu au P. Jean de la Croix, car non seulement il entre er oraison, mais il y fait entrer les autres. »

... Après six mois d'ascension mystique, dont chaque degré était marqué par une prédication émouvante de ce jeune prêtre, « au teint pâle et défait, au regard à la fois gracieux, doux et vif, au port grave, à la voix pénétrante et suave », prédications qui réchauffaient les cœurs, assouplissaient les volontés, ravissaient Thérèse et rendaient toutes les nonnes « malléables comme de la cire » ; après six mois, donc à la mi-novembre 1572, Thérèse de Jésus reçut enfin la faveur du mariage spi-

rituel : elle devint explicitement l'épouse du Christ ressuscité, du Christ vivant.

Cela se fit le jour de l'octave de Saint Martin, pendant la messe, au moment de la communion. Au milieú d'un groupe de nonnes, dans le chœur, devant le tabernacle, Thérèse agenouillée attendait... Les portillons du tabernacle s'ouvrirent, le ciboire d'or apparut, les mains blanches du prêtre se montrèrent. Et Thérèse vit les longs doigts fins rompre une hostie. Elle eut un coup au cœur, elle crut que Jean de la Croix voulait la mortifier, car elle aimait recevoir sur la langue les grandes hosties entières, et il le savait. Pourquoi rompait-il celle-ci?... Sans doute, ayant d'un regard supputé le nombre des communiantes, voulait-il qu'il y eût de l'hostie pour toutes. Thérèse ne se donna pas cette explication si simple du geste inattendu. Elle souffrit. Mais aussitôt, elle entendit Jésus en elle-même qui lui disait : « Ne crains pas, ma fille, personne ne peut te séparer de moi. » Un flux de joie inonda la moniale passionnée. Et ce fut l'extase incomparable, le ravissement sublime, l'enlèvement de tout son être sensible, lorsqu'elle vit Jésus lui-même lui apparaître matériellement avec sa merveilleuse humanité. Et Jésus lui tendit une main qu'elle prit en tremblant et serra dans une convulsion. Et Jésus lui dit, en montrant un grand clou, un de ses clous dont ses pieds et ses paumes furent transpercés sur la croix : « *Mira este clavo, que es señal que seras mi esposa desde hoy.* Regarde ce clou : il signifie que tu seras mon épouse dès aujourd'hui. » (1)

1. Cette scène mystique a fait le sujet d'une peinture; elle se trouve actuellement suspendue dans la chapelle de l'Incarnation, au-dessus de la table de communion, qui est ce *même* tabernacle à travers les portes duquel Jean de la Croix donnait l'hostie aux Carmélites.

Alors Thérèse comprit qu'entre « les divines fiançailles et le mariage spirituel, il y a la même différence que sur terre entre de simples fiancés et de vrais époux ». Dès lors, Thérèse connut « qu'à l'exemple de ceux que le mariage unit d'un lien indissoluble, Jésus ne voulut plus se séparer d'elle ». Enfin Thérèse éprouva « clairement, par certaines aspirations d'amour secrètes, mais très vives, qu'elle recevait toute sa vie de son Dieu seul ». Ces aspirations étaient si aiguës, si profondes, qu'aucune parole de tendresse n'aurait su les exprimer; l'on ne pouvait que balbutier : « O vie de ma vie ! »... et rien de plus. Et Thérèse s'écriait : « Quel amour, mes sœurs, peut surpasser cet amour? » Aucun évidemment. Et Jean de la Croix lui-même dut être de cet avis

Hélas ! Hélas sur Jean de la Croix ! Ce mariage spirituel de Thérèse marquait l'apogée de leurs communes félicités. Ces six mois de mysticisme dans le havre fleuri et parfumé de l'Incarnation allaient être payés par des années de tourments, et quels tourments !...

D'abord Thérèse reprit, dès février 1573, ses voyages et ses travaux. Et ensuite, à son premier disciple, homme de valeur, certes ! mais humble, contemplatif et discret, elle donna sinon un successeur, du moins un coadjuteur. Actif, intrigant et ambitieux celui-là ! vraiment dépourvu de scrupules et même parfois de la prudence — ou de la délicatesse — la plus élémentaire, mais à qui la dilection de Thérèse devait donner une allure, une puissance !...

Charles-Quint eut un secrétaire, qui s'appelait Diego Gracian et qu'il anoblit avec toute sa descendance. Le nouveau gentilhomme épousa doña Juana Dantisco, fille d'un ambassadeur polonais, laquelle mit au monde vingt enfants, dont sept moururent en bas âge. Le

troisième de leurs fils fut prénommé Jérôme. A dix ans, il commença de suivre les cours des Jésuites de Madrid ; ensuite il se rendit à l'Université d'Alcala, où il fit de brillantes études, sous le célèbre Jésuite Deza. Prêtre à vingt-quatre ans, Jérôme Gracian ou Gratien prit le grade de docteur et traita bientôt avec le P. Gonzales de son entrée dans la Compagnie de Jésus. Mais sur ces entrefaites, un de ses intimes, Jean Roca, savant théologien et prêtre, se fit Carme déchaussé au monastère de Pastrana, touché qu'il fut par la grâce à la suite d'un entretien avec la Mère Isabelle de Saint-Dominique, prieure des Carmélites déchaussées de cette même ville Les deux amis entretinrent une correspondance assidue, où la vie des Carmes Thérésiens était racontée et commentée. Un fait où Jean de Roca, dit Jean de Jésus, pensa que Jérôme Gratien serait de bon conseil, se produisit au couvent des nonnes. Appelé, Jérôme vint, vit les Carmélites, vit les Carmes, causa longuement avec Isabelle de Saint-Dominique, avec Jean de Jésus, et il entra comme novice, le 25 mars 1572, dans le monastère où déjà macérait son ami. Il fit profession en 1573, et presque aussitôt il devenait Visiteur des Carmes déchaussés d'Andalousie...

Cependant, en février de cette année 1573, Thérèse s'absentait de l'Incarnation, à la demande de la duchesse d'Alba, et s'en allait séjourner quelque temps au couvent de cette ville. Tout de suite, par messagers portant sa correspondance, elle reprenait vigoureusement la direction effective des fondations existantes et l'érection de monastères et de couvents nouveaux. C'est à Grenade, c'est à la Penuela, pour les Carmes déchaussés, puis pour eux encore à Triana, faubourg de Séville. C'est à Ségovie, pour les Carmélites, puis à Veas. Et,

tout cela, au milieu de déplacements continus. Pendant ces années 1573 et 1574, Thérèse séjourne ou passe à Alba, Avila, Salamanque, Medina del Campo, Ségovie, fondant, organisant, réorganisant ; s'occupant de copier ou de faire copier les manuscrits du *Livre de la Vie* et du *Chemin de la Perfection,* rédigeant la première partie de l'*Histoire des Fondations,* correspondant avec Madrid, Rome, envoyant des instructions aux prieurs, aux visiteurs de ses couvents... Le 6 octobre 1574, elle se démit de sa charge de prieure de l'Incarnation, alla se reposer un peu dans sa chère communauté de Saint-Joseph d'Avila, et elle partait peu après pour Valladolid où l'appelaient des questions de discipline intérieure. Elle quittait Valladolid le 12 janvier 1575, arrivait le 21 janvier à Veas, où elle fonda le 24 un couvent de Carmélites. Le 7 mars, un monastère de Carmes s'érigeait à Almadovar del Campo. Et enfin, dans le courant d'avril, Thérèse recevait, à Veas, la visite du P. Jérôme Gratien (1).

Le jeune visiteur des Carmes déchaussés d'Andalou-

1. Une anecdote très importante au point de vue psychologique marque ce voyage de Malagon à Veas. Elle montre une fois de plus le parfait bon sens et la spirituelle malice de cette vraie Castillane qu'est Thérèse. Avec son escorte, composée de trois religieux et de huit religieuses, elle s'arrêta quelques jours à Manzanares, chez don Michel Merino de Morales, pieux zelateur. La Mère s'asseyait à la table de famille. A l'un des repas, on servit des perdrix, légendaires à Manzanares comme les alouettes à Pithiviers. Une servante, voyant la « Santa Madre » faire honneur au gibier, ne cacha pas son étonnement, qui signifiait : « La belle pénitence pour une sainte, que de manger de la perdrix ! » Mais Thérèse surprit la mimique expressive et, avec une bonne humeur non exempte de sévérité cachée, elle dit à la naïve servante : *Mira su caridad, y apprenda : cuando perdiz, perdiz ! y cuando penitencia, penitencia !* Que votre charité regarde et apprenne : il y a temps pour la perdrix et il y a temps pour la pénitence !... »

sie — il avait trente ans — venait de Séville où il avait prêché le carême, et il allait à Madrid. Pour voir Thérèse, il faisait un détour de quarante lieues. Grand, de belle allure et de noble visage, éloquent et doux, non dépourvu d'une certaine candeur — moins naïve qu'elle n'en avait l'air, car il cachait sous elle son astuce profonde, sa sécheresse de cœur, son ambition effrénée — qui le faisait détester des hommes et adorer des femmes, il plut beaucoup à Thérèse. Mais par elle il fut dominé, enveloppé, séduit et comme absorbé. Avec l'art, dont elle jouait merveilleusement, de laisser croire, aux gens qu'elle inspirait, qu'ils avaient leur libre arbitre et qu'elle leur obéissait, alors qu'en réalité ils ne faisaient qu'exécuter ses volontés, la géniale Carmélite s'annexa complètement ce moine insigne, qui dans l'œuvre de la réforme et des fondations serait certainement d'une immense utilité et qui, d'ailleurs, lui plaisait. Il lui plaisait au point qu'elle alla bientôt jusqu'à vouloir paraître aux yeux de tous soumise aux ordres du « P. Jérôme de la Mère de Dieu », nom religieux du Carme, comme aux ordres d'un supérieur aveuglément obéi. Ils échangèrent les plus intimes confidences, si intimes « que jamais, écrit négligemment Thérèse, il n'en a tant dit à ses confesseurs, ni, du reste, à qui que ce soit ». « Durant le temps que nous nous vîmes au printemps de 1575, raconte de son côté le P. Gratien, elle m'ouvrit son âme sans rien me cacher. Et je lui révélai de même tout mon intérieur. Nous convînmes alors d'agir toujours en parfait accord dans les affaires de la Réforme. Nous causions de toutes les affaires de l'Ordre, passées et présentes, et de ce qu'il y avait à faire pour préparer les futures. Outre cela, nous nous entretenions de tout ce qui regardait l'esprit intérieur et de la manière dont il fallait s'y prendre pour le main-

tenir tant chez les religieux que chez les religieuses. Elle m'examina sur ce que je possédais de science spirituelle, soit par l'étude, soit par l'expérience. Elle m'enseigna tout ce qu'elle savait, et me donna tant d'instructions, de règles et de conseils, que je pourrais, de ce qu'elle m'apprit alors, faire un grand livre. »

Les conséquences de cet accord ne se firent pas attendre. Thérèse fit nommer le P. Jérôme Gratien commissaire apostolique ayant autorité sur tous les couvents de Déchaussés, tant de nonnes que de moines. Elle lui fit établir le texte des premières constitutions des Carmes déchaussés, et elle l'envoya les imposer dans les monastères masculins déjà existants, de même qu'elle avait imposé ses propres constitutions dans les couvents féminins.

Mais l'envie, la jalousie, la haine veillaient, d'accord avec la peur de la réforme thérésienne. La réformatrice, la mystique allait avoir à lutter contre les plus furieux des assauts. qui devaient se renouveler sans répit pendant quatre terribles années.

Et les événements se précipitèrent. Fin avril, Thérèse apprenait que la princesse d'Eboli (1), mauvaise

1. Anne de Mendoza, princesse d'Eboli, veuve de Ruy Gomez de Silva, mort le 29 juillet 1573, donc un peu moins de deux années avant cet incident. Le prince et la princesse, très riches et très puissants, avaient été les zélateurs de la fondation du couvent de Pastrana. Célèbre par sa beauté, Anne de Mendoza l'était tout autant par son immense et stupide orgueil. A la mort de son mari elle fit retentir l'Espagne de sa douleur théâtrale. Elle annonça bruyamment sa volonté de se faire religieuse et d'entrer au couvent de Pastrana. La prieure en était alors la mère Isabelle de Saint-Dominique, l'une des meilleures compagnes de Thérèse à Saint-Joseph d'Avila Lorsqu'elle apprit la résolution de la fondatrice elle s'écria : « La princesse religieuse ! Le monastère est perdu ! » Et ce fut en effet un scandale. On n'osa refuser à la princesse l'entrée du couvent. Elle s'y conduisit avec un tel orgueil, un tel mépris des règles et, en somme, une telle impu-

nonne du couvent de Pastrana, que la réformatrice avait dû mettre vigoureusement à la raison, s'était vengée en dénonçant à l'Inquisition, comme peu orthodoxe et scandaleux, le *Livre de la Vie,* dont plusieurs copies circulaient de monastère à évêché, d'évêché en château. Sans perdre un jour, — car la Carmélite était trop intelligente et connaissait trop les Inquisiteurs pour se dissimuler la gravité du péril, — Thérèse envoya le *Livre* au P. Dominique Bañez, ce puissant et illustre Dominicain, qui depuis toujours était son ami, son conseiller, son soutien le plus dévoué. Le P. Bañez se chargea d'annoter le manuscrit et de le remettre lui-même au Saint-Office, dont il faisait partie en qualité de consulteur. Tranquille sur ce point, Thérèse quitta Veas et se mit en route pour Séville, où le P. Gratien l'avait engagée à fonder un couvent, afin que la Réforme s'implantât aussi dans le sud de l'Espagne, car, en Andalousie, les mœurs conventuelles laissaient plus encore à désirer qu'en Castille.

De Veas à Séville, le voyage dura du 18 au 26 mai. Il fut des plus pénibles pour Thérèse.

Les tribulations matérielles pour la fondation du couvent furent aussi des plus compliquées et des plus graves. Thérèse s'en tira cette fois, grâce à l'aide pécuniaire de son frère Laurent de Cepeda qui, de retour d'Amérique, la vint rejoindre à Séville. Du jour de l'érection, qui eut lieu le 29 mai, au 14 août, date de l'intervention effective de Laurent, la courageuse femme n'eut que des avanies et des déboires, dont le

dente sottise, violant et faisant violer la clôture, prétendant commander et tout bouleverser, que la prieure écrivit à Thérèse, qui fit tout savoir à Philippe II. Le roi lui-même ordonna que la princesse quitterait le couvent : ce qui fut fait après six mois de scandale. La princesse ne pardonna jamais à Thérèse.

récit serait fastidieux, tant ils sont mesquins et vulgaires : les coups de dard des vieilles moustiques enragées et les coups de pied des ânes furieux.

Toutefois, dans le domaine spirituel et en ce qui regardait les obscures menées de ses ennemis auprès des Inquisiteurs, Thérèse eut des satisfactions : le P. Dominique Bañez, en qualité de Consulteur du Saint-Office, approuva le *Livre de la Vie,* ainsi qu'une copie des *Pensées sur le Cantique des Cantiques,* écrites par Thérèse pendant ses derniers jours au prieurat de de l'Incarnation. D'autre part elle eut une grande joie en réussissant à ceci : le nonce Ormaneta donna au P. Gratien, le 3 août, pleins pouvoirs sur les Carmes mitigés d'Andalousie. et le nomma supérieur général de tous les Déchaussés d'Andalousie et de Castille, avec le titre de Provincial.

Ce semblait être le Capitole, la Roche tarpéienne surgit presque aussitôt.

Trois faits douloureux se succédèrent rapidement :

Le 21 août, le P. Gratien, venant de Madrid avec les patentes lui donnant pleins pouvoirs et mission de visiter les Carmes mitigés d'Andalousie, voulut commencer par ceux de Séville Cette nomination du P. Gratien avait profondément irrité le Général des Carmes mitigés, le P Rubeo de Ravenne, qui prit nettement parti contre Thérèse, après l'avoir d'abord soutenue, l'on s'en souvient. Il décida donc de marcher à fond contre la réforme thérésienne et il donna des instructions dans ce sens à tous les Carmes chaussés soumis à son généralat. Ce fut rendre publique la déclaration de guerre des Mitigés ou Chaussés contre les Réformés ou Déchaussés. Aussi, comme le P. Gratien voulait entrer dans le monastère des Mitigés de Séville, grande caserne conventuelle située *calle de los*

Baños et dont la fondation remontait à l'année 1358, il fut reçu par une bande de Carmes armés, qui, violemment, le sommèrent de disparaître. Il était courageux et fort de son droit, il résista. Le tumulte fut si grand que l'on vint annoncer à Thérèse, alors en oraison avec toutes ses religieuses, que les Chaussés avaient tué le P. Gratien. Quel effroi, quelle douleur pour toutes les nonnes ! Mais Thérèse, en bon général d'armée, n'admit pas la défaite, quoique au premier instant elle n'eût pu cacher son émoi. Elle se redressa, se gourmanda intérieurement et s'écria que Jésus lui disait : « O femme de peu de foi ! Rassure-toi, tout se fait très bien. » L'on apprit en effet que le P. Gratien s'était retiré sain et sauf, méditant une revanche qui ferait oublier cette première avanie.

Quelques jours plus tard, deuxième fait, un peu équivoque et bien plus grave. Probablement sur l'instigation perfide des Carmes mitigés, une Sévillane jouant de l'hypocrisie s'était fait admettre comme novice dès le début de la fondation (1). Elle était connue dans la ville comme béate et passait pour très sainte. Après quelques semaines de séjour au Carmel, cette nonne fit d'abord la réfractaire, puis brusquement, sans que Thérèse ni aucune religieuse en fût avertie, elle concerta son départ avec quelques ecclésiastiques, complices des Carmes, auxquels la prieure avait permis qu'elle continuât de se confesser. Une fois sortie, la béate cria bien fort contre les Carmélites et contre Thérèse, prépara très adroitement le scandale, et,

1. Malgré les plus minutieuses recherches, il m'a été impossible de retrouver le nom de cette femme. Les Bollandistes eux-mêmes ne le donnent pas, et le R. P. Silvero, prieur des Carmes de Burgos, actuellement le plus érudit thérésien de l'Espagne, n'a pu arriver à dénicher ce nom.

enfin, alla déposer aux pieds des représentants sévillans du redoutable tribunal du Saint-Office une dénonciation en règle. Ses accusations, en somme calomniatrices, mais logiquement présentées, au sujet desquelles l'Inquisition allait s'empresser d'informer, avaient cela de terrible qu'elles se bornaient à déformer la vérité et à extraire de cette déformation une conséquence qui pouvait mener à l'autodafé Thérèse de Jésus et le plus grand nombre de ses compagnes.

Les accusations? La clôture n'était qu'apparente, les religieuses écartant ou relevant le voile chaque fois qu'elles se trouvaient, sans témoins profanes, en présence d'un homme ; — des pénitences exagérées devenaient des pratiques inavouables, et les nudités, étalées pendant les flagellations en commun, incitaient à des péchés que l'on ne se privait d'ailleurs pas de commettre ; — souvent Thérèse faisait pendre par les pieds quelque nonne, que les autres frappaient de verges, et cela ressemblait fort à un sabbat démoniaque : bref, le mysticisme, chez les nonnes thérésiennes, servait de prétexte à des pratiques telles qu'elles ne peuvent qu'aboutir au péché et à la folie. Enfin, la confession publique et réciproque instituée par Thérèse faisait de la prieure un véritable juge du tribunal de la Pénitence, un confesseur s'arrogeant, en somme, toutes les prérogatives sacrées du prêtre, puisque, en fait, la prieure punissait et absolvait...

La conséquence? Pour vouloir de telles choses, les ordonner, les régler et y participer avec un esprit de suite des plus remarquables, il fallait que la Mère Thérèse de Jésus fût secrètement une des importantes zélatrices de cette secte des *Alumbrados*, sorte d'illuminés infernalement sacrilèges qui, juste à cette époque, après avoir paru à Clerena, infestaient princi-

palement Cordoue. Depuis quelques mois, d'ailleurs, l'Inquisition les torréfiait, ces illuminés, par douzaines, quotidiennement; leur chair grillée parfumait l'air de toutes les grandes villes de Castille et d'Andalousie.

Cette fois, » la douleur et l'inquiétude de Thérèse furent au comble », mais elle ne faiblit pas. Elle mit en campagne les ecclésiastiques dont elle était accompagnée depuis Veas : Julien d'Avila, Grégoire de Nazianze et aussi don Antonio Gaytan, gentilhomme d'Alba, tout dévoué à la grande Carmélite. Elle écrivit au P. Dominique Bañez; elle stimula le P. Gratien, qui fit le nécessaire pour que fussent avertis les amis et les amies madrilènes de l'entourage de Philippe II. Et lorsque les voitures bien connues du Saint-Office s'arrêtèrent devant la pauvre maison qui servait provisoirement de couvent aux Carmélites, Thérèse attendait de pied ferme les inquisiteurs. L'enquête commença par une perquisition, se continua pendant plusieurs jours par l'interrogatoire des nonnes et, enfin conclut à une investigation minutieuse de la vie et des écrits de la Mère Thérèse de Jésus, afin que fût élucidée, sur pièces probantes, la question de savoir si la réformatrice du Carmel appartenait oui ou non à l'abominable et démoniaque secte des *Alumbrados*.

« Jamais deux sans trois », dit le proverbe. La troisième épreuve réservée à Thérèse venait de loin. Le 21 mai 1575, à Plaisance, en Italie, s'était tenu un chapitre général de l'ordre des Carmes mitigés, lesquels avaient constaté que le P. Rubeo de Ravenne marchait maintenant contre la Réforme. Fort de la neutralité (qui devait heureusement n'être que provisoire) du pape Grégoire XIII, le chapitre édicta plusieurs décrets contre les Déchaussés, nomma le P. Tostado visiteur général des couvents d'Espagne, décida enfin arbi-

trairement, mais énergiquement, que la Mère Thérèse de Jésus serait confinée dans un couvent de Castille à son choix et mise dans l'impossibilité de se livrer à de nouvelles fondations. Ce terrible définitoire mit trois mois à passer de Plaisance à Séville. En fin août, par les soins de ce provincial des Carmes, Ange de Salazar, qui fut toujours mi-figue mi-raisin envers la réformatrice, Thérèse reçut officiellement notification des formidables décrets : « Hé ! s'écria t-elle avec mépris, ces *Catos*, ces chats hargneux s'imaginent-ils que je vais leur obéir? Je ne m'occuperai même pas d'eux. J'en ai d'autres à fouetter ! »

En juin, elle avait sollicité l'autorisation expresse et directe de Philippe II pour la fondation du couvent de Caravaca, qui était depuis quelque temps en projet. Le roi envoya la patente signée, de sa propre main, des trois mots fatidiques *Yo El Rey*. Thérèse l'avait gardée, se réservant d'en user en des temps meilleurs. Mais devant le définitoire de Plaisance, elle n'hésita plus. Elle donna les ordres et envoya les gens nécessaires, car elle-même ne pouvait encore quitter Séville ; et le 1er janvier 1576, par délégation spéciale de Thérèse, la mère Anne de Saint-Albert fonda le couvent de Caravaca. C'était la réponse de la fière Carmélite à ses faux frères les Carmes.

Dès lors, pendant quatre années, c'est à dire jusqu'au 15 juin 1580, la guerre des Mitigés contre les Réformés, des Chaussés contre les Déchaussés, des Carmes et de l'Inquisition contre Thérèse et ses disciples des deux sexes, la guerre fut de tous les jours : généralement sournoise, perfide, diplomatique, mais parfois avec des sursauts d'effrénée violence.

C'est le P. Jean de la Croix que les Mitigés enlèvent par la force de l'Incarnation d'Avila et enferment, pour

l'y laisser mourir de faim et de soif, dans un *in pace* de leur couvent de Tolède, d'où Thérèse, après plusieurs mois, réussit à grand'peine à le faire sortir ; elle écrivit à Philippe II une lettre indignée, demandant avec énergie que justice fût rendue à ses disciples et amis les Carmes déchaussés, et que l'on mît en liberté, immédiatement, le P. Jean de la Croix.

C'est le P. Gratien qui, mis plusieurs fois en danger de mort par les Mitigés et faussement soupçonné de faiblir et de vouloir renoncer à la réforme, est menacé de malédiction par sa propre mère et averti que le comte de Padilla, son ami, le poignarderait, s'il devenait transfuge.

C'est Thérèse elle-même, insultée et à demi lapidée par des Mitigés courant les routes entre Villeneuve et Tolède. C'est l'excommunication fulminée contre les religieuses de l'Incarnation d'Avila, qui ont demandé que Thérèse fût de nouveau leur prieure. C'est l'exil obtenu contre les principaux Déchaussés. C'est Thérèse interrogée par les Inquisiteurs, presque séquestrée à Tolède pendant quelque temps. C'est une mêlée furibonde de robes et de frocs, de mitres et de chapelets, de crosses et de bâtons, de nonces, d'inquisiteurs, de généraux d'Ordres, de Grands d'Espagne et de moines dépenaillés, de princesses et de nonnes !...

Mais le plus extraordinaire et qui stupéfie et qui fait palpiter d'admiration, c'est l'existence de Thérèse pendant ces quatre années. De Séville à Burgos et de Salamanque en Vieille Castille à Villeneuve de la Xara dans la Manche, avec des arrêts partout où campent les détachements de ses troupes de moniales et de moines aux pieds nus et au cœur brûlant, elle va, court, tombe malade, se relève, repart, réorganise, fonde et organise, ordonne et prescrit ; elle manœuvre à leur insu

ses ennemis et enflamme ses amis, correspond avec le Pape et Philippe II ; elle parle aux Inquisiteurs et les brave, les décontenance, les subjugue, s'en écarte avec mépris ; elle écrit des centaines de lettres qui vont porter sa pensée, ses conseils, ses consolations, ses encouragements, ses remontrances, sa volonté aux quatre coins de l'Espagne ; elle rédige et expédie relations sur relations pour défendre ses livres que l'on brûle, en compose de nouveaux et les recopie et les commente. Et quand elle passe, des jeunes filles et des hommes en multitude se font novices, des novices deviennent profès et professes, elle nomme les prieurs et les prieures, destitue les incapables, découvre les méritants : en un mot elle gouverne, sans pouvoirs réguliers, par le seul prestige de son génie.

Elle a soixante-deux, soixante-trois, soixante-quatre, soixante-cinq ans ! Sur les hauts plateaux nus, dans les vals encaissés des sierras, le long des pistes poussiéreuses ou boueuses et toujours ravinées que sont les routes espagnoles ; entre les murs écrasants des routes étroites, dans les auberges — *ventas, posadas* — ouvertes à tous les courants d'air, pourries d'humidité, craquantes de chaleur ; aux chœurs improvisés des couvents provisoires et jusque dans sa demi-prison de Tolède où ses « supérieurs » la confinent peut-être pour la mettre physiquement à l'abri ; — partout elle se moque des amollissantes langueurs printanières, des torréfactions et des corruscations qui aveuglent et dépriment pendant trois ou quatre mois d'été, des vents furieux et des pluies de l'automne, des froidures cinglantes de l'hiver, et elle brave et combat et vainc et déroute ses ennemis humains. La fièvre, la migraine, l'insomnie, des palpitations de cœur l'affaiblissent, la tourmentent et parfois la terrassent. Presque jamais,

elle ne mange à sa faim. Souvent, le long d'estivales journées, elle est « toute sèche de soif ». N'importe! elle va, parle, écrit, agit sans trêve intellectuelle, sans repos physique, si ce n'est, en 1578, une station de quelques mois à Saint-Joseph d'Avila ; pendant cette station, macérations et pénitences entretiennent le corps en bonne forme d'activité. Ah ! il n'est plus question d'extases, de ravissements, du moins pour elle! Bon pour ses nonnes, toutes ces délices! Elle, Thérèse, maintenant l'épouse de Jésus, elle jouit d'une paix intérieure dont rien ne peut altérer la sereine volupté. Aussi toute sa puissance d'action est consacrée à la guerre conventuelle, à la défense et plus encore à l'attaque.

Et, enfin, enfin ! voici la victoire voulue, attendue et d'ailleurs bien méritée! Le 15 août 1580, Sa Majesté Philippe II reçut à Badajoz la communication officielle du bref de Sa Sainteté Grégoire XIII, par lequel les Déchaussés Carmes et Carmélites, étaient constitués en province indépendante et distincte. Des formalités de détails occupèrent plusieurs mois. Puis, le 3 mars 1581, sur instructions personnelles de Philippe II, le Chapitre général des Déchaussés s'ouvre à Alcala. Le P. Gratien est élu provincial. le 4 mars. Neuf jours plus tard, les constitutions sont arrêtées et confirmées. Entre temps, sans bruit, l'Inquisition avait abandonné ses poursuites. Thérèse fut reçue en audience privée par l'Inquisiteur général Quiroga. Il n'était plus question de faire de la grande Carmélite une affiliée à la secte des *Alumbrados*, mais plutôt de trouver ses œuvres écrites aussi orthodoxes, aussi chastes, édifiantes et admirables que ses œuvres conventuelles. Les Mitigés étaient battus à plate couture et en tous sens. Ils n'avaient plus qu'à se résigner aux

échaussements progressifs de toutes leurs communautés.

Bien entendu, Thérèse eut le triomphe indulgent. Elle pardonna tacitement à ses ennemis. Mais ce fut sans vaine humilité qu'elle se réjouit avec ses amis. Elle fonda définitivement les monastères de Villeneuve de la Xara, de Palencia, de Soria, veilla à la nomination de Jean de la Croix comme provincial d'Andalousie, fut élue prieure à Saint-Joseph d'Avila, retournant ainsi à son berceau alors qu'elle était près de la tombe, dirigea de loin la fondation de Grenade, fit approuver son étonnant ouvrage le *Château intérieur* ou *le Château de l'âme*, et s'en alla fonder, en compagnie du P. Gratien, le monastère de Burgos, le 19 avril 1582.

Ayant vaincu ses adversaires, exalté ses disciples, légitimé l'admiration, le dévouement, la tendresse de ses amis ; ayant bâti son œuvre sur des bases inébranlables, faites pour défier les hommes et le temps ; ayant passé l'âge où l'on peut chaque jour espérer pour le lendemain une nouvelle raison de vivre ; ayant enfin pour Jésus, le Divin amant de la jeunesse et de l'âge mûr, l'amour patient et calme qui succède, dans les premières étapes de la vieillesse, aux transports toujours excessifs des passions — Thérèse de Jésus, après la fondation de Burgos, ne désirait plus que ceci : se retirer dans son cher couvent de Saint Joseph d'Avila, y former à l'amour divin sa nièce Teresita, fille de son frère Laurent de Cepeda, et puis, dans le rayonnement de cette âme vierge, fermer doucement les yeux, s'éteindre, mourir, aller au Ciel !...

CHAPITRE IX [1]

THÉRÈSE EN CATALEPSIE EST ENTERRÉE VIVANTE

La lutte contre les Mitigés avait beaucoup fatigué Thérèse. Tant d'inquiétudes pour son œuvre, pour ses nonnes, ses moines et ses amis ; tant d'activité intellectuelle et physique, au milieu des difficultés matérielles et morales sans cesse renaissantes ; en outre des tristesses, des amertumes familiales ; sa nièce Marie-Baptiste, béate sèche, froide et violente, prieure du cou-

1. Jusqu'ici tous les faits composant la *Vie* que l'on vient de lire se trouvent plus ou moins exactement rapportés dans les œuvres mêmes de Thérèse, dans les récits de ses biographes, dans les annotations de ses commentateurs espagnols et français.

Les différences, d'ailleurs capitales, entre leurs textes et le mien sont que :

1° J'ai fait un tout homogène de mille fragments épars.

2° Leurs graphies n'existent qu'en fonction de la continuelle intervention divine et de la croyance au miracle, tandis que mon travail est éclairé aux lumières de la raison, d'une patiente et sereine critique, d'une science enfin qui a particulièrement distingué, étudié, classé, rendu matière banale de manuels neurologiques, les phénomènes qu'au XVI[e] siècle on attribuait, avec une admiration pieuse ou une horreur épouvantée, à l'amour de Dieu ou à l'incubat et succubat de Satan, selon que la patiente et le patient étaient puissants ou misérables...

Mais ici, à partir du moment où Thérèse a fermé les yeux à *la lumière du jour*, les faits que je raconte, moi, minutieusement, ont été ou ignorés ou méconnus, ou incompris, ou travestis ou interposés dans l'espace et le temps, ou volontairement dissimulés par Ribera, Yepes, Villefore, la Carmélite de Caen, le P. Bouix, les Carmélites du premier monastère de Paris et par toute la cohorte des biographes et commentateurs, d'ailleurs d'un nombre restreint,

vent de Valladolid, ne s'avisa-t-elle pas, à propos de contestations sur le testament de Laurent de Cepeda, de trouver mauvais l'avis, d'ailleurs fort désintéressé, de sa tante, qu'elle fit insulter par un robin quelconque et qu'elle osa mettre à la porte du couvent!. . Pour si solides que soient les épaules, pour si bandés que soient les nerfs encore jeunes et vigoureux, tout cela pèse lourd sur une femme de soixante-sept ans. Puis, la victoire incite au repos, détend les nerfs et, l'exaltation passée, permet qu'on se laisse tomber dans un fauteuil, sur une chaise, au pied d'un lit, en disant avec un sourire où la détresse le dispute à la joie du triomphe : « Ah ! je n'en puis plus ! » En deux semaines, l'on vieillit de vingt ans.

Thérèse en était là lorsqu'elle s'en fut à la fondation de Burgos. Périls graves et difficultés pénibles l'y attendaient.

Elle voyageait cette fois avec le P. Gratien, qu'accompagnaient son secrétaire, le P. Pierre de la Visitation, et un autre religieux, resté anonyme. C'était un hiver pluvieux et froid. La route de Madrid, que la petite caravane suivait pour se rendre à Burgos, longe

qui ont épilogué sur la vie et la mort de sainte Thérèse. Seul, don José Gomez Centurion, dans l'avant-propos de ses précieuses *Relationes Biograficas ineditas de Santa Teresa de Jesus*, a osé, timidement, risquer des hypothèses...

Mais l'on trouvera, dans le Chap. II, Partie II, le résumé du sévère travail de recherche et de classification documentaire, d'examen critique rationnel, de déduction logique et parfois syllogistique, auquel je me suis livré (avec un immense intérêt, je l'avoue) pour arriver à la certitude de la vérité. Ah oui ! de son puits quatre fois séculaire, cette vérité sort avec une allure et des couleurs étrangement romantiques ! Son aspect eût fait crier d'admiration et d'enthousiasme un Edgard Poe hagiographe. Mais elle n'en est pas moins l'indéniable vérité, aussi vraie que la plus quotidienne et banale des vérités, comme celle-ci par exemple : « L'être humain a des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. »

pendant quelque temps le cours de l'Arlanzon. A un endroit appelé *los Pontones*, la rivière se divise en plusieurs bras, que l'on passe sur des ponts construits en planches. Or, il avait beaucoup plu, et la crue de l'Arlanzon était si forte, et l'eau atteignait une telle hauteur qu'on ne distinguait plus la moindre trace de chemin. De toutes parts, ce n'était qu'une nappe d'eau, fort profonde même. Il y avait bien de la témérité à tenter le passage, surtout avec des carros, car pour peu qu'ils vinssent à faire un écart, tout était perdu. Déjà, bien avant los Pontones, les chars enfonçaient si profondément dans la boue que, pour les en tirer, il fallait dételer les mules de l'un pour les atteler à l'autre. « Les pères qui nous accompagnaient, raconte Thérèse, devaient prendre d'autant plus de peine, que nous nous trouvions précisément n'avoir que de jeunes conducteurs assez négligents. La présence du Père Provincial nous était précieuse. Ses soins s'étendaient à tout. D'un caractère calme et que rien ne troublait, il rendait si aisées les choses les plus difficiles, qu'elles n'avaient plus l'air de rien. » Au passage des Pontones toutefois, et malgré l'assistance d'un guide, un des chars faillit culbuter, précisément celui qui portait Thérèse. Elle fut obligée de descendre dans l'eau et se blessa à la jambe. Alors s'adressant à son divin Époux avec sa familiarité ordinaire, toujours un peu malicieuse : « Seigneur, s'écria-t-elle, après tant de souffrances, que celle-ci arrive à propos ! » Il lui fit la faveur de lui répondre, et elle entendit qu'il disait : « Thérèse, c'est ainsi que je traite mes amis. » A quoi la spirituelle Carmélite répliqua : « Eh ! mon Dieu, c'est pour cela que vous en avez si peu (1) ! »

1. Que l'on ne s'étonne pas d'entendre Thérèse répondre à Dieu avec cette extrême familiarité. J'ai souvent causé au *locutorio* avec

L'on arriva tout de même à Burgos où la mysoginie de l'archevêque donna quelque tablature à la fondatrice. Elle parvint cependant à son but, qui était d'installer ses compagnes dans une maison transformée en monastère officiellement consacré.

Mais pendant l'installation même, tout faillit s'en aller à vau-l'eau, c'est bien le cas de le dire ! « La rivière avait encore subi une crue si considérable, raconte Anne de Saint-Barthélemy, que les habitants de la ville ne pouvaient nous secourir, et nous-mêmes ne pouvions rien envoyer chercher, car le couvent se trouvait séparé de Burgos par la rivière. L'eau monta si bien qu'elle entra dans la maison. Celle-ci était vieille, et à chaque flot de la rivière elle vacillait comme si elle allait tomber. Le logement de notre Mère était si pauvre, qu'on apercevait la lumière des astres par le toit ; les murs étaient crevassés et il y faisait grand froid. La rivière emplit notre maison jusqu'à l'étage. Au milieu de ce péril, nous montâmes jusqu'au grenier le très Saint Sacrement. D'heure en heure nous nous attendions à être noyées et nous récitions continuellement les litanies. Cette situation dura depuis six heures du matin jusqu'au milieu de la nuit, ne nous laissant le

des Carmélites. Et voici : elles parlent de Dieu exactement comme une amoureuse passionnée, et quelque peu malicieusement spirituelle, ferait de son amant. En réalité, Dieu ou Jésus est pour elles un amant de qui elles savent bien qu'elles n'auront jamais à se plaindre. Elles savent encore que, dans l'ordre de la vie intérieure, — le seul important pour la femme amoureuse, — Dieu fera toujours tout ce qu'elles voudront. Elles savent enfin que ce Dieu, que l'on dit tout-puissant et terrible, elles peuvent le réduire, si elles en ont le caprice, à n'être qu'un tout petit enfant, l'Enfant Jésus — une poupée en somme, dont elles s'amusent, qu'elles manient, habillent et déshabillent à leur gré. Car tous les Carmels possèdent des poupées en bois — certaines datant de sainte Thérèse — que l'on revêt d'habits somptueux pour les grandes cérémonies et que l'on met nues pour l'exposition dans la Crèche de la Nativité.

moyen ni de manger ni de prendre le moindre soulagement : tout ce que nous avions se trouvait sous l'eau. Notre sainte Mère était profondément affligée. Notre trouble à toutes était immense. Il était déjà fort tard quand la Mère me dit : « Ma fille, voyez s'il est resté un peu de pain et donnez m'en une bouchée, car je défaille. » Cela me brisa le cœur. Nous fîmes entrer dans l'eau une novice qui était forte, afin d'en retirer un pain Elle avait de l'eau jusqu'à la ceinture. Nous donnâmes ce pain à la Mère, car nous n'avions pas autre chose. Sans l'arrivée de quelques nageurs, nous aurions péri. Ils nous firent l'effet d'anges de Dieu, car nous ne pûmes savoir de quelle manière ils étaient venus. Ils entrèrent sous l'eau et brisèrent les portes de la maison. Aussitôt l'eau commença à s'écouler des pièces qu'elle remplissait, mais celles-ci restèrent tout humides et si encombrées de pierres qu'il fallut enlever plus de huit charretées de ces pierres et des autres matériaux que l'eau avait apportés. »

L'on conçoit qu'au milieu de telles tribulations Thérèse ne pouvait se remettre des fatigues subies pendant le voyage. Elle fut cependant obligée de passer encore à Burgos le printemps et une partie de l'été. Mais enfin, quand tout fut heureusement terminé, la fondatrice n'eut soif que de solitude, de silence, de paix, au milieu des oraisons mystiques de vierges aimantes et naïves. Elle savait que toutes ces bonnes choses l'attendaient à Saint-Joseph d'Avila. Elle quitta donc Burgos aussitôt que ce fut possible, pour aller droit à son cher petit couvent. Elle dut s'arrêter à Palencia, puis à Valladolid, où Marie-Baptiste, cette teigne, lui fit subir la douloureuse avanie. Mais Thérèse bénit l'ingrate, lui tourna le dos et n'eut plus de pensées que pour le havre tant souhaité.

La noble femme sortit de Valladolid le 15 septembre de cette année 1580, avec Anne de Saint-Barthélemy, sa vieille compagne de voyages, et la petite Teresita, dans un *carro* peu confortable, mais où, du moins, elles étaient à l'abri du soleil terrible. Elles voulaient passer par Medina del Campo et Arevalo, en tout un peu plus de cent kilomètres, que l'on ferait en trois ou quatre jours, y compris les haltes à Medina, Arevalo et dans quelques *ventas* de village ou de croix des chemins.

Mais voilà qu'au couvent de Medina, Thérèse trouva le P. Antoine de Jésus, alors vicaire général de l'Ordre. Il l'attendait et, tout de suite, il la supplia d'aller à Alba de Tormes, où la duchesse doña Maria Henriquez se mourait du désir de la voir, « pour la consulter sur l'état de son âme ! »

— Mais non ! non ! s'écria Thérèse quelque peu impatientée. Je sais d'avance ce que peut me vouloir la duchesse : des fadaises ! Je suis lasse, lasse... J'ai besoin de repos. Retournez dire à la duchesse que je la verrai plus tard. Nous partirons, demain, pour Avila.

Mais allez faire changer d'avis un moine animé d'un zèle implacable, doué d'un excellent cœur, un peu sot et bavant d'admiration devant la duchesse. Il insista. Il conjura Thérèse de ne pas mécontenter la châtelaine d'Alba, qui toujours se montrait si serviable et généreuse pour les Carmélites. — « Songez donc, ma Mère ! s'exclama-t-il à bout d'arguments, vous souffririez qu'il repartît vide, le carrosse que la duchesse vous a envoyé tout exprès pour vous porter jusqu'au château !... »

Excédée, tombant de fatigue et de sommeil, Thérèse céda. Et, le lendemain, les trois nonnes avec le moine montèrent dans le carrosse qui se mit à rouler et à cahoter, au pas nonchalant des grosses mules, par les

bosses et les fondrières du chemin. Et cette écervelée de duchesse, ce confit de vicaire général n'avaient pensé ni l'un ni l'autre qu'en voyage l'on mange et l'on boit aussi nécessairement qu'à la maison. Ni l'un ni l'autre ne s'était souvenu que Thérèse était toujours sans un sou et que, d'ailleurs, la région que l'on devait traverser passait avec raison pour une des plus arides et des plus pauvres de la Vieille Castille ; dans le carrosse pas de paniers à provisions, pas d'outre à eau ; dans les poches du moine, pas d'argent ; quant au muletier, s'il avait trois maravedis, c'était une merveille !

Dès le milieu du jour, Thérèse ne put cacher sa souffrance. D'horribles crampes d'estomac la faisaient gémir, malgré son courage et sa patience. Anne de Saint-Barthélémy se désolait, la petite Teresita pleurait et le P. Antoine, allant à pied pour laisser plus d'air et de place aux femmes, gourmandait mules et muletier.

La nuit, l'on se trouvait dans un petit hameau, « *en un pobre lugarcillo* » des environs de Peñaranda. Thérèse n'en pouvait plus.

— Ma fille, dit-elle à Anne, donnez-moi quelque chose à manger, sinon je vais m'évanouir...

Teresita. dans sa poche, avait des figues sèches. Elle les offrit à sa tante. Thérèse tremblait de fièvre ; un bol de lait aurait mieux valu que des figues ; mais Thérèse pensa que son estomac, un peu occupé, la ferait moins souffrir, et elle grignota l'un des fruits à peau dure.

Cependant l'on descendit du carrosse et l'on entra dans une des moins ignobles masures qui bordaient le chemin. Rien à manger, que des oignons. Comme boisson, de l'eau putride. Et tout est si misérable que l'on ne parle même pas d'allumer du feu, de faire quelque

infusion ! Anne possédait quatre réaulx (1), une fortune en ce lieu. Elle les remit à une paysanne pour acheter, à « quelque prix que ce fût », un ou deux œufs. La femme revint après une interminable absence. Pas d'œufs, nulle part ; pas de lait, rien que des oignons et du lard rance. Que faisait le P. Antoine de Jésus ? Il priait, sans doute, en quelque coin, à moins qu'il ne fumât au clair de lune, avec le muletier, une de ces feuilles roulées que les navigateurs apportaient des Indes et qui, allumées à un bout, si on aspirait de l'autre, produisaient une fumée âcre à l'ingestion de laquelle les hommes trouvaient du plaisir, et aussi cela trompait la faim, disait-on.

Quant à Thérèse, couchée sur un grabat et à demi morte, elle employait ses dernières forces à consoler Anne et Teresita, qui, agenouillées, pleuraient de peine et d'impuissance.

— Ne vous affligez pas, mes filles, murmurait-elle, c'est Dieu qui permet ces choses. D'ailleurs, ces figues sont excellentes. Combien de pauvres n'en ont pas autant !... »

Mais enfin, épuisée, elle s'endormit. Le sommeil, calme malgré la fièvre, lui fit du bien.

Le lendemain, au lever du jour, on put se remettre en route. Mais plus encore que la veille on s'inquiéta de manger.

Arriverait-on à Alba avant le soir ?

— « Dieu le veuille ! firent ensemble le P. Antoine et le muletier.

Sur le coup de huit heures, à Peñaranda (2), on put

1. Le *réal* vaut vingt-cinq centimes.

2. Peñaranda est aujourd'hui un bourg, où l'on peut manger et boire convenablement, mais en 1582 c'était une agglomération de quelques masures entourées de chardons, d'oignons et parfois

à grand'peine obtenir quelques herbes cuites avec de l'oignon. Cela faisait du moins une sorte de tisane rafraîchissante et composait, écrasé, une purée légère à l'estomac Thérèse but et mangea, et l'on se remit en route.

De Peñaranda à Alba, par le chemin que suivait le carrosse l'on peut compter environ huit lieues. Trente kilomètres de sable, de buissons maigres, de monticules pierreux, de champs de chardons, de torrents aux bords effrités et au lit sec, dans le vent âpre et sous le soleil dur... Peñaranda de Bracamonte était un petit hameau de quelques masures perdues au milieu de ces hauts plateaux dénudés aux ondulations monotones, d'une tristesse accablante aussi bien sous le soleil d'été que sous les nuages sombres de l'hiver Au printemps, cette terre aux horizons mornes essaie quelques sourires : fleurs sauvages, joncs verts dans les dépressions, par-ci par-là une rangée de peupliers bordant le chemin, des nids de corneilles s'entrevoient dans les hautes branches, l'alouette chante au dessus des sillons interminables où verdoient le blé, l'avoine .. Des abudillas à huppe volent par couples. Mais lorsque Thérèse passait là, malade et presque mourante, lasse et contrainte, c'était la fin de l'automne, avec la désolation des terres nues, la tristesse des feuilles mortes, les sinistres croassements des corbeaux... Et l'on alla ainsi, angoissés et silencieux, pendant toute la longue journée.

A la tombée du jour, enfin ! le carrosse entrait dans

flanquées d'un bouge à porc. En Castille, ce passage de Thérèse à Peñaranda est resté légendaire. On dit encore : « *Los de Peñaranda mataron la Santa* ». « Ceux de Peñaranda ont tué la Sainte ! » Le dicton est injuste : ce n'est pas à Peñaranda que Thérèse s'arrêta, mais très probablement au hameau de Cantaricillo, qui se trouvait à quelque distance de Peñaranda, sur le chemin de Medina.

les rues d'Alba. « Au château ! » avait dit le P Antoine. Mais Thérése, avec énergie : « Non ! Non ! au couvent ! » Le muletier obéit à la *Madre.*

La maison conventuelle se trouve à l'intérieur de ce grand village. Complètement isolée des constructions voisines, elle donne au levant sur une place et s'avance, du côté opposé, jusque sur le bord d'un rocher formant terrasse, d'où l'on aperçoit les rives du Tormes. La façade de la chapelle est défendue par une grille à colonnes géminées, et l'entrée du monastère s'ouvre de plain-pied sur la place, à gauche de la chapelle : un porche roman peu élevé surmonté d'un écusson sculpté que flanquent deux niches à saints.

C'est devant ce porche que s'arrêta le carrosse. Soutenue par Anne et Teresita, Thérèse en sortit péniblement. Dans le cloître l'attendaient toutes les nonnes, prieure en tête (1). Mais il ne fut pas question d'aller à la chapelle ni au réfectoire. La Mère vénérée était si faible qu'on lui arrangea vite la cellule la plus proche, une de celles qui ouvraient sur le cloître même, au rez-de-chaussée. Thérèse se coucha immédiatement. — « Que je me sens lasse, dit-elle en se mettant au lit. Je suis brisée. il me semble que j'ai tous les os rompus. »

Puis, avec son incomparable sourire de douceur et de tendresse nuancé d'un peu de cette ironie sur elle-même et sur autrui que lui donnait son intelligence des choses et des gens, elle ajouta :

1. Voici les noms des treize Carmélites professes et novices qui occupaient en 1582 le couvent d'Alba de Tormes et qui toutes plus ou moins assistèrent Thérèse en sa dernière maladie : Marianne de l'Incarnation, Agnès de Jésus, Catherine-Baptiste, Marie de Saint-Albert, Catherine de Saint-Ange, Catherine de la Conception, Constance des Anges, Thérèse de Saint-André, Isabelle de la Croix, Anne de Saint-Jérôme, Marianne de Jésus, Isabelle de Saint-Joseph et Jeanne de Saint-Pierre.

— Il y a plus de vingt ans que je ne me suis couchée de si bonne heure. Je remercie Dieu, mes filles, d'être tombée malade entre vos mains...

Néanmoins, si puissante était la vitalité de cette femme insigne, qu'elle se leva, le lendemain, comme à l'ordinaire. Après avoir visité la maison, elle entendit la messe et communia. Il en fut de même tout le long des sept jours suivants : malgré sa faiblesse et son immense fatigue, elle suivit les exercices de la communauté.

Mais le 29 septembre, après la messe, elle eut une brusque hémorragie, qui l'épuisa. Il fallut la coucher. Sur sa demande, ce fut dans une infirmerie située à l'étage et dans laquelle il y avait une grille qui donnait sur le grand autel de l'église ; de son lit elle pourrait entendre et suivre les offices. Les journées des 29, 30 septembre et 1er octobre furent calmes. Soignée par Anne de Saint-Barthélemy, qu'assistaient Teresita et, à tour de rôle, les religieuses de la communauté ; recevant les visites du P. Antoine de Jésus, de la duchesse d'Alba, de Thérèse de Laiz (1) et peut-être des notables de la ville, la malade attendait. Tant de fois elle s'était trouvée dans cette même bizarre situation de ne savoir si elle allait vivre ou mourir ! Elle revoyait son existence ; elle se rappelait qu'en ses vingt ans, à l'Incarnation d'Avila, au retour de Becedas, elle avait éprouvé les mêmes faiblesses, passé par les mêmes phénomènes, souffert les mêmes douleurs. Alors elle

1. Thérèse de Laiz était l'épouse de François Velasquez, riche seigneur originaire d'Alba. Le ménage habita quelque temps Salamanque, puis revint à Alba parce que le duc de ce nom donnait à Velasquez la charge d'intendant. Cette Thérèse de Laiz, quelque peu visionnaire, était d'une piété fanatique. C'est à la suite d'une apparition de saint André qu'elle eut l'idée de fonder à Alba un couvent et pour cela fit appel à Thérèse de Jésus. La doña de Laiz mourut le 12 janvier 1583.

était jeune, et sa mort — une mort apparente — n'avait duré que quatre jours. « Mais aujourd'hui je suis vieille, se disait-elle. Vais-je mourir pour tout de bon ? » Et là, évoquant l'image de Celui qui avait été la véritable passion de toute sa vie, elle entra en oraison, comme autrefois et jadis et naguère encore. Son extase dura toute la nuit.

Au matin du 2 octobre, elle manifesta au P. Antoine l'intention de se confesser. Et comme il lui répondait par les banales lénifications de circonstance, elle sourit de pitié, en répliquant :

— Je n'ai plus rien à faire en ce monde !

Puis, comme elle se trouvait seule avec Anne de Saint-Barthélemy :

— Ma fille, lui dit-elle, je crois que l'heure de ma mort n'est pas loin.

Survenant peu après, un médecin s'avisa que cette infirmerie était bien froide, et que la malade serait mieux dans la cellule du rez-de-chaussée. Il administra quelque mixture, appliqua des ventouses et s'en fut.

Tout le monde était convaincu que la grande Carmélite allait mourir ; on n'essaya certainement pas de la réconforter par les doses progressives de quelque puissant excitateur des fonctions vitales. Elle n'eut que des ventouses et des prières. Le 3 octobre, sur les cinq heures du soir, elle communia ; à neuf heures, elle fut extrémonciée et elle passa dans le calme le reste de la nuit (1).

1. Bien entendu, les mémorialistes, biographes et commentateurs ne manquent pas de rapporter vingt phrases édifiantes et de circonstance qu'aurait prononcées Thérèse, comme en prononcent immanquablement tous ceux qui meurent en odeur de sainteté. Ces phrases sortent d'un moule uniforme et ne varient qu'en passant de bouche à bouche, de traduction à traduction et de copie en copie.

Le 4 octobre, à sept heures du matin, Anne de Saint-Barthélemy, qui connaissait les habitudes d'extrême propreté de la Mère et sa vive préférence pour les étoffes blanches, la changea de tout son linge, y compris coiffes et manchettes, ce à quoi Thérèse se prêta du mieux qu'elle put, montrant une grande satisfaction, souriant et remerciant par des signes, car il lui était impossible d'articuler une parole. Puis, la malade se coucha du côté gauche, un crucifix contre la poitrine. De toute la journée, elle ne bougea pas. Mais ses grands yeux vifs étaient ouverts, et elle ne perdait rien de ce qui se passait dans la cellule. Sur le soir le P. Antoine, toujours zélé à contre-temps, voulut qu'Anne s'en allât prendre quelque nourriture. Mais dès que Thérèse vit sortir sa chère compagne, elle montra sur son visage

Il serait malséant d'en nier l'authenticité : il serait peu scientifique de s'en porter garant. Voici donc quelques-unes des phrases que, la veille et le jour de sa mort, aurait articulées Thérèse :

— Mon tendre Maître, il est temps de partir. Oh ! oui ! partons ! Et que votre volonté s'accomplisse *(Anne de Saint-Barthélemy)*.

— O mon Seigneur, ô Epoux, voici venue l'heure tant désirée : en effet il est temps que nous nous voyions *(Yepes)* !

— Mes filles et Mesdames, je vous demande, pour l'amour de Dieu, de garder fidèlement les Règles et les Constitutions de notre Ordre. Ne regardez pas le mauvais exemple que la mauvaise religieuse que je suis vous a donné et pardonnez moi *(Ribera)*.

— Enfin, Seigneur, je suis fille de l'Eglise et j'espère être sauvée par les mérites de N. S J.-C. *(Ribera)*.

Et enfin (après des citations latines fort bien choisies, ma foi) Ribera et les autres *(sauf Anne de Saint-Barthélemy, et cela est d'importance)* rapportent ce petit dialogue singulièrement tendancieux :

— *Le P. Antoine de Jésus :* « Où voulez-vous être inhumée ? A Alba ou bien à Avila ?...

Thérèse : « Dois je avoir quelque chose en propre ? et ne me donnera-t-on pas quelque part un peu de terre ? »

Il faudra se rappeler cela, lorsqu'on lira l'exposé succinct des avidités formidables et des disputes féroces qui morcelèrent et promenèrent d'Alba à Avila et d'Avila à Alba, le cadavre de Thérèse.

du mécontentement : regardant de côté et d'autre elle paraissait chercher l'absente. Le P. Antoine demanda : « Voulez-vous que la Mère de Saint-Barthélemy revienne auprès de vous ? » « Oui ! Oui ! » répondirent vivement les yeux et les mains de Thérèse. Revenue, Anne fut accueillie par des regards heureux, des sourires et mille caresses. Thérèse l'attira tendrement, la pressa tout contre l'oreiller, l'enlaça de ses belles mains pâles. Et Anne de Saint Barthélemy, avec une émotion dont elle tremblait, tint câlinement dans ses mains la tête penchée, abandonnée de Thérèse, cela jusqu'à neuf heures... Alors les grands yeux noirs se fermèrent, l'enlacement des mains s'amollit, la tête pesa et aux lèvres muettes le sourire resta immobilisé...

Ainsi défaillit, « plutôt par suite d'une extase d'amour que par l'effet de la maladie », doña Thérèse de Ahumada, en religion Thérèse de Jésus, fondatrice de l'ordre réformé de Notre-Dame-du-Mont-Carmel. C'était un jeudi, le 4 octobre 1582, le jour de la fête de Saint-François d'Assise. Née le 28 mars 1515, Thérèse avait soixante-sept ans, six mois et sept jours lorsqu'elle ferma, pour l'*avant-dernière fois*, ses yeux à toute lumière.

Or, dès que la Mère Anne de Saint-Barthélemy crut au foudroyant passage de la mort, elle reposa doucement la tête sur l'oreiller. Et tous s'agenouillèrent. Les sanglots de Teresita scandaient le murmure des pleurs et des prières. Mais peu à peu assistants et assistantes se redressaient. Et bientôt tous regardèrent celle qui ne les voyait plus.

Le visage de Thérèse, souriant et tout empreint de sérénité, parut plus beau encore qu'à l'ordinaire et sans aucune des rides, à la vérité peu nombreuses et peu

profondes, que l'âge y avait dessinées. Après une longue contemplation, les hommes sortirent laissant les nonnes procéder à la rituelle toilette. Elles constatèrent que le corps était blanc comme l'albâtre, la chair douce et maniable comme celle d'un enfant, les membres flexibles « *de même que si Thérèse eût été vivante* ».

Toute la nuit, les religieuses restèrent auprès du corps, lui baisant fréquemment les pieds et les mains. Au petit jour elles se partagèrent ce qui avait été à l'usage de la « Santa Madre », sauf une robe, que le P. Antoine s'était réservée.

Ensuite, sans l'ouvrir ni l'embaumer, on mit le corps dans une bière de bois. Il était revêtu de son habit religieux. « Par honneur, on la recouvrit d'un drap broché en or, comme *elle l'avait vu en esprit tant d'années auparavant, lorsque dans la maison de son père, elle passa quatre jours comme morte* (1). » Et aussitôt dans la chapelle on commença la messe des trépassés...

Douze heures seulement s'étaient écoulées depuis l'instant où Thérèse avait fermé les yeux... Et cela se passait dans le couvent de Notre-Dame de l'Annonciation, en la ville d'Alba de Tormes.

Or, cinq ans auparavant, à l'époque où Don Alvaro de Mendoza renonça, pour lui et les évêques d'Avila, ses successeurs, à la juridiction qu'il avait exercée sur le monastère de Saint-Joseph, il mit pour condition à cette renonciation que le corps de la Mère Thérèse serait enseveli dans ce couvent de Saint-Joseph, en la ville d'Avila. Et le P. Gratien, alors commissaire apostolique de l'Ordre, s'y engagea par un acte, que tout le monde connaissait, en Castille, et dont la phrase principale

1. RIBERA. Livre III, chapitre XVI. — Curieux, là, chez Ribera, ce rappel de la première catalepsie !

est ainsi libellée : « Par la présente et en vertu de « l'autorité apostolique à moi concédée, je déclare « conventuelle du monastère des Déchaussées du Sei- « gneur Saint-Joseph d'Avila, la Révérende Mère « Thérèse de Jésus, fondatrice des religieuses Déchaus- « sées de l'Ordre du Mont-Carmel, et j'ordonne que, « lorsqu'il plaira à Dieu de l'appeler à lui, elle soit « enterrée audit couvent, parce que cette maison a été « la première fondation de cet ordre, parce que la « Mère y a fait profession de la réforme et surtout « parce qu'il y va de la satisfaction et du bon plaisir « de l'illustrissime seigneur don Alvaro de Mendoza, « évêque d'Avila, que tout notre ordre regarde comme « le Père, le Seigneur... »

Oui ! mais le duc et la duchesse d'Alba, mais doña Thérèse de Laiz, fondatrice du couvent d'Alba, se moquaient bien de la volonté de don Alvaro de Mendoza, et de l'acte du P. Gratien : on combattrait la première, s'il le fallait, et on ferait annuler le second. Puisqu'on avait la chance que Thérèse de Jésus s'en vînt justement mourir à Alba, on n'allait pas se laisser frustrer de la possession d'un corps qui, à tous les points de vue, serait pour la ville et le couvent qui le recéleraient une source inépuisable de bénédictions divines et de terrestres profits.

C'est pourquoi, dès que l'on put croire sans trop d'audace que Thérèse ne se relèverait pas, la doña de Laiz, d'accord avec le duc et la duchesse d'Alba, donna ses ordres au P. Antoine, à la prieure, et s'occupa de faire préparer le caveau sépulcral. Parallèlement à la chapelle du couvent, du côté de l'évangile, il y avait deux chœurs conventuels superposés. Dans le soubassement de maçonnerie soutenant les deux grilles de

clôture du chœur inférieur, sis au rez-de-chaussée, Thérèse de Laiz fit creuser une niche, juste entre les deux grilles, de plain-pied avec le chœur. Des matériaux, pierre, sable, brique et chaux, furent disposés tout auprès, pour l'emmurement de ce caveau improvisé.

Et devant un grand concours de clercs, de nobles, de bourgeois et de gens du menu peuple, accourus de tous les coins de la ville et qui se pressaient dans la petite église, avec autant de solennité qu'il fut possible d'en mettre à une cérémonie aussi hâtive, l'on glissa le cercueil dans le sépulcre. Et tout de suite mains et truelles se mirent au travail.

Moins de treize heures après avoir fermé les yeux, Thérèse de Jésus, couchée dans une bière, était solidement emmurée.

Les puissants du jour et du lieu n'avaient eu qu'une préoccupation, têtue, tyrannique, farouche comme celle de l'avare qui tremble de se voir arracher son trésor : s'assurer la propriété d'un cadavre qui, de toute évidence, serait sanctifié. Quelqu'un de ceux, hommes et femmes, qui assistèrent à ces funérailles précipitées, eut-il la pensée qu'une fois Thérèse de Jésus était restée comme morte sur un lit pendant quatre jours, à vingt pas d'une fosse creusée pour elle ?... Quelqu'un se rappela-t-il que, fréquemment, jadis et naguère, Thérèse de Jésus demeurait comme morte, pendant des heures et des heures, après des extases ? .. Peut-être !

Mais s'il y eut un homme ou une femme qui pensa, qui se rappela, personne ne prononça l'avertissement qu'il aurait fallu crier, crier bien fort pour qu'on l'entendît :

— Arrêtez ! car si cette fois encore la Mère n'était pas morte ?.,.

Non ! devant ce corps souple, sain, net et souriant

que l'on emmurait, il n'y avait que les spéculations égoïstes d'orgueilleux fanatiques, et les pleurs convulsifs d'une vingtaine de nonnes candides, absolument incapables de penser. Pour elles, qui l'aimaient d'un amour sans calcul, Thérèse jouissait maintenant dans les bras de Jésus, et toutes lui enviaient le bonheur d'être enseveli.

CHAPITRE X

L'ARRACHEMENT DU CŒUR ET LA MORT

Des jours passèrent. Combien de jours ?... On ne sait pas. L'animateur du drame n'a écrit et parlé que pour mentir ; les deux comparses tremblantes n'ont que balbutié une partie de leur secret — assez cependant pour que la vérité filtrât, fut captée — et aussitôt elles disparurent dans le mystère des *in-pace* conventuels, séquestrées on ne sait où, mortes on ne sait comment ni quand. . Elles s'appelaient Catherine-Baptiste et Marie de Saint-Albert... sœurs du « voile blanc », autrement dit sœurs converses.

Elles veillaient et priaient, une nuit, dans le chœur du couvent d'Alba, non loin du corps. Il était dans le cercueil de bois léger, sous et entre les deux grilles de la clôture, derrière le mur encore humide construit le jour des funérailles. Elles veillaient et priaient... Peut-être, accomplissant les humbles devoirs de leur charge, balayent-elles les dalles poussiéreuses, où les Carmélites s'agenouillaient aux heures diurnes...

Mais soudain, elles se regardèrent, attentives et vaguement effrayées. Et chacune pensait : « Ne me trompé-je pas ? A-t-elle entendu ? » La lampe du sanctuaire jetait sur les dalles et sur les murs les ombres un peu mouvantes de sa coquille, de ses chaînes. Dans le chœur, une chandelle pointait une petite flamme qui

rendait plus noire les ténèbres des bas-côtés et des fonds. Et brusquement, les deux femmes tressaillirent ensemble, ébauchèrent à la hâte le triple signe de croix. L'une et l'autre avaient entendu. Des coups, des coups assourdis et pourtant retentissant jusqu'au plus lointain de leur conscience superstitieuse, des coups rompaient le silence, lents, espacés. et puis rapides, impérieux...

Les deux nonnes auraient bramé de peur devant un homme surgissant des ténèbres, mais leurs croyances les rendaient vaillantes devant le mystère. Les coups venaient du caveau, du cercueil. C'était tout simplement l'âme de la sainte Mère Thérèse qui se manifestait. Elles tombèrent à genoux, tremblantes et ravies. Le cœur battant, les membres raidis, elles écoutaient avec passion. N'allaient-elles pas voir un miracle?...

Catherine-Baptiste avait de grands mérites. Elle s'était distinguée par un amour pour la pénitence qui la rendait ingénieuse à tourmenter son corps. Et Marie de Saint-Albert savait que sa compagne, quelques jours avant la mort de la Mère, avait vu une étoile d'une extraordinaire grandeur qui descendit du ciel toute éclatante et alla se placer au dessus de l'église du monastère. De plus, depuis longtemps privée du sens de l'odorat, Catherine-Baptiste, en baisant les pieds de la Mère après sa mort. avait recouvré la faculté de sentir et subodoré avec délices les suavités exhalées par la sainte dépouille. Donc, rien d'étonnant à ce que la Mère ensevelie se manifestât à Catherine-Baptiste. Et Marie, très humble, se réjouissait de participer au merveilleux privilège...

Et ce fut le silence. Puis, de nouveau, les coups retentirent. Aucun doute ! Ils venaient bien du sépulcre. Très forts et précipités tout d'abord, ils s'espacèrent,

s'affaiblirent peu à peu. Puis de nouveau le silence. Jusqu'au matin, affaissées sur les dalles, secouées de frissons sacrés, les deux Carmélites attendirent, priant et se signant. Mais les coups ne se renouvelèrent pas.

Ignorantes en toutes choses humaines, les deux nonnes étaient savantes en ce qui concerne le langage des âmes. Elles n'ignoraient pas que, si des coups mystérieux se font entendre dans la demeure ou le sépulcre d'un trépassé, ils signifient que l'âme est tourmentée de désirs ou de besoins que les vivants peuvent satisfaire. Catherine-Baptiste et Marie de Saint-Albert se demandèrent donc ce que pouvait désirer la « Santa Madre ». Des prières ? des messes ? des neuvaines ? Certes non ! Morte en état de grâce, elle était au ciel, où l'on n'a plus besoin de l'intercession rogatoire des vivants. Elles cherchèrent et crurent avoir trouvé.

Ne savaient-elles pas que, régulièrement, le corps de Thérèse aurait dû, aussitôt après sa mort, être translaté au monastère de Saint-Joseph d'Avila ? C'était décidé depuis cinq ans entre Monseigneur de Mendoza, le P. Gratien et Thérèse elle-même. Depuis des jours, tout le couvent, à voix prudente, ne parlait que de cela et de l'éventualité des réclamations que présenteraient les intéressés. Sans doute, que ce corps fût dans le monastère d'Alba, l'on ne pouvait que s'en réjouir, si toutefois l'âme de Thérèse y consentait. On l'avait cru jusqu'à présent. Et voilà que ces coups, dans le sépulcre.,.

Or, en ces jours-là, comment le P. Gratien aurait-il pu ne pas être à Alba ? En quel lieu apprit-il la mort de sa maternelle amie, de sa tendre protectrice ? A Madrid? au monastère des Déchaussés de Lisbonne qu'il affectionnait particulièrement ? Par les routes qu'il parcourait en ses visites de Commissaire apostolique ?... Peu importe. Mais à la nouvelle mortuaire, il dut tout

laisser pour accourir. Il vit la duchesse et la doña de Laiz. Il sut les détails de la mort et de l'ensevelissement. A Alba ! C'était grave. L'évêque d'Avila protesterait : Alvaro de Mendoza ne semblait pas de nature à se laisser bafouer. Mais aussi le duc et la duchesse étaient puissants. Thérèse de Laiz avait le bras long et la dent dure. Le Commissaire apostolique garda ses foudres pour une occasion moins épineuse. Conciliant par caractère et par intérêt, plein de ressources, il fit de la diplomatie, eut une idée géniale, d'une belle audace sournoise. Et on l'entend très bien s'écrier :

— *Vamos !* Prévoyons le pire. Un procès sera engagé devant la juridiction ecclésiastique. Il sera long, peut-être. Mais à mon avis, Mendoza et les Carmélites d'Avila ont tous les droits : le corps leur sera adjugé. Or, que voulez-vous, à Alba ? Une relique, une vraie, une grande. J'en sais une, incomparable, en regard de laquelle le corps lui-même paraîtra inférieur. Par quoi Notre Sainte Mère a-t-elle vécu ?...

La duchesse et doña de Laiz réfléchissaient, intriguées, et graves, soucieuses, têtues. Elles cherchaient. Elles auraient peut-être trouvé. Le P. Gratien ne leur en laissa pas le temps.

— Le cœur ! Elle fut toute amour et c'est par le cœur que nous aimons ! Ce cœur que l'Ange de Dieu transverbéra !... Ne dites rien. Laissez venir le procès. Soutenez-le, si vous voulez. Mais auparavant, je vous donnerai le cœur de notre sainte Mère.

— Quand ? comment ? demanda la duchesse.

— Tout de suite ! exigea Thérèse de Laiz.

— Ayez confiance ! Mais surtout le secret !

Et le P. Gratien s'en fut au monastère.

Vit-il la prieure ? Oui, sans aucun doute. En fit-il sa complice ? C'était inévitable. Mais le Commissaire apos-

tolique accueillit comme une indication du ciel la confidence inattendue de Catherine-Baptiste et de Marie de Saint-Albert. « Dieu me les envoie ! » se dit-il. Lui aussi, il croyait de très bonne foi aux manifestations des âmes. Et avec autorité il donna ses instructions, commanda le secret. « Tôt ou tard, le corps sera porté à Avila, selon la légitime volonté de la Mère. Mais Alba ne perdra rien. Je vais agir. Vous m'aiderez. » Pour ces humbles nonnes du voile blanc, parole du P. Gratien était parole de Dieu. Elles obéirent aveuglément.

Tout érudit, tout intelligent qu'il fût, ce moine partageait l'ignorance et les superstitions de son temps au sujet de certains phénomènes que la science, alors, n'avait même pas cherché à étudier, encore moins à expliquer rationnellement en les dégageant de la multitude des phénomènes dits surnaturels. Il ne savait rien de l'hystérie, de la catalepsie et des surprenantes possibilités physiologiques dont Thérèse de Jésus avait été et était encore la vivante démonstration.

Oui, vivante ! Car elle vivait dans son cercueil, dans son sépulcre, la puissante femme ! Les coups qu'elle avait frappés étaient la preuve d'un de ces réveils momentanés survenant, parfois à plusieurs reprises, au cours de sommeils cataleptiques qui peuvent se prolonger pendant des semaines. Il faut si peu d'air aux poumons, en cet état, et les cellules corporelles se nourrissent d'elles-mêmes, de leur excédent vital, durant des jours indéterminés. Elle vivait !... Mais, comme il arrive souvent, le sens de l'ouïe ne vécut il pas en elle, avec l'intelligence, avec la perception, transmise par l'oreille, des faits extérieurs ? Si cela fut, quelle tempête d'angoisses, quelle horreur, quelle révolte furieuse ! — ou bien, peut-être, quel héroïsme de résignation et même quelle avidité passionnée, quelle

ardente soif de la mort ! — il dut y avoir dans l'âme de ce corps immobile, dont la peau ne pouvait s'émouvoir, dont les nerfs ne pouvaient tressaillir, dont les muscles ne pouvaient exécuter le moindre mouvement, tout le long de l'effroyable nuit jusqu'à l'instant où le couteau...

Comment ne pas se représenter la scène dans tout son réalisme, telle qu'elle dut être, telle qu'elle fut ?

Dans le chœur d'un monastère, une nuit ressemble à une autre, à toutes les autres nuits. Mais celle ci !... A peu de distance du sépulcre, des chandelles neuves, longues, donnent toute leur flamme. Agenouillé le P. Gratien travaille. Avec force et non sans adresse, il manie un outil de jardinier ou de maçon. Le plâtre est encore humide, car jamais, là, un rayon de soleil ne pouvait l'atteindre et le sécher.

Le moine déchaussa facilement une brique, et aussitôt les autres suivirent, qu'il passait aux sœurs converses, venues secrètement avec lui. Derrière la cloison de briques maçonnées, il trouva un mur de pierres ; mais elles n'étaient pas soudées par du mortier : de la terre pressée, de la chaux bouchaient les interstices. Une première pierre arrachée, ce fut un jeu d'enlever les autres, que Catherine-Baptiste et Marie de Saint-Albert rangèrent, à mesure, à côté des briques. Mortier, chaux, terre et détritus étaient poussés, balayés, formés en tas, prêts à être remis, ensuite, dans le caveau. Et empoignant le cercueil, dont le panneau du fond se voyait, clair, à la lumière des chandelles, le P. Gratien, d'un effort, tira...

Les deux converses s'étaient levées. Et maintenant émues, attentives, frémissantes d'une curiosité sainte, elles attendirent que la bière fût ouverte. Elle était clouée. Quel instrument possédait-il? Le fer d'un pic,

une truelle? mauvais outils pour ouvrir un cercueil cloué à grands coups de marteau ! N'importe, il faut agir ! Et le moine de peiner, de suer. Mais un geste trop brutal fit sauter, cassée en deux, une planche du couvercle. Alors prenant les autres planches à pleines mains, le profanateur eut vite fait de découvrir la caisse. Sur un ordre bref, les deux nonnes tremblantes rapprochèrent les chandelles. Et le Carme enleva le drap brodé d'or qui recouvrait le cadavre. Puis il saisit le voile, qu'il rejeta en arrière — et il resta figé, pendant une minute, dans une contemplation admirative. A ses côtés, les sœurs retenaient leur souffle.

Le visage de Thérèse, souriant et tout empreint de sérénité, leur apparut plus beau encore qu'à l'ordinaire, et sans les rides à la vérité peu nombreuses et peu profondes que l'âge y avait dessinées. Surtout, il n'était altéré par aucune des terribles déformations, des répugnantes corruptions de la mort. Il était intact et pur. « Miracle ! » murmura le Moine. Et les nonnes répétèrent, émerveillées, radieuses : « Miracle ! miracle ! »

Mais le P. Gratien n'était pas homme à bifurquer, là ! En violant la sépulture, il avait un but. Il y alla droit. Sans pudeur, il enleva le drap broché d'or, écarta le large scapulaire, passa les mains sous le corps étendu, dénoua la robe, la fit glisser, d'un coup, avec les manches qui se retournèrent, avec la chemise qu'il avait en même temps saisie. Les converses étaient tombées à genoux. Lui, il se penchait, de nouveau admiratif, devant le miracle plus complet que jamais il ne l'eût rêvé : le buste, nu jusqu'à la taille, était blanc, de chairs pleines et fermes, de formes normales, avec les seins dressés comme s'ils eussent été vivants ! Et pas la moindre puanteur de cadavre, non ! mais une odeur

saine et néanmoins troublante de femme extrêmement propre, un peu grasse (1).

En ce temps de routes peu sûres, les moines eux-mêmes ne dédaignaient pas d'être armés. Pourquoi le P. Gratien, grand voyageur, n'aurait-il pas eu sa *navaja ?* Il sortit d'une de ses poches le long couteau, l'ouvrit, et la lame large, effilée, pointue, réfléchit en éclair les flammes des chandelles.

Les converses, maintenant apeurées, se cachaient le visage dans leurs mains. Pour qui n'est pas anatomiste, le cœur humain se trouve tout à fait à gauche. Donc, le moine n'hésita pas. Et sous le sein, il planta le couteau...

Thérèse! Thérèse! percevais-tu, par le sens de l'ouïe, les paroles et tous les bruits?... pensas-tu qu'on venait t'enlever à la tombe et retarder ta mort?... te réveillas-tu brusquement, une fois de plus, — la dernière — à la piqûre et au froid de l'acier? Ouvris-tu les yeux? Vis-tu le moine à la fois retors et téméraire qui inconsciemment te tuait?... Si tu te réveillas, là, ce ne fut que le temps d'un soupir, d'une palpitation suprême de tout ton corps, car la tranchante lame, poussée brutalement, te perçait le cœur et le fendait et le traversait, bien plus effectivement que ne le fit, jadis, le dard de l'ange imaginaire!...

Et par la plaie vivement allongée de gauche à droite

1. Le texte espagnol dit : *Descubrimos el santo cuerpo del cual salia une fragancia y olo suavissimo, y lo hallabamos entera y jugoso, y lo pechos altos* (les seins dressés, hauts, rigides) *como si estuviera viva...* Et pour plus loin : *Y con sangre fresca como si acababa de expirar...* (Déposition du P. Gratien, au sujet du corps en litige, cette première exhumation étant reportée mensongèrement par lui, pour les besoins de la cause, à 9 mois après l'inhumation.) Pour l'éclaircissement complet du problème, lire le chapitre II de la Deuxième Partie.

au fil de la *navaja*, un flot de sang jaillit, de sang vermeil, fluide, chaud, comme si Thérèse achevait à peine d'expirer, « *como si acababa d'expirar* ».

Le miracle était tout de même si exorbitant que le Carme ahuri, et même épouvanté enfin, se dressa. Et le sang jaillissait, coulait sur le flanc, se répandait... Le moine regarda le visage de Thérèse : les yeux grands ouverts avaient encore un reflet de vie. Alors le P. Gratien se rappela les jours du passé, ces jours et ces nuits où Thérèse avait paru morte sans cesser d'être bien vivante ! Avec horreur il pensa que, cette fois, Thérèse aurait vécu si... Comprit-il toute l'abomination de son crime involontaire ?... Il ne l'a jamais dit. Or, pour que les choses fussent comme on les vit plus tard, cet homme dut comprendre !... Quel remords! quelle malédiction sur lui !... Mais là, cette nuit, il ne pouvait pas reculer. Envers ce corps qui maintenant était bien un cadavre, cet homme formidable agit ainsi : le drap broché d'or, les linges qui étaient à portée de ses mains, ceux du cercueil, ceux qu'il avait apportés pour envelopper le cœur, toutes ces étoffes lui servirent à étancher le sang. Que les deux nonnes l'aidassent ou non, peu importe! il ne perdait pas de temps, lui, car elles sont comptées, les heures des nuits conventuelles; et ce fut long, cette coulée de sang de la grande et forte femme qu'était la Carmélite : enfin, la source parut tarie, et le moine, reprenant le couteau, agrandit la plaie; il trouva des côtes, une, deux, trois; il les écarta et les brisa. Et tâtonnant, acharné, horrible, il fouilla les chairs tièdes et visqueuses de sang. Il parvint à trouver le cœur, le saisit d'une main, et de l'autre il trancha l'aorte, les veines pulmonaires, tout ce qui attache et retient — et enfin il arracha !...

Mais l'heure matutinale approchait. Il convenait de

ne pas s'attarder. On avait encore tant à faire ! Les deux nonnes étaient-elles prostrées, anéanties ? Le moine les gourmanda. Et certainement aidé par elles, — après avoir déposé à l'écart, sur le drap broché d'or, sur les linges, le cœur sanglant. — il rhabilla le cadavre tant bien que mal, replaça le scapulaire le long du corps, qu'il recouvrit de la robe et du voile noir. A la va-vite, le couvercle fut recloué, la planche brisée n'empêchant pas la solidité relative de l'ensemble. Et d'une poussée, on refoula le cercueil dans le sépulcre. Mais à quoi bon refaire le mur de pierres ? La cloison de briques suffirait bien. Et prenant à pleines mains les pierres et la terre et la chaux et le vieux mortier, le Carme et les nonnes les rejetèrent sur le cercueil, dans l'espace demeuré libre entre le couvercle et la voûte, car toutes les matières n'auraient pu trouver place, en désordre, sur le devant du caveau. De toute évidence, dans un récipient quelconque, en un coin de la chapelle, le sable et la chaux avaient été préparés, et une cruche d'eau. Le P. Gratien fit le mortier ; et il replaça les briques l'une sur l'autre, il reconstruisit au galop la cloison qui s'étayait, à l'intérieur, sur l'amas pressé de terre, de vieux mortier et de chaux n'ayant pu tenir entre le cercueil et la voûte... Tout cela, très vite, car il allait revenir et ouvrir une seconde fois le caveau que l'on refermerait, alors, avec plus de soin.

Enfin, ce fut fini. Le P. Gratien laissa là Catherine-Baptiste et Marie de Saint-Albert pour laver les dalles ensanglantées, donner un coup de balai ; et il s'en fut, emportant le cœur, dans le drap broché d'or, et tout un paquet de linges gonflés de sang.

Si le P. Gratien était déchiré de douleur et de remords, il n'avait aucune inquiétude. Le secret terrible ne serait

connu que de six personnes : lui, la Prieure, doña Marie-Enriquez duchesse d'Alba, Thérèse de Laiz, d'une part ; d'autre part, les Carmélites du voile blanc, Catherine-Baptiste et Marie de Saint-Albert. Certes, ni lui, ni la Prieure, ni la duchesse, ni la doña de Laiz ne parleraient ! Mais les deux nonnes? Quoi de plus bavard que les moniales les moins intelligentes d'un couvent où le silence est de règle ? Heureusement, les *in-pace* ne sont pas faits pour les chiens. Quand il quitterait Alba de Tormes, il emmènerait avec lui cette visionnaire Catherine-Baptiste et cette humble Marie de Saint-Albert. Il avait le pouvoir de les faire changer de couvent ; il usa de ce pouvoir. Mais personne n'a jamais revu les deux converses; personne n'a jamais su dans quel nouveau monastère elles étaient entrées, aucun registre conventuel ne fait jamais plus mention de ces deux femmes, qui moururent on ne sait où, ni comment, ni quand...

CHAPITRE XI

LE MARTYRE POSTHUME

Quelques heures après l'enlèvement du cœur, le P. Gratien, accompagné par un Carme nommé Cristobal de Saint-Albert, reparaissait au monastère d'Alba. Il venait faire ce que l'on fait pour les cadavres précieux : l'embaumement. Car l'on pouvait, sans témérité, prévoir que des exhumations auraient lieu, et il importait que le corps de Thérèse fût d'apparence décente. Et puis l'embaumement, qui était œuvre pie et très intelligente, servirait aussi à expliquer l'enlèvement du cœur. Cristobal avait quelques notions de la manière dont il faut procéder pour empêcher un cadavre de se putréfier : on enlève les entrailles, les poumons, le cœur, et l'on sature le corps d'huiles fortement aromatisées...

Les abords du sépulcre furent interdits à quiconque. Et les deux Carmes se mirent à l'œuvre. Mais il fallait aller vite. Aussi, une fois le corps embaumé, ils ne changèrent pas les vêtements, ne réparèrent pas le couvercle brisé. On ferait cela une autre fois, lors d'une nouvelle exhumation où l'on aurait plus de loisir...

Et cette exhumation nouvelle fut effectuée huit à neuf mois plus tard. Revenu à Alba avec Cristobal, le P. Gratien, au vu et au su des nonnes, à qui d'ailleurs fut ordonné le plus rigoureux secret, démolit une troisième fois la cloison de briques, retira le cercueil,

l'ouvrit. Et l'on constata : d'une part avec un pieux émerveillement, que les parfums les plus suaves s'exhalaient du saint corps miraculeusement conservé ; d'autre part avec une peine attendrie, que par l'hiatus de la planche brisée du couvercle, de la terre et de la chaux avaient pénétré dans le cercueil et pesé particulièrement sur le voile noir, qui avait déteint sur le visage, un peu écrasé. Les vêtements étaient humides et en mauvais état. Mais cela fut réparé. Les nonnes renvoyées à leurs occupations, les deux moines lavèrent soigneusement le corps, l'oignirent encore d'huiles aromatiques, le revêtirent d'habits neufs, l'enveloppèrent d'un drap immaculé et l'enfermèrent dans un cercueil solide, impollué, intact. Cela dura quatre jours.

Pour donner satisfaction aux pieux désirs des Carmélites d'Avila, qui l'avaient supplié de leur apporter quelque relique de leur chère Mère défunte, et absente, hélas ! le Père Gratien — il n'en était pas à son premier exploit ! — avait coupé la main gauche, à l'articulation du poignet, et il la déposa saturée d'huile dans un petit coffre, apporté tout exprès (1).

Les deux hommes qui, évidemment, s'étaient munis des objets nécessaires, fermèrent le sépulcre de telle sorte qu'une clef assura cette fermeture, et le P. Gratien mit la clef dans le coffret, près de la main coupée. Deux jours plus tard, la précieuse relique était en la possession des Carmélites d'Avila. Mais le P. Gratien laissait une clef du sépulcre à la supérieure des Carmélites d'Alba, car ces nonnes ne se privèrent pas de « visiter le corps de la Sainte avec beaucoup de dévotion et de consolation ».

Le temps passa ; et le 18 octobre 1585, les Carmes

1. Voir chapitre II de la Deuxième Partie.

déchaussés, qui tenaient leur chapitre à Pastrana, décidèrent que le corps de la Réformatrice serait *secrètement* enlevé d'Alba et transporté à Saint-Joseph d'Avila. Il faut noter ici que l'évêque don Alvaro de Mendoza avait demandé aux Pères Carmes d'être enseveli auprès des restes de Thérèse, dont il voulait être séparé moins encore après sa mort que de son vivant. Et cela lui fut accordé par les Carmes, sur l'engagement qu'il avait pris d'élever à ses frais la principale chapelle du monastère d'Avila, et, à l'endroit le plus avantageux de cette chapelle, un tombeau pour la Sainte Mère, auprès duquel serait le sien propre. Cela ne fut pas sans influence sur la décision, d'ailleurs légitime pour d'autres causes, du Chapitre général des Carmes déchaussés. Le P. Grégoire de Nazianze, vicaire provincial de Castille, fut chargé de se rendre à Alba pour exhumer le corps de Thérèse et le transporter à Saint-Joseph d'Avila. Toutefois, le Chapitre lui prescrivit de détacher, du cadavre, un bras, qui serait laissé, « comme consolation, aux premières gardiennes du trésor ».

Le 24 novembre, sur l'ordre du P. Grégoire de Nazianze, arrivé depuis peu à Alba, la communauté des Carmélites de cette ville se réunit au chœur supérieur pour chanter matines, pendant que lui-même, dans le chœur inférieur, notifiait à la Prieure et à deux des plus anciennes religieuses les ordres qu'il avait reçus du Chapitre de Pastrana. Aussitôt, avec tout le secret et la promptitude possibles, on tira de sa caisse le saint corps : les habits et le linge étaient pourris, les chairs desséchées, le visage et la main droite devenus de couleur noirâtre, mais sans aucun indice ni odeur de corruption. Et le P. Grégoire de Nazianze, étonné du peu de difficulté qu'il y trouva, coupa le bras gauche aux articulations de l'épaule. Ce bras étant laissé dans

le cercueil pour les religieuses du monastère d'Alba, les moines enveloppèrent dans un linceul le cadavre mutilé ; l'un d'eux le prit dans ses bras, comme un paquet. Puis ils sortirent du couvent, montèrent dans un carrosse, et en route pour Avila !

L'allégresse fut grande, à Saint-Joseph ! Le corps, déposé sur un brancard orné de draperies et de tentures, resta là, dans le chœur de la chapelle, jusqu'à ce que la châsse fut prête. C'était une longue caisse « en forme de tombe », intérieurement doublée de taffetas violet, garni de cordons de soie et d'argent, extérieurement recouverte de velours noir, avec cordons, dorures, ornementations riches et de bon goût, avec les écussons or et argent de l'Ordre et le nom de Jésus. Au-dessus de ce cercueil-tombe, de cette châsse sépulcrale, une toile d'or brodée se déroulait, sur laquelle on lisait : « La Madre Teresa de Jésus ».

Six mois passèrent encore...

Et l'on pense bien que le monde religieux, depuis le décès de Thérèse, ne restait pas inactif. Il fallait prévoir la canonisation et y travailler, donc constater du miracle. Ceci est de tradition constante et presque sans aucune exception : les corps des femmes et hommes morts en odeur de sainteté exhalent des parfums persistants, ne se corrompent pas, donnent lieu à des visions, des guérisons, des miracles. Il était temps que l'on rattachât Thérèse à la tradition. En conséquence, les hautes puissances ecclésiastiques de l'Espagne se mirent en branle. Et le 1er janvier 1586, par devant Diego de Yepes, Prieur du couvent de Saint-Jérôme de Madrid, le licencié Loguna, membre du Conseil royal, don François de Contreras, don Pedro Fernandez de Temiño, évêque, Julien d'Avila, chapelain des religieuses, et enfin la Prieure du monastère, la châsse fut ouverte, le

corps de Thérèse mis à nu, et deux médecins firent non seulement les miraculeuses constatations que l'on fait toujours en un tel cas, mais encore quelques découvertes non moins merveilleuses, d'où il ressortait, clair comme le jour, que seule la toute-puissance de Dieu...

Coupa-t-on quelque chose, ce jour-là, fragment de chair ou morceau de membre? Continua-t-on le dépeçage, qu'en ces occurrences on ne peut, évidemment, que qualifier de pieux, de sacré, de saint? Préleva-t-on enfin quelques-unes de ces reliques si chères au vampirisme religieux?... Oui, certes, puisque plus tard, le P. Ribera constata qu'il manquait, aux doigts de la main droite, plusieurs phalanges; puisque divers documents signalent que des morceaux de chair ont été prélevés. Donc, les plus puissants de ces examinateurs officiels emportèrent chacun sa relique.

Mais pendant ce temps, l'on s'agitait à Alba! Le duc Antoine, et la duchesse Maria-Henriquez, sa femme; don Fernand de Tolède, leur oncle; enfin les notables de la ville n'avaient pas tardé à tout savoir. Ils vouèrent aux gémonies les Carmes du Chapitre général et le P. Grégoire de Nazianze. Bien en prit à don Alvaro de Mendozá, alors évêque à Palencia, de mourir le 15 avril de cette année 1586. Il fut, selon sa volonté, inhumé près du corps de celle qu'il avait tant aimée et si énergiquement soutenue. Mais on allait, au mépris de tout droit et de toute pudeur, lui enlever sa compagne posthume. Adroitement circonvenu, le Pape Sixte-Quint décréta que la dépouille de Thérèse fût immédiatement rapportée au monastère d'Alba; et le décret pontifical enjoignait aux Carmes déchaussés, s'ils avaient quelque chose à alléguer pour leur défense, — on les accusait d'avoir illégalement soustrait le cadavre à sa première

sépulture, — de comparaître par eux-mêmes ou par procureur devant le Saint-Siège.

Mais le P. Gratien, que faisait-il ? Baissant la tête sous l'orage, il se couvrait prudemment de son capuchon et s'efforçait — mal — de résister à la bourrasque.

Le Provincial de Castille était alors le P. Nicolas de Jésus-Marie. A lui incombait l'exécution des ordres suprêmes. Il obéit. Accompagné du P. Jean-Baptiste, Prieur du couvent de Pastrana, et du P. Nicolas de Saint-Cyrille, Prieur de Manzera, il s'en fut au couvent d'Avila, reprit le corps enveloppé dans un linceul, et en grand secret — secret dont toute l'Espagne était informée, sinon la population d'Avila — il reporta la malheureuse momie au monastère d'Alba.

Et les Carmélites d'Avila n'eurent que la ressource de pleurer et de gémir devant la belle châsse vide. Du corps de la défunte, Fondatrice Prieure, elles ne possédaient rien, pas même le bras détaché pour Alba et qu'Alba ne voulut pas céder, pas même la main gauche qu'un jour leur avait apportée le P. Gratien. Car, lorsque le corps leur fut concédé, en novembre 1585, le P. Gratien était venu leur reprendre et le coffret et la main, pour les emporter à Lisbonne et les donner au Carmel de cette ville. Toutefois, ce P. Gratien qui, décidément, ne se lassait pas de jouer du couteau, avait détaché de cette main « le petit doigt ou auriculaire », dont il s'était empressé de faire cadeau à son ami le Provincial de Castille, le P. Nicolas de Jésus-Marie, lequel, lorsqu'il vint enlever le corps aux Carmélites d'Alba, se garda bien de parler de cet auriculaire, qu'il garda jalousement pour lui tout seul !

Et tandis que les nonnes d'Avila pleuraient, celles d'Alba exultaient de la joie du triomphe. Elles n'étaient pas les seules. La translation faite en grand secret eut

pour témoins de son dernier stade tous les êtres vivants d'Alba de Tormes. « Aussitôt que l'heureuse nouvelle se fut répandue, raconte le P. François de Ribera, le clergé, désireux de manifester son allégresse, s'achemina vers le monastère, en procession, au son joyeux d'instruments de musique. Mais le Père Provincial ne faisait alors que déférer à l'ordre du souverain pontife ; il déposait à Alba le corps de la Mère Thérèse, en gardant néanmoins l'espoir de le reprendre un jour avec le consentement du Pape; il ne voulut donc laisser faire aucune fête à cette occasion. Il ordonna la remise pure et simple du corps entre les mains des religieuses, de manière que celles-ci en donnassent acte aux PP. Carmes ; cet ordre fut ponctuellement exécuté par le P. Jean-Baptiste.

« En conséquence, le corps, placé au chœur d'en bas, et dûment éclairé, fut exposé en présence du duc, qui était à la grille, de la comtesse de Lérin, sa mère, et d'une nombreuse assistance. Le Prieur de Pastrana demanda alors aux religieuses si elles reconnaissaient bien ce corps pour la Mère Thérèse de Jésus, et si elles s'en trouvaient suffisamment nanties; elles répondirent affirmativement. Ceux qui étaient en dehors du chœur déclarèrent aussi que c'était bien là le corps de la Sainte ; et l'on dressa de tout cela un acte notarié.

« Les grilles furent bien utiles à ce moment pour protéger le saint corps contre la foule compacte qui emplissait l'église. Dans la dévotion qui l'animait et l'empressement avec lequel elle se portait pour vénérer ces restes si chers, les habits de la Sainte auraient été mis en pièces et le corps lui-même n'aurait pas été respecté, si ces barrières de fer ne se fussent pas trouvées là pour arrêter les élans d'une dévotion indiscrète. Une foule empressée continua d'assaillir durant toute la

journée les grilles du chœur ; l'on s'y succédait sans interruption et les rangs étaient tellement serrés que, nous trouvant vers le haut de l'église, nous ne pûmes sortir que fort tard. Chacun se plaignait en sortant de n'avoir pas satisfait à son gré sa pieuse curiosité. Le soir venu, les habitants de la ville, craignant que les PP. Carmes reprissent leur trésor, placèrent des gardes autour du couvent, pour rendre toute tentative inutile; et dans la joie où ils étaient de se voir réintégrés dans la possession de ce qu'ils regardaient comme leur bien, ils firent sommer les religieuses de ne le jamais livrer. Je fus témoin de tout cet élan, et j'eus le bonheur de contempler à loisir, à travers la grille, la Sainte qui était devant moi. Il ne fut même pas donné de baiser, quoique à la hâte, les pieds de cette séraphique vierge ; car, bien qu'il fût déjà nuit et que l'on eût fermé l'église, le bruit que faisait à la porte la foule, qui n'était sortie qu'à regret, ne nous laissait guère de loisir et de tranquillité. »

Croit-on que ce fût fini ? Allons donc !

« Le monastère et la ville d'Avila, ne voulant pas reconnaître ce qui avait été fait, prétendirent que le corps de la Mère Thérèse devait leur être rendu. Sur l'opposition formée par don Antoine de Tolède, duc d'Alba et connétable de Navarre, et par Fernand de Tolède, Prieur de Saint-Jean, tant en leur nom qu'au nom du monastère et la ville d'Alba, le Pape Sixte-Quint confia l'examen de cette affaire à son nonce, César Speciano, évêque de Novare. Le nonce rendit, au mois de décembre 1588, une sentence par laquelle il ordonnait que le corps de la Mère Thérèse de Jésus resterait toujours à Alba. On appela de cette sentence au Saint-Siège ; mais Sixte-Quint la confirma, par un bref péremptoire, le 10 juillet 1589. »

Et maintenant, est-ce fini? Va-t-on laisser le cadavre martyrisé se momifier en paix? Mais non! En 1591, à l'occasion du procès informatif de l'Ordinaire en vue de la béatification, le corps de Thérèse fut de nouveau extrait de son cercueil et minutieusement examiné par don Jérôme Manrique, évêque de Salamanque.

En 1604, en 1615, on ouvrit encore le cercueil. Et on coupa, on coupa, on coupa! Ce furent des lambeaux de chair, le pied droit, des côtes... Tant et si bien que le corps de Thérèse, par morceaux, s'en allait aux quatre coins du monde. Le Chapitre de l'Ordre, réuni à Pastrana, en 1688, jugea qu'il fallait en finir de cette dispersion macabre, et il obtint un bref pontifical excommuniant quiconque porterait désormais la moindre atteinte à la sainte dépouille.

Cette fois, c'est bien fini! Mais non! mais non! Le 13 octobre 1760, pour mettre dans une nouvelle tombe monumentale ce qui restait de Thérèse, on crut nécessaire d'exposer la momie, la tête découverte, dans le chœur conventuel, et pendant toute la journée la foule put la contempler, à travers la double grille de clôture...

Et enfin, enfin, enfin, depuis lors, Thérése mutilée repose tranquille, du moins officiellement (1).

Et le cœur?... le cœur arraché avec la vie de Thérèse par le P. Gratien... Le cœur largement fendu et percé en plusieurs endroits par la *navaja* que maniaient brutalement des doigts inexpérimentés. Le cœur volé, emporté, qu'est-il devenu?...

Le P. Gratien l'avait évidemment remis à la duchesse d'Alba et à Thérèse de Laiz, qui le tinrent caché tant que durèrent les alternatives dont le corps était l'objet.

1. Officiellement encore, toutefois, le double cercueil a été ouvert en 1914.

Thérèse de Laiz mourut, d'ailleurs. Et le cœur, peut-être, fut confié à la Prieure du couvent d'Alba. Quoi qu'il en soit, il parut soudain, sans que personne en eût jamais parlé publiquement, une centaine d'années plus tard. On le montrait, au monastère, à qui était digne de le voir, et on laissait supposer qu'il avait été extrait du corps pendant l'exhumation de 1586, lors du retour à Alba. Et surtout, on faisait admirer, avec grand respect et vénération, les traces visibles, incontestables, du dard manié par l'Ange, en la 42e année de la vie terrestre de la sainte Mère. La grande plaie transversale, c'était la première blessure d'amour faite par le messager divin ; les autres, moins larges, telles que des piqûres, « étaient tout simplement des aiguillons communicatifs de l'amour (1) ». Et l'on ajoutait, d'une voix pénétrée : « Toute blessure faite au cœur humain est mortelle. La grande servante de Dieu aurait dû tomber morte sur le champ, et cependant elle vécut encore vingt années !,.. Où trouver un miracle plus surprenant ?... O puissance de Dieu !... »

En effet ! Et en saine raison, en toute logique, on ne pouvait pas moins faire pour le cœur que l'on n'avait fait pour le corps. Celui-ci était saint, celui-là devait l'être plus encore. On le mit dans une urne en cristal couronné d'or, fixée sur un piédestal et qui forme un beau reliquaire. Des docteurs de Salamanque, des supérieurs d'Ordres, le Préposé général des Carmes constatèrent officiellement le prodige de la blessure mortelle, constatation qui fut suivie de longues formalités, auxquelles, en 1725, le Pape Clément XIV donna une conclusion en ordonnant des informations juridiques « sur l'état du saint cœur ». François Spinosa, vicaire

1. Voir chapitre II de la Deuxième Partie.

général de Salamanque, vint donc à Alba avec deux chirurgiens et quelques notabilités pour se livrer à l'examen du cœur. Le prodige était évident : le cœur, à cette heure sec et allongé et resserré, portait bien la blessure où l'on ne pouvait reconnaître que l'effet miraculeux du dard projeté par l'Ange. En conséquence, le Pape institua la fête de la Transverbération du cœur de sainte Thérèse, qui se célèbre le 17 août...

Tout fin qu'il fût, le P. Gratien, en jouant du couteau dans la poitrine expirante, n'avait certainement pas pensé qu'il collaborait, après plus de vingt ans, avec l'Ange transverbérateur !.....

Et Thérèse, lorsqu'elle racontait, dans le *Livre de la Vie,* le plus significatif de ses mystiques émois, Thérèse n'avait pas prévu qu'elle mourrait effectivement d'une blessure analogue, et que son pauvre cœur, qui l'avait tant fait souffrir et jouir, deviendrait l'objet d'un fétichisme à ce point fantastique !

Mais quel symbole que cette femme, dont la vie et la survie offrent successivement la même image, à l'exaltation de laquelle tous les sentiments, toutes les imaginations, tous les faits réels, concourent avec une logique profonde : *Un cœur transpercé !.....*

CHAPITRE XII

SAINTE THÉRÈSE

Thérèse avait vu sa réforme du Carmel généralisée en Espagne, implantée au Portugal et dans les missions de Guinée. Trois ans après sa mort, l'Amérique et l'Italie étaient gagnées. En 1604, la réforme passe en France et dès lors se répand avec une extrême rapidité, avec une croissante vigueur jusqu'aux plus lointaines régions du monde connu, jusqu'aux missions les plus perdues dans les contrées que les explorateurs et les colonisateurs s'efforcent de connaître et de conquérir : avant la fin du XVII[e] siècle, les Carmélites et les Carmes déchaussés de la règle thérésienne sont vus en Perse, dans les Indes, au Congo.

Cette extension fut puissamment favorisée par la canonisation de Thérèse. Il y a peu d'exemples d'une canonisation si rapidement préparée, obtenue, publiée *urbi et orbi*. Le procès informatif de l'ordinaire ecclésiastique en vue de la béatification fut ouvert en 1591, instruit au *compulsorial* en 1595, au *remissorial* en 1604. Le 24 avril 1614, le pape Paul V prononça la béatification. Le 12 mars 1622, Grégoire V procédait solennellement à la canonisation de Thérèse en même temps qu'à celles d'Ignace de Loyola, François-Xavier, Philippe de Néri et Isidore le Laboureur : mais les bulles de ces nouveaux saints ne furent expédiées que

l'année suivante, tandis que celles de Thérèse le furent le jour même de la cérémonie. Et la statue de sainte Thérèse se dressa sur les autels catholiques : la grande Carmélite a son monument dans Saint-Pierre de Rome, sa chapelle au Sacré-Cœur de Montmartre, ses images et son culte dans un nombre incalculable d'églises humbles ou magnifiques. Et sur toute terre chrétienne, des âmes nuit et jour ne vivent que du terrible et délicieux exemple de sainte Thérèse. Ce n'est pas tout ! Les papes Grégoire XI et Urbain VIII, en raison de la puissance spirituelle des écrits de la Carmélite, purent appeler Thérèse « un docteur de l'Église » ; et les Cortès, en 1814, la proclamèrent « patronne de l'Espagne ». Ainsi aucune gloire n'aura manqué à doña Thérèse de Ahumada, en religion Thérèse de Jésus, Carmélite déchaussée.

PRIÈRE

Mais que nous importe à nous, ô Thérèse, qu'après avoir détruit une partie de tes œuvres et fortement incriminé l'autre partie, l'Église t'ait nommée docteur ès sciences catholiques spirituelles ! Que nous importe, qu'après avoir failli te brûler comme hérétique, sacrilège et démoniaque, l'Église t'ait proclamée sainte et t'ait voué un culte quasi divin ! Que nous importe que l'Espagne officielle, vingt-deux années avant d'abolir — provisoirement — les couvents des Carmes et de décimer les monastères des Carmélites, t'ait décrétée sa patronne ! Pour nous, tu n'es ni docteur, ni sainte, ni fétiche politique !

Tu es, ô Thérèse, le symbole éternellement vivant de

l'infini de nos désirs ! Tu es la femme qui, comme un Don Juan sublime, as cherché partout l'amour sans jamais le trouver à ta mesure, même en Dieu ! Tu es celle que la jouissance a parfois lassée, mais qui ne fus jamais rassasiée ! Tu avais de l'amour une conception telle qu'il te semblait ne pouvoir la réaliser que dans la mort, et cependant tu vécus, parce qu'en toi l'esprit et la chair, également sublimisés, étaient dans ce parfait équilibre hors duquel il n'y a que folie ridicule et sensualité grossière ; et par là tu es l'image de la suprême Raison !

Et nous, les hommes et les femmes qui avons aimé et qui aimerons encore, nous te prions et te supplions, ô Thérèse ! Donne-nous l'illusion qui transformera divinement l'objet de notre amour ! Donne-nous l'insatiabilité qui jusqu'à l'heure du sépulcre nous fera frémir de passions sans cesse rajeunies ! Donne-nous enfin la sagesse, pour qu'à ton exemple — souviens-toi des perdrix de Manzanares, Thérèse ! — nous sachions aimer les douceurs de la vie, tout en ne craignant pas les affres de la mort !...

Ainsi soit-il !

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE I

MYSTICISME, HYSTÉRIE, AUTO-ÉROTISME

Il ne faut pas confondre le mysticisme philosophique et le mysticisme religieux, pas plus qu'il ne faut croire que, dans le mysticisme religieux, la doctrine et la pratique se confondent.

Le mysticisme des philosophes est un système, imparfait et discutable comme tous les systèmes, et sur lequel, pour ne citer que quelques penseurs les plus proches de nous, Victor Cousin et M. Fouillée, M. Levy-Bruhl et M. Récéjac, ont discuté à l'infini sans arriver à un accord. De toutes leurs discussions, il résulte qu'en général on entend, par mysticisme philosophique, une variété assez nébuleuse de spiritualisme tantôt pur, tantôt singulièrement allié à un certain matérialisme, car il est indéniable que le positiviste Auguste Comte, par exemple, était à bien des égards un vrai mystique.

Quant au mysticisme religieux, qui seul ici nous intéresse, cent définitions en ont été données. Toutes se ramènent, en somme, à celle-ci : « Le mysticisme

consiste à admettre l'identité fondamentale de notre âme et de Dieu, la présence de l'absolu dans notre propre conscience, d'où la possibilité pour notre esprit, en réfléchissant sur lui-même, de rencontrer Dieu ». La vision du miroir qui est alternativement et tout ensemble l'âme humaine et Jésus, vision décrite par sainte Thérèse avec tant de précision, concrétise le mieux du monde cette formule. Et, cela, c'est la doctrine.

Mais, en fait, le mysticisme religieux appliqué, pratiqué — surtout par la femme, plus rarement et moins ouvertement par l'homme — est une sorte d'excitation psycho-physiologique, d'auto-suggestion progressive, qui aboutit à la satisfaction, consciente ou non, de l'instinct sexuel. C'est une forme violemment auto-érotique du sensualisme le plus caractérisé : *nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.*

Or, les grands mystiques religieux sont, le plus souvent, vierges et ils restent vierges. Ils n'ont aucun rapport sexuel tactile avec l'homme ou avec la femme. La satisfaction de leurs désirs, la jouissance érotique, l'orgasme momentanément libérateur de l'obsession charnelle, ils ne l'obtiennent que par le jeu autonome, dont très souvent ils n'ont même pas conscience, de leurs nerfs et de leurs muscles, par l'exacerbation intense de leur chair, et sous la seule influence, avec la seule impulsion d'une imagination formidablement surexcitée. Et cela s'accompagne généralement de troubles morbides multiples, profonds, que la science a classés sous la dénomination très élastique d'hystérie.

Tous les grands mystiques, femmes et hommes, sont de grands hystériques. La puissance de leur mysticisme est en fonction directe de la gravité de leur névrose.

Mais l'hystérie est-elle une cause ou une conséquence du mysticisme? Autrement dit, pour être un mystique, faut-il d'abord être un hystérique, ou bien le mysticisme mène-t-il à l'hystérie? La vérité est, je le crois fermement, qu'il faut la concomitance des deux propensions, l'une psychique, l'autre physique, et pour la première surtout, des conditions spéciales d'atavisme, de milieu, d'éducation, de carrière. Tous les hystériques ne sont pas des mystiques. Mais elle atteindrait difficilement au grand mysticisme, la femme qui n'aurait en elle aucune trace d'hystérie (1).

Le passage de la doctrine spiritualiste — où l'âme et un Dieu immatériel sont seuls en jeu — à la pratique toute sensuelle de cette doctrine, est plus ou moins rapide et prononcé, selon que le sujet a plus ou moins de « tempérament ». Dieu, pure entité morale, d'abord cède la place à Jésus, émanation matérielle de Dieu; puis se précise Jésus homme en chair et en os doué de formes délimitées, de beauté plastique, d'organes humains, apte à toutes les fonctions des sens, capable de jouir et de souffrir physiquement. La mystique s'est d'abord consacrée à Dieu, puis elle a évoqué Jésus, et bientôt elle l'aime, le voit, le touche, en est touchée, se donne à lui et le possède (2). L'amour mystique évoluant a déclanché le processus complet — pensées,

1. A ce sujet l'on verra dans le chapitre III le cas tout récent de la sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, Carmélite de Lisieux, dont on a essayé vainement de faire une grande mystique par une sorte de plagiat vivant des plus téméraires.

2. Pour si ignorante des réalités de l'amour charnel que soit une jeune fille entrant comme novice dans un couvent, n'allez pas croire qu'elle ne sait rien de l'homme au point de vue physique. Si elle entrait au couvent sans que ses yeux eussent jamais rien vu, son éducation serait vite faite. Car les images de Jésus enfant et de Jésus homme, le représentant nu ou à peine voilé, sans aucune mutilation essentielle, ne manquent pas dans les monastères.

désirs, impressions, sensations, réactions — de l'amour charnel. Et les preuves surabondent. On pourrait citer à l'infini des noms et des textes. Bornons-nous ici à quelques-uns, suffisamment caractéristiques.

Sainte Thérèse insiste plusieurs fois sur le fait qu'elle s'unissait à Jésus « dans sa très sainte humanité ». En ses *Conceptos del Amor de Dios,* l'invocation « Baise-moi avec le baiser de ta bouche ! » est comme un leit-motiv. Mais on connaît assez maintenant, l'amour de Thérèse !... Dans ses *Exercices,* sainte Gertrude écrit : « Son corps à mon corps a été uni. » Et sainte Catherine de Sienne, allant sans peur jusqu'à l'obscénité, cisèle avec précision cette phrase, qui nous paraît énorme et qui n'est que logique, dans une lettre à une jeune fille qui vient d'entrer en religion :

« Tu sais que Jésus t'a épousée, non pas avec un anneau d'argent, mais avec l'anneau de sa chair, car, au jour de la circoncision il lui fut précisément enlevé, de son très saint corps, la valeur d'un anneau (1). »

Dans le *Cantique des Cantiques,* qui est le livre de chevet des possédées et des possédés du mysticisme, les expressions le plus profondément charnelles de l'amour humain sont continuellement répétées. Dans ses *Études de Psychologie Sexuelle,* Havelock Ellis, après une longue et probante démonstration, note : « La délicieuse agonie, le doux martyre, la combinaison de jouissance et de douleurs qu'éprouvait sainte Thérèse étaient associés à des sensations sexuelles physiques. » Swift, dans son *Discourse concerning the Machanical operation of the Spirit,* paru vers la fin du XVIIIe siècle, témoignait avoir appris « de certains frères que souvent, au point culminant de leurs exercices

1. *Sainte Catherine de Sienne,* par Johannès Joergensen.

spirituels, ils éprouvaient l'orgasme », c'est à dire l'aboutissement fatal — et calmant — de l'excitation génésique. Dans son *Manuel Pratique de Médecine Mentale,* Régis démontre qu'il existe une connexion étroite entre les idées mystiques et les idées érotiques. Non seulement *l'Imitation de Jésus-Christ* contient un véritable traité de l'amour, où l'amour divin ne se distingue de l'amour charnel ni par les émotions ni par les termes ; mais encore Molinos, le célèbre quiétiste espagnol, affirme qu'il n'y a aucune raison pour être dégoûté des pollutions, de la masturbation et *etiam pejora,* ce qui prouve que les manifestations sexuelles physiques de l'auto-érotisme ont été parfois franchement reconnues et acceptées par les mystiques, comme le fait remarquer B de Montmorand dans son étude sur l'*Érotomanie des Mystiques Chrétiens.*

Enfin, n'oublions pas que, dans ses règles et constitutions du Carmel réformé, Thérèse a prescrit la flagellation, autrement dit l'usage de la « discipline », martinet à cordelettes ou à lanières avec nœuds, et même, parfois, avec pointes d'acier recourbées. Souvent trois fois par semaine, mais généralement et régulièrement tous les vendredis après matines, les Carmélites se donnaient en communauté la discipline. Cette séance de flagellation collective et mutuelle durait pendant la récitation du *Miserere* et d'une prière à intention spéciale. De plus, la Prieure avait la faculté d'ordonner ou d'autoriser des flagellations supplémentaires, soit en communauté, soit en cellule individuellement. Cette pratique passait, bien entendu, pour une pénitence, une macération, un moyen d'obtenir cette souffrance corporelle sans laquelle il n'y a pas de véritable amour divin, et par laquelle, à l'exemple de Jésus, la créature peut racheter, compenser, effacer les péchés d'autres

créatures ou les siens propres. Oui, et là encore, c'est la doctrine du mysticisme religieux.

Mais en fait, en pratique la flagellation est en relation directe avec l'auto-érotisme, car après les premières douleurs et quand la chair s'est échauffée sous les lanières cinglantes, la flagellation est un incomparable stimulant de l'orgasme génital.

Sans remonter à la *Priapeia*, au *Satyricon*, où fouets et orties ont leur rôle d'excitateurs sexuels, on trouve mille témoignages remarquables. Au XVI[e] siècle, dans son *Antiquarum Lectionum, Libri XVI*, Cœlius Rhodiginus écrit les lignes suivantes, où sont ramassés en un vigoureux raccourci tous les principaux caractères de la flagellation à conséquences lascives. « C'était un homme extrêmement enclin à la luxure. Il se faisait fouetter. Plus il recevait de coups de verge, plus il se portait avec ardeur à l'action, et, chose étrange, on ne pouvait décider lequel il souhaitait le plus avidement du fouet et du coït, mais toujours son plaisir redoublait par les coups. Il priait donc instamment qu'on le fessât avec un fouet, qui avait trempé tout un jour dans le vinaigre ; mais si le fouetteur le traitait doucement, il entrait en furie, l'accablait d'injures et criait : « Plus fort ! plus fort ! » et il ne croyait jamais d'en avoir assez que le sang ne vînt à couler. »

Et Pic de la Mirandole, dans sa *Dissertation contre l'Astrologie,* et Meibonius dans son étude *De usu flagrorum in re venera,* et Schurig dans sa *Spermatologia* et d'autres encore, et enfin Havelock Ellis qui, dans le tome III de ses études de *Psychologie Sexuelle,* commente, en les exposant, des faits inédits : les auteurs abondent, des plus graves et des plus savants, qui fournissent des exemples précis et des explications scientifiques de l'influence directe de la flagellation

sur la naissance, l'accroissement, la durée, la violence du plaisir sexuel. Et qui ne connaît, dans les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau, les pages relatives au fouet de Mademoiselle Lambercier ? Enfin de nos jours, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en France, il n'est pas d'homme un peu curieux des « raffinements sexuels », qui n'ait eu l'occasion, facile à retrouver, de connaître des adeptes, en groupe ou isolément, de la flagellation considérée comme un excitant de l'orgasme génésique.

Or, tous les mystiques religieux se livrent à la flagellation avec une sorte de frénésie. Le heurt et le cinglement des lanières ne leur suffisent pas ; ils y ajoutent le déchirement de la peau par les clous tordus, son gonflement et son urtication par les gerbes de houx et d'orties. A ces surexcitations tactiles s'ajoute fatalement l'excitation visuelle, surtout dans les séances de flagellation en communauté ; les flagellantes ou les flagellants sont nus du col aux cuisses, et le spectacle de ces corps qui se tordent, se convulsionnent, ne peut qu'intensifier l'émotivité sexuelle, surtout dans l'état de « soif érotique » où se trouvent alors les âmes. Et il faut tenir compte, en ce cas, des lois de la suggestion collective, particulièrement opérante en hystérie-érotisme. Qu'une seule des flagellées-flagellantes s'emporte en une crise qui la secoue, la tord, la fait crier, la convulse et la met en extase, toutes sont saisies par l'irrésistible puissance.

Et la doctrine mystique de la douleur compensatrice, de la macération qui rachète, de la réversibilité des peines et des mérites, cette doctrine a pour résultat direct, grâce à la flagellation et à ses succédanés, de transformer une heure d'oraison extasiée en une période inappréciable d'orgie sexuelle — transforma-

tion dont les nonnes de Thérèse, généralement vierges et ignorantes des réalités génésiques, jouissaient avec ardeur, mais avec la plus sainte innocence. « En l'aimant, je suis pure, en le touchant, je suis chaste, en le recevant, je suis vierge », disait sainte Gertrude — laquelle cependant, pour dire cela et de cette manière, devait bien savoir, elle, la différence qu'il y a entre rester pure, chaste, vierge — et ne l'être plus !

Conclusions :

Le mysticisme religieux, c'est de la littérature à l'usage des âmes pieuses d'une intellectualité supérieure : c'est le *Chemin de la perfection* et le *Château de l'âme*, de sainte Thérèse ; c'est le *Audi filia et vide* de Jean d'Avila ; c'est le traité de l'*Oraison et de la Méditation* de Saint Pierre d'Alcantara ; c'est la *Montée du Mont-Carmel* de saint Jean de la Croix. Mais concrétisé, appliqué, pratiqué, ce mysticisme n'est autre chose que l'auto-érotisme avec orgasmes parfaits. Et ce mysticisme s'accompagne généralement de phénomènes morbides, qui sont l'exacte reproduction des phénomènes hystériques les plus observés et les mieux analysés par nos cliniciens.

Les Drs Legué et Gilles de la Tourette, savants neurologues, ont consacré leurs talents et leur science à l'examen rétrospectif d'une hystérique célèbre, extatique et stigmatisée : sœur Jeanne des Anges, supérieure des Ursulines de Loudun, au dépit amoureux et à l'impudeur de laquelle Urbain Grandier dut le désagrément d'être rompu et brûlé vif. Cette Jeanne des Anges a laissé un mémoire autobiographique, qui constitue la plus précieuse confession d'une hystérique douée à la fois de cynisme et de naïveté. Les Drs Legué et Gilles de la Tourette ont publié cette « autobiographie » avec introduction, commentaires et notes.

Eh bien ! tous les phénomènes hystériques morbides constatés en la sœur Jeanne des Anges, nous les avons vus exactement décrits par sainte Thérèse dans le livre de sa *Vie*, dans ses *relations* ou dans ses lettres. Sauf, toutefois, la fausse grossesse et la propension au suicide : Thérèse, en effet, était trop sciemment vierge pour que la grossesse hystérique fût possible en elle, et elle avait l'âme trop sincèrement religieuse pour penser au suicide.

Quels étaient donc les phénomènes dont la sœur Jeanne des Anges donnait le spectacle ? Voici l'énumération succincte des principaux, d'après les notes et commentaires des Drs Legué et Gilles de la Tourette.

Attaque hystéro-épileptique.

La grande attaque hystéro-épileptique se compose essentiellement, d'après Charcot, de trois périodes : une première dite épileptoïde, une seconde des contorsions et des grands mouvements, une troisième d'attitudes passionnelles, à laquelle succède souvent une quatrième période de délire. Les malades, après l'attaque, ne gardent le souvenir que de ces deux dernières périodes, par suite de la persistance des hallucinations qu'elles renferment, ou mieux encore, qui les constituent. C'est pourquoi les hystériques ne font que rarement allusion aux premières qu'elles qualifient toujours avec raison de « violences » ou de « grandes violences ». C'est pendant la deuxième période que les malades battent les assistants qui veulent les retenir, déchirent leurs vêtements, se frappent le visage ou la poitrine, se mordent parfois jusqu'au sang. Ces mouvements désordonnés expliquent encore les nombreuses contusions qui couvrent

parfois leur corps au sortir des attaques et qui causent ultérieurement de vives douleurs si les points heurtés ne sont pas privés de sensibilité. Bien souvent la malade accuse un ennemi imaginaire de l'avoir rouée de coups ; elle ne peut, en effet, se souvenir des mouvements désordonnés qui l'ont agitée, et de plus elle est d'accord en cela avec le rêve de la troisième période pendant lequel elle a vu son ennemi qui la frappait, ainsi que tendraient à le prouver d'une façon palpable les marques des contusions qu'elle présente souvent dans ces circonstances.

Hallucinations.

Les hallucinations sont très fréquentes chez les hystériques, elles portent sur tous les sens et particulièrement sur ceux de la vue et de l'ouïe. Elles se montrent pendant les attaques convulsives ou en dehors de celles-ci. Pendant l'attaque, elles sont la véritable cause des attitudes passionnelles qui constituent la troisième période décrite par Charcot. Il n'est pas rare qu'elle précèdent l'attaque ; de même elles existent presque toujours pendant la période délirante qui suit quelquefois une succession d'accès.

De plus, en dehors de leurs connexions avec l'attaque, elles se montrent, souvent durant le jour, mais tout particulièrement pendant la nuit, en forme de rêves et de cauchemars.

Il est à remarquer qu'elles se modèlent sur les dispotions d'esprit dans lesquelles sont alors les malades. « L'observation constate, dit Briquet (*Traité de l'Hystérie,* 1859, page 429), que ce délire roule toujours sur les objets qui avaient frappé les hystériques. »

Ces phénomènes laissent dans l'esprit des malades

une impression indélébile. « La malade croit à la réalité de ses hallucinations, elle accuse le plus souvent les innocents avec une persistance, un accent de sincérité faits pour tromper les plus incrédules... Nous pouvons nous expliquer ainsi les dispositions de ces malheureuses, qui, aux temps de la sorcellerie, s'accusaient elles-mêmes avec tant d'audace et d'obstination, se vouant à la torture et au bûcher plutôt que de renoncer à la croyance d'un commerce diabolique qui n'avait jamais existé que dans leur imagination. (P. Richer : *Études cliniques sur la grande hystérie ou hystérie-épilepsie,* 2e édition, 1885, p. 130.) »

Charcot (*Des troubles de la vue chez les hystériques,* le Progrès Médical, n° 3, janvier 1878) a déterminé la loi qui régit les hallucinations de la vue. Les plus communes parmi celles-ci consistent en des visions d'animaux : chats noirs, lions rouges, corbeaux, vipères ou animaux fabuleux. La vision n'est pas immobile, elle apparaît en marchant dans un certain sens et dans une direction qui est toujours la même. Les chiens, les chats, les rats, etc... courent en passant devant la malade de gauche à droite ou de droite à gauche, suivant que l'hémianesthésie (insensibilité d'une moitié du corps, phénomène très fréquent chez les hystériques) siège à gauche ou à droite. Le point de départ de l'hallucination est toujours du côté anesthésié. Mais le plus souvent, le fantôme passe aux côtés de la malade, il vient de derrière elle pour s'évanouir en avant et cela toujours du côté insensible. Et Charcot ajoute, en donnant l'observation d'une hystérique aveugle qui voyait des hommes rouges, qu'il n'est pas nécessaire que la vue soit conservée pour que l'hallucination se produise.

On trouvera dans l'iconographie photographique de la Salpêtrière, par Bourneville et Regnard, et dans le

livre de P. Richer, la représentation d'après nature des diverses attitudes prises par les malades pendant la manifestation de ces phénomènes psychiques qui tiennent une si grande place dans la vie des mystiques.

Vomissements de sang.

Les épistaxis, les hémoptysies, les vomissements de sang sont fréquents chez les hystériques et souvent font croire à l'existence d'affections pulmonaires ou gastriques qui n'existent pas. Chez les femmes, elles sont parfois supplémentaires des règles, car l'on sait que les malades de cette catégorie sont souvent très mal réglées. La plupart des auteurs ont noté que ces hémorragies survenaient particulièrement à l'occasion des crises, à la suite d'une violente émotion. Elles peuvent être très abondantes et occasionner ainsi un degré marqué d'anémie, mais elles ne mettent pas, d'une façon générale, la vie des malades en danger.

Cris.

Il est un certain nombre d'hystériques dont les cris durent tout le temps de l'attaque, et ces cris sont analogues à ceux que pousserait un opéré qui se laisserait aller à la souffrance.

Céphalagie et syncopes.

Les diverses variétés de céphalagie, qu'il ne faut pas confondre avec le *clavus hystericus,* sont fréquentes chez les hystériques, de même que les lypothimies et les syncopes, surtout chez celles d'un tempérament ardent.

Analgésie.

L'anesthésie à la douleur (analgésie) est le phénomène somatique le plus fréquent chez les hystéro-épileptiques. Elle est partielle ou totale, superficielle ou profonde. Le plus souvent elle occupe une moitié du corps (hémianesthésie).

Il est difficile d'être exactement fixé sur la répartition de l'anasthésie qui existe chez les mystiques et qui se révèle clairement par toutes les pratiques douloureuses auxquelles ils se livrent et qu'ils ne pourraient supporter s'il en était autrement. Toutefois la plupart des mystiques paraissent avoir été, par moments tout au moins, absolument anesthésiques, si nous en jugeons par les violents coups de discipline qu'ils s'infligeaient eux-mêmes sur tout le corps, et par ce qu'ils nous apprennent des ceintures à pointes de fer qu'ils gardaient sur eux, nuit et jour, sans les quitter, pendant plus de six mois. L'anesthésie est, du reste, variable, comme tous les phénomènes hystériques, tant dans sa durée que dans sa distribution, qu'on pourrait dire journalière. Elle coïncide parfois avec son opposée, l'hyperesthésie. Et même plus, les parties anesthésiées peuvent être spontanément le siège de vives sensations douloureuses.

Amnésie partielle.

Terminaison de l'attaque de léthargie. La malade se souvient de son rêve, mais si les phénomènes léthargiques ont été précédés ou suivis de quelques phénomènes convulsifs, par ce fait même qu'elle ne se souvient pas, elle a tout lieu d'être étonnée de se trouver sur le sol, d'avoir la tête au pied du lit, au lieu, par exemple, d'être assise ou debout, ou couchée comme à l'ordinaire.

Les hystériques n'ont pas du tout la notion du temps que dure une attaque ou une série d'accès. C'est même toujours pour eux un nouveau sujet d'étonnement que de se réveiller au milieu de la nuit, alors que leur dernier souvenir date du matin, par exemple. Il y a ainsi, dans leur existence, une série de lacunes qu'il leur est impossible de combler autrement qu'en interrogeant les personnes qui les entourent.

Extases.

Variété de l'attaque hystérique, par immixtion de phénomènes d'extase cataleptique.

« La plupart des personnes qui ont éprouvé des extases cataleptiques, racontent, lorsque l'accès est passé, les joies ineffables qu'elles ont goûtées, les fantômes effrayants qu'elles ont contemplés, les visions divines, les unions angéliques dont elles ont été les témoins. (Brierre de Boismont : *Des Hallucinations,* 3e édition, p. 307, Paris, 1862.) »

Ces attaques d'extase sont fréquentes chez les hystériques à sentiments religieux très développés. Sainte Thérèse était une contemplative et une extatique très accentuée. Pendant l'attaque, la malade peut rester longtemps entièrement immobile en contemplation, car l'extase se complique presque toujours de phénomènes cataleptiques. Le terme de *ravissement* doit être pris dans le même sens.

Léthargie.

Léthargie lucide, d'origine hystérique, état caractérisé par l'impossibilité où se trouve le sujet de réagir physiquement par suite de la résolution musculaire

dans laquelle il est plongé, alors que l'intelligence est suffisamment conservée pour que le souvenir de ce qui s'est passé persiste après la crise. C'est à cet état qu'il faut rapporter en particulier les cas authentiques de mort apparente suivis de résurrection, et, dans lesquels les sujets avaient assisté, conscients et impuissants, aux préparatifs de leur ensevelissement. »

Eh bien ! Sainte Thérèse a éprouvé tout cela, et elle a décrit tout cela, sinon en des termes techniques qui n'existaient pas à son époque, du moins avec un talent d'évocation qui ne laisse aucune obscurité sur les faits et sur les moindres détails de leur processus. Et voici qui corrobore et en partie explique l'étonnant parallélisme des phénomènes : dans une note de leur biographie critique de la sœur Jeanne des Anges, les D[rs] Legué et Gilles de la Tourette signalent que la lecture de la *Vie de Sainte Thérèse écrite par elle-même,* était un des passe-temps favoris de l'Ursuline de Loudun et paraît avoir sensiblement influencé chez elle l'ensemble des symptômes psychiques de l'hystérie : hallucinations, extases, plaies du cœur, etc. Aussi la comparaison de cette *Vie* avec l'autobiographie de Jeanne est-elle fort intéressante (1). On « sait d'ailleurs, ajoutent les deux neurologues, que sainte Thérèse était une hystérique extatique, comme l'a démontré, s'il en eût été besoin, le P. G. Hahn, de la Compagnie de Jésus, dans un

1. Que l'on ne se méprenne pas ! Autant sainte Thérèse est admirable par sa vie, ses œuvres, l'usage même qu'elle fit, si j'ose dire, de sa névrose, — autant la sœur Jeanne des Anges est méprisable en raison de la plupart des actions de sa vie ; l'Ursuline était d'ailleurs d'une intelligence médiocre et sans aucune valeur morale. Hystérique, elle ne fut qu'une grossière et impudente imitatrice de la grande mystique.

ouvrage : *Les Phénomènes Hystériques et les Révélations de Sainte Thérèse,* paru dans le tome XIII, année 1882, de la Revue des Questions Scientifiques de Bruxelles. »

Ce qu'affirme la science et que démontre le P. Hahn, tous les biographes modernes de sainte Thérèse essaient de le nier. Et ils s'appuient sur la haute intelligence, l'activité organisatrice, la droiture morale, le bon sens, l'incomparable dignité patricienne, bref les qualités de tout ordre dont la grande Carmélite a donné mille preuves. « L'hystérique, disent-ils avec Legrand du Saulle (1), est en général égoïste, fort préoccupée d'elle-même, désireuse d'attirer sur elle et sur ses faits et gestes l'attention de ceux qui l'entourent. Facilement irritable, elle a des colères sans raison et aussi des joies sans motif ; elle éprouve un continuel besoin de quereller et de chicaner qui rend souvent la vie difficile à ceux qui vivent dans la société habituelle de la malade ; elle est sujette à des excitations imprévues, à des dépressions non justifiées. Elle est d'une remarquable versatilité dans les idées et dans les sentiments. Elle éprouve des sympathies et des antipathies aussi soudaines qu'irréfléchies. Elle est incapable d'une attention longtemps soutenue, et elle manque de suite dans les idées. Sa volonté est indécise, capricieuse, fantasque. Elle ourdit volontiers des intrigues et exécute des tromperies plus ou moins adroitement calculées. Friande d'esclandre, elle se complaît dans la médisance et vise aussi bien les parents et les amis que les indifférents. Elle n'épargne même pas la calomnie et va quelquefois jusqu'à la dénonciation. Elle ne recule pas devant de faux témoignages,

1. *Les Hystériques, état physique et état mental,* pages 202-204. 1883.

prête de faux serments, ou écrit des lettres anonymes. Jamais sainte Thérèse n'a eu ces défauts et ces vices ! ».

Oui, c'est entendu.

Mais Charcot, dans ses leçons, a souvent insisté sur ceci que les hystériques ne sont pas forcément des névropathes mentaux ; au contraire, chez beaucoup d'entre eux les fonctions psychiques s'effectuent, non seulement avec la pondération, mais encore avec la puissance et la profondeur qui constituent le génie. Dans leur *Studien über Hysterie,* Breuer et Freud, qui font autorité, insistent sur la mentalité supérieure qui se rencontre souvent chez les hystériques, et ils affirment que beaucoup sont des êtres de premier ordre, des intelligences hors ligne, « la fleur de l'humanité », par la combinaison d'imagination créatrice et d'énergie pratique qui se remarque en eux. Thérèse de Jésus est un exemple puissant, une preuve de la vérité scientifique de cette affirmation.

Donc, pour conclure à ces diverses remarques sur l'auto-érotisme et l'hystérie à propos de sainte Thérèse, on peut définir ainsi le mysticisme religieux : « *Forme psycho-physiologique de l'auto-érotisme hystérique, chez les femmes et les hommes de foi ardente, de sentiments religieux très développés et de tempérament sensuel.* »

CHAPITRE II

LE PROBLÈME DE LA CATALEPSIE ET DE L'EXTRACTION DU CŒUR

Le premier biographe et commentateur de sainte Thérèse, celui qui, longtemps et de nos jours encore, a constitué et constitue le principal « document » exploité par certains hagiographes faciles à satisfaire, c'est le P. François de Ribera, Jésuite. Il a raconté la « mort », l'ensevelissement et les exhumations du corps de la Carmélite. Ce récit, que tous les autres biographes et commentateurs n'ont fait que reproduire avec plus ou moins de fidélité, servira de base à ma discussion, de même qu'il a servi, naguère, de point de départ à mes doutes angoissants et à mes passionnantes recherches. Du texte de Ribera, je n'omettrai aucun détail; je m'abstiendrai seulement de transcrire les phrases pieuses qui ne contiennent aucun fait, et qui, par conséquent, sont inutiles ici. Et pour qu'on ne puisse m'accuser, moi traducteur, d'infidélité, je suivrai mot à mot la traduction du P. Marcel Bouix, Jésuite (1).

1. *Vie de Sainte Thérèse*, par le P. François de Ribera, de la Compagnie de Jésus, traduite par le P. Marcel Bouix, de la même Compagnie. Lecoffre, Paris, 1884, tome I, livre III, chapitres XV et XVI ; tome II, chapitres I, II, III.

I. — *La « mort » et l'ensevelissement*

« ... Le jour suivant, la Sainte Mère se coucha sur le côté, tenant à la main un crucifix qu'elle garda jusqu'au moment des funérailles : son visage était enflammé ; elle resta ainsi en oraison dans une paix profonde, sans plus faire aucun mouvement. Aux approches de la dernière heure, une sœur, qui était à côté d'elle et qui la regardait avec beaucoup d'attention, découvrit sur sa figure des mouvements et des signes qui indiquaient que Notre-Seigneur lui parlait et lui montrait de grandes choses, car elle paraissait étonnée et ravie de ce qu'elle voyait. Elle resta ainsi jusqu'à neuf heures du soir, où elle rendit sa sainte âme à son Créateur, un jeudi, le 4 octobre 1582.

« ...Dès que la Sainte fut morte, son visage parut plus beau qu'à l'ordinaire ; elle était sans aucune ride, quoique, à cause de son âge, elle en eût auparavant quelques-unes. Son corps était blanc comme de l'albâtre, sa chair douce et maniable, ses membres aussi tendres et aussi flexibles que ceux d'un enfant...

« ... Les religieuses restèrent auprès de ce saint corps toute la nuit et le jour suivant jusqu'à dix heures du matin...

« ... Ce jour, vendredi, 5 octobre (15 octobre après la réforme du calendrier effectuée par le pape Grégoire XIII), ce vendredi donc, à 10 heures du matin, on mit le corps de la Sainte, sans l'ouvrir ni l'embaumer, dans une bière de bois. Il était revêtu de son habit religieux. On le couvrit d'un drap broché d'or, comme la Sainte l'avait vu en esprit tant d'années auparavant, lorsque, dans la maison de son père, elle passa quatre jours pour morte. Après la messe on l'enterra dans l'ou-

verture du mur d'une voûte qui donnait sur l'église et entre les deux grilles d'un chœur que les religieuses y avaient au rez de chaussée, afin que les habitants du couvent et les personnes du dehors pussent jouir de la vue de son tombeau. Toute la ville assista à l'enterrement, qui fut aussi solennel qu'il pouvait l'être dans une petite ville comme Alba. Thérèse de Laiz, qui était fondatrice de la maison, craignant qu'on ne voulût enlever le corps, lui avait fait faire une fosse très profonde ; et elle l'y fit couvrir de chaux, de pierres et de briques, en si grande quantité que, la partie supérieure du cercueil ayant rompu en certains endroits, il y pénétra beaucoup de terre.

« Laissons maintenant la Sainte dans son sépulcre jusqu'au moment où nous l'en retirerons... »

Lorsque je lus pour la première fois ce texte — c'était en 1912 — certaines choses me surprirent :

1° Qu'on eût osé ensevelir le corps de Thérèse douze heures seulement après sa « mort », alors que personne n'ignorait, au château du duc d'Alba, et au Carmel de cette ville, que la Carmélite avait été plusieurs fois, dans sa prime jeunesse, en état de mort apparente — ce que nous appelons catalepsie ou léthargie — et que même, une fois, elle était restée quatre jours dans cet état, au point qu'on avait déjà creusé sa fosse et célébré une cérémonie mortuaire !... « Ensevelir Thérèse douze heures seulement après qu'elle semble morte, voilà qui me paraît une imprudence folle ! » me disais-je. Imprudence d'autant plus extraordinaire que le visage et les membres ne présentaient aucun signe cadavérique.

2° Toute la ville assistait à l'enterrement. Et, aux premiers rangs des assistants, il y avait, à coup sûr, la duchesse d'Alba, Thérèse de Laiz, des gentilshommes,

des dignitaires et, dans le chœur, toutes les Carmélites du couvent, plus Anne de Saint-Barthélemy et Teresita. Et personne ne protesta lorsque le cercueil creva sous l'avalanche des pierres, briques, chaux?... Personne ne voulut réparer sur l'heure cet abominable sacrilège?... Ou bien ne s'en aperçut-on pas? Impossible! Pour qu'un tel accident fût inaperçu, il aurait fallu qu'on jetât les matériaux très vite et avec violence, avec brutalité, sans respect ni précautions. Cela n'est pas vraisemblable.

3° Enfin Thérèse de Laiz me parut bien sotte qui, redoutant qu'on vînt enlever le corps, croyait empêcher cet enlèvement en faisant creuser une fosse « profonde ». Hé ! illégalement enseveli à Alba, le corps de Thérèse n'en aurait pas été enlevé subrepticement, mais bien après décision ecclésiastique et, si c'eût été nécessaire, avec l'appui de toutes les forces légales. Donc, que la fosse fût, alors, profonde ou non... Cette sottise ne me paraissait pas d'accord avec ce que je savais de l'intelligence et du caractère de cette dame, d'après ce que j'en avais lu dans le *Livre des Fondations* de sainte Thérèse elle-même...

Ce récit donc me laissa dans quelque perplexité. Mais ce fut pis quand, quelques mois plus tard, en 1913, je visitai les lieux thérésiens d'Alba de Tormes!...

Ce que je savais alors de sainte Thérèse, ses livres que j'avais lus, la séduction de cette prodigieuse figure; tout m'excitait l'esprit, et j'avais formé le projet d'écrire sa *Vie,* et je voyageais depuis six mois à travers la Castille sur les traces de la Carmélite. Ses œuvres et la biographie de Ribera me servaient de guide.

Donc, à Alba de Tormes, la perplexité où m'avait laissé le récit du pieux Jésuite s'aggrava brusquement jusqu'à l'angoisse : car en examinant la chapelle du

monastère et le chœur et les grilles et le mur et le sépulcre, je me convainquis qu'au moins deux des affirmations de Ribera étaient mensongères, parce que les faits rapportés étaient absolument impossibles. Il s'agit là de la fosse « profonde », et du « cercueil en partie brisé » sous l'avalanche et la pesanteur des matériaux.

Le mur dans lequel fut creusée l'ouverture où l'on mit la bière, ce mur, au rez de chaussée, soutient la double grille de clôture séparant de la chapelle publique le chœur inférieur du couvent, Ce mur mesure deux mètres quatre-vingts de longueur, deux mètres à peine de largeur, un mètre de hauteur. L'ouverture fut faite, du côté du chœur, sous l'une des grilles, et ne s'étendit pas tout à fait jusque sous l'autre grille, parallèle à la première ; cette ouverture avait donc, en profondeur horizontale, presque la largeur du mur ; en longueur, elle avait un peu moins que la longueur du même mur, et en hauteur, un peu moins que la hauteur du mur encore, puisque la partie supérieure de ce mur forme voûte... Le bas de cette ouverture était de plain-pied avec les dalles du chœur, et il ne pouvait pas en être autrement, car aucun ouvrier n'aurait eu l'espace nécessaire, dans l'ouverture, pour creuser, même de biais, dans le sol. Donc, conformément d'ailleurs à la générale coutume espagnole, qui est de mettre les cercueils dans des sortes de niches à leur taille — on glissa le cercueil dans cette niche étroite creusée dans presque toute la hauteur, largeur et longueur du mur désigné. Et l'on ne put entasser sur le cercueil assez de matériaux pour l'écraser en partie, puisque entre le haut du cercueil et la voûte il y avait un vide qui mesurait à peine une trentaine de centimètres de hauteur et où l'on ne pouvait que glisser une quantité restreinte de matériaux. On dut bourrer dans ce vide quelque peu des

pierres et gravats extraits lors de l'ouverture, et, ce sépulcre béant, on le mura, du côté du chœur, avec les briques et la chaux...

Et l'on ne fit pas autre chose, parce que toute autre chose était, là, matériellement impossible.

Alors, pourquoi les mensonges de Ribera, ou, si l'on veut, ces inexactitudes énormes? Et à quoi tendait cette affirmation des planches brisées du cercueil?...

Je voulais écrire la *Vie* de sainte Thérèse; je voulais savoir le plus possible de vérité sur tout ce qui touchait de près ou de loin à sainte Thérèse. Donc, j'allai de l'avant! Et je ne tardai pas à faire bien d'autres découvertes, qui devaient me donner des émotions singulièrement plus violentes que la perplexité et l'angoisse du début.

II. — *Le Cœur de Thérèse*

Tout de suite après avoir examiné, dans la chapelle du Carmel d'Alba, le fameux sépulcre et ses alentours, je fus admis à « vénérer » la très précieuse relique qu'est le cœur de sainte Thérèse.

A droite de l'autel, derrière une épaisse porte dorée et une forte grille, est un tour conventuel fait de métaux précieux et très richement orné, avec un somptueux reliquaire, lequel supporte un cœur de cristal renfermant le cœur de sainte Thérèse. Le viscère est allongé, raccorni, complètement déformé, sec et tombant en poudre peu à peu. Une cicatrice horizontale, valve d'un trou en estafilade, se voit très nettement à son sommet.

— Vous remarquerez ici, me dit-on avec une pieuse ferveur, la blessure faite par le dard de l'Ange dans le

saint cœur, blessure avec laquelle Notre Sainte Mère vécut plus de vingt ans encore (1)...

Voire ! comme dirait un Normand.

Mais je pense à autre chose, au sujet de ce cœur. Et je demande :

— A quelle date et par qui le cœur a-t-il été extrait du corps de sainte Thérèse ?

Et le Carme, qui me sert de cicerone très aimable, le Carme me répond :

— On ne sait pas exactement. Il y a des traditions, et, d'autre part, des textes. Mais vraiment, on ne sait pas...

Je fus estomaqué. Et je monologuai en moi-même :

— Étrange ! Un fait si grave, si important ! Une relique si extraordinaire ! Le cœur !... On ne sait ni qui ni quand ? alors que pour la moindre des autres reliques — clavicule, main, doigt — on précise les circonstances de personnes, de temps, de lieu...

« Et Ribera ? je ne me rappelle pas du tout qu'il en parle. Me trompé-je ?... Non ! nulle part, Ribera ne parle du cœur de sainte Thérèse. Pas un mot. Le cœur fut-il donc extrait postérieurement à la rédaction, par Ribera, de la *Vie de Sainte Thérèse,* c'est à dire après 1590 ?...

« Je m'informerai des traditions, je verrai les textes....»

1. Cette plaie et d'autres plus petites faites par la pointe du couteau homicide, ont donné lieu à des élucubrations pieuses, vraiment extraordinaires même en ces conjonctures catholiques où l'extraordinaire est de rigueur. Entre autres — pour ne citer qu'une phrase et qu'un auteur — Cardellac écrit : « Toute blessure faite en ce viscère est mortelle. La grande servante de Dieu aurait dû tomber morte sur le champ, et cependant elle vécut encore vingt années ! Où trouver un miracle plus surprenant ?... » Certes ! Et il ajoute cette perle : « Les petites blessures que l'on remarque étaient simplement des aiguillons communicatifs de l'amour !... »

Et, de plus en plus intrigué, je continuai mon pèlerinage.

Mais reprenons ce récit de Ribera, qui me servait de guide... dès lors quelque peu suspect.

III. — *La « première » exhumation*

« ... Pendant l'année qui suivit l'entrée de la Sainte dans la gloire, dit Ribera, les religieuses venaient souvent auprès des restes sacrés de leur Mère. Et s'il arrivait à quelqu'une d'entre elles d'être surprise par le sommeil en ce lieu, elle entendait quelquefois un bruit qui l'éveillait et semblait la rappeler à l'oraison. Il s'exhalait de ce tombeau une odeur d'une suavité particulière. Ce fait, constaté par les personnes même du dehors, inspirait aux religieuses un grand désir de voir le corps de leur Mère ; car il ne leur semblait pas possible que ce corps, d'où émanaient de si délicieux parfums, fût livré à la corruption.

« Dès la première visite du P. Jérôme Gratien, leur Provincial, elles lui dirent ce qui se passait et lui demandèrent l'ouverture du tombeau. La requête ayant été favorablement accueillie, l'on commença aussitôt, secrètement, à enlever les pierres entassées sur le cercueil ; mais elles étaient en si grand nombre que le Père Provincial et son compagnon employèrent quatre jours à déblayer ce caveau...

« Ce fut le 4 juillet 1583 qu'on procéda à l'ouverture du cercueil, neuf mois après qu'il avait été déposé dans ce caveau. On en trouva la partie supérieure brisée, à demi pourrie et moisie, exhalant une forte odeur d'humidité, parce qu'avant de mettre les pierres qui le couvraient, on avait étendu par dessus une épaisse couche de chaux : cette humidité avait non seulement endommagé le

cercueil, mais elle avait même pénétré à l'intérieur. Les habits qui recouvraient le saint corps étaient tombés en lambeaux et sentaient le moisi. Le corps de la Sainte était couvert de la terre qui était entrée dans le cercueil, et portait quelques marques de moisissures ; mais à part cela, il était sain et entier comme au jour où on l'avait déposé dans cette demeure...

« On dépouilla le corps de tous ses habits, on ôta la terre qui s'y était attachée, et on le lava ; aussitôt, il s'en échappa une odeur délicieuse, qui se répandit dans toute la maison et subsista pendant plusieurs jours...

« On revêtit ensuite la séraphique vierge de nouveaux habits, on l'enveloppa dans un drap et on la déposa au lieu même où elle avait été d'abord... Mais avant de replacer ce saint corps dans son lieu de repos, le Père Provincial en détacha la main gauche, qu'il porta lui-même à Lisbonne, dans le monastère des Carmélites déchaussées... »

Arrêtons-nous un instant pour noter les nouveaux étonnements que me causa cette lecture :

1° N'est-ce pas inconcevable que le P. Jérôme Gratien, grand voyageur, n'ait pas accouru à Alba aussitôt qu'il apprit, en quelque lieu qu'il fût, la mort de sa maternelle et puissante protectrice et amie ?... N'est-ce pas inconcevable qu'il ait attendu, avec indifférence, la date de sa visite officielle de Provincial ? .. N'est-ce pas d'autant plus inconcevable que le P. Gratien, mieux que personne, savait quelle grave injustice et, même, quelle illégalité il y avait à ce que Thérèse fût inhumée à Alba et non à Avila, et qu'il était responsable de cette injustice et de cette illégalité, lui, le Provincial des Carmes et le signataire de la cédule par laquelle il s'engageait, envers l'évêque Alvaro de Mendoza, à faire inhumer Thérèse à Avila ?...

2° Quel était ce bruit qui réveillait les religieuses en prières près du cercueil? A quelles dates se produisait-il?

3° Je ne crois guère aux parfums suaves s'exhalant d'un cadavre, fût-il celui d'une sainte, et je suis tout porté à donner à ces parfums une cause qui n'a rien de miraculeux, la cause logique, naturelle, simple, raisonnable : l'embaumement.

4° Pourquoi le secret, dans une opération qui eût dû, au contraire, être faite avec la plus grande solennité, presque *coram populo ?*

5° Quatre jours de travail, c'est beaucoup, pour deux hommes, étant données les circonstances et les dispositions des choses, si l'on ne procède qu'à ce que dit Ribera.

6° Ppurquoi ne parle-t-on pas du drap broché d'or dont il a été si explicitement question lors de la mise en bière de Thérèse ?... Qu'est-il devenu ce drap précieux et illustre ?...

7° Pourquoi Ribera précise-t-il que le corps était entier? Affirmation bizarre et inutile. Si le cercueil n'avait pas été ouvert jusque-là, le corps ne pouvait être qu'entier!

8° Et cette histoire du cercueil crevé, de la terre ayant pénétré jusqu'au corps, cette affirmation d'un fait qui est impossible !...

9° Et cette épaisse couche de chaux, qui laisse passer la terre à travers elle — terre qui pourrit les vêtements et laisse le corps intact pendant neuf mois !

10° Enfin, ce ne fut pas à Lisbonne que le P. Gratien porta la main coupée, mais aux Carmélites d'Avila. Ce ne fut que plus tard, lorsque le corps même passa d'Alba à Avila, que le P. Gratien reprit cette main et en alla faire don au Carmel de Lisbonne. — Pourquoi encore cette inexactitude, évidemment volon-

taire, car cette histoire était bien connue de Ribera?... — « Non! non! me disais-je, un historien, soucieux de la vérité, ne peut se contenter de ce récit. C'est un tissu désordonné d'invraisemblances, d'impossibilités, de contradictions. Nous écouterons les traditions orales, nous verrons d'autres textes... »

Mais d'abord, continuons avec Ribera; nous n'en avons plus pour longtemps.

IV. — *La « deuxième » exhumation*

L'on sait que, le 18 octobre 1585, le Chapitre des Carmes déchaussés, faisant droit à la juste réclamation de l'évêque Alvaro de Mendoza, chargea le P. Grégoire de Nazianze d'enlever d'Alba le corps de Thérèse et de le transporter à Avila. Pour cela, il fallait de nouveau ouvrir la tombe et le cercueil. « Ce fut au mois de novembre que le P. Grégoire arriva à Alba, dit Ribera. Le 24 du même mois, ayant ordonné que la communauté se réunît au chœur supérieur pour chanter matines, il se rendit lui-même au chœur inférieur où il notifia à la Prieure et à deux des plus anciennes religieuses les ordres du Chapitre. Aussitôt, avec tout le secret et la promptitude possibles, on tira de sa châsse le saint corps qu'on trouva entier comme la première fois et exhalant cette odeur miraculeuse dont nous avons parlé; quant aux habits, dont il était revêtu, ils étaient encore cette fois presque entièrement pourris.

« Deux autres miracles se virent alors en plus du miracle principal, qui était la conservation entière de ce corps. Le premier de ces miracles parut dans le sang: comme la Sainte en perdit beaucoup au moment de sa mort, on l'enveloppa dans un manteau d'étamine blanche

neuve, qui en fut tout imbibé. Or, à l'époque dont nous parlons, c'est à dire trois ans et deux mois après la mort de la Sainte, on retrouva le sang, dont ce manteau s'était imbibé, encore vermeil et exhalant une très suave odeur ; et chose non moins surprenante, c'est que si l'on mettait un fragment de ce manteau entre deux linges blancs, ces linges se coloraient et prenaient une teinte vermeille. J'ai vu moi-même ce manteau et *un très grand nombre de linges* qui avaient été ainsi teints... »

« Le second miracle fut celui-ci : le P. Grégoire, après avoir tiré le corps du cercueil, s'apprêtait à exécuter l'ordre qu'il avait reçu d'en séparer un bras pour le couvent d'Alba : « C'était là, disait-il, le plus grand sacrifice que l'obéissance lui eût jamais imposé. » Mais, ô merveille, à peine avait-il mis le couteau sous le bras de la Sainte, que sans plus d'efforts, comme il le disait lui-même, que s'il eût à couper un melon ou un fromage frais, en un instant il coupa le bras juste à l'endroit des jointures. »

Arrêtons-nous une avant-dernière fois et notons encore les sujets de la vive surprise que cette lecture nous inspire :

1° Pourquoi Ribera dit-il, à cette « deuxième » exhumation : « on trouva le corps entier comme la première fois »...? Non, il n'était pas entier, puisque le P. Gratien en avait enlevé une main ! Quelle manie d'insister ainsi sur l'intégrité du corps ! La première fois, l'insistance était inutile ; la deuxième fois, elle est mensongère.

2° Et ce manteau d'étamine blanche, dont il n'a pas été question lors de la première exhumation, que vient-il faire ici ? Le P. Gratien ne l'avait donc pas enlevé avec les autres vêtements ?... Les autres vêtements auraient

été pourris et non le manteau? Pourtant, dans le récit de la « première » exhumation, Ribera dit bien que le P. Gratien dépouilla de *tous* ses habits le corps, auquel on en mit de nouveaux et que l'on enveloppa même d'un drap. Alors, ce manteau?... ce manteau sanglant? C'est à la « première » exhumation qu'on aurait dû s'en émerveiller, et non à la « deuxième ». Car, si le récit de l'exhumation n° 1 est exact, le manteau n'existait pas lors de l'exhumation n° 2. Et si le manteau existait lors de l'exhumation n° 2, le récit de l'exhumation n° 1 est mensonger.

D'ailleurs, il serait invraisemblable et illogique qu'à la « première » exhumation, alors qu'on a changé de tout son linge et vêture le corps de Thérèse, l'on eût laissé dans le cercueil et autour du cadavre le manteau ensanglanté. Donc, de quelque manière que l'on retourne la chose, Ribera ment.

3° Et de plus, ce sang, dont le manteau est imprégné. Il nous oblige, ce sang, au même raisonnement que ci-dessus, et il nous inspire la même défiance que le manteau. Et ce sang est encore vermeil, après trois ans!... Et il exhale un suave parfum!... Voilà qui est singulièrement miraculeux, en effet.

4° Ce bras, que l'on coupe si facilement, me fait penser à la mollesse des tissus humains fortement saturés d'huile d'embaumement. Et ce parfum aussi, ce parfum qui persiste et se répand...

Et continuons, continuons, car il faut en finir avec Ribera.

V. — *Les « troisième », « quatrième » et « cinquième » exhumations*

Là, il n'est pas nécessaire de citer intégralement

Ribera ; le résumer suffit, en marquant de guillemets les phrases textuellement traduites et transcrites.

Le 1er janvier 1586, il y eut une « troisième » exhumation, pour examen officiel, avec grand concours d'importants personnages ecclésiastiques et de médecins. Constatation de l'incorruptibilité, des parfums, du « sang encore frais, vermeil ». Et l'évêque d'Avila, directeur de l'affaire cette fois, « défendit sous peine d'excommunication de publier les faits que ce premier examen avait constatés ».

Le 23 août 1586, le corps de Thérèse devant être reporté à Alba, il y eut une « quatrième » exhumation, avec exposition à Alba, du « saint corps ». On ne constata, cette fois, que l'odeur suave du cadavre même et de tout ce qui le touchait.

Enfin, le 25 mars 1588, il y eut une « cinquième » exhumation, dont Ribera ne nous dit pas la cause, mais au cours de laquelle il put examiner « fort à loisir » le corps fameux. Et voici la minutieuse description qu'il en fait :

« Il est droit, quoiqu'un peu incliné sur le devant, comme cela arrive aux vieillards ; mais son seul aspect démontre qu'il était d'une très belle stature. Pourvu qu'aux épaules il y ait une main qui lui serve de point d'appui, il se tient debout, et c'est dans cette position qu'on lui met et qu'on lui ôte ses habits, comme s'il était vivant. Sa couleur est la même que celle du bras, avec cette différence qu'en quelques endroits il est plus blanc. Le visage a une teinte plus obscure ; cela vient de ce que le voile, surchargé de poussière, s'y était fortement collé : il est donc resté plus maltraité que le reste du corps ; néanmoins, il est intact et le nez est dans toute son intégrité. La tête a tous ses cheveux, comme au jour de la mort. Les yeux privés des liqueurs vitales

sont desséchés, mais les paupières sont parfaitement conservées. Les signes qu'elle avait au visage retiennent encore les petits poils qui y avaient poussé. La bouche est entièrement fermée et on ne peut l'ouvrir. Les chairs sont encore celles d'une personne corpulente, en particulier aux épaules. Il s'écoule par celle dont le bras a été détaché une liqueur qui s'imprime au contact et qui exhale le même parfum que le corps. La main est fort bien faite, et elle est posée comme pour bénir; mais ses doigts ne sont pas entiers. (Divers personnages en avaient coupé quelques phalanges.) Les pieds sont très beaux et très bien proportionnés. Enfin le corps tout entier est dans un état de conservation parfaite. L'odeur qui s'en exhale est la même que celle du bras, mais plus forte... »

Et c'est fini, Ribera ne dit plus rien qui puisse nous intéresser.

Cette dernière lecture m'inspira quelques importantes réflexions :

1° Quelle extraordinaire chose que l'absence totale du P. Gratien !... Logiquement, il eût dû présider à toutes ces exhumations, défendre avec vigueur la juste thèse du maintien du corps au Carmel d'Avila. Et on ne le voit point, personne ne parle de lui. Où est-il? En ces années 1583-1588, sa vie est effacée, elle rentre de plus en plus dans l'ombre, et, cela, au milieu de l'hostilité générale. Lui-même, il lutte mal, sans conviction et sans force, sans intelligence et sans énergie... Et un jour, en 1592, il sera expulsé de la Réforme thérésienne, chassé ignominieusement, sans que personne le défende, sans que lui-même se montre aussi grand que le malheur. On dirait qu'une malédiction pèse sur lui!... Pourquoi?... Il est comme accablé par un remords...

Lequel ?... Mais surtout, pourquoi ne paraît-il pas, de 1583 à 1588, pendant ces exhumations répétées ?... En 1585, il fait une furtive apparition au chapitre de Pastrana, et ensuite pour reprendre aux Carmélites d'Avila la main de Thérèse qu'il emporte jusqu'à Lisbonne... Et c'est tout !... Je ne comprends pas.

2° Lors de la « troisième » exhumation, l'évêque d'Avila prescrit le secret sous peine d'excommunication. Encore le secret ? Pourquoi ? Que veut-on donc cacher ?...

3° La description du corps est, exactement, celle que l'on ferait d'un cadavre embaumé une première fois, et que l'on oindrait encore, de temps en temps, d'huiles aromatiques.

4° Enfin, j'ai l'impression que l'on exhumait le corps de Thérèse, qu'on ouvrait le cercueil, qu'on déshabillait et rhabillait le cadavre, quand l'on voulait, sans contrôle, sans procès-verbal d'opération, sans constat d'aucune sorte... J'ai l'impression que les dates et le nombre des exhumations donnés par Ribera sont des plus fantaisistes. Il écrit en 1588, 1589, 1590. Or, l'objurgation formelle de garder le secret date de janvier 1586... Pourquoi peut-on publier en 1590 ce que l'on devait taire en janvier 1586 ? Je n'en vois d'autre raison que celle-ci : empêcher que le public sache les dates et le nombre des exhumations précédant l'exposition publique du 23 août 1586 à Alba .. Pourquoi cette volonté d'imposer le silence et de créer l'ignorance, ou, tout au moins, l'indécision, la confusion ?... Encore une fois, que veut-on cacher ?...

« Je le saurai peut-être, me disais-je, en écoutant les traditions et en consultant les textes... Commençons par le cœur, dont je ne sais encore rien. »

VI. — *Le Cœur me met sur la voie*

Et ce fut alors que quelques phrases, innocemment prononcées par une Carmélite d'Alba, me lancèrent sur le chemin de l'émouvante vérité. C'était au parloir. Après une conversation un peu décousue, je posai pour la première fois la question que je devais, ensuite, énoncer si souvent, aux grilles des *locutorios* :

— Et dites-moi, ma sœur, quelles sont les traditions que vous gardez dans ce monastère, particulièrement au sujet du cœur de sainte Thérèse ?

La nonne répondit tout de suite, de sa voix tranquille, sans plus d'émoi que si elle disait la chose du monde la plus banale :

— La tradition est que deux sœurs ont arraché le cœur de Notre Sainte Mère, une nuit, pour avoir une relique, au cas probable où l'on enlèverait d'ici le saint corps pour le porter à Avila. Certes, ces religieuses agissaient avec la plus pieuse intention du monde. Mais l'acte n'en était pas moins une faute grave. Elles furent pénitenciées (1).

La sœur se tut. J'étais si profondément ému, que je demeurai là, balbutiant un remerciement quelconque. Et comme une cloche sonnait, je dus prendre congé.

Je n'étais alors qu'un néophyte en études thérésiennes de documents et de controverses. Mais j'en savais assez, ayant vécu en Espagne avec sainte Thérèse depuis un an, pour me mettre au travail. Et j'appris, par la voix des Carmes et Carmélites d'Avila, d'Alba, de Tolède, de Madrid, de Salamanque, de Peñaranda, de Burgos,

1. Les nonnes pénitenciées étaient mises en prison, soit dans leur couvent, soit dans un autre où on les transportait.

de Medina del Campo ; j'appris, par l'étude des documents inédits ou publiés relatifs aux divers procès religieux du « corps de sainte Thérèse en litige » et de la « canonisation » ; j'appris, par la lecture des ouvrages spéciaux que je pus découvrir et qui sont, je crois, tous ceux qui existent ayant quelque valeur, si minime soit-elle ; j'appris beaucoup de choses, qui démolissaient complètement le récit de Ribera et me faisaient pressentir la raison de l'inexactitude, du sommaire, des mensonges, des contradictions de ce récit ; et de ces choses que j'appris, beaucoup étaient encore contradictoires, et plusieurs manifestement impossibles, ce qui démontre que Ribera n'a pas été le seul à inventer et à mentir. De ces choses que me racontèrent, par leurs livres et de vive voix, les morts et les vivants, en voici quelques unes :

— Je n'étais pas le seul à m'étonner qu'une femme sujette aux sommeils léthargiques eût été mise en bière et ensevelie douze heures seulement après l'instant où on la crut morte. Comme moi s'en étonnaient, avec une juste indignation, non seulement des Carmes et des Carmélites, mais aussi un académicien et historien espagnol, D. José Gomez Centurion (1).

— Jugée morte, Thérèse n'a pas été inhumée avec une certaine pompe dans le caveau entre l'église et le chœur du monastère d'Alba, mais au contraire, à la hâte, sans cérémonie, et presque subrepticement, le duc et la duchesse d'Alba ni personne de leur maison n'ayant fait aucune dépense pour l'ornement du corps et les dispositions du sépulcre (2).

1. *Relacionas biograficas ineditas de Santa Teresa de Jesus.* Aclaraciones, chap. IV.

2. Procès ecclésiastique de 1587 au sujet du « corps en litige ». Dépositions du P. Gratien et de Yeronyme de Jésus, Carmélite.

« Mais, d'autre part, Thérèse a été inhumée avec pompe et à grands frais, avec de nombreux cierges et magnifiques tentures (1).

— Le corps de Thérèse ne fut pas enterré sous terre *(no estuva enterrado debajo de tierra)*, mais couché dans un cercueil que l'on entoura extérieurement d'un gros drap de serge ; et ce cercueil fut placé dans le creux d'un mur de l'église à la grille du bas chœur, creux formant voûte, arcade, et que l'on mura avec des pierres et de la chaux (2).

— Les contradictions abondent au sujet du nombre, des dates, des causes et des circonstances de la première exhumation. Cette « première » exhumation eut lieu, d'après Anne de Saint-Barthélemy, neuf mois après la mort. Or, le P. Gratien, auteur de cette exhumation, la place tantôt à neuf mois, tantôt à deux ans, tantôt à deux ans et demi « plus ou moins » (*poco mas o menos*). Et toutes les autres dépositions se contredisent aussi énormément. Je dis « énormément », parce qu'il est énorme, en effet, que le P. Gratien semble ne pas se souvenir, à seulement cinq ans de distance, d'une date si mémorable ! Et il est énorme que les dépositions des Carmélites qui eurent connaissance de cette « première » exhumation, ne soient pas toutes, entre elles et avec celle du P. Gratien, d'une concordance absolue et minutieuse, dans la fixation de l'an, du mois, du jour, de l'heure même où eut lieu cet acte si important !... (3)

— Je n'étais pas le seul à m'étonner de ces contra-

1. Procès de 1587. Dépositions de Catherine de Saint-Ange et de Marianne de l'Incarnation, Carmélites à Alba de Tormes.

2. Idem. Dépositions de Catherine de Saint-Ange et de Marianne de l'Incarnation.

3. Procès de 1857. Dépositions du P. Gratien et autres.

dictions, car M. José Gomez Centurion estime que le cercueil fut ouvert trois fois avant le transfert du cadavre à Avila. Mais il ne dit ni pourquoi, ni quand, ni comment (1).

— Le motif de la « première » exhumation aurait été celui-ci : Les Carmélites d'Alba craignaient que la chaux mise sur le cercueil ne brûlât le corps de Thérèse (2). [Un peu tard pour y penser, neuf mois, deux ans ou deux ans et demi après l'inhumation !]

— Les deux Carmélites pénitenciées s'appelaient Catherine-Baptiste et Marie de Saint-Albert. Convaincues d'avoir extrait le cœur de Thérèse, elles furent, d'après la tradition, envoyées en d'autres couvents, et l'on ignore où et quand elles moururent (3). D'autre part, une seule nonne (et non deux) aurait procédé, en 1585, à l'extraction du cœur, qu'elle aurait gardé entre deux morceaux de bois, caché dans sa cellule. Mais les traces du sang qui avait coulé en abondance et la fragrance du parfum qui s'exhalait du saint viscère auraient fait découvrir la chose par les autres nonnes (4). (Une religieuse, même deux, accomplissant cette opération chirurgicale, quelle invraisemblance !... Et ce sang, qui coule du cœur, trois ans après la mort, quel miracle !...)

— Lors de cette « première » exhumation, le P. Gratien et le Fr. Christophe de Saint-Albert « trouvèrent le corps entier, frais, juteux, les seins dressés comme si Thérèse eût été vivante, le sang fluide comme si elle

1. Op. cit.
2. Procès de 1587. Déposition du P. Gratien.
3. Carmélites de Paris. Œuvres de Sainte Thérèse, tome III.
4. R. P. Fr. Pélipe de la Santissima Trinidad. *Mistica Teologia.* Parte tercera, tra III, art. 8° — Nemesio Cardellas, *Santa Teresa de Jesus y las Espinas de su Corazon.*

venait tout juste de mourir ». Et d'autre part, quand, à cette « première » exhumation, ils coupèrent la main gauche, ils constatèrent que de cette main coulait une sorte d'huile qui tachait les linges et les papiers dont ils l'enveloppaient pour la mettre dans un coffret. (Il est vraiment miraculeux que d'une main, coupée à un corps dont le sang est fluide, ce soit de l'huile qui coule et non pas du sang !) [1].

— A cette « première » exhumation, tandis que le corps était comme vivant (seins dressés, sang fluide, peau souple), les mains et le visage étaient rongés et noircis par la chaux et par le voile noir que les Carmélites portent et qu'on avait mis, à l'inhumation, sur le visage de Thérèse ; les vêtements étaient tout pourris — et on les remplaça par des vêtements neufs (2).

— Plus tard, en 1598, on constata qu'il manquait quelques côtes au corps de Thérèse — et jamais, jamais, alors qu'elles sont d'une minutie extrême pour la main et les doigts et le bras et un pied coupés, distribués, jamais les dépositions juridiques ne parlent de l'enlèvement de ces côtes (3)...

— Et plus tard, plus tard encore, — en 1671, — le cœur de sainte Thérèse, de l'extraction duquel on n'a jamais parlé, parut soudain, au Carmel d'Alba, dans un reliquaire. Et ce cœur merveilleux portait à son sommet une fente horizontale, une blessure profonde, qui était la blessure, restée intacte pendant la vie et après la mort, faite par le dard pointu et enflammé de l'Ange!...

Mais en voilà assez, n'est-ce pas ? Tout cela n'est

1. Procès de 1587. Déposition du P. Gratien.
2. Procès de 1587. Déposition du P. Gratien.
3. Nemesio Cardellac : *Santa Teresa de Jesus y las Espinas de su Corazon.*

qu'un entassement de contradictions et d'impossibilités qui prouvent à chaque mot le mensonge et dont la sottise étonne! N'importe quel lecteur ayant le moindre petit bon sens n'admettra pas qu'il suffise, pour arranger tout cela, de crier au miracle. Ce serait vraiment trop facile.

Ce corps qui reste neuf mois ou deux ans, « ou plus ou moins », sous la chaux et la terre sans être brûlé ou pourri, alors que ses vêtements le sont : miracle !

Ce corps qui est comme vivant, après neuf mois ou deux ans, et qui exhale un parfum délicieux et dont la main coupée dégoutte d'huile odoriférante : miracle !

Ces seins fermes et dressés : miracle !

Ce sang fluide qui teint un manteau et des linges nombreux : miracle !

Ce cœur transpercé, dont la blessure horizontale est exactement celle que ferait un coup de large couteau : miracle ! c'est la blessure faite par l'Ange et avec laquelle Thérèse vécut encore plus de vingt ans : miracle !

Oui ! oui ! miracle !... Quant aux fantaisies, omissions, mensonges et contradictions des divers récits, dépositions et témoignages — qu'importe? Lorsqu'il y a miracle, s'embarrasse-t on de tels détails prosaïques? Allons donc ! Et depuis 1582, le miracle sert à cacher la vérité.

Mais nous sommes quelques-uns, dans ce monde, qui, tout en aimant et en admirant pour des raisons multiples et diverses une Thérèse de Jésus ou une Catherine de Sienne, nous sommes quelques-uns qui ne croyons pas au miracle. Quand nous nous trouvons devant un « fait miraculeux », nous en cherchons les causes naturelles : dans le cas de sainte Thérèse, ces causes naturelles, logiques, les seules possibles, indéniables, sont :

1° La catalepsie.

2° Le coup de couteau en plein cœur.

Et l'étude scrupuleuse de ces causes ne tarde pas à dévoiler toute la vérité, malgré les contradictions et les mensonges et même au moyen de ces mensonges et de ces contradictions.

VII. — *La Vérité*

La vérité est que, plus ou moins, les Carmes, les Carmélites et Ribera savent et soupçonnent la réalité des faits, réalité que connaît le P. Gratien, puisqu'il en est l'auteur La vérité est de celles que l'on n'avoue pas, et du poids desquelles le principal responsable est écrasé... Cette réalité n'a pas besoin, pour expliquer les choses, d'appeler le miracle à son secours. Elle *est* et, du seul fait qu'elle *est*, elle s'explique d'elle-même.

Pour que le miracle fût miracle, pour que l'incorruption du corps et son sang fluide fussent miraculeux, il fallait du temps entre l'inhumation et la première exhumation avouée : de là les neuf mois. Mais pourquoi le P. Gratien dit-il deux ans, deux ans et demi ? Pour grandir ce miracle et en aveugler le monde ; pour reculer plus loin dans le passé, sinon dans l'oubli, la nuit tragique et douloureuse. Hélas ! l'oubli est impossible ! Le P. Gratien ne peut s'arracher à la hantise de ces seins qu'il fut stupéfait de voir gonflés et droits, de cette chair élastique et tiède, de ce sang vif et chaud, qu'il fut horrifié de voir couler... Ces détails, il y insiste dans ses dépositions juridiques ; il les répète, plus tard, en des annotations en marge du livre de Ribera, livre qui parut en 1590... Mais comme il ne peut vraiment pas, sans ruiner la thèse nécessaire du miracle et sans se condamner lui-même, situer ces détails selon la vérité, il fait des

transpositions, et, comme il s'affole, il les fait contradictoires...

Et surtout, comme le fond terrible du drame est le cœur, le cœur palpitant de Thérèse, on n'en parle que sous le manteau. Dans les documents officiels, rien ! Le P. Gratien n'en souffle mot. On ne le voit sortir, ce cœur, tout à coup, sans que personne eût dit où il se trouvait auparavant, on ne le voit sortir à la lumière du jour public, dans un récipient en cristal, qu'en 1671, plus de cent ans après le drame, quand tous les acteurs et confidents plus ou moins renseignés sont morts depuis longtemps(1)...

1. Il existe cependant une version — très récente — que l'on donne comme « définitive » et que quelques rares biographes et commentateurs religieux de sainte Thérèse adoptent sans y insister. Voici cette version : « *Le cœur aurait été extrait par deux médecins, devant l'évêque de Salamanque, et confié, dans un tube de verre, à la Prieure d'Alba de Tormes.* »

Cette version est une impudence et une sottise. Construite pour les besoins de la cause, elle a été frauduleusement ajoutée, en trois lignes hâtives, à la déposition faite en 1591, dans le procès pour la béatification, par la sœur Catherine de Saint-Ange. Elle ne donne pas la date de l'extraction. Elle n'explique aucune des choses inexpliquées qui se produisirent Elle ne résout rien. Elle relate un fait qui, forcément, se serait produit avant 1590 ; si ce fait avait existé, Ribera l'aurait connu et l'aurait longuement relaté, vu son importance extrême. Elle rend plus surprenante encore l'éclipse du cœur jusqu'en 1671. Aucune tradition ne fait la moindre allusion à cette version-là, que la plupart des Carmels ignorent. Et José de Lamano y Beneïte lui-même, qui est l'écrivain qui la relate avec le plus de complaisance, dans son ouvrage *Santa Teresa de Jésus en Alba de Tormes*, n'y consacre que vingt lignes dans un livre de 400 pages compactes. — *Les Carmélites du Premier Monastère de Paris* semblent ne pas l'avoir adoptée. Enfin, il n'existe aucun document d'une authenticité incontestable qui ressemble de près ou de loin au constat, au certificat, à la déclaration motivée, circonstanciée et descriptive que n'auraient certes pas manqué d'établir, de signer et de faire contresigner les médecins en question. Et pour comble, cette version ferait dire aux médecins, avec grand émerveillement et respectueux émoi, que la blessure est sans conteste miraculeuse !

Et pourtant ce cœur explique tout, il rend tout possible, tout vraisemblable, tout logique, naturellement et sans miracle. Son examen explique même que la douleur cardiaque et l'hallucination auto-érotique de Thérèse (l'Ange transperçant son cœur d'un dard aigu) soient devenues un « fait miraculeux », fêté solennellement par le catholicisme sous le nom de Transverbération, car le couteau du P. Gratien se chargea de faire réelle la blessure.

Et les Carmélites pénitenciées, dont l'œuvre occulte et la disparition sont acceptées, sans discussion, par les auteurs les plus pieux (1)!...

Et enfin la catalepsie, la mort sous le couteau, l'arrachement du cœur — que l'on ne voit que cent ans plus tard — expliquent l'abominable destinée qu'eut le P. Gratien après la mort de Thérèse. Il est suspect et il est maudit. Sa bonne foi est toujours mise en doute, au point qu'on le juge ou qu'on feint de le juger capable de

Des médecins, même dévots, qui admettent : que l'on peut vivre vingt ans après avoir eu le cœur traversé d'outre en outre et déchiré d'une plaie longue comme deux fois la lame d'un large couteau, — que cette plaie persiste, pendant ces vingt années, sans se fermer, ni se cicatriser, ni laisser échapper le sang en une hémorragie intérieure radicalement mortelle, — des médecins de ce calibre, on n'en trouve pas, même au Carmel de Lisieux !...

1. Bollandistes. *Acta Santorum*, tome III. Octobris. Pars Prior, paragraphe LXXII *De Conservatione, cultu, miraculis cordis S. Teresiæ. Investigatur cuando exisum fuerit cor.* Versets 1440, 1441, 1442. — Chanoine F. X Plasse : *Souvenirs du Pays de Sainte Thérèse.* — Nemesio Cardellac : *Santa Teresa de Jésus y las Espinas de su Corazon.* — Carmélites du Premier Monastère de Paris et Mgr Polit : *Œuvres Complètes de Sainte Thérèse.* — Détail curieux : dans l'édition des Bollandistes, qui se trouve à la Bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris (2 vol. in-8, H, 461, Sup.), les pages 473 à 508 manquent. Elles ont été arrachées. Ce sont celles qui contiennent la controverse des Bollandistes au sujet du problème du Cœur. Hasard ou mutilation judicieuse ?...

commettre des faux (1). Et d'avance on taxe de mensongère sa parole, on s'efforce de la rendre incroyable — au cas où, dans le remords, dans la colère, dans un accès de bravade, il parlerait ! — Et on le traque, on l'expulse, on le chasse... Échappé aux Carmes d'Espagne, il n'est guère plus heureux en Italie. Puis, comme si le Ciel lui-même se mêlait de le punir, il est capturé par un corsaire et torturé. Des amis — il lui en restait pourtant quelques-uns — le rachètent et il erre en Espagne, en France, en Flandre : il meurt à Bruxelles, dans la misère et l'abandon. Or il ne se révolte pas, il accepte tout parce qu'il se croit un grand coupable et que c'est là son purgatoire : grâce à tant de souffrances sur la terre, sainte Thérèse et Dieu lui pardonneront le crime d'ambition et de courtisanerie, crime qui le conduisit à donner le coup de couteau mortel dans le cœur vivant de sa maternelle amie, crime qu'il aggrava aussitôt après en arrachant ce cœur, en le portant à la duchesse d'Alba et à Thérèse de Laiz, — alors qu'il aurait dû, sanglotant et désespéré, se jeter sur les dalles, devant le cercueil ensanglanté, et pleurer et prier et attendre, là, qu'on vînt le ramasser pour le jeter dans un *in-pace*, où il aurait expié, d'où jamais il ne serait sorti !...

1. Procès de 1587. Interrogatoires.

CHAPITRE III

LES IMITATRICES DE SAINTE THÉRÈSE
UN PLAGIAT MALHEUREUX :
SŒUR THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS

Depuis la canonisation de Thérèse d'Avila, il n'est pas dans le monde monastère de Carmélites où l'on n'ait rêvé de faire éclore une sainte. Et, naturellement, c'est l'illustre fondatrice qui sert partout de modèle. De ses œuvres écrites, surtout de sa *Vie*, on peut extraire un certain nombre de formules propres à la formation d'une grammaire du mysticisme, d'un manuel de la sainteté. Mais la plupart des pieuses tentatives, surtout en Espagne où l'autorité ecclésiastique veille avec soin à éviter le ridicule et à étouffer le scandale, n'ont pas franchi les murs et les grilles de clôture. Et nous ignorerions les détails de ces cultures sous cloche conventuelle, de ces germinations et de ces avortements, si le clergé français avait montré la même pudeur que les clergés de toutes les nations où vivent des communautés de Carmélites.

N'est pas qui veut une grande mystique ; et, d'autre part, la docilité ne suffit pas pour que, dans les mains d'animateurs astucieux, une novice douée de quelque supériorité intellectuelle puisse devenir une fleur insigne des jardins hagiographiques.

Elle est aussi instructive que pitoyable, l'histoire de

cette douce vierge française qui, sous le nom de sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, a servi au plus impudent, au plus puéril, au plus « bébête » des plagiats. Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus ! Cet enfantin diminutif en dit long sur la décadence d'un esprit qui fit surgir du sol les cathédrales gothiques, qui inspira le génie des Michel-Ange et des Murillo et qui maintenant se pâme d'admiration attendrie devant les pauvres bondieuseries de la place Saint-Sulpice.

Mais voici l'histoire. Chacun peut en sourire ou s'y apitoyer ou s'en indigner.

Le 12 juilllet 1858, dans la petite ville d'Alençon, en basse Normandie, Louis-Joseph Stanislas Martin, âgé de 35 ans, épousait Mlle Zélie Guérin. L'homme était propriétaire d'une boutique de bijouterie, la femme savait fort bien travailler à la dentelle dite « point d'Alençon ». Ils étaient pieux : l'un et l'autre avaient eu des velléités de vie monacale. Sept filles et deux garçons naquirent de cette union bien assortie. Quatre de ces enfants, dont les deux garçons, moururent en bas âge. Cinq filles vécurent assez pour se faire, toutes, religieuses, les unes au Carmel, les autres dans l'Ordre de la Visitation. L'on voit que le milieu familial était propice à la culture de la dévotion catholique. La dernière-née fut baptisée sous les noms de Marie-Françoise-Thérèse, le 4 janvier 1873, deux jours après sa naissance.

Il suffira de dire, pour raconter l'enfance de cette Thérèse, qu'on l'éleva très dévotement. Après la mort de Mme Martin, qui eut lieu en 1877, le bijoutier, déjà retiré d'une partie des affaires, résolut de quitter Alençon et d'habiter Lisieux. « Il fit ce sacrifice, dit un biographe, pour rapprocher ses filles de leur oncle maternel, M. Guérin, et dans le but de confier la direction de ses filles aînées et le soin de la cadette à leur tante. »

A huit ans, Thérèse fut mise en pension à l'abbaye des Bénédictines de Lisieux. L'année suivante, elle eut la fièvre scarlatine. Puis, elle fit sa première communion Mais elle était anémique, sujette à de violentes migraines. A treize ans, elle fut retirée de pension et reçut d'une vieille institutrice des leçons particulières. Elle lisait le journal *La Croix* et *l'Imitation de Jésus-Christ*. Dès sa quatorzième année, suivant l'exemple de ses sœurs et, sans aucun doute, sous l'influence de tout son entourage, elle parla d'entrer en religion. Si jeune! On la fit voir à l'évêque de Bayeux, qui tapota ses joues pâlotes et l'engagea d'une part à prendre patience, d'autre part à aller à Rome avec le pèlerinage diocésain, en compagnie de son père, bien entendu. Les voyageurs passèrent par Paris et visitèrent la basilique de Montmartre, où ils se consacrèrent au Sacré-Cœur; puis ils connurent Milan, où ils admirèrent le Campo-Santo; Venise où les « affreuses prisons » du Palais-Ducal firent que Thérèse se crût au « temps des martyrs »; Padoue, où l'on « vénéra la langue de saint Antoine »; Bologne, où l'on pria devant « le corps de sainte Catherine, dont le visage conserve l'empreinte du baiser de l'Enfant Jésus »; Lorette et sa « sainte maison », où l'on communia; Rome enfin, où pèlerins et pèlerines allèrent de ravissements en ravissements. Et la petite Thérèse, avec la foule, défila devant le Pape, dont elle baisa le pied et la main. Le voyage continua par Naples, Assise, Florence, Pise, Gênes, et puis la France, la Normandie...

Le 9 avril 1888, à l'âge de 15 ans, Thérèse Martin entrait comme novice au Carmel de Lisieux.

Et dès lors ce fut la culture intensive de cette fille en vue d'en faire une grande mystique. On avait depuis des mois bien discerné qu'elle était d'une intelligence

supérieure à la moyenne, douée de quelque sentiment poétique, affinée par ses lectures, et, tout récemment, instruite en choses saintes par le voyage d'Italie.

La Prieure du Carmel de Lisieux était alors une des sœurs de Thérèse Martin : elle avait changé son nom de Pauline Martin en celui d'Agnès de Jésus. Le grand vicaire de Bayeux, M. l'abbé Révérony, d'accord avec le R. P. Pichon, Jésuite, qui confessait la jeune moniale, la dirigèrent à leur gré. Celle-ci ne tarda pas à faire profession. On l'appela Thérèse de l'Enfant-Jésus. Peu après, on lui donna à méditer les *Fondements de la Vie Spirituelle,* du P. Surin.

Le P. Surin ! cet illuminé hystéro-épileptique, érotomane à demi fou, qui avait été, au XVIIe siècle, à Loudun, le plus excité des exorcistes de la « possédée » sœur Jeanne des Anges ! Quel maître, pour une Carmélite de seize ans !... Et puis Thérèse de l'Enfant-Jésus apprit par cœur tous les Exercices Spirituels — autrement dit les Cris d'amour — de Jean de la Croix. Inutile de préciser, n'est-ce pas, que les œuvres mystiques de sainte Thérèse étaient ses livres de chevet ..

Mais Thérèse de l'Enfant-Jésus ne devait pas vivre assez pour que les soins spéciaux qui lui étaient donnés pussent enfin tourner sens dessus dessous sa bonne petite nature de fillette maladive, mélancolique et tendre. Dernière fleur d'une plante anémiée déjà et qui avait trop produit, Thérèse Martin était tuberculeuse, et ses neuf ans de vie monacale furent une rapide glissade vers la mort. Après plusieurs mois d'agonie souriante et résignée, elle exhala son dernier souffle léger, si léger...

Elle n'avait été qu'une de ces attendrissantes vierges, condamnées dès leur naissance et qui s'étiolent jusqu'à ce qu'à la pâleur un peu rosée de leur sang pauvre succède presque sans transition la terne blancheur

cadavérique... Elle mourut, comme meurent, hélas! les très jeunes filles, sans phrases et sans ardeur !

Mais on ne voulut pas qu'elle fût ensevelie tout entière. Prévoyait-on sa mort? A l'imitation des supérieurs de la grande Thérèse de Jésus, les supérieurs du Carmel de Lisieux avaient ordonné à la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus d'écrire le récit de sa vie !... Sa vie !... la vie de cette vierge de vingt ans ! Oui !... Et ce fut en 1894 que la jeune Carmélite reçut cet ordre. Elle l'exécuta, dit-on. Déjà, paraît-il, elle avait écrit en vers ; elle pouvait donc bien écrire en prose !

Et cela se présente maintenant sous la forme d'un petit livre, dont voici la couverture, quant au texte :

Sr THÉRÈSE

DE

L'ENFANT-JÉSUS

Religieuse Carmélite

MORTE EN ODEUR DE SAINTETÉ

AU CARMEL DE LISIEUX

A L'AGE DE 24 ANS

1873 - 1897

—

SA VIE ÉCRITE PAR ELLE-MÊME

—

UNE ROSE EFFEUILLÉE

A l'intérieur, avec un second titre : *Histoire printanière d'une petite fleur blanche,* les chapitres offrent leurs arguments, où je glane : *Les premières notes d'un cantique d'amour, — Vision prophétique* (à six ans!), — *Maladie étrange* (la fièvre scarlatine, à huit ans!), — *Lumières et Ténèbres* (à onze ans!), — *Premières épreuves, — Les fiançailles divines* (à quinze ans !!), — *Les noces divines* (à seize ans!!!), — *L'ascenseur divin* (?), — *Dix minutes plus précieuses que mille ans des joies de la terre* (à vingt ans!).

Pauvre enfant, pauvre petite fille !

Et puis, elle mourut. C'est bien ce qu'elle pouvait faire de mieux, pour échapper au destin de mystique par force qu'on lui avait fixé.

Mais ce petit livre — en supposant qu'il ne soit pas apocryphe — que vaut-il ?... C'est un plagiat — impudent, si l'opuscule est apocryphe ; naïf, s'il est authentique — des pensées les plus connues de sainte Thérèse ; mais un plagiat timide, maladroit, édulcoré, dilué à l'eau bénite, devenu un murmure sirupeux de confessionnal. Et les humbles petits faits de l'enfance et de l'adolescence de Thérèse Martin, comme on les déforme, comme on les adapte, si même on ne les invente pas ! Et c'est précisément cette sorte de médiocre calquage qui fait penser que ce n'est point la jeune fille qui a écrit le livre, à moins qu'on ait guidé sa plume, modifié son texte... Ce serait ridicule, si ce n'était si triste... Et le mot « Amour » s'y trouve à chaque paragraphe ; et ce sont toujours des expressions et des phrases de la grande Thérèse, mais énervées, émasculées, amincies, rapetissées, ripolinées... Ça sent le lys fané, la chandelle votive et la sacristie. Et les illusions, les songes,

les rêves, naturels à l'enfance et à l'adolescence d'une vierge, on les transforme en visions, en aspirations prophétiques ! et l'on accompagne de « poésies » ces élucubrations au sirop de guimauve. Quelles poésies ! Elles sont attribuées à la pauvre petite nonne, bien entendu !

Mon ciel est d'attirer sur l'Église bénie,
Sur la France coupable et sur chaque pécheur,
La grâce que répand ce beau fleuve de vie
Dont je trouve la source, ô Jésus, dans ton cœur.
Je puis tout obtenir, lorsque dans le mystère,
Je parle cœur à cœur avec mon Divin Roi.
Cette douce oraison tout près du sanctuaire,
Voilà mon ciel à moi !

Ou bien :

Pour toi je dois mourir, Jésus, beauté suprême,
Oh ! quel bonheur !
Je veux en m'effeuillant te prouver que je t'aime
De tout mon cœur.
Sous tes pas enfantins, je veux avec mystère,
Vivre ici-bas ;
Et je voudrais encore adoucir au Calvaire
Tes derniers pas...

Ou bien encore :

J'ai soif d'amour ! Comble mon espérance ;
Augmente en moi, Seigneur, ton divin feu !
J'ai soif d'amour, bien grande est ma souffrance,
Ah ! je voudrais voler vers toi, mon Dieu !

Ton amour est mon seul martyre ;
Plus je le sens brûler en moi,
Jésus, fais que j'expire
D'amour pour toi !

Voilà les fadeurs rancies que l'on inspirait ou que l'on attribue à la petite Thérèse Martin. Quelle plate contrefaçon, ô dieux ! des cris de passion et de génie de la grande Thérèse ! Et jusqu'où peut tomber l'intellectualité d'un clergé qui s'abaisse à conseiller ou à réaliser de telles platitudes !

Mais enfin, si l'on s'en était tenu là ! Innocentes distractions de filles et de femmes oisives entre les quatre murs d'un couvent, récréations indulgentes d'un aumônier ou d'un « visiteur » d'esprit médiocre. Soit ! Mais non ! Les dignitaires ecclésiastiques du diocèse de Bayeux voulaient une sainte, une Française qui égalerait et surpasserait — en gloire et en valeur de rapport — la Carmélite espagnole. Ah ! l'on est patriote, à l'évêché de Bayeux ! Et l'on fit naître des miracles ; car il faut des miracles, n'est-ce pas ? pour obtenir la béatification, puis la canonisation d'une morte. Oh ! ce furent des miracles à la mesure de la place Saint-Sulpice, des miracles économiques, du prodige à la petite semaine ; — guérison d'une tumeur cancéreuse en Écosse ; apparition et mystérieux apports d'argent dans un Carmel de l'Italie méridionale ; conversion d'un ministre protestant, encore en Écosse ; visions célestes qui consolent à son lit de mort un phtisique de seize ans : tout cela — oui, *tout* cela ! — obtenu par l'influence posthume de cette sœur Thérèse, que l'on appelle, avec délices : « La Petite Fleur de Jésus ».

Et alors, puisque miracle il y avait, l'on ne pouvait se dispenser d'exhumer les restes de « la Servante de Dieu ». Cela vous étonne ? Eh bien ! le 6 septembre 1910, trois ans après la mort de la pauvre fille, de hauts dignitaires ecclésiastiques ne craignirent pas de se

livrer à cette sacrilège comédie, qui fut suivie de la plus répugnante des exhibitions. Ces dignitaires étaient Mgr Lemonnier, évêque de Bayeux et Lisieux, Mgr de Teil, vice-postulateur de la cause de la béatification, MM. les chanoines Quirié et Dubosq, vicaires généraux. Et ces messieurs étaient « entourés de beaucoup de prêtres ». Et « plusieurs centaines de personnes » se pressaient dans le cimetière de Lisieux !

Et devant cette foule on creusa la fosse, on remonta le cercueil pourri, on l'ouvrit... On y trouva de la bure, des linges putréfiés et quelques ossements... Quelle déception ! Mais ces gens-là ne sont jamais démontés. Ils estimèrent que tout était pour le mieux, car « *de son vivant sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus avait prédit qu'on ne trouverait d'elle que quelques os* ». La toute-puissance de Dieu soit louée qui accorde le don de prophétie à une humble fillette !... Et l'on cria au miracle. Et la foule défila devant ces poussières de cadavre. Et l'on sentit — « comme de juste ! » — une odeur de violettes, un parfum très fort et très suave, qui, de toute évidence, s'exhalait du cercueil. Et l'on fit un procès-verbal, qui fut signé, paraphé, cacheté...

Dès lors, l'affaire était lancée. On fit imprimer des cartes-postales, des images pieuses, des brochurettes, des brochures et jusqu'à des livres. Le portrait, les vers, les proses de « sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face » — (on a ajouté la Sainte Face, qui fait très bien, comme vous voyez) — les proses, les vers, le portrait furent tirés à des millions d'exemplaires de divers modèles. On fit même un calendrier, un calendrier à feuillets éphémérides, dont chacun offrait en lecture une « pensée en prose ou en vers, de sœur Thérèse de l'Enfant... etc. ». On expédia cela dans le monde entier. Vous trouverez ces choses en

vente à Bogota de Colombie, au Cap, à Nijni-Novgorod, aussi bien qu'au Sacré-Cœur de Montmartre, ou dans une papeterie-mercerie de la rue Brézin. Mais oui ! et je mets, là, sciemment, cette énumération géographique. On a fabriqué des prières, des cantiques, une neuvaine à la très sainte Trinité et un quarteron de miracles supplémentaires pour obtenir et légitimer « la béatification de la Servante de Dieu sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face !... »

N'en jetez plus, direz-vous : Attendez donc. Les 9 et 10 août 1917, on a procédé à une deuxième exhumation. Car un procès apostolique de la Cause était officiellement ouvert, et il fallait le clôturer. Les mêmes officiants-vampires de 1910 opérèrent encore, mais, cette fois, avec le concours de la municipalité ! La violation de la sépulture dura deux jours. Il y avait dans le cimetière et aux alentours immédiats plus « de trois mille personnes », au point qu'un ouvrier lexovien s'écriait naïvement : « Est-ce que Lisieux va devenir la capitale du monde ?... »

Le but de tout cela ?

Il y en avait, d'abord, deux. 1° faire de la petite Thérèse Martin une seconde Thérèse d'Avila, une grande mystique, avec crises nerveuses, visions, extases, ravissements, œuvres littéraires de génie divin, apostolat mystico-conventuel, miracles retentissants, etc..., etc... Mais, là, échec complet. Thérèse Martin était une charmante enfant, douce et naïve, qui « s'en allait de la poitrine », qui n'avait aucune espèce de génie, et qui est morte et qui s'est désagrégée comme une fleur se fane, se dessèche et s'effrite. 2° fabriquer une sainte moderne qui fût, pour le diocèse de Bayeux et Lisieux, d'un bon rapport. Là, pour le moment, réussite complète.

En des millions d'officines répandues sur toute la surface de la terre, les images, calendriers, brochurettes, brochures et livres relatifs à la sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte Face, se vendent autant et plus que la fleur de camomille, les pâtes de réglisse et les bâtons de sucre d'orge. Et c'est une jolie petite idolâtrie, — industrielle et commerciale, — ajoutée aux cent mille idolâtries dont l'ensemble constitue, surtout en France, notre religion catholique.

Ah ! les marchands du Temple !... Jésus, Jésus de Bethléem et de Nazareth ! Jésus de Béthanie et de Jérusalem ! Jésus crucifié un jour par les Juifs, et depuis lors exploité *in sæcula sæculorum* par les Chrétiens ! Jésus, le Probe et le Justicier, quand donc ressusciteras-tu vraiment d'entre les morts ?...

FIN

APPENDICE

I

Le document dit :

« PROFESSION DE SAINTE THÉRÈSE »

C'est proprement l'Acte de Renonciation à la règle mitigée émis par sainte Thérèse en 1571.

Le premier original se conserve chez les Carmélites de Calahorra ; un autre original, également de la main de Thérèse, se trouve au Carmel de Grenade ; enfin une copie ancienne se garde au monastère de Salamanque. En émettant cet acte, Thérèse se soumettait à une ordonnance portée cette même année par le P. Fernandez et prescrivant que « toutes les religieuses de la règle réformée feraient une renonciation publique de la règle mitigée. » Déjà Thérèse s'était engagée à l'observance de la règle primitive en 1563. Néanmoins, pour donner la première l'exemple de la soumission au décret du visiteur apostolique, elle renouvela en 1570 son acte de renonciation dont voici la traduction :

« Moi, Thérèse de Jésus, religieuse de Notre-Dame-du-Mont-Carmel, professe de l'Incarnation d'Avila, me trouvant actuellement à Saint-Joseph d'Avila, où s'observe la règle

primitive, que j'ai gardée jusqu'à présent avec la permission de notre révérendissime père général Frère Jean-Baptiste, lequel m'a permis également de la garder à l'Incarnation dans le cas où mes supérieurs m'ordonneraient d'y retourner, je déclare que ma volonté est de la garder toute ma vie. Et ainsi j'en fais la promesse et je renonce à tous les brefs qui peuvent avoir été donnés par les souverains pontifes pour la mitigation de ladite règle primitive, laquelle je désire et promets de garder jusqu'à la mort avec la grâce de Notre-Seigneur. Et parce que c'est la vérité, je signe de mon nom.

Fait le treize du mois de juillet de l'année 1571.

Thérèse de Jésus, Carmélite.

Présent : Le Maître Daza. — Présent : Fr. Mariano de Saint-Benoît. — Présent : François de Salcedo. — Présent : Fr. Jean de la Misère. — Présent : Julien d'Avila.

II

LE CŒUR DE SAINTE THÉRÈSE

Le cœur de sainte Thérèse est conservé, au Carmel d'Alba de Tormes, dans un reliquaire très beau, d'argent et d'or serti de pierres précieuses, chargé de bagues magnifiques laissées en don par de hauts dignitaires catholiques et aussi par des femmes ferventes.

L'image que, dans cette édition, je donne du cœur de sainte Thérèse ne représente pas du tout le reliquaire actuel, dont la photographie sera donnée dans la grande édition. Mais cette image, empruntée au curieux ouvrage de Nemesio Cardellac (1)

1. *Santa Teresa de Jesus y las Espinas de su Carazon.*

et qui date de 1875, offre un aspect très authentique du fameux viscère. Actuellement — en 1920 — le cœur de sainte Thérèse est un peu plus étiré, raccorni, moins volumineux, car peu à peu il tombe en fine poussière et de plus en plus il se dessèche. Mais on y voit la « blessure » aussi bien que sur l'image. Ce fut évidemment un large et profond coup de couteau !

Le livre de Cardellac est presque tout entier consacré à l'examen minutieux de ce cœur et à l'énumération motivée, sentencieuse, de tous les miracles que l'on y peut discerner. Surtout, Cardellac étudie le miracle des Épines.

Naguère encore, en effet, — ainsi qu'on le voit très bien dans l'image, — d'inexplicables « épines » jaillissaient des quelques centimètres de poussières diverses tassées au fond du récipient contenant le cœur. Ces épines ont donné lieu à des controverses sans nombre. D'où venaient-elles? De quelle matière étaient-elles composées ?... On ne savait. Mais incontestablement elles étaient miraculeuses.

Moi, je ne les ai pas vues, ces « épines ». Bouts du fil métallique qui sert à maintenir le Cœur ?... épines véritables plantées là par pieuse supercherie ?... germination de quelque semence mise ou tombée dans la poussière, au fond du récipient ?... Je l'ignore.

Tout ce que je sais bien, c'est que les « épines » ne sont plus dans le reliquaire et qu'il n'en pousse pas d'autres. Celles qui ont fait l'objet du livre savoureux de Cardellac ont été enlevées, discrètement, le 19 août 1898, par Mgr Thomas Camara, évêque de Salamanque, sous la juridiction de qui est placé le monastère d'Alba.

Et depuis lors, que l'on parle ou que l'on écrive, en Espagne, au sujet du Cœur de sainte Thérèse, on ne fait aucune mention des « épines miraculeuses ». Cela prouve que Mgr Thomas Camara est un homme intelligent et un thérésien aussi sérieux qu'avisé.

III

BIBLIOGRAPHIE

OUVRAGES CONSULTÉS (1)

1° Regla y constitutiones de las Religiosas primitives descalças de la orden de la gloriosisima Virgen Maria del Monte Carmelo. Madrid, 1592.

2° Reforma de los Delcalzos de N. S. del Carmel de la primitiva observancia, hecha por Santa Teresa de Jesus en la antiquissima Religion fondada por el gran Profeta Elias, — escrita par el Padre Fray Francisco de Santa Maria, su Geneial istoriador natural de Granada, con privilegio, Madrid, 1644.

(Cette œuvre est en 6 tomes : les deux premiers sont de l'auteur ci-dessus, les 3e et 4e sont du P. F. José de Santa Teresa, les 5e et 6e de P. F. Manuel de San Geronimo).

3° Obras de la Gloriosa Madre Santa Teresa de Jesus. Francisco Froppens, Bruxelles, 1674.

1. La bibliographie espagnole, complète, de sainte Thérése, est en préparation au couvent des Carmes de Burgos, sous la direction du P. Silverio de Santa Teresa, prieur, très savant thérésien. — D'autre part, j'ai lu et consulté beaucoup d'autres ouvrages, comme, par exemple, des vies du P. Gratien, d'Anne de Saint-Barthélémy, du P. Balthazar Alvarez, de Jean de la Croix, de la princesse d'Eboli, etc., etc., par divers auteurs espagnols ou français plus ou moins connus mais également pieux, édifiants et sirupeux ; j'ai lu aussi une multitude d'articles de journaux et de revues Je n'ai pas tout cité dans la présente bibliographie. Il faut savoir se borner. Je m'en suis tenu aux ouvrages qui, si peu que ce soit, m'ont été réellement utiles.

Ed. C.

4° Las Obras de Santa Teresa de Jesus, fondadora de la reformacion de los Delcalços y Descalças de N. Senora del Carmen, de la primitiva observancia, segun sus originales autenticos. Imprensa Real, Madrid, 1670.

5° Vida, Virtudes y Milagros de la Bienaventurada virgen Teresa de Jesus, por Fr. Diego de Yepes, religioso de la Orden de San Geronimo obispo de Tarazona, confesor del Rey de España. D. Felip II, y de la Santa Madre. Madrid, 1776. Valencia, 1876.

6° Vida de Santa Teresa de Jesus, publicada por la Sociedad Foto-Tipographico-catholica, bajo la dirreccion del Dr. D. Vicente de la Fuente, conforme al original autografo que se conserva en el real monasterio de San Lorenzo del Escorial. Madrid, 1873.

7° Libro de las Fondaciones de Santa Teresa de Jesus, même édition que ci-dessus. Madrid, 1880.

8° Historia de Avila, su provincia y obispoda por D. Juan Martin Carramolino. Madrid, 1873.

9° Vida de Santa Teresa de Jesus, escrita por el P. Francisco de Rivera, de la Compañia de Jesus, en el ano 1590. Madrid, 1863.

10° Obras de Teresa de Jesus, por D. Vicente de la Fuente. Madrid, 1881, 6 vol.

11° Bollandistes. Acta Santorum. Tomus VII, octobris Pars prior, Bruxelles, 1845.

12° Santa Teresa de Jesus y las Espinas de su Corazon, por Nemesio Cardellac. Valencia, 1875.

13° El Museo y Biblioteca Teresianos en Avila, por Don Nicolas Maria Serrano Diaz. Madrid, 1894.

14° Nel Terzo Centenario dalla Beatificazione de Santa Teresa di Gesu. Tip. S. Lega Eucaristica. Madrid.

15° La Familia de Santa Tereza en America y la primera Carmelita Americana, por el Dr. D. Manuel Maria Polit. Fribourg, 1906.

16° Santa Teresa de Jesus en Alba de Tormes, por Jose de Lamano y Beneite. Salamanca, 1914.

17° Homenaje Literario a la gloriosa doctora Santa Teresa de Jesus, en el III centenario de su beatification. Madrid, 1914.

18° Vida de el Maestro Julian de Avila, terciario carmelita, confesor y compañero de Santa Teresa de Jesus, en sus fundaciones, por el R. P. Gerardo de San Juan de la Cruz. Toledo (sans date).

19° Obras completas de Santa Teresa de Jesus, novisima edicion. Casa editorial calle San Rafael, Madrid, 1902.

20° Obras de Santa Teresa de Jesus, editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa, C. D., 6 volumes. Burgos, 1915-1920.

21° El monte Carmelo, revista religiosa, dirigida por R. P. Carmelitas Descalzos, Tipografica de El Monte Carmelo de Burgos (21 années de publication bi-mensuelle).

22° La Basilica Teresiana, revista mensual, directora : la Serma. Sra Da Maria de la Paz de Borbon de Baviera, infanta de España (14 années de publication mensuelle, quelque peu irrégulière).

23° Saint Teresa of Spain, by Helen Hester Colvill. London, 1909.

***

1° La Vie de Sainte Thérèse, tirée des auteurs originaux, par M. de Villefore. Paris, 1712.

2° Histoire des Ordres Monastiques, Religieux et Militaires, par P. Helyot, achevée par Bullot, 8 vol. Paris, 1714-1721.

3° Vie de Jean de la Croix, par Joseph de Jesu Maria, trad. du P. Dosithée de Saint Alexis, 2 vol. Paris, 1727.

4° Vie de Sainte Thérèse, par J.-B. Boucher, 2 vol. Paris, 1810.

5° Histoire critique de l'Inquisition d'Espagne, par D. Jean Antoine Llorente, trad. Pellier, 4 vol. Paris, 1818.

6° Sainte Catherine de Sienne, par Raymond de Capoue, trad. Cartier. 1 vol. Sagnier et Bray, Paris, 1853.

7° Œuvres de Sainte Thérèse, de Saint Pierre d'Alcantara, de Saint Jean de la Croix et du B. Jean d'Avila. Édition de l'abbé Migne, 4 volumes. Paris, 1863.

8° Sainte Thérèse de Jésus, fondatrice des Carmélites et des Carmes déchaussés. Paris, 1865.

9° Le Menologe du Carmel, par le R. P. Ferdinand de Sainte-Thérèse, Carme déchaussé, 3 vol. Société de Saint-Augustin, Bruges et Paris, 1879.

10° Souvenirs du Pays de Sainte Thérèse, par le chanoine F. X. Plasse. Victor Palmé, Paris, 1875.

11° Sainte Thérèse de Jésus et les Épines de son Cœur, par Nemesio Cardellac, traduction de l'abbé Olivier. Fribourg et Paris, 1882.

12° Vie de Sainte Thérèse, par le P. François de Ribera. Trad. Marcel Bouix, 2 vol. Lecoffre, Paris, 1884.

13° Sœur Jeanne des Anges, supérieure des Ursulines de Loudun, autobiographie, avec préface, biographie et notes, par les Drs Gabriel Legué et Gilles de la Tourette. Charpentier, Paris, 1886.

14° Histoire de Sainte Thérèse, par une Carmélite, 2 volumes. Retaux, Bray, Paris, 1887.

15° Vie et Œuvres spirituelles de Saint Jean de la Croix, 4 vol. Oudin, Paris, 1890.

16° Tableau historique du Monachisme Occidental, par Don Berengier, O. S. B. Solesmes, 1892.

17° Sainte Thérèse, par Henry Joly. Lecoffre, Paris, 1902.

18° Œuvres de Sainte Thérèse, — traduction par le P. Marcel Bouix de la Compagnie de Jésus, édition annotée par M. Jules Peyré, 6 volumes. Lecoffre, Paris, 1904.

19° La Vierge d'Avila, par René de Saint-Chéron. Paris, 1903.

20° Sainte Thérèse et le développement de sa Théologie mystique, par Théodore Vasserot. Paris, 1904.

21° Œuvres complètes de Sainte Thérèse de Jésus, traduction nouvelle par les Carmélites du premier monastère de Paris, avec la collaboration de Mgr Manuel Marie Polit, 6 volumes dont 4 parus entre 1908 et 1920. Beauchesne, Paris.

22° Études de Psychologie sexuelle, par Havelock Ellis, trad. Van Gennep, 3 vol. Mercure de France. Paris, 1912.

23° Greco ou le Secret de Tolède, par Maurice Barrès. Emile Paul, Paris, 1912.

24° Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, religieuse carmélite du Carmel de Lisieux. Bar-le-Duc et Paris, 1913.

25° Saint Augustin, par Louis Bertrand. Fayard, Paris. 1913.

26° Voyage en Espagne, par Théophile Gautier. Fasquelle, Paris, 1910.

27° Ségovie, Avila, Salamanque, par Henri Guerlin. Laurens, Paris, 1914.

28° Sainte Thérèse, poème par Paul Claudel, illustré par Maurice Denis. Librairie de l'Art Catholique, Paris, 1916.

29° Les Cantiques spirituels de Saint Jean de la Croix, traduits en vers français par le R. P. Cyprien de la Nativité de la Vierge, C. D. Librairie de l'Art Catholique, Paris, 1917.

30° Les Exercices de Sainte Gertrude, traduits du latin par le R. P. Don Emmanuel. Librairie de l'Art Catholique, Paris, 1919.

31° Les Oraisons de Sainte Catherine de Sienne, traduites de l'italien en français par un religieux dominicain. Librairie de l'Art Catholique, Paris, 1919.

32° Sainte Catherine de Sienne, par Johannes Joergensen, trad. Marie-Thérèse Fourcade, Beauchesne, Paris, 1920.

33° SAINT FRANÇOIS D'ASSISE, par Joannes Joergensen, trad. de Teodor de Wyzewa, Perrin, Paris, 1920.

34° SAINTE LYDWINE DE SCHIEDAM, par J.-K. Huysmans, Plon Nourrit, Paris.

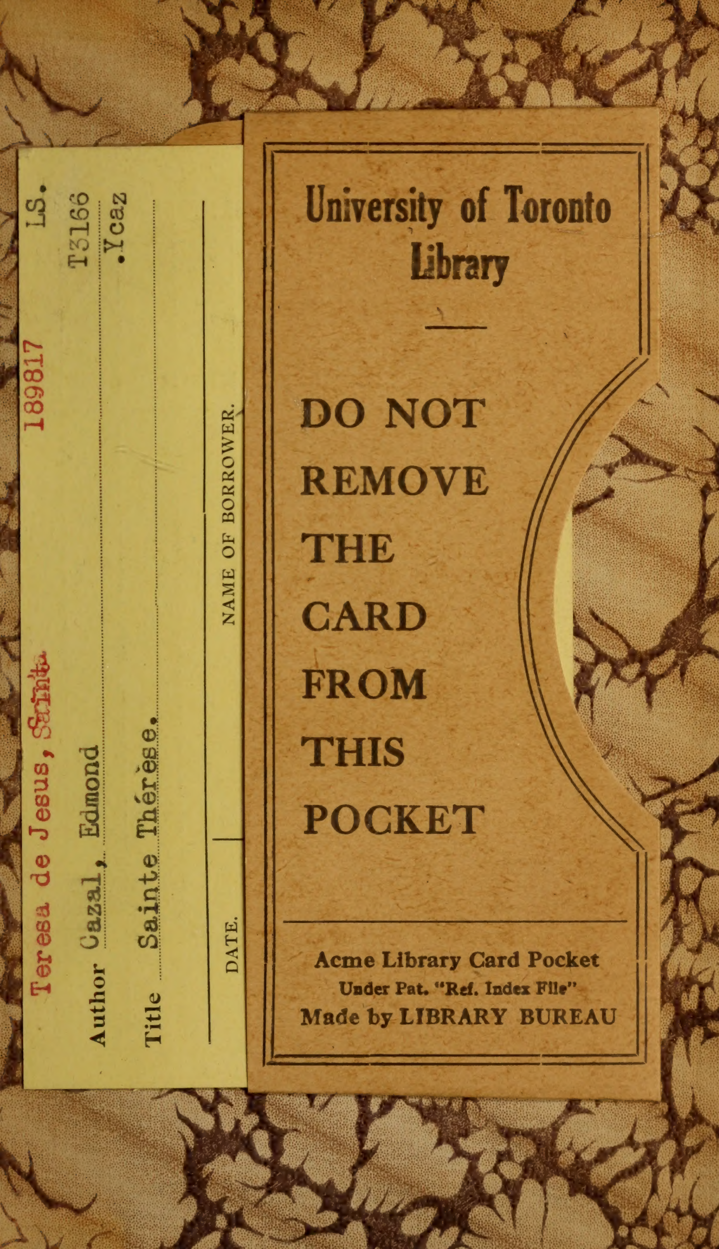
35° LES INDISCRÉTIONS DE L'HISTOIRE, par le Dr Cabanès, 4e série, Albin Michel, Paris.

36° SAINTE THÉRÈSE, par Henri Guerlin. Paris (sans date).

TABLE DES CHAPITRES

DIJON — DARANTIERE




University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU
189817
LS.
Teresa de Jesus, Saint.
T3166
.Ycaz
Author Cazal, Edmond
Title Sainte Thérèse.
NAME OF BORROWER.
DATE.

